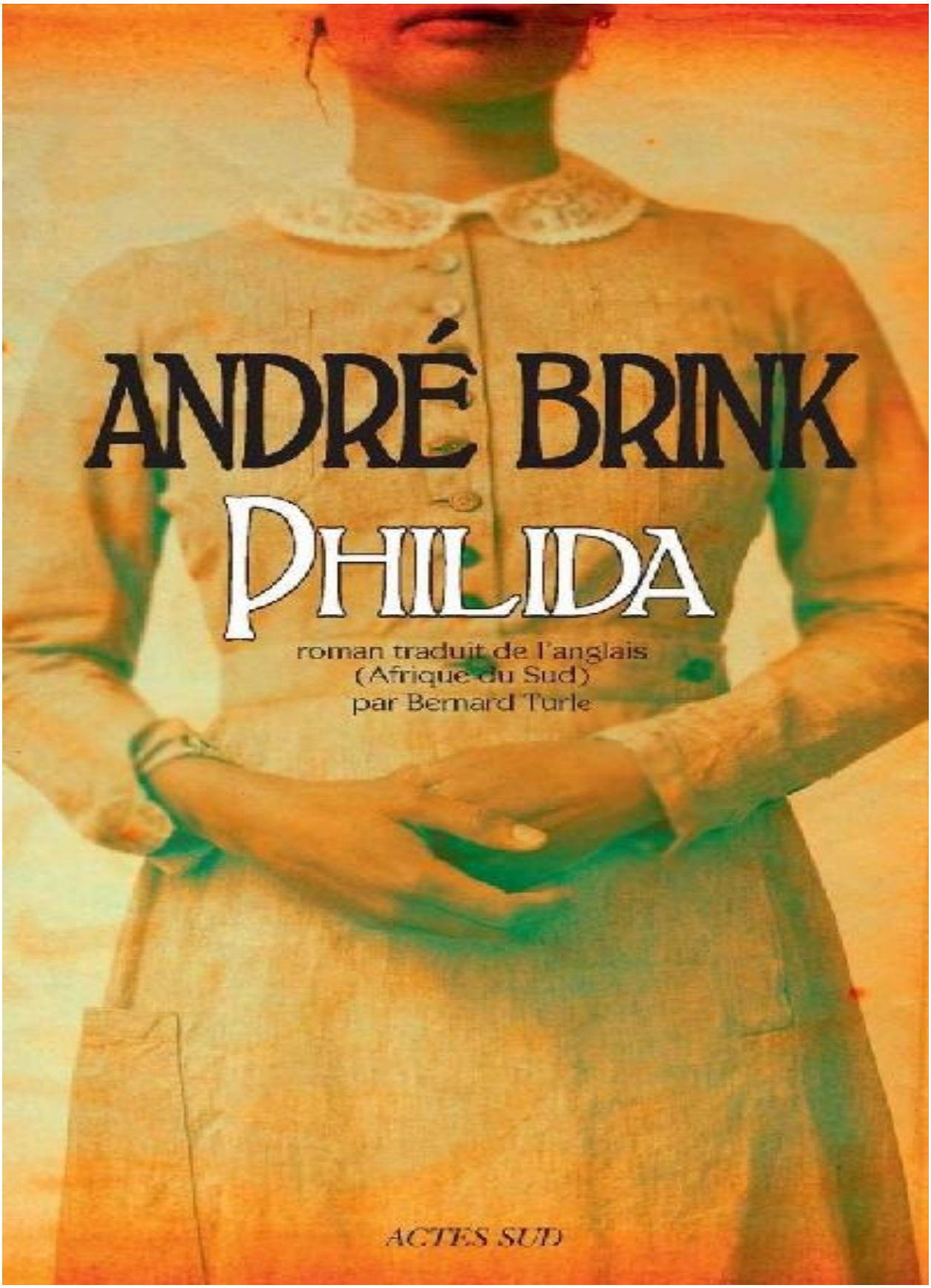
Philida

Brink, André

VISIT...




ANDRÉ BRINK
PHILIDA
roman traduit de l'anglais
(Afrique du Sud)
par Bernard Turle
ACTES SUD

“LETTRES AFRICAINES”

série dirigée par Bernard Magnier

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Afrique du Sud, 1832. La jeune esclave Philida, tricoteuse du domaine Zandvliet, a eu quatre enfants avec François Brink, le fils de son maître. Lorsqu'il se voit contraint d'épouser une femme issue d'une grande famille du Cap, dont la fortune pourrait sauver l'exploitation familiale, François trahit sa promesse d'affranchir Philida, et envisage de la vendre dans le Nord du pays. Celle-ci décide alors d'aller porter plainte contre la famille Brink auprès du protecteur des esclaves.

Tandis que les rumeurs d'une proche émancipation se répandent de la grande ville aux fermes reculées – l'abolition de l'esclavage dans l'Empire britannique sera proclamée en 1833 –, l'opiniâtre Philida brise peu à peu ses entraves au fil d'un chemin jalonné de luttes, de souffrance, de révélations, d'espoir.

À partir d'un épisode de son histoire familiale, André Brink compose un roman à la langue poétique, âpre et sensuelle. Parce qu'il n'est pas de justice sans sincérité, ni d'indépendance sans langage, il orchestre un choeur de voix narratives offrant à chacun l'occasion de dire sa vérité. Murmures, prières et cris scandent ainsi un hymne à la liberté rêvée, qui donne son souffle à ce récit puissant.

ANDRÉ BRINK

Né en 1935, André Brink vit en Afrique du Sud. Son oeuvre, traduite dans de nombreux pays, est celle d'un écrivain majeur, engagé dans son temps. Il a notamment publié Une saison blanche et sèche *(Stock, prix Médicis étranger 1980),* L'Amour et l'Oubli *(Actes Sud, 2006),* L'Insecte missionnaire *(Actes Sud, 2006) et* Mes bifurcations *(Actes Sud, 2010).*

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Actes Sud

MES BIFURCATIONS, 2010 ; Babel n° 1273.
DANS LE MIROIR suivi de *APPASSIONATA*, 2009.
LA PORTE BLEUE, 2007.
L'AMOUR ET L'OUBLI, 2006 ; Babel n° 947.
L'INSECTE MISSIONNAIRE, 2006 ; Babel n° 808.

Aux éditions stock

AU-DELÀ DU SILENCE, 2003 ; LGF n° 30368.
LES DROITS DU DÉSIR, 2001 ; LGF n° 15473.
LE VALLON DU DIABLE, 1999 ; LGF n° 15190.
RETOUR AU JARDIN DU LUXEMBOURG, 1999.
LES IMAGINATIONS DU SABLE, 1996 ; LGF n° 14267.
TOUT AU CONTRAIRE, 1994 ; LGF n° 14020.
ADAMASTOR, 1993 ; LGF n° 13758.
UN ACTE DE TERREUR, 1992.
Tome I : *NINA*.
Tome II : *LISA*.
ÉTATS D'URGENCE. NOTES POUR UNE HISTOIRE D'AMOUR, 1988 ; LGF n° 6712.
L'AMBASSADEUR, 1986.
LE MUR DE LA PESTE, 1984.
SUR UN BANC DU LUXEMBOURG, 1983.
UN TURBULENT SILENCE, 1982 ; LGF n° 5768.
UNE SAISON BLANCHE ET SÈCHE, 1980, prix Médicis 1980 ; LGF n° 5638.
RUMEURS DE PLUIE, 1979.
UN INSTANT DANS LE VENT, 1978.

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, 1976.

Photographie de couverture : © Robert Jones / Arcangel Images

Titre original :
Philida
Éditeur original :
Harvill Secker, Londres
© André Brink, 2012

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03781-9

ANDRÉ BRINK

PHILIDA

roman traduit de l’anglais (Afrique du Sud)
par Bernard Turle

ACTES SUD

À mon épouse, Karina, avec amour et gratitude, plus que je ne saurais l'exprimer.

Tous mes remerciements à l'université de Western Cape, qui m'a accordé la bourse Jan Rabie/Marjorie Wallace en 2010, en vue de mes recherches et de la rédaction de ce roman.

Je suis
Dieu le sait
Une putain de femme libre

ANTJIE KROG

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le lecteur trouvera en fin d’ouvrage un glossaire des mots afrikaans en italique.

Première partie

LA PLAINTE

I

Le samedi 17 novembre 1832, après avoir suivi la piste de l'Éléphant qui relie le bourg de Franschhoek à la petite ville de Stellenbosch près du Cap en passant par le domaine Zandvliet, la jeune esclave Philida arrive en vue des imposantes colonnes blanches du drostdy*, où on la dirige vers le bureau du protecteur des esclaves,* mijnheer *Lindenberg, auprès duquel elle a l'intention de déposer une plainte à l'encontre de son propriétaire Cornelis Brink et du fils de celui-ci François Gerhard Jacob Brink.*

La merde commence. Un seul regard et je sens que ça vient. Je fais tout ce chemin à pied et Dieu sait comme c'est dur, avec le petit sur le dos dans son *abbadoek* et maintenant plus question de retourner en arrière, c'est droit en enfer et c'est la fin. Là devant moi, c'est l'homme à qui parler si je veux déposer une plainte, on me dit, ce *grootbaas* si grand et blanc et maigre et osseux, des sillons au front comme un champ de blé vite labouré, et un nez comme une patate douce toute pourrie.

C'est une longue histoire. D'abord, il veut tout savoir sur moi, question après question. Qui je suis ? D'où je viens ? Comment s'appelle mon *baas* ? Comment s'appelle le domaine ? Depuis combien de temps je travaille là ? Ai-je une autorisation pour venir ici ? Quand je suis partie et combien de temps j'ai marché ? Où j'ai dormi hier soir ? Qu'est-ce que je crois qui va m'arriver une fois de retour à chez moi ? Quand je dis quelque chose, chaque fois il l'écrit

d’abord dans son gros livre, avec ses mains noueuses, ses longs doigts blancs. Ces gens ont une manie, ils écrivent tout. Y a qu’à voir les dernières pages de la bible noire de *oubaas* Cornelis Brink, le père de François Gerhard Jacob.

Le *grootbaas* écrit et moi je l’observe de près. Cet homme a l’air de seconde main, comme un tricot raté qu’il a fallu le recommencer, mais vite fait mal fait. Si je dis ça c’est que, en tricot, je m’y connais. Sur le nez, des lunettes à verres épais, comme une chauve-souris les ailes ouvertes, mais il me regarde par-dessus, pas à travers. Ses longues mains s’activent s’activent. Écrire, plonger la grande plume dans l’encrier, saupoudrer de sable fin le papier épais, remanier ses papiers par-ci par-là sur son bureau en fait trop bas pour lui car il est tellement grand. Il est assis, je suis debout, c’est la règle.

Au début, j’ai peur peur, la gorge serrée. Mais, après la deuxième, la troisième question, je me sens plus à l’aise. Je pense à rien, que : Si c’est moi qui t’avais tricoté, tu aurais meilleure allure, je sais pas qui c’est celle qui t’a tricoté mais elle a pas bien rabattu les mailles. Mais, sûr, je dis rien. Ici, c’est seulement lui et moi, je veux pas l’énerver. Je dois tout lui raconter, et c’est exactement ce que je veux faire aujourd’hui, rien cacher.

Lui : Quand, la première fois, François Brink… voyons, quand est-ce que tous les deux… tu sais à quoi je fais allusion ?

Il y a huit ans.

Tu en es certaine ? Comment peux-tu être certaine ?

Ja, ça fait huit ans, je vous le dis, mon *grootbaas*, je me rappelle bien : c’était l’hiver où *oubaas* Cornelis nous emmène tous au Caab voir l’homme qu’ils pendent, l’esclave Abraham, au gibet du château. C’est après qu’on rentre à chez nous, au domaine Zandvliet, que ça commence entre Frans et moi.

Comment cela a-t-il commencé ? Qu’est-il arrivé ?

C’était un jour mal pour moi, *grootbaas*, tout ce qui s’est passé au Caab, devant le château. L’homme qu’ils pendent. Deux fois. La première, la corde casse, et je me rappelle l’homme qui danse au bout de la corde passée autour de son cou, et puis comment sa chose grossit et durcit et commence à couler.

Que veux-tu dire : sa chose ?

Sa chose d’homme, *grootbaas*, quoi d’autre ? J’ai entendu dire comment ça arrive parfois quand un homme est pendu mais c’est la première fois que je vois de mes propres yeux. Et je veux jamais le revoir.

Tu disais donc qu’au retour au domaine…

Oui, c’était là. On passe d’abord devant la vieille truie dans la porcherie, cette vieille cochonne au gros cul qu’ils appellent Hamboud. Le *oubaas* avant dit souvent qu’il veut la tuer parce qu’elle sert *blarry* à rien mais la *ounooi* arrête pas répéter elle doit rester pour que son cul devienne plus gros encore et plus gras. Et après on rentre, on passe devant les quatre chevaux dans l’écurie, les deux ânes bons à rien et puis l’idiote poule *trassie* que *ounooi* Janna appelle Zelda comme sa tante qui jacasse tant, cette poule qui sait pas si c’est un coq ou une poule et qui réussit jamais à pondre un œuf à elle, mais elle caquette caquette comme une folle quand une autre poule en pond un. Et ensuite à la fin de l’après-midi, quand on est tous de retour au domaine où on appartient, je vais d’abord voir *ouma* Nella. Son nom en entier, c’est Petronella, mais pour moi c’est toujours juste *ouma* Nella.

Que s’est-il passé, alors ? demande le grand maigre. Je vois bien qu’il s’impatiente.

Je lui raconte : Alors, Frans m’emmène avec lui, loin de la maison longue, par le vignoble où il y a le vieux cimetière. Jusque là où le taillis de bambous lance son ombre profonde noire noire sur le méandre de la rivière, c’est la Dwars, qui traverse la propriété, et là, je pleure pour la première fois, et c’est alors que Frans…

Tu veux dire *baas* Frans, me corrige le grand maigre.

Oui, c’est ça, *baas* Frans, il m’emmène là où le taillis de bambous t’enferme tout autour et, comme il me voit couler des larmes, il s’excite tant que sa chose à lui aussi se dresse, comme celle du mort sur le gibet, et puis alors il me monte.

À travers la poussière de ses verres épais, les yeux enfoncés de l’homme font comme me transpercer quand il demande : Soit, et qu’a-t-il donc fait ?

Je me sens devenir toute ramollie dedans, mais je sais que je peux plus m'arrêter, alors je mords ma lèvre et je raconte tout : Il fait ce qu'un homme fait avec une femme.

Et que serait-ce donc ?

Sûr que le *grootbaas* est au courant.

Il dit : Je veux savoir ce qu'il a fait exactement.

Il me prend.

Comment ça, il t'a prise ? Je dois connaître tous les détails. La loi exige que je sache absolument tout ce qui s'est passé. Afin que ce soit inscrit dans ce registre avec la plus grande exactitude.

Je lui explique : Il m'a *naai*.

Le grand mince au crâne chauve toussote, comme si sa salive est toute sèche. Après un temps il demande : As-tu résisté ?

Mon *grootbaas*, au début, j'essaie mais Frans se met à dire des gentillesses, que je dois pas avoir peur, il me fera pas de mal, il veut seulement mon bonheur. Si je le laisse entrer dans moi, il se débrouillera pour m'affranchir en temps voulu, voilà ce qu'il promet sur la tête du SeigneurDieu de la Bible, il déclare qu'il achètera lui-même la liberté pour moi. Mais je me rappelle penser : Comment qu'une chose comme la liberté peut faire si mal ? C'était ma première fois et il a pas été tendre, il est allé trop vite, je crois que c'était sa première fois aussi.

Et ensuite ?

Quand il finit, il se relève, il rattache la *riem* de sa culotte.

Tant mieux que l'homme me laisse pas le temps de me rappeler plus. Les questions recommencent de plus en plus difficiles.

Donc, cet homme au front comme un champ de blé labouré me demande : Philida, je veux savoir ce qui est arrivé *ensuite*. As-tu… Voyons, votre coucherie dans le taillis de bambous a-t-elle eu des conséquences ?

Je comprends rien à ce que vous racontez des coucheries et des conséquences, mon *grootbaas*.

Ce que vous avez fait dans les bambous. Cela a-t-il provoqué quelque chose ? Il devient tout rouge au visage. Ce que vous avez fait ensemble dans ces bambous… S'est-il passé quelque chose en toi… dans ton corps ?

Pas tout de suite, *grootbaas*. Seulement après qu'il me couche plusieurs fois, je me mets à gonfler.

Combien de fois ?

Beaucoup de fois, *grootbaas*.

Deux fois ? Trois fois ? Dix, vingt ?

Je croise les bras et je pose les mains sur mes épaules. Je répète : Beaucoup beaucoup, *grootbaas*.

Soudain, il demande : A-t-il été ton premier homme ?

Je hoche la tête, j'ai pas envie de répondre. J'ai *mos* déjà dit que c'est ma première fois.

Il change un peu la question : As-tu été avec beaucoup d'hommes ?

Je réponds : Je fais seulement une plainte contre *baas* Frans.

Comprends-moi, si tu veux déposer une plainte, tu dois tout m'avouer. À défaut de quoi, tu nous fais perdre notre temps.

Je répète encore : Je suis ici que pour *baas* Frans.

T'a-t-il fait mal ?

Non, *grootbaas*. C'était un peu difficile mais je peux pas dire que ça m'a fait trop mal. J'ai connu pire.

Alors, de quoi te plains-tu ?

Il me prend et promet des choses et maintenant il part loin de moi.

Que t'a-t-il promis ?

Il dit qu'il me donnera ma liberté.

Qu'entendait-il par cette formule ?

Il promet qu'il achètera ma liberté au *landdrost*. Au gouvernement. Mais maintenant au lieu d'acheter ma liberté, il veut partir loin de moi.

Comment ça, partir loin de toi ?

On raconte qu'il veut marier une Blanche. Pas une esclave ou une Khoe mais une de sa race. Alors maintenant il veut me vendre dans le nord du pays.

Comment l’as-tu appris ?

J’entends lui qui parle avec la *ounooi* de ça. Ils veulent me vendre aux enchères.

Pourquoi cela ?

Parce qu’ils veulent renvoyer mes enfants de la ferme avant que la Blanche arrive pour habiter.

Que peux-tu me raconter sur tes enfants ?

C’est *mos* pour eux je suis ici, *grootbaas*.

Combien en as-tu ?

Il reste deux mais il y a quatre en tout.

Qu’est-il arrivé aux deux autres ?

Je réfléchis. Je pense : Voilà, ça vient. Mais après un moment je réponds juste : Ils meurent tout petits. Le premier avait même pas encore un nom et la deuxième, Mamie, a vécu trois mois seulement et puis elle est partie aussi.

Qui est le père ?

Frans et moi, on les a faits.

Baas Frans ?

Baas Frans.

Il continue avec ses questions. Et les deux autres qui sont encore en vie, où sont-ils ?

L’une à Zandvliet, où on les a faits. C’est Lena. Ma *ouma* Nella s’occupe d’elle. Le dernier est celui-ci que j’apporte sur mon dos.

Pendant un moment, il se tait. Puis il perd patience et demande : Quand les deux autres sont-ils morts ?

Je le regarde pas. Je peux que répondre : Quand ils sont tout petits. Une à trois mois pas plus.

Et l’autre ?

Rien à dire sur le premier.

Pourquoi ?

Mort trop vite.

Il me lance un regard dur et pousse un soupir. Soit, il dit. Que peux-tu me raconter sur celui que tu as amené ?

Je me tais. Seulement, je me tourne de côté pour qu'il voie le petit dans le *doek* sur mon dos.

Je dis à l'homme : C'est mon plus petit. Né il y a trois mois seulement. Il s'appelle Willempie.

Tu prétends que c'est l'enfant de ton *baas* François ?

Oui, la vérité, je jure devant le SeigneurDieu.

Peux-tu le prouver ?

Je demande : Comment je pourrais prouver une chose comme ça ?

Si tu es incapable de le prouver, je ne peux pas l'inscrire dans mon registre.

Le *grootbaas* doit me croire.

Une chose à laquelle on croit et une chose vraie, ce n'est pas la même chose.

Grootbaas, il y a des choses à vous que je vois pas, mais je crois qu'elles sont là et ça les rend vraies.

Il rit et je vois bien que c'est pas un bon rire. Il demande : De quoi tu parles ?

Je respire mal mal mais je sais que j'ai pas le choix, alors je demande : Le *grootbaas* me donne la permission de parler ?

Tout cela, sinon, ne rimerait à rien. Alors, oui, je te donne ma permission.

Je hoche la tête, et je réponds, droit dans les yeux : Merci, mon *grootbaas*. Avec votre permission, donc, je parle de la chose où le *grootbaas* est assis dessus.

Mon fauteuil ?

Je parle du *poephol* du *grootbaas*. Autrement dit : son trou du cul.

Je le vois devenir rouge, d'abord, puis violet foncé, presque noir. Il halète comme un homme qui grimpe une forte pente.

Bladdy meid ! il dit. Cherches-tu donc les ennuis ?

Je cherche aucun ennui, *grootbaas*, et j'espère que j'en trouverai pas.

Pour l'amour de Dieu, parle et finissons-en.

Alors, je parlerai avec la permission du *grootbaas*.

Bien, qu'est-ce ?

Simplement : cette chose où le *grootbaas* est assis dessus. Je l'ai jamais vue et, avec l'aide du SeigneurDieu, j'espère que je la verrai jamais. Mais je sais qu'elle est là, j'y crois, donc elle est vraie. Pareil pour mes enfants. Je sais que Frans les a faits.

Très lentement, il se lève de son grand et beau fauteuil avec les accoudoirs que je vois sculptés à la main avec soin. Le voilà qui tremble. Il crie : *Meid*, ton insolence te causera plus de tracas que tu en as jamais connu !

Ma *ouma* Nella répète toujours que ça m'arrivera, un jour. Mais si j'ai dit ça au *grootbaas* c'est parce que vous me demandez et vous me donnez la permission

Il hurle : Que diantre attends-tu de moi, maintenant ?

Je peux seulement demander au *grootbaas* de faire la chose correcte que Frans me promet.

Baas Frans.

Baas Frans.

Le *grootbaas* Lindenberg, tremblant, pousse de côté ses livres et ses papiers, puis il pose dessus sa longue plume et se lève.

Comme Willempie se met à geindre, je l'étouffe avec mon sein.

Je demande : C'est tout ?

Qu'est-ce qui te fait penser que nous avons fini ? Nous n'avons même pas commencé. Tu n'as fait que déposer ta plainte. Maintenant, il doit y avoir une enquête. Nous devons attendre que ton *baas* vienne témoigner.

Je sens ma poitrine se serrer. Je demande : Qu'est-ce que je fais, maintenant, alors ?

Nous allons informer ton *baas* Frans. Tu peux attendre ici dans la prison à l'arrière du *drostdy* jusqu'à son arrivée.

Brusquement, mon corps est tout engourdi mais je comprends qu'il y a pas d'issue.

L'homme appelle un garde, un de ceux qu'on nomme les cafres, qui font les sales besognes ici au *drostdy*, et il lui ordonne de m'emmener à la prison de derrière.

Je répète : Qu’est-ce que je fais, maintenant ?

Tu ne fais rien. Tu attends ton *baas*. Le protecteur va faire porter un message à ta ferme.

Quand on sort sur le *stoep* à l’arrière, je demande au garde venu me chercher : Comment je me débrouille pour le manger ? Ça peut prendre long.

On s’occupera de toi dans la cellule, répond le cafre. On dirait un Khoe et son visage est ridé comme un pruneau.

Loué soit le SeigneurDieu, on m’emmène dans une cellule avec déjà cinq ou six femmes. Elles sont gentilles gentilles, elles me font de la place et me proposent un peu de leur manger. Dès ce premier jour, elles partagent avec moi tout ce qu’elles ont. Il y a des fruits secs, du pain à l’anis et parfois des abricots frais, des pêches précoces ou du poisson séché. Au début, j’ai peur, j’ai aucune idée de quoi se passe et peut arriver à mon enfant. Mais je découvre vite qu’on s’occupe bien de moi dans cet endroit. Une fois par jour, le Khoe au visage de pruneau vient me chercher pour m’emmener de l’autre côté du grand édifice blanc, dans la cour à l’arrière, pour que je me dégourdisse. L’attente est longue et je me fatigue vite d’avoir rien à faire que ruminer, mais ça me donne bien le temps de réfléchir à ce que je dis, le jour venu.

Ce qui tourne tourne dans ma tête, c’est tout ce qui se passe pour m’amener ici. Est-ce que ça valait vraiment la peine ? Pas seulement marcher si longtemps, sans savoir, avoir peur, se demander ce qui va arriver. Mais aussi se retrouver ici.

Parce que c’est pas seulement décider de venir à pied jusqu’à ici déposer une plainte, terminer et retourner à chez moi. Je sais bien ce que ça coûte, et c’est déjà beaucoup. Tout ce qui m’arrive, c’est là entre mes mains mais, d’après ce que je sais, ça compte pas. C’est pas une vie que j’ai à Zandvliet, entre la chicotte, le tricot, les journées et les nuits de travail, toujours faire ce que les autres te commandent et tout le reste. Mais j’ai rien d’autre, c’est tout ce que je suis, tout ce que que je serai jamais. C’est ma *blarry* vie à moi. Après cette décision de venir à Stellenbosch déposer ma plainte, c’est peut-être fini pour moi. Si ça marche pas, c’est terminé, droit en enfer. Mais je peux rien faire d’autre.

Qu’est-ce que j’ai à Zandvliet ? On peut pas vraiment appeler ça une vie. C’est pas clair comme le jour et la nuit ou comme le soleil et la lune, c’est entre les deux. Si je peux me fier à Frans, ça peut être différent, mais c’est pas le cas. Aujourd’hui, je suis sûre de rien. Mais je dois tenter ce petit espoir, sinon après peut-être c’est plus possible. Je veux dire, la loi me donne le droit de venir déposer une plainte, d’accord. Mais, à mon avis, dans ce pays, la loi a pas le dernier mot. C’est tout ce qui se passe derrière la loi, et autour de la loi. Voilà ce qui compte pour les corps habillés du Caab. *Ouma* Nella m’a raconté des histoires d’esclaves qui sont allés déposer des plaintes, avec toute la loi entre leurs mains : eh bien, quand ils sont rentrés à chez leur *baas*, ils sont été chicottés à mort ou pendus la tête en bas ou laissés mourir de faim, et personne dit rien, pas un coq chante la nouvelle, pas un chien ose aboyer. Y a plus d’une façon pour tuer un coq ou un chien ou un esclave. Même *ouma* Nella me dit de pas faire ça mais pour une fois j’écoute pas. Parce que personne peut me convaincre de lâcher, même pas elle. Pour une fois, je peux pas écouter personne, elle ou n’importe qui. Maintenant, c’est le paradis ou l’enfer pour moi. En enfer, je refuse d’aller. Et dans le genre de paradis que j’ai appris à connaître à Zandvliet, leur genre de paradis, je jure devant Dieu j’y retournerai pas. Plus maintenant. Il me reste qu’à rester assise ici, dans la cellule, à attendre, mon bébé sur mes genoux.

II

Les pensées de Philida remontent au secret pas noyé et aux promesses pas tenues.

C’est à Zandvliet que tout commence. Presque aussi loin que je me souviens, il y a toujours le domaine, rien que le domaine. Je me rappelle des jours d’avant quand on vivait encore au Caab. Mais, surtout, je pense à la ferme et à ses gens, ses gens du commencement et ses gens de la suite, depuis les tout débuts jusqu’aujourd’hui.

Je me rappelle ma *ouma* qui y a toujours été. Et tous ceux venus après. *Ouma* Nella me l’a raconté. Elle a des histoires sur tout et beaucoup qui remontent loin loin. Parce que *ouma* Nella garde les oreilles grandes ouvertes pour tout ce qui ressemble à une histoire. Et elle parle à tout le monde. Je l’entends souvent parler même à Dieu. La plupart des gens, le *oubaas* et les siens, se baissent à genoux quand ils veulent lui parler. *Ouma* Nella peut lui parler quand elle veut. Elle parle à Dieu comme les autres parlent à quelqu’un qu’on connaît mais on fait pas trop confiance ; elle dit tout le temps que c’est un faux-jeton, il hésite pas à mentir quand ça l’arrange.

Ma tête se souvient de ci et ça, et d’autres choses encore mais lui qui se rappelle vraiment, c’est mon corps. Tout laisse une marque dessus lui. Certaines on voit, d’autres pas. Mais elles sont toutes là. Les brûlures et les coupures et les bleus. Les éraflures sur mes genoux et mes coudes et mes talons, des marques en veux-tu en voilà. La chicotte et les chutes, l’eau glacée des aubes d’hiver, la boue sur mes pieds, les fientes de poules ou les figues pourries entre mes orteils,

je me rappelle les mains de Frans sur mon corps et mes épaules et mon dos et mes fesses, mes pieds dans ses mains, je me rappelle Frans dur et gonflé entre mes cuisses, je l'entends parler doucement à mon oreille. Allonge-toi avec moi, Philida. Mon corps rendra le tien heureux. Pour ton bien, tu verras. Je t'affranchirai, j'irai à Stellenbosch, je parlerai au *landdrost* ; s'il le faut, j'irai à pied au Caab, je paierai ce qu'ils voudront pour ta liberté, et alors tu pourras marcher partout où tu voudras. Des souliers aux pieds.

De ça surtout je me rappelle : *des souliers aux pieds*. Ce qu'il dit sur les souliers, il promet dès le tout premier jour. Parce qu'il savait, comme moi je savais, comme tout le monde savait, que l'homme et la femme chaussés, ils peuvent pas être esclaves, ils sont libres : les souliers, c'est signe qu'ils sont pas des poules ou des ânes ou des porcs ou des chiens, ils sont *des gens*.

Je me rappelle marcher, sur mes deux pieds fins, marcher et marcher et marcher pendant des jours d'affilée. Sur la piste de l'Éléphant qui remonte aux temps d'avant le temps, quand des grands troupeaux d'éléphants, les anciens racontent, passent par là, d'abord par l'arrière-pays profond profond et par-delà les monts où se trouve maintenant le village de Franschhoek, puis par Zandvliet jusqu'à Stellenbosch et, de là, par le plateau jusqu'au Caab, pendant toutes ces années depuis les temps d'avant le temps, quand il y avait pas encore de gens, seulement la piste qui, on dirait, se déroule toute seule sous mes pieds plus loin que loin. Cette voie remonte au début du monde et finit jamais. Pourtant en même temps on pourrait croire que c'est une voie qui a surgi ce matin juste avant le lever du soleil, des sables de Zandvliet dans la poussière grise. Zandvliet, le domaine. C'est là qu'on m'a amenée quand j'avais neuf ans, on m'a raconté. J'étais la fille au tricot, aux doigts fins comme des brindilles, dégourdie comme tout. J'avais pas le choix, sinon *nooi* Janna m'arrachait la peau du cul ; *oubaas* Cornelis lui a bien appris comment chicotter. Avec une lanière, une chaussure, une *kierie*, une baguette ou un *sjambok*, pour quand on voulait pas entendre raison. Et *nooi* Janna a jamais eu la main légère. Pas au Caab, où le *oubaas* vendait du vin et possédait une immense cave, et pas non plus dans les montagnes, à Zandvliet, quand ils ont déménagé.

Zandvliet, sous l’ombre des sommets qui bleuissent en s’estompant dans toutes les directions – jusqu’aux nuages, aux aplombs du Grand Drakenstein ou aux hauteurs et aux grottes de Simonsberg, en face. Des montagnes partout, aussi loin que l’œil voit, lignes bleutées, puis d’un bleu plus pâle et ensuite plus pâle encore, comme des bleus sur la peau qui s’estomperaient peu à peu. Des montagnes qui renvoient les échos de cris et d’appels : de l’aigle bateleur ; de l’outarde à miroir blanc ; le grisollement strident de l’alouette, brin de coton au milieu des autres, timide point de bâti ; l’ibis qui craquette, comme des points maladroits, rouges et violets et verts, sur une étoffe neuve ; les corbeaux, taches sombres sur le soleil resplendissant, fils noirs dans un champ de blanc ou de bleu ; et le paon qui criaille comme une créature qui sait tout de la mort, mais il est si beau avec son plumage vif vif quand il fait la roue, soleil levant qui grandit et raidit comme la chose de Frans quand le désir lui prend. Toujours les oiseaux, ou les chauves-souris au crépuscule, et les chouettes la nuit, qui te déchirent les entrailles avec leurs hululements et leurs hou hou. Tous crient Zandvliet, Zandvliet dans les recoins secrets de ton corps, au point que, enfin, tu sais d’où tu viens. Parce que leurs cris nouent un lien ou une ficelle dans ta tête et ton ventre et tes côtes, ils te rappellent que c’est là que tu appartiens, Zandvliet. Zandvliet, sable, pierre, terre profonde couverte d’herbe blanche et verte et grise, et de désir, et de colère, et de bonheur, et de vignes, et de blé, et de seigle, et d’avoine, et de détresse, et de joie, et de mauvaises herbes et encore de vignes.

Zandvliet remonte fort loin. *Ouma* Nella aime raconter les histoires de l’endroit, des jours d’affilée, mais surtout des nuits. Elle parle souvent d’une femme, Fransina, qui vivait là bien avant que *oubaas* Cornelis a racheté sa ferme, avant qu’on est arrivés du Caab, les Blancs sur leurs chars à bancs, par la route de Klapmuts, par-delà Simondium et Stellenbosch, et le reste d’entre nous à pied, nous les esclaves, pieds nus sur le plateau, dans la vallée et par-dessus les montagnes en suivant la piste de l’Éléphant, trois, quatre jours de marche, et les petits (j’avais neuf ans, je me souviens) qui pleurnichaient, pleins de morve, car nos pieds étaient en sang et le *oubaas* refuse s’arrêter, prendre du repos, sauf la nuit quelques heures pour dormir : il est toujours à côté ou derrière, monté sur

son grand étalon noir, cravache à la main, pour nous aiguillonner dès qu'il croit on tire au flanc, zébrures sanglantes sur notre dos et sur nos fesses nues et poussiéreuses, j'avais neuf ans et, cette fois-là, il y a même des enfants plus jeunes qui marchent tout le chemin.

Avant cette époque-là, bien avant, Fransina travaille ici à la ferme, d'après ce qu'on raconte, elle devait avoir l'âge que j'ai aujourd'hui ; elle s'enfuit, elle et l'esclave Klaas fuient ensemble. À ce temps-là, le nom du *baas* de la ferme est Marais, et ils fuient parce que Fransina supporte plus d'être tant chicottée par la *ounooi*, tous les jours. Avec tout ce qui lui tombe sous la main, *riem* ou *entjie* tressée ou cravache en bois de cognassier ou même un bâton. Jour après jour, Fransina est rossée, au coucher du soleil pour la punir du travail mal fait dans la journée, au lever du soleil pour ce qu'elle va mal faire pendant la journée à venir. Mais elle accepte son sort, soumise : après tout, elle est esclave, ce qui arrive est la volonté du Seigneur. Elle se soucie que de ses enfants, ses deux filles, Philippina et Emma, elles sont tout ce qu'elle a, deux filles par son précédent *baas*, le *dominee* Schutte. Il la couche, il force sa porte nuit après nuit et ainsi Philippina est venue et plus tard Emma, deux jolies petites filles. Elle accepte de coucher parce que le *dominee* prend à témoin le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et promet, en posant sa main blanche sur sa bible ouverte, d'affranchir les enfants qu'elle lui donnera d'entre ses jambes, et elle lui a donc donné Philippina et Emma. Pareil, plus tard, Frans me promet de libérer nos enfants, il le promet devant Dieu, même sans poser la main sur la bible. Mais, le temps venu, le *dominee* a oublié sa promesse, il vend Fransina et ses deux filles à *baas* Izak Marais. Après tous les problèmes de Fransina avec sa *nooi*, après tous les coups reçus, un jour, il y a eu une vente aux enchères à Stellenbosch et la *nooi* a vendu les deux petites filles à un fermier du fin fond de l'intérieur des terres, quelque part dans les Sneeuberge, si loin que personne sait même où c'était vraiment.

Fransina reverra jamais ses filles, c'est pour ça qu'elle a fui avec Klaas, après une correction de plus dans la basse-cour, d'abord par la *nooi*, ensuite par *baas* Izak aussi, avec un bâton et une *riem* et une *kierie*, sur la tête et sur la nuque et

sur les épaules, partout où c’est possible… Ces gens étaient aussi mauvais que le *oubaas* Cornelis qui vient plus tard.

Donc, Klaas et Fransina s’enfuient, proscrits, bannis, comme dit le *landdrost*, pour aller aux Sneeuberge, où les filles ont été emmenées après la vente aux enchères, mais ils ont pas la moindre idée où c’est. Ils rejoignent la rive de la Steenbrazens ; là, ils se nourrissent de poisson. Puis la baie de Saldanha, où parfois ils trouvent des légumes dans des jardins. Après un temps, un troisième fugitif les rejoint, Afrika du Caab, qui les emmène auprès de deux autres esclaves, Philander et Fleur, qui depuis plusieurs mois vivent près de Stellenbosch, à voler et cambrioler et ainsi de suite. Pendant un temps, tout se passe bien mais, en volant deux moutons, ils se font prendre par un commando au moment où Afrika en dépèce un. Tous se retrouvent au tribunal.

Klaas est attaché à un pilier à l’arrière du *drostdy*, on lui lacère le dos avec des cannes et on l’envoie ensuite à Robben Island pour dix ans de travaux forcés. Afrika, Philander et Fleur sont marqués au fer rouge et on leur enchaîne leurs pieds. Mais voici le bon côté de l’affaire : quand le *landdrost* entend l’histoire de ses filles, il condamne Fransina seulement à la prison, pour six mois. Ensuite, elle est pas obligée de retourner chez son *baas*, mais je sais pas ce qui lui arrive. N’empêche, c’est comme ça que j’en suis arrivée là. Parce que, quand j’apprends que Frans Brink va me vendre dans l’intérieur des terres, et mes enfants aussi, la petite Lena qui a seulement deux ans, et le bébé pendu à mon sein, Willempie, je décide que non, on va pas me traiter de cette manière. Où se trouvent Philippina et Emma, aujourd’hui ?

Donc, Zandvliet, c’est pour moi l’endroit où Fransina et ses filles ont vécu dans l’ancien temps. Mais c’est plus encore. C’est aussi les oiseaux et les petits guibs harnachés et les traces des serpents et les traces des suricates, c’est les porcs-épics et les cochons de terre, c’est les chacals, la nuit, c’est les rayons du soleil à travers la peau des oreilles des lièvres, c’est la toux sèche du léopard qui avance à pas de velours.

Mais ce qui rend par-dessus tout Zandvliet spécial pour moi, c'est Kleinkat. L'histoire commence ainsi : Langkat a six chatons et la *ounooi* ordonne de les tuer tous, on en a déjà trop à la ferme. Pas dans huit semaines comme on fait d'habitude, pas demain ou après-demain mais tout de suite, aujourd'hui. Et c'est Frans qui doit les mettre dans un grand panier pour les noyer dans la Dwars, en bas de la maison longue. Je lui supplie qu'il peut pas faire ça, pas les bébés de Langkat, parce que Langkat est ma chatte, la *ounooi* l'a déclaré elle-même le jour où je lui ai tricoté le joli gilet rouge et bleu au double point mousse, alors elle a dit que je garde Langkat pour moi, et donc les chatons sont aussi à moi. Mais Frans dit qu'elle lui a ordonné de noyer toute la portée dans la Dwars et qu'il a pas d'autre choix qu'obéir. Alors, je me plante devant lui et je lui demande s'il fait toujours ce que sa *ma* lui ordonne. Avec une grimace, il répond : Que veux-tu que je fasse ? Moi, je répète ma question. Il doit, comme ça, toujours obéir à sa *ma*, peut pas dire non ? Et il répond : C'est ma *ma*. Je rétorque : Ces chatons ont aussi envie de vivre, non ? Il me demande : Comment lui dire non ? Si je ne l'écoute pas, elle le dira à *pa*.

Je lui demande : Es-tu un esclave, alors, qui doit faire tout ce qu'elle dit ?

Si elle le dit, il faut le faire, il dit, et il saisit le panier. J'entends les petits miaulements qu'ils font là-dedans et j'attrape le panier aussi.

Il ordonne : Rends-moi ce panier, et il essaie de me l'arracher.

Je tire dessus, on tire chacun d'un côté. Le panier tombe. Dedans, les chatons miaulent et hurlent, leurs petites voix sont des aiguilles dans nos oreilles, et le couvercle s'ouvre. Frans plonge sur le panier pour repousser les chatons dedans mais la plus petite, avec des rayures grises, saute à l'extérieur. Je la ramasse, je la glisse dans la poche de mon tablier et je la serre contre moi.

Philida ! On croirait que Frans coule des larmes. Rends-la-moi. Je vais avoir des ennuis.

C'est ton problème. Celle-là, je la garde. Je me débrouillerai pour que la *ounooi* la voie pas.

Philida, merdeuse ! Rends-la.

Merdeux toi-même !

Je vais le dire à ma *ma* !

Laisse-moi tranquille, bon sang ! Je lui promets : Écoute, je dirai rien à personne. Personne découvrira jamais.

Quand il s'aperçoit qu'il pourra pas m'attraper, il abandonne.

Tu jures devant le SeigneurDieu que tu le diras à personne ?

Je jure devant le SeigneurDieu.

Alors, d'accord, tu peux garder la petite chatte.

Avant qu'il change d'avis, je pars en courant, je me précipite dans la chambre de *ouma* Nella. De là-bas, j'entendrai pas les autres chatons miauler et crier pour du secours quand il les noie.

Toute la journée, je m'occupe de la petite chatte à rayures grises et *ouma* Nella lui donne du lait à sucer sur son doigt. Ensuite, la paix revient sur terre, comme la *ounooi* dit toujours.

Quatre ou cinq jours après, je suis assise dehors de notre chambre, avec la petite chatte sur les genoux, quand Frans revient. Il reste de côté pour pas gêner.

Il demande : Tu m'en veux encore ?

C'est pas après toi que j'en ai. C'est après les grands. Merci de m'avoir aidée à garder la petite chatte.

Tu ferais bien de t'arranger pour que personne ne la découvre jamais.

Depuis ce jour-là, Kleinkat est notre secret. Souvent, Frans vient jouer avec nous, quand j'ai pas de tricot à faire ou si je peux m'éclipser quand on est sûrs que *ounooi* Janna nous voit pas. À tant jouer avec la petite chatte, lui et moi, on finit par jouer l'un avec l'autre. Comme autrefois quand il était tout petit et que je m'occupe de lui, que je change ses couches, que j'essaie de le faire taire, comme *ouma* Nella m'a montré. Ces jeux ont continué tant que Frans est plus un bébé. On est toujours ensemble tous les deux, avec Kleinkat, mais souvent aussi sans Kleinkat, à l'abri de l'ombre profonde du taillis de bambous.

C'est seulement après le jour où ils pendent l'homme tout maigre au Caab que je comprends que rien sera plus jamais pareil jamais. À partir ce jour-là, chaque fois que Frans vient s'asseoir près de moi et qu'on part ensemble à l'écart,

derrière la maison longue, ou tout au fond de l'arrière-cour, ou bien sûr dans le taillis de bambous, il arrive souvent que, quand je pense à ce jour-là, je me mets *sommer* à couler des larmes. J'ai jamais été un bébé pleurnicheur, pas même quand la *ounooi* me chicottait avec une lanière, à travers ma robe ou sur mes jambes ou sur mes fesses nues. Je serre les dents et jure au SeigneurDieu que je pleurerai pas, je pleurerai pas, même si on me bat à mort. Mais ces jours-là je vois que les larmes coulent d'elles-mêmes, toutes seules. Chaque fois que je revois cet homme tout maigre pendu par le cou, je me mets à couler des larmes. Et à me pisser dessus, aussi, le long de mes cuisses jusqu'aux genoux, même si je fais mon possible pour me retenir. C'est alors que Frans me passe le bras autour et masse mon dos, mon dos et mes bras ; d'abord, j'essaie de l'arrêter mais, bientôt, j'arrête d'essayer, et je le sens me caresser partout, d'abord mon dos et mes bras, puis ses mains descendent à mon ventre et entre mes cuisses et entre mes fesses, partout, et moi je fais que pleurer, pleurer, et ses mains continuent. Après un temps, je coule même plus de larmes, je le laisse faire à sa guise, et puis je le sens se pousser en moi, tout au fond de moi, et il tremble comme un mouton quand on coupe sa gorge, et je comprends que le moment est venu, il me *naai* et je peux plus et je veux plus l'arrêter. Seulement, je me remets à pleurer tout fort dans ses oreilles, à crier non, non, non, à pleurer non, non, oui, oui, oui ; ensuite, je sais plus ce qui arrive, je m'en moque. Depuis ce jour ça se passe pareil chaque fois. Si je me mets à pleurer, il se pousse en moi, jusqu'à que je me moque de tout, je fais simplement ce que tu désires, tu es le *baas*, pousse-toi en moi, je veux plus rien, je désire plus rien, seulement reste en moi, continue, arrête pas.

Depuis le début, ce qui arrive à nous, c'est pas juste *ça* dans le bosquet de bambous, mais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense. C'est cette chose, *ouma* Nella nous dit, qu'on appelle l'amour. Et pas seulement parce qu'il fait raidir sa chose à lui, qu'il pousse en moi, mais parce qu'on veut être ensemble, lui et moi, et parce qu'il tient à moi et moi je tiens à lui, et parce que le monde peut arriver pour nous que parce qu'on est ensemble.

Je crois que c’est pourquoi, quand on est ensemble et il bouge en moi, il arrête pas de répéter, Philida, je m’occuperai de toi, je le jure, ça vaudra la peine pour toi, je ferai en sorte que tu sois affranchie, je parlerai à *pa*, au *landdrost* et à qui il faudra dans ce vaste monde, de Zandvliet jusqu’au Caab, je promets et je promets et je promets, à partir d’aujourd’hui, tu es mienne, à jamais, entre nous il n’y aura plus jamais d’esclave et de *baas*, seulement toi et moi, je promets et je promets et je promets qu’à partir de maintenant on portera tous les deux des souliers, pour les siècles des siècles, amen.

Chaque fois que Frans se met à me dire ces choses, je pose des questions qui ont besoin de réponses. Comment une telle chose peut arriver ? Ce que tu promets à moi, comment c’est possible ? Tu es un Blanc, je suis une esclave, une *meid*.

Alors il explique, des tas de fois : les Anglais qui sont les *baas* du Caab, ils sont peut-être mauvais, oui, mais pas si mauvais que ça. Rappelle-toi, ils ont apporté leur loi, il répète encore et encore, et ce que la loi dit est ce qui devra être, pas seulement au Caab mais aussi à Stellenbosch et à Paarl et à Worcester et partout dans le pays et même par-delà les mers. Ce que cette loi dit, c’est que cette histoire de *baas* d’un côté et d’esclaves de l’autre est mauvaise et doit s’arrêter, et bientôt viendra le jour où tout sera différent.

Je demande : Alors nous porterons des souliers, nous aussi ?

Et Frans dit : Oui, il en sera ainsi. Des souliers à nos pieds et on pourra aller où bon nous chante, on pourra marcher jusqu’en Angleterre si on veut. J’irai parler au *landdrost* à Stellenbosch, au Conseil de justice et au gouvernement. Le monde sera un endroit neuf, tu verras, on doit simplement attendre, prendre notre mal en patience, toi et moi et tout le monde.

Et Kleinkat aussi ?

Et Kleinkat aussi.

III

François se remémore son enfance avec Philida et les contes sur les premiers temps de Zandvliet, avant que, par mariage, MaJanna ne devienne une Brink.

Oui. À Philida je pourrais promettre la lune, et cela depuis notre plus tendre enfance. C'est la première personne dont j'aie vraiment recherché la compagnie. Quand j'avais environ huit ans, donc elle plus ou moins onze, j'avais déjà pris l'habitude d'emplir dans la cuisine un tonneau avec l'eau chauffée sur le poêle, afin qu'elle puisse prendre un bain tandis que je montais la garde à la porte, refusant que quiconque la vît toute nue. Comme si cela avait fait la moindre différence ! Ses pauvres petites robes n'étaient que loques et lambeaux. Philida, ses pieds meurtris, aux profondes entailles, quasiment pas un orteil ou un ongle indemnes, tout couverts de poussière, tachés par les fientes de poules et les bouses de vaches, or je me rappelle encore le soin avec lequel je les tenais entre mes mains pour les enduire de saindoux, et le plaisir qu'elle en éprouvait. Qu'ils étaient fins et mignons, ses pieds, et cependant elle pouvait courir comme un *steenbok* quand elle le voulait. Ce que je souhaitais par-dessus tout, et que je n'ai cessé de lui promettre des années durant, c'était lui offrir une paire de souliers. J'aurais tant aimé être capable de lui en confectionner une de mes propres mains, c'est un art que *pa* m'a enseigné, l'une des rares choses que je sache faire correctement. Je ne suis pas grand et fort comme certains de mes frères, KleinCornelis ou Lodewyck, qui ressemblent à de robustes troncs d'arbre dans la cour poussiéreuse. Je préfère passer mon temps à l'intérieur plutôt que dehors et

j’étais haut comme trois pommes que Philida m’apprenait déjà à faire du crochet et à confectionner des courtepointes. Mais ensuite *pa* décida que ces activités étaient réservées aux femmes et dès lors j’ai commencé à passer plus de temps en plein air. J’ai appris les travaux des champs, dans les vergers et surtout dans le vignoble, avec ses hermitages, ses hanepoots, ses chenins, ses muscats et même un soupçon de cabernet. Aujourd’hui, je dois m’en occuper alors que mon dévot de frère, Johannes Jacobus, passe ses vendredis soir à une certaine adresse du Kreupelsteeg à Amsterdam, où il a l’habitude d’absorber un *borrel* avant de consacrer une heure délicieuse à une catin charnue dont il fait mention dans les courriers qu’il m’adresse en privé, sans m’épargner le moindre détail, comme sa volonté de porter ses *bladdy* chaussettes tricotées par Philida pour se prémunir contre le froid. À nos parents il raconte sans doute qu’il est en train de réunir des informations qui se révéleront utiles pour écrire les sermons qu’à son retour il prononcera devant sa congrégation.

C’est au cours de mes premières années, avant d’être contraint de travailler en plein air, que je voyais le plus Philida, car c’était notre tricoteuse. Mais nous n’allâmes jamais jusqu’aux souliers. Car c’était une enfant esclave, or esclaves et souliers appartenaient à des mondes distincts. C’est pourquoi je continuai de lui promettre de lui acheter un jour sa liberté, pour qu’elle puisse enfin porter les souliers qu’elle convoitait tant. Je suis persuadé que la liberté l’intéressait moins que les souliers. Et je jure… je le jure, absolument… que c’était ce que je désirais pour elle. Comment aurais-je pu savoir que PaCornelis, une fois de plus, mettrait le holà à mon plus vif désir ? Il avait, des années plus tôt, affranchi Petronella, la vieille dans la chambre de laquelle Philida couche encore aujourd’hui : pourquoi ne pouvait-il donc accorder la même faveur à cette dernière ?

D’un autre côté, j’aurais dû m’en douter dès le début : après tout, mon père est mon père. N’empêche, je n’aurais pas cru qu’il pût trouver aussi diablement difficile d’accepter d’acheter la liberté d’une jeune esclave. Elle a toujours été si

menue, avec ses petits pieds fins, quelle différence cela aurait-il fait, de perdre une fille si maigrelette ? Nous en avons toujours eu tant, qui sont sans cesse dans nos jambes.

Le véritable problème, toutefois, n'étaient pas les souliers ou le travail. Le problème, c'était MaJanna. Lorsqu'elle a rencontré *pa*, elle était la veuve de *oom* Wouter de Vos, un homme important au Caab, or MaJanna a toujours clamé que *pa* ne pourrait jamais lui arriver à la cheville. Il n'était qu'un Brink, disait-elle, et il était de notoriété publique que les Brink étaient des gens plutôt ordinaires. Nous avons de l'argent mais manquons de classe. Raison pour laquelle MaJanna décida dès le départ que ses enfants feraient de beaux mariages. Si MaJanna n'avait pas été si pressée d'assurer l'avenir de ses enfants, j'aurais peut-être eu une chance d'œuvrer en faveur de Philida. Mais elle jeta pour moi son dévolu sur une jeune Blanche et il ne me resta plus qu'à acquiescer, à dire amen à tout ce qui m'était proposé. Philida se retrouve donc seule avec Lena et Willempie, nos enfants, mes enfants esclaves, sans compter les deux autres morts prématurément, la petite Mamie et celui dont elle refuse de parler, le bébé. Nos quatre enfants. Alors, quel choix ai-je maintenant ?

J'apporterais la honte sur cette famille, alors que MaJanna voudrait que notre domaine figure parmi les meilleurs des Drakenstein. Mais sachez comment le domaine a débuté : conçu et né dans le péché, pour dire les choses carrément. Car, vers 1690, lorsque le gouverneur concéda la terre, des rumeurs circulaient. Il l'avait octroyée à deux jeunes gens, un certain Hans Silberbach et un certain Callas Louw. Silberbach possédait un tromblon mais aussi quatorze têtes de bétail et plus de deux cents moutons, alors que Louw n'avait plus qu'un vieux tromblon. Tous deux avaient dû affronter le monde, accablés par des ombres. Silberbach avait épousé une esclave affranchie, Ansela, déportée de Java pour avoir assassiné son amant blanc. Sur la ferme voisine s'installa un homme du nom d'Arij Lekkerwijn, en compagnie d'une jeune Française, Marie de Lanoy. Mais Dieu sait pourquoi, les choses s'envenimèrent entre les voisins et, pour quelque obscure raison, Silberbach fracassa le crâne de Lekkerwijn avec un morceau de bois et il dut s'enfuir dans le haut-pays, sa tête ayant été mise à prix.

Une tache de sang sur la ferme, donc, dès le début. C’est la raison pour laquelle j’ai dit que l’affaire avait été conçue et était née dans le péché. Et si cet événement flottait encore sur le domaine Zandvliet tel un nuage noir ? Dans ces ténèbres, Kleinkat était un modeste rayon de soleil.

IV

Dans ce chapitre, les pensées de Philida continuent de s'attarder sur Zandvliet et sur la maison des fantômes et des chats où elle habite avec sa ouma *Petronella.*

C'est grâce que Kleinkat est avec nous à la ferme, que je sais que le bien règne encore un peu ici. Seule dans la maison longue, ou avec *ouma* Nella dans chez elle sa chambre, ou quand Frans est avec moi, je sais que Kleinkat est spéciale, différente. Parfois, je pense qu'elle est sans doute un de ces pieds-gris qui se promènent la nuit tombée ; souvent, quand je la tiens dedans mes bras, elle lève sa petite tête et elle regarde par-dessus mon épaule : alors, je comprends qu'elle voit quoi personne d'autre voit. Ou bien, allongée paisible sur le lit, elle somnole et puis, d'un coup, elle se redresse et commence un jeu. Pas comme les autres chats, qui sautent, se jettent sur quelque chose, l'agrippent, mais plutôt comme si elle joue avec un des chatons de sa portée que Frans a dû noyer. Je vous le dis, cette petite créature rayée peut jouer pendant des heures avec une chose qui est pas là. Elle gigote dedans mes bras jusqu'à qu'elle s'endort. À d'autres moments, d'un coup, elle détale, dos droit, queue dressée, et décrit des cercles sur ses longues pattes tendues, comme si elle reconnaît personne et vit pas ici, et ses yeux (qui, d'habitude, sont bleus bleus mais virent alors au jaune, puis au vert, et à un vert plus vert encore, pour finir vert prairie), ses yeux ont l'air de venir d'ailleurs, de très loin, plus loin que toutes les fermes des Drakenstein, de l'autre côté de la terre, de l'autre côté de l'Angleterre, de l'autre côté du monde entier.

Des fois, quand je travaille, que je tricote ou je sais quoi, elle sort au-dehors et, quand elle revient, je sens le jardin sur ses poils. L'odeur de l'herbe verte ou du soleil, l'odeur des oiseaux et de leurs plumes, du vent neuf ; ses petites pattes sentent le *buchu*. Alors, elle vient s'allonger contre moi ou bien elle attrape une pelote de laine et elle la déroule ; souvent, d'ailleurs, ça démarre une querelle avec la *ounooi*, une querelle sacrément violente et je m'enflamme et je voudrais tuer la chatte mais, dès que je la prends et je vois son regard me percer de part en part, avec ses yeux vert prairie, et je sens ses petites pattes parfumées au *buchu*, j'oublie tout : tant que Kleinkat est là avec moi, le monde est le meilleur endroit où être. Un jour, je sais que je serai plus ici. Je serai loin dans un endroit à moi, un endroit comme Zandvliet mais différent, avec Frans et Kleinkat, et nos enfants, rien que nous, libres jusqu'à la fin des temps, chaussés de souliers.

Bien sûr, Zandvliet appartiendra encore à *oubaas* Cornelis Brink, c'est un domaine de Blancs, et nous, on est que les membres qui travaillent ici, les pieds qui foulent les grappes dans le grand pressoir, qui remuent la poussière dans la large cour autour de la maison longue, on est les dos qui se courbent comme si on va se briser, on est les cous qu'on étrangle, les ventres qui se creusent parce qu'on a faim, et mes mains sont celles qui tricotent et tricotent sans relâche et Dieu en est témoin s'arrêtent jamais de tricoter, à moins de prendre un instant pour défaire un rang qui a mal tourné ou récupérer une maille perdue, matin, midi et soir. Je tricote, je tricote, je tricote, maille à l'endroit, maille à l'envers, point de broderie et point de bâti, tout défaire quand tu perds une maille ou quand tu t'es trompée dans ton piqué – passer par-dessus – à travers – et faire glisser, recommencer au commencement s'il y a une maille perdue au milieu, même si le jour se consume déjà dans la nuit et que tes doigts s'engourdissent à la sombre lueur jaunâtre de la bougie qui s'étouffe dans sa cire et que tes yeux te brûlent comme si on t'avait lancé une poignée de sable, et, chaque fois, chaque *bladdy* fois, l'affaire se termine avec la *riem* de la *ounooi* qui te tombe sur les épaules ou sur le derrière, et rien à manger avant d'aller au lit.

Zandvliet, c’est donc là où tout commence, et de là on va à Lekkerwijn, l’Ormarins, Boschendal, et puis Rhône, Languedoc, Goede Hoop, et Bethléem, qui doit être le Bethléem de la Bible où le Seigneur Jésus est mort, toutes les fermes des Blancs, tous ces jolis noms étranges, venus de contrées lointaines où personne peut jamais aller, et des étendues entre chaque, vagues et vides, comme il est écrit de la terre dans la Bible, en remontant sans fin le long du Helshoogde, d’où que, en me retournant, je vois le monde entier s’ouvrir dans mon dos comme un ouvrage au tricot pas encore assemblé, avec les couleurs et les couleurs, avec des morceaux et des chutes de laine, de ficelle, de franges, de garnitures, de boutonnières et de rabats flottants, jusqu’à tout là-haut et, ensuite, je redescends dans la vallée jusqu’à Stellenbosch, où que j’attends en ce moment dans cette cellule sale que Frans arrive.

Tant de choses qu’on passe en chemin. Vers la fin des premières hauteurs, sous les sommets bleus du Grand Drakenstein, à gauche, une fontaine attend que les filles viennent chercher l’eau et dévisagent leur reflet dans ses profondeurs scintillantes. Il y en a qui se regardent si intensément qu’une chose se détache au fond et les regarde à son tour, puis une Femme de l’Eau avec une très longue chevelure monte à la surface, en agrippe une et l’entraîne au fond, et la relâche plus jamais. Pendant un moment, l’eau bouillonne et puis c’est fini. De temps à autre, la fontaine déborde et j’entends des créatures sombres bouger au fond. Mais, tôt ou tard, tout se rétracte, comme une histoire qui se perd en chemin et qu’on retrouvera jamais, qui sait. La fontaine est impassible au-dessus des ténèbres de ses fonds et ça restera un secret pour toujours. Tout ce qu’elle peut faire, c’est refléter le ciel, les nuages et les étoiles, le soleil et la lune. L’eau d’hier, l’eau de tous les temps, l’eau qui reverra peut-être plus jamais mon visage.

Je poursuis mon chemin. De plus en plus loin. Jusqu’à plus pouvoir bouger et devoir m’allonger où je me trouve et je tombe de sommeil, un sommeil aussi profond qu’une vieille fontaine asséchée qui a tout oublié. En me réveillant avant l’aube, je vois quelque chose bouger très loin en dessous de moi, un homme, peut-être, et, si c’est le cas, il doit avoir appris à vivre seul avec ses

pensées, avec sa volonté, ses souhaits, ses désirs, ses souffrances, tout le pouvoir qu'il a en lui, même si c'est pas grand-chose, et sa tristesse face au monde et tout ce qui s'y passe, un homme qui, autrefois, a été un bébé comme celui dans l'*abbadoek* sur mon dos, puis il est devenu un enfant, un enfant qui a appris à vivre avec la faim au ventre et la soif de nourriture et d'eau, mais aussi la soif et la faim de connaître et de comprendre. La soif et la faim de goûter et de voir, de savoir ce qui l'attend au prochain tournant ou au prochain col, un homme qui est guère plus que le peu de peau qui lui reste de tout ce qu'il a connu et compris jadis, un homme libéré de tout ce qui l'a mené ici et de tout ce qu'il est devenu : simplement *quelqu'un*, un homme. Et le voici qui marche, maintenant, et me voici qui marche moi aussi : où est-ce qu'il va, et moi, où je vais ?

J'ai l'habitude de marcher. Quand on a déménagé du Caab à Zandvliet, j'ai dû faire tout le trajet à pied à côté du char à bancs, et ça représentait une *bladdy* distance, j'avais les pieds en sang. Mais, cette fois, pour venir à Stellenbosch, c'est différent, bien sûr. Cette fois, je choisis de venir, et pas un détail m'échappe sur la longue piste de l'Éléphant. De temps à autre, je vois au loin un *springbok*, un *ribbok* ou une civette – mais je m'en souviens pas, ces bêtes, elles s'évanouissent comme des ombres quand j'approche, certaines sont là pour me protéger, d'autres pour me faire peur, il m'arrive d'espérer qu'y en a une qui vient m'aider à porter le bébé, qui a beau avoir à peine trois mois, il boit sans cesse : mes seins sont pleins de lait.

Chaque pas m'éloigne de Zandvliet. C'est comme une douleur aiguë dans la poitrine, parce que je m'éloigne de plus en plus de tout ce qui était à moi. Mais j'avais le choix ? Où est-ce que je pouvais aller ? C'est pour ça j'ai suivi la piste de l'Éléphant jusqu'à cet imposant *drostdy*, là où je dois maintenant patienter dans cette cellule.

Si loin de Zandvliet, du domaine. La maison, la maison longue derrière la maigre rangée de palmiers. Comme je le connais bien, cet endroit, chaque sillon, chaque pierre, chaque parcelle, chaque champ de vignes, les roseaux, les eucalyptus, les ombres du taillis de bambous et, entre les bambous et la maison longue, le petit cimetière blanchi à la chaux, là où sont enterrés les morts. Le

taillis où Frans m’a emmenée la première fois qu’on s’est retrouvés seuls. Avant, on faisait que s’amuser, on jouait, comme quand les garçons nous emmenaient, nous, les filles, dans les pêchers. Pour grimper sur les arbres, ils disaient. Mais les filles devaient toujours grimper d’abord, et ensuite seulement les garçons, pour être derrière nous et en dessous, pour qu’on peut pas s’enfuir, ils restaient entre nous et le sol. Et toujours, depuis tout petit, Frans est juste derrière moi, sa tête entre mes genoux. Simplement pour s’amuser. Mais, ce jour-là, dans le taillis de bambous, c’était pas pour de rire, c’était lui et moi seuls. Et à cause de ça qu’on a fait, j’ai dû marcher tout ce chemin, avec tous ses détours, de plus en plus loin du domaine et de la maison longue.

Comme je la connais bien, cette maison. Le *stoep*, long et bas, la porte d’entrée, lourde, fabriquée avec des planches de cercueil, et le grand couloir, toujours frais l’été quand les cigales chantent en dehors. Le guéridon dans le couloir, en podocarpe et en ocotea, et les miroirs. Des miroirs partout dedans, on y échappe pas. C’est pour ça les fantômes partent jamais, ils reviennent à cause des miroirs.

Presque chaque pièce a son fantôme, certaines même deux, quelques-unes quatre ou cinq. Au début, dans cette maison, j’avais trop peur pour dormir, mais *ouma* Nella m’a vite appris à plus avoir peur. C’est les nôtres, elle disait, les pieds-gris, y en a de toutes sortes. Il y a la Blanche qui s’est noyée dans la Dwars juste à côté du taillis de bambous, aux tout premiers temps de la ferme, parce que son mari la battait tant. Et l’esclave qui s’est enfuie juste après avoir débarqué à Boegies, mais son *baas* l’a poursuivie, celui bien avant *oubaas* Cornelis, il l’a attrapée et il lui a coupé les pieds. Elle est morte pas longtemps après et maintenant elle sort qu’à la pleine lune, elle fait le tour du domaine, beaucoup de fois, mais elle retrouve pas le chemin de Boegies. Et puis, il y a l’esclave celui qui avait couché la *nooi* blanche de la ferme, profitant que le *baas* était absent porter au Caab deux tonneaux de vin. Il s’est fait prendre et les gens racontent que, quand son *baas* l’a ramené au juge, il a dû courir à derrière le cheval pendant tout le chemin, et ensuite on lui a mis un pieu dans le derrière, neuf jours resté sans manger ni boire avant de mourir. Des fantômes, des

fantômes partout ; certaines nuits, ils bougent tous, ils se réunissent, ils gémissent, ils crient tant que personne peut fermer l'œil. Le pire est le bébé mort qui pleure et pleure tout le temps, il s'arrête jamais, même si on le couvre de *kaross* : celui-là, je le connais fort bien, celui qui arrête pas de pleurer, c'est le fantôme de mon PetitFrans. Il est si menu, si chétif qu'on lui voit à travers, mais il est bien là.

C'est toujours grâce aux chats que je sais quand les fantômes sont de sortie. On dit que les chats connaissent tout des fantômes. Ils les voient, ils les entendent quand ils sont encore loin : tout à coup, ils grognent, ils sifflent, ils gonflent leur fourrure comme des plumes. Alors, on sait *sommer* qu'y a des fantômes dans les parages. Partez, je leur dis, du large, *voerstek*, mais ils écoutent pas. Certains peuvent devenir très pénibles, mieux vaut garder les yeux grands ouverts.

Chacun a sa propre histoire à raconter. Ils arpentent les routes, les sentes et les pistes du pays. Peut-être ma propre histoire apprendra à y trouver sa voie. En fin de compte, il reste que le chemin, or les chemins sont guère causants. C'est pourquoi j'attends pas grand-chose de cette route qui va à Stellenbosch. Tout ce que je peux faire, c'est aller à plus loin possible, traçant mon histoire dans la poussière avec mes pieds, mot par mot. Du début à la fin, de la maison longue à cet endroit, où j'attends que Frans vient.

Quand tout sera fini, je rentre à chez nous. Dans notre maison, dans notre chambre. La chambre où vit *ouma* Nella et moi avec elle. C'est pas une dépendance comme les pièces des autres esclaves, elle est dans la maison longue. Quand on entre par la large porte d'entrée, on pénètre dans le *voorhuis*, on tourne à gauche puis on va jusqu'au bout. Là, vous trouverez notre porte intérieure. On a aussi une porte extérieure, qui sert qu'à nous deux et à nos visiteurs, personne d'autre. Pas même au *oubaas*. Parce que *ouma* Nella a été esclave, mais elle l'est plus. Elle a été affranchie. Seuls le SeigneurDieu et le *oubaas* peuvent dire comment c'est arrivé.

Enfin, un jour, la porte de la cellule s’ouvre et on m’appelle. Et qui je vois : Frans, qui attend. Dépêche-toi, on me dit. Ton *baas* François est venu te voir, bouge tes fesses.

V

Où l’encre et le sang coulent.

Philida est partie déposer sa plainte à notre encontre et toute cette affaire est calamiteuse, simplement parce que nous n’avons pas eu le temps, avant sa fugue, d’arranger les choses et d’évaluer correctement la situation. J’ai été choqué d’apprendre ce que *pa* et MaJanna préparaient pour moi, mais j’ai cru qu’ils pourraient entendre raison plus tard et en parleraient d’abord. Or, avant qu’aucun d’entre nous ait pu apprendre ce qui se tramait, nous avons su que Philida était partie nous accuser à Stellenbosch. Plus exactement : m’accuser, moi. De leur point de vue, l’affaire était jugée, enterrée, et tout mon avenir se déciderait sans moi. Lorsque le messager arriva du *drostdy*, exigeant une réponse à ses accusations, j’eus l’impression de recevoir à la figure le contenu d’une cruche d’eau froide.

Pour le moins, je devais apprendre à connaître cette femme qu’ils me destinaient, Maria Magdalena Berrangé. Tout ce que je savais d’elle, c’était ce dont je me souvenais de la journée où *pa* avait emmené toute la famille au Caab, à Oranje Street, où elle demeure avec les siens, et maintenant les choses doivent suivre leur cours, que je ne puis ni contrecarrer ni favoriser. Je dois reconnaître que c’est une belle jeune fille, vêtue comme les demoiselles bien nées de la Colonie, en robe longue et châle, empilement qui ne laisse en rien supposer ce qui peut se cacher dessous. L’on eut droit, cependant, à un moment donné, au succinct aperçu d’une cheville, qui ne parut pas laide du tout, un peu maigre et très blanche, mais c’était suffisant pour attiser ma curiosité. Seulement, elle a

l’air plutôt prétentieuse, avec son petit nez retroussé et des taches de rousseur là où le soleil du Caab a réussi à l’atteindre. En fait, j’aime bien les taches de rousseur, même si MaJanna se montre à l’occasion fort désobligeante à leur égard.

Si seulement j’avais eu l’occasion de parler de Mlle Berrangé à Philida avant qu’elle ne parte pour Stellenbosch, je l’aurais mise au courant et lui aurais permis de s’exprimer sur la question, mais elle est partie sans m’en rien dire. La convocation de *mijnheer* Lindenberg nous est tombée dessus sans crier gare. En outre, au mauvais moment, puisque c’est l’été : les fruits mûrissent, les abricots précoces, les prunes, et les raisins qui commencent à faire grappe, tous requièrent notre entière attention en permanence. Mais les fonctionnaires du *drostdy* se moquent bien des travaux et des saisons dans les campagnes. S’ils vous appellent, vous devez vous mettre en route sans tarder. Et puis, là-bas, la parole ne suffit pas, tout doit être enregistré par écrit. Et en anglais, je vous prie, alors que je sais que *mijnheer* Lindenberg est aussi afrikaner que moi. Ni anglais ni hollandais comme la plupart des autres fonctionnaires du Caab, mais né et élevé ici dans la Colonie : il devrait donc être plus avisé, bigre.

Pour ce qui est des écritures, les fonctionnaires du *drostdy* sont les pires mais, bien sûr, ils reçoivent leurs ordres d’en haut, or tout écrire, c’est le credo du gouvernement britannique. Même Philida a attrapé le virus. Pendant des semaines, elle m’a harcelé, tenant à ce que je lui montre les noms et les commentaires écrits à propos de ma famille sur les dernières pages de la grosse bible officielle, noire, de *pa*. Elle n’est pas aussi imposante que celle dont *oom* Daniel a hérité de *oupa* Andries, *pa* n’étant que le cinquième fils de la lignée, et non l’aîné – mais elle est tout de même volumineuse et pèse son poids.

Inlassablement, dès que nous nous retrouvions sans personne alentour, Philida me demandait de lui montrer les dernières pages de la bible, où *pa* a écrit nos noms à l’encre. En commençant par Andries Brink de Waarden (ou Woerden, personne n’est certain de l’orthographe du lieu), dont le nom est accompagné d’une date, 1739. J’ai dû tout lui expliquer. Suit, sur une longue ligne, la ribambelle d’enfants que lui ont donnés ses deux épouses. Quatre avec la

première, Sophia Grové, puis neuf avec la seconde, Alida de Waal. Son septième fils, prénommé Johannes, y a ajouté quinze petits-enfants, dont le cinquième est donc mon père, Cornelis. C'est ainsi qu'on en est arrivés à nous.

Sous le nom *Cornelis, pa* a écrit à son tour, sur une nouvelle longue ligne, les noms de ses propres enfants : *ouboet* Johannes Jacobus, qui pour l'heure se trouve en Hollande, où il apprend son métier de *dominee* ; moi-même, François Gerhard Jacob ; en passant par KleinCornelis, Daantjie, Lood et quelques autres morts en bas âge, jusqu'à Elisabet et Alida, pour terminer avec Woudrien, le douzième, mort bébé lui aussi. Toute notre famille, semble-t-il, porte cette mort en elle.

C'est alors que Philida s'est muée en une véritable peste. Elle n'a eu de cesse de figurer elle aussi dans le livre. Plus je répétais que c'était un livre réservé aux Blancs, plus elle insistait. C'est des listes de noms, Frans, rien d'autre, ça dit rien sur les Blancs et les esclaves.

Philida, ça ne fonctionne pas de cette manière, toi et moi n'y pouvons rien, ainsi va le monde, voilà tout.

Elle a continué de me harceler : Alors, nous devons changer le monde, Frans. Sinon, rien ne changera.

Non, certaines choses seront toujours exactement comme le SeigneurDieu les a faites.

Eh bien, nous devons d'abord changer le Dieu.

Tu ne connais pas le gars, je t'avertis. C'est une canaille quand il décide de faire du grabuge.

Elle n'en insiste pas moins : Je veux mon nom dans ce livre.

Je te le répète, Philida, c'est impossible, ça n'arrivera pas, inutile de revenir là-dessus.

Alors donne-moi la plume, dit-elle, un matin, furieuse, quand toute la maisonnée était affairée à l'extérieur – nous étions seuls, elle et moi, dans le *voorhuis*. Si tu peux ou veux pas le faire, moi, je le ferai. Et de m'arracher la plume des mains : l'extrémité de la plume effleure la tranche du volume, la tranche dorée, et le bras de Philida heurte l'encrier brun, de sorte que l'encre que

pa a lui-même confectionnée avec la poudre qu'il commande en Hollande, un mélange parfait pour bien écrire, se renverse, et qu'une énorme tache bleu nuit se répand en travers de la page là où Philida a rêvé que son nom figure à côté du mien.

On nous tuera tous les deux, voilà ce que je prédis à Philida. Elle répond, même si sa voix se fait ténue et nasillarde : Personne saura jamais, tu sais. Pour eux, ce pâté sera un signe du SeigneurDieu en personne.

Jusqu'aujourd'hui, autant que je sache, personne ne s'en est aperçu, car on n'a pas eu l'occasion de tourner cette page. Le cas se présentera, si vous voulez mon opinion, soit lorsque MaJanna mettra au monde un autre enfant, or je suis persuadé que cela n'arrivera pas de sitôt et, d'ailleurs, à la voir, je ne le crois plus guère plausible, soit lorsque *pa* voudra accoler au mien le nom *Maria Magdalena Berrangé*. Quand cela se passera, personne ne songera plus à l'affaire ou ne s'en étonnera.

Ce n'est pas un jour que j'aime à me représenter. L'idée seule me glace. Songer qu'à ce moment-là Maria Magdalena Berrangé sera sans doute déjà à mon bras. Avec ses élégantes chevilles fines. Et Philida ? Plus personne ne voudra en entendre parler. Elle est la raison pour laquelle j'ai reçu le message du *landdrost* de Stellenbosch. Tout de suite après l'arrivée du messager, *pa* me convoqua au *voorhuis* pour en parler. Son visage hâlé semblait ravagé par une tempête. Je devais l'écouter très attentivement, ordonna-t-il. Le *landdrost* était un personnage haut placé et, à notre manière, nous étions une famille en vue : il était hors de question que notre nom fût traîné dans la boue parce que, par pure bêtise, je pourrais ne pas nier ce qu'une foutue esclave avait fait avec moi.

Facile pour vous de parler, rétorquai-je. À une époque, vous-même ne tarissiez pas d'éloges sur Philida. Pourtant, tout le monde voyait bien qu'elle portait un premier enfant et l'on savait qu'il était le fruit de ce que nous avions fait ensemble. Le genre de chose, d'ailleurs, que pratiquent la plupart des hommes du Caab, vous ne pouvez faire mine de l'ignorer.

Le rythme de sa respiration s'accéléra, il était dans une colère noire : Je n'ai jamais eu affaire à une *meid* esclave ! hurla-t-il.

J’eus envie de lui demander : Et que dites-vous de ce dont tout le monde parle à voix basse ? Le fait que notre grand-père *oupa* Johannes ait défloré *ouma* Petronella neuf mois avant votre naissance, ce qui expliquerait que vous l’ayez affranchie par la suite ? Toutefois, je savais qu’oser évoquer son secret, ce serait aller au-devant des ennuis. Je l’avais entendu clamer que, si quiconque dans le domaine, petit ou grand, esclave ou homme blanc, s’avisait de colporter ce ragot, il serait jeté dans la fosse à merde et étoufferait dans la *kak*. C’était bien compris ? Je préférai donc me taire. Je ne voulais pas le soumettre à la tentation.

Ce qui ne m’empêcha pas de lui demander, quoique avec d’infinies précautions : Et si, au *drostdy*, le magistrat me questionne ? Que devrai-je dire, alors ?

Vous racontez simplement ce que vous avez vu de vos propres yeux. Que les deux esclaves d’Izak Marais ont *naai* Philida. C’est de là que vient son dernier bébé, n’est-ce pas ? Et les précédents aussi, autant que je sache.

Je me récriai. Comment pouvait-il prétendre cela ? Voyons, quand ces garçons avaient-ils couché avec elle ? Ils ne pouvaient en rien avoir enfanté le bébé, car ils l’avaient *naai* à peine deux ou trois mois avant la naissance de Willempie.

L’affaire est entre vos mains. Je ne veux plus en entendre parler. Tout ce que je puis ajouter, c’est que, si vous souhaitez traîner dans la boue le nom des Brink, vous en serez tenu pour unique responsable.

Je prendrai mes responsabilités.

Vous ne ferez que tout flanquer par terre. Comme d’habitude.

Non, *pa*. Ça m’a surpris moi-même. L’an passé, j’aurais cessé là. Mais pas après ce à quoi j’avais assisté dans la basse-cour. Je surpris alors *pa* à hésiter, je le vis m’inspecter, m’évaluer. De la tête aux pieds. Puis retour à la tête.

Il me revient de traiter cette affaire à ma manière, dis-je.

Je viendrai avec vous.

Ce n’est pas votre merde. Mais la mienne. J’irai trouver seul le protecteur. Demeurez ici.

Je suis encore votre *pa*, François, répliqua-t-il d’un ton calme mais ferme.

Je me tus, me contentant de le dévisager.

Après ce qui parut une éternité, il reprit la parole. Quand irez-vous ? s'enquit-il sans croiser mon regard.

Demain matin.

Nous n'évoquâmes plus la convocation. Mais, en chemin vers Stellenbosch, sur mon grand cheval noir, je ne cessai de me remémorer le spectacle de ce jour-là dans la cour derrière la maison. *Pa* avait rassemblé tous les gens du domaine, comme à son habitude lorsqu'il pense qu'une chose vaut d'être vue, qu'il y a une leçon à en tirer (comme le jour où il nous avait emmenés au Caab assister à une pendaison). Il s'agissait de voir Philida aux prises avec les deux jeunes esclaves. À ce jour, je regrette encore que Dieu ne m'ait pas permis d'être absent, pour m'éviter de voir arriver en charrette deux jeunes hommes de la ferme de l'Ormarins. *Pa* avait eu l'idée d'envoyer notre charrette, après en avoir discuté avec *oom* Izak Marais, le *baas* de cet autre domaine. Les deux esclaves n'avaient aucune idée de ce qui les attendait et ils avaient l'air aussi apeurés que deux poulets égarés dans le *veld*. Nous-mêmes n'étions pas davantage informés.

D'abord, *pa* appelle Philida, qui tricote sur le *stoep*.

Il attend dans la cour à côté du banc de flagellation qu'il a demandé à des esclaves de sortir pour l'occasion ; il a à la main un long *sjambok* ; nous sommes tous réunis dans un coin, le plus loin possible de lui.

Ôte tes vêtements, dit-il à Philida. Et dépêche-toi, je n'ai pas toute la journée.

Baas ! s'exclame Philida.

Enlève tout, ordonne *pa*, tapotant le *sjambok* contre les jambes de sa culotte en velours côtelé. Aujourd'hui, nous avons besoin de toi *kaalgat*.

Mais… *Baas* ?

Philida, tu m'as entendue.

Une fois encore, elle tente de protester, mais l'extrémité du long *sjambok* siffle sur l'étoffe fine de sa robe gris-bleu. Je ne dirai pas un mot de plus, *meid*.

Vous ne pouvez pas faire ça, *baas* !

Philida, ôte cette *bladdy* robe.

C'est alors que j'ai osé intervenir : Voyons, *pa* !

Taisez-vous et ne vous mêlez pas de ça, François Gerhard Jacob ! (Il ne décline mon nom entier que lorsqu'il est hors de lui.)

Philida prend son temps pour retirer sa robe gris-bleu, délavée à force de lavages. Je ne veux pas regarder, mais une force intérieure me contraint à le faire. Je la *vois*. Devant tous les autres, je vois ce qui n'est normalement destiné qu'à moi seul, depuis la toute première fois où, dans la cuisine, j'ai empli d'eau chaude le baquet en bois afin qu'elle puisse prendre un bain. Ses seins qui s'adaptent si parfaitement aux paumes de mes mains. Son ventre qui est mien, avec mon enfant remuant dedans. Son visage étroit aux larges pommettes. Ses yeux noir corbeau. Je vois l'infime tressaillement à la commissure de ses lèvres. Je connais si bien ce tressaillement.

Pa lui fait signe de s'allonger, sur le dos, sur le banc de flagellation. Il n'y a pas une parcelle d'elle que j'ignore. Il ordonne qu'on l'attache.

Je sens mes mains se refermer d'elles-mêmes en poings. S'il ose la fouetter avec son *sjambok*, je sais que même le SeigneurDieu sera incapable de me retenir. Mais, cette fois, *pa* a une autre idée en tête. Il fait signe aux deux jeunes esclaves serrés l'un contre l'autre dans un coin. Ils pourraient avoir l'âge des agneaux qui n'ont encore que deux dents, mais la raison pour laquelle *pa* a choisi ces deux-là précisément saute aux yeux.

Bouge ton cul ! ordonne-t-il au premier.

Baas ?

Monte-la, mon vieux !

Le plus jeune grimpe sur Philida.

Maintenant, *naai*-la.

Baas ?

Le premier coup de fouet tranche ses fesses comme si on les lui avait ouvertes à l'aide d'un couteau.

Moerskont ! Naai-la quand je te l'ordonne. C'est tout ce à quoi vous êtes bons, *bladdy* boucs lubriques !

Pendant un moment, le garçon hésite mais, aiguillonné par le *sjambok*, il plonge en avant et se met rageusement à la besogne. L'affaire se termine bien plus vite que prévu, et *pa* approche pour le chasser du banc. De l'extrémité sombre et épaisse de sa chose coule encore comme un filet de bave. Philida ne bouge pas, ne produit pas un son. Pour moi, son silence est pire que tout. Avant, quand elle posait problème, c'est MaJanna qui infligeait le châtiment, toujours dans le *langhuis*, où que la faute ait été censée avoir été commise, cuisine, *dispens*, *voorhuis*, salle à manger ou *stoep*. Était-ce une décision de MaJanna ou de *pa*, je l'ignore, mais, la plupart du temps, *pa* se tenait à l'écart lorsqu'une esclave méritait une correction (comme on disait à Zandvliet).

Ce jour-là, il me fut impossible de regarder plus longtemps. Sans perdre un instant, je me précipitai dans la cuisine et, de là, passant par le *voorhuis*, jusqu'à la chambre de la vieille Petronella. C'est la seule dont je pensais qu'elle pouvait être capable de mettre un terme à ce qui se passait.

Petronella ! criai-je, Petronella ! Viens ici tout de suite ! Nous avons besoin de toi !

Sans attendre, je poussai sa porte. Aucun signe d'elle. Alors que je réfléchissais désespérément à l'attitude à adopter, une esclave attachée à la maison longue, Sara, entra du *voorhuis*, dans mon dos.

Qu'est-ce que *baas* Frans cherche ?

Je dois absolument trouver la vieille Petronella.

Elle n'est pas là, et tous les autres sont réunis dans la cour.

C'est alors seulement que j'appris qu'à l'aube on l'avait envoyée livrer un *karmenaadjie* à Lekkerwijn. Sara mit quelque temps à expliquer la situation et, avant qu'elle n'ait pu terminer, je retournai, par la cuisine, jusqu'à la cour, où l'impensable avait lieu.

Il était déjà trop tard. À travers la foule, je distinguai *pa*, debout, le long *sjambok* à la main. Philida était encore allongée sur le banc. Entre ses jambes écartées, le second jeune étalon de l'Ormarins était recroquevillé sur elle, cul ruant et dansant tandis que le *sjambok* de *pa* striait ses fesses de traînées de sang. Presque avant qu'il n'en ait vraiment terminé, *pa* le fit déguerpir.

Pa ! hurlai-je. Comment, putain de *bladdy* foutre, osez-vous ? Le SeigneurDieu en personne, je le jure, n'aurait pu m'imposer silence. C'est alors que je vis le bras de *pa*, terminé par le long *sjambok*, tressauter et partir en arrière : le coup m'atteignit au visage, manquant de peu mon œil. La douleur fut intolérable et je tombai à genoux, couvrant mon visage des deux mains.

Assez, petit merdeux ! l'entendis-je grommeler, avant d'être aveuglé par les larmes et le sang qui coulait sur mes joues.

Je fus alors la proie d'une rage insensée. Dieu sait comment, je réussis à me relever, j'allai jusqu'à lui et, à ma grande surprise, m'aperçus d'un fait qui n'avait jamais pénétré ma conscience : il était petit, plus petit que moi d'une demi-tête, plastronnant dans la cour comme un coq nain. Jusqu'à ce jour, il avait toujours été seulement "mon père", le *baas* de Zandvliet, dont la parole faisait loi, un homme juste en dessous de Dieu le Père. Quand il parlait, on aurait cru à un commandement pendant l'Exode, les sentences étaient proclamées plus que dites, directement transmises de la bouche de Dieu sur le mont Sinaï, et il fallait obéir ou s'exposer à être plongé dans les flammes, le sable et le soufre de l'enfer. Or voilà que, soudain, de façon incroyable, il était devenu un petit homme, plus petit que moi, plutôt ridicule. Comment avais-je pu trembler devant lui ?

Loin de moi ! hurla-t-il d'une voix de fausset. Vous n'avez rien à faire dans cette cour. Pourquoi n'allez-vous pas aider votre mère avec sa couture ?

Taisez-vous, *pa* ! hurlai-je à mon tour, étonné par ma propre voix.

Écoutez-moi, Frans !

Je ne vous écouterai plus jamais. Ce que vous avez fait aujourd'hui est une abomination aux yeux du SeigneurDieu.

Ferme ta gueule, petit *poephol* !

Qui est le *poephol* ici ?

François Gerhard Jacob, je jure que je vous tuerai !

Voyons qui tuera l'autre ! J'étais hors de moi.

Alors, d'un coup, il leva la main droite pour me frapper à nouveau avec le long *sjambok* en peau d'hippopotame. Mais, cette fois, j'étais préparé : je réussis à agripper son fouet et à le lui arracher des mains, de sorte qu'il fut déséquilibré

et tomba en avant, à quatre pattes, à mes pieds.

François ! *Moerskont !*

Alors s’éleva la voix de MaJanna : Suffit, tous les deux ! Le tohu-bohu autour de nous cessa et nous restâmes seuls, tous les trois, tout le monde, par précaution, s’étant éloigné. *Pa* se releva lentement. J’étais conscient de serrer encore les poings. Mais ce qui était fait ne pouvait être défait. Pendant des mois, je fus hanté par ce souvenir. Pendant des mois ? Pendant le restant de mes jours, il me hantera. Je revois encore la petite charrette cahotante démarrer dans la poussière vers l’Ormarins. Je revois encore Philida assise sur le banc, recroquevillée sur elle-même, en loques, ses bras fins enserrant ses genoux, ses pieds sales, à la plante rugueuse, ramenés sous elle. Ces petits pieds fins que j’avais pris entre mes mains et caressés.

Allons, lui dit *pa* dans un grognement. Il avait des traces de morve dans sa moustache. Rhabille-toi. Et n’oublie pas ce qui s’est passé ici aujourd’hui. C’est ce qui arrive quand on couche à droite et à gauche. Si tu ne le sais pas encore, tu le sauras bientôt.

Enfin, il se retourna vers moi et me lança un regard noir. Puis, sans un autre mot, il partit, suivi par MaJanna.

VI

Aussi vrai que c’est faux.

D’aucune façon, aucun d’entre nous ne peut le nier : ce jour-là a changé le monde : quoi qu’il se soit passé entre Philida et moi, cela ne concernait que nous deux. Si quelqu’un d’autre était au courant, cela ne faisait aucune différence, ce n’était pas leurs affaires. Se trouver là, au milieu des autres qui étaient au spectacle, pendant que ces deux garçons prenaient leur tour auprès de Philida, la façon dont elle resta exposée comme un agneau au sacrifice, voilà qui me fut insupportable. Dans la cuisine, quand elle prenait son bain dans le baquet, ou bien dans la chambre de *ouma* Petronella, ou encore dans le taillis de bambous, elle avait toujours été exclusivement mienne. Désormais, nous étions un spectacle exposé aux yeux de tous. Bien sûr, les rumeurs démarrèrent. Les histoires de *ma* et *pa* sur Maria Magdalena Berrangé, sur ce qui était acceptable et ce qui ne l’était pas. Cela me rendait malade. Nous n’avions plus rien qui nous fût propre.

Le pire, ce fut le jour où Philida est partie, l’enfant dans son dos, pour déposer sa plainte, pour faire savoir au monde entier que j’avais promis de l’affranchir. J’eus l’impression qu’on m’arrachait quelque chose qu’on traînait ensuite dans la boue et la merde de la porcherie, dans lesquelles la vieille truie se vautrait toute la journée. Puis tous les ragots, à l’image de cette *trassie* de poule qui ne cessait de caqueter quand d’autres poules pondaient. Et maintenant, je devais me rendre là-bas, tout expliquer au magistrat qui consignerait l’affaire dans son registre, accessible à tous. Comment pouvaient-ils croire que je ferais cela ?

Personne au domaine n'avait eu la moindre idée de ces intentions. Comment aurions-nous pu ? Elle ne s'était ouverte qu'à Petronella, car la vieille femme devait rester pour garder la petite Lena. Petronella n'a vendu la mèche à MaJanna que bien après son départ, quand elle fut hors d'atteinte, et MaJanna l'a rapporté à *pa*. Il aurait voulu enfourcher sa monture sur-le-champ pour aller la rechercher, mais MaJanna l'en empêcha. Laisse partir cette *bladdy hoermeid*, conseilla-t-elle. J'espère qu'elle ne remettra jamais les pieds ici.

Mais, *ma*…, tentai-je.

Il n'y a pas de mais *ma*, rétorqua-t-elle. Vous n'avez pas votre mot à dire dans cette histoire.

De sorte que lorsque arriva le message, je ne pus ni protester ni choisir ni réfléchir. Lorsque le *drostdy* parle, nous devons nous bouger le cul. Je ruminais encore tout cela lorsque je pris la route de Stellenbosch.

En arrivant au *drostdy*, j'étais prêt à en découdre. Les choses ne s'améliorèrent pas lorsque le grand homme suant dans le bureau au-dessus du *stoep*, me fit attendre pendant qu'il terminait une affaire courante. Enfin prêt à me recevoir, il demanda à un jeune clerc effronté de me faire entrer. Philida attendait déjà à l'intérieur, l'enfant dans le dos. Je vis ses boucles blanches qui sortaient du *abbadoek*. Tout était clair, exposé aux yeux de tous. On se serait cru au domaine, au moment où, à l'aube, résonne la cloche des esclaves, chaque *bladdy* matin, pour nous forcer à nous lever et à entamer la journée de travail. C'est ainsi que *pa* débute la sienne. Au moment où chante le coq, il fait encore nuit noire, on se croirait à minuit, à peine une petite bavure de rouge sale dans le ciel ; *pa* se penche alors à la large fenêtre et beugle : Sonnez cette cloche, que le travail commence, sonnez donc !

Si le coq est en retard, fût-ce d'une seconde, Dieu sait que *pa* réussit à se réveiller tout de même pour s'assurer que la bestiole se rattrape au plus vite ; il sort en catimini, avançant sur la plante épaisse de ses pieds nus, et je jure devant Dieu qu'il va enfoncer dans le trou de balle du coq le bâton qu'il a toujours à son chevet, et la pauvre bestiole noire a si peur qu'elle manque de s'étouffer sur son cocorico, après quoi la cloche sonne, assez fort pour réveiller les morts au Jour

du Jugement dernier. La cloche m’a souvent fait penser que, si le SeigneurDieu en personne se réveillait ce fameux matin-là et venait en chemise de nuit à sa fenêtre nous ordonner de commencer le travail, je me détournerais et lui dirais de se l’enfiler où je pense. Je ne me sentirais en rien concerné.

Quand je pénétrai dans le bureau au-dessus du *stoep* du *drostdy*, Philida évita mon regard. Je détournai la tête. Mais j’hésitai un instant, me demandant si j’allais lui dire, en passant : Bonjour, Philida. Car je sentis mon cœur fondre. Elle paraissait encore plus menue qu’avant son départ. Elle était squelettique. Ses pieds, si fins. Ce n’est pas l’enfant dans son dos qui me donnait cette impression. C’était bien elle, Philida.

S’ensuivit un silence pesant. Lorsque *mijnheer* Lindenberg commença à m’interroger, je ne pus répondre que ceci : Je n’ai rien à voir avec cette esclave, *mijnheer*. Comment aurais-je pu promettre de l’affranchir si elle couchait avec moi ? Elle n’est pas mon esclave. Elle appartient à mon père. Il ne me revient point de décider de son avenir.

Je devinais que Philida fulminait, mais je ne pouvais plus faire machine arrière.

L’homme de haute taille n’en finissait pas de poser des questions. Et cet enfant ? voulut-il savoir. N’en êtes-vous pas le père ?

Comment pourrais-je l’être ? *Mijnheer* Lindenberg, je n’ai jamais eu affaire à elle. Ma mère n’aurait jamais autorisé sous son toit quoi que ce soit de la sorte.

Alors, d’où viennent ces enfants ?

Je fixai un point droit devant, évitant encore Philida. Cela, je ne puis le dire, *mijnheer*. Tout ce que je sais, c’est qu’elle a couché avec deux esclaves d’un voisin. Je l’ai vu de mes propres yeux.

Je ne pouvais regarder le magistrat en face non plus, mais je déclarai sans hésiter : Philida s’est compromise avec tous les hommes qui passaient par là.

Mijnheer Lindenberg poursuivit : Elle affirme que vous lui avez promis depuis le début que, si elle couchait avec vous et qu’un enfant naissait, vous l’affranchiriez, ainsi que l’enfant.

J’ignore d’où vinrent mes paroles car, pour étranges qu’elles paraissent aujourd’hui, elles me semblèrent sensées sur l’instant : Ce que dit la *meid* est aussi vrai que c’est faux.

Qu’est-ce donc que cela est censé signifier ?

Cela ne signifie rien. J’ai répondu à vos questions. C’est la parole d’une esclave contre la mienne, celle d’un homme blanc.

Je veux savoir ce que signifie votre affirmation selon laquelle sa plainte est aussi vraie qu’elle est fausse.

Elle signifie exactement ce que j’ai dit, *mijnheer*. Ses paroles ne valent rien face aux miennes, puisque, comme je vous l’ai déjà dit, c’est une esclave et pas même la mienne. Elle appartient à mon père. Je n’ai aucun pouvoir sur elle, mon père est le seul à pouvoir décider de l’affranchir ou pas. Il est donc impossible que j’aie pu lui faire une telle promesse. Il n’y a rien, bon ou mauvais, que je puisse faire pour elle. Je ne possède rien, *mijnheer* Lindenberg. Je me présente devant vous cul nu. La *meid* nous a déjà suffisamment couverts de honte, ma famille et moi. Si je tente de faire davantage pour elle, c’en sera fini et *klaar* de moi. Je suis navré de devoir le dire, *mijnheer*, mais vous pouvez comprendre par vous-même qu’elle ne peut plus rester chez nous après l’effronterie dont elle a fait preuve, ses mensonges, son comportement envers notre mère et nous tous.

Le magistrat continua d’écrire longtemps dans son registre. Puis il se tourna vers Philida et lui demanda : Si tout ceci est vrai, comment peux-tu encore espérer que ton *baas* t’affranchira ? Après tous les mensonges que tu as proférés ?

Je ne demande plus à être affranchie, *grootbaas*. Trop de gens m’ont menti trop souvent. Tout ce que je vous demande aujourd’hui, c’est de les empêcher de nous vendre, mes enfants et moi, dans l’arrière-pays. Je vous en prie, *grootbaas*. Ils sont encore trop petits, et l’intérieur des terres, c’est trop loin.

Je n’ai aucune influence dans le nord du pays, déclara le grand maigre. De toute manière, après tous les mensonges que tu as proférés, il n’y a plus rien que je puisse faire pour toi.

Alors, le *grootbaas* doit faire *maar* ce qu'il veut, l'entendis-je répondre. Elle se pencha en avant et dénoua son *abbadoek*. D'un geste expert, elle fit passer l'enfant sur ses genoux, calé entre ses bras, alors que le magistrat approchait pour examiner ses yeux bleu clair.

Voici le mensonge que je profère, *grootbaas*, déclara-t-elle.

Mijnheer Lindenberg resta planté là pendant un long moment, scrutant son visage. Puis, d'un signe de tête, il m'indiqua la porte.

Je fis mine de ne pas entendre ce qu'elle dit, mais je suis certain qu'elle savait que je la regardais. À ce moment-là, je me remémorai un passage de la Bible que *pa* nous lisait souvent. Sur Pierre qui, regardant Notre Seigneur droit dans les yeux, affirme : Je ne connais pas cet homme. Et sur le coq qui chante. Mais cette fois, aujourd'hui, c'est dans ma propre chair que j'ai entendu ce fichu cocorico. Et c'était pire que la poule *trassie* dans notre cour, la Zelda qui caquette chaque fois qu'une autre poule pond.

Au moment de partir, un je-ne-sais-quoi en moi voulut me contenir, me retenir dans ce bureau où je savais que Philida devait encore se trouver, attendant avec son baluchon sur le dos. *Son* baluchon. Le *mien*. Le *nôtre*. Ce que je lui avais fait, je ne pourrais jamais m'en défaire. Je m'étais ouvert grandes les portes de l'enfer avec un unique mensonge. Mais que m'arriverait-il si je revenais sur ma déclaration ? Il ne s'agissait pas seulement de moi, d'elle et de l'enfant. Et *pa* ? Et MaJanna ? Et toute notre famille, en remontant au grand-père Andries arrivé en bateau ? Et les Berrangé, la famille à laquelle j'étais censé m'allier par les liens du mariage. Et tous les hommes, les femmes, les enfants blancs de ce pays perdu ? L'affaire concernait tout et tous ceux qui m'avaient fait ce que j'étais.

Au sortir du *drostdy*, j'enfourchai ma monture et regagnai la vieille piste de l'Éléphant. Je sentais les flancs de la bête gonfler et se contracter contre mes mollets, gonfler et se contracter, j'entendais sa respiration sifflante, comme un gémissement, aller et venir. Mon cheval s'épuisait. Mais je songeai : Qu'il s'écroule. Qu'à cela ne tienne, qu'il s'écroule donc là sous mon poids s'il le souhaite. Au fond, c'est le cheval de *pa*. Tout, au domaine, lui appartient. Il n'aurait que ce qu'il mérite si tout commençait à s'effondrer sous son poids.

Sentant sans cesse Philida revenir s’immiscer dans mon esprit, je n’en éperonnais que plus mon cheval. Il n’était plus le temps de penser à elle. Au fait qu’elle devrait parcourir à pied tout le chemin du retour sur ses petits pieds fins. Et puis je songeais : Bien. Qu’elle s’épuise, qu’elle s’effondre elle aussi en un tout petit tas. Qu’elle ne revienne jamais. Qu’est-ce qui l’a poussée à me couvrir d’une telle honte ?

De son propre chef, le cheval ralentit, sa respiration sifflant et cliquetant dans sa gorge.

Enfin, enfin, j’atteignis le point d’eau des *aardvarks* où je devais obliquer en direction du domaine. Je connaissais ce point d’eau. J’étais encore petit garçon quand, peu après notre déménagement du Cap à Zandvliet, *pa* nous apprit à le trouver : on observe jusqu’à ce qu’on distingue l’endroit où l’animal s’est posté au bord du trou, les grosses traces des pattes arrière, jointes, la trace de son épaisse queue serrée entre elles, entourée par les creux laissés par ses bourses. C’est ainsi qu’on savait que c’était un *aardvark*, pas un porc-épic ou un lièvre sauteur.

Juste après le trou, on oblique à gauche vers l’endroit où on peut voir les murs blancs de Zandvliet étincelant au milieu des nombreuses taches de verdure : vignes, vergers, bosquets. Les épais murs blancs debout depuis plusieurs générations, plus de cent ans, et pour l’éternité. Mais la sueur qui coulait de mon front et qui commençait à me brûler les yeux fut la cause d’un étrange phénomène. Je ne voyais plus clair. Comme si je ne regardais plus les choses mais ce qui se passait à l’intérieur de mes yeux, comme si les murs au loin devenaient transparents, perdaient leur solidité, comme quand on chaule un mur et qu’on ajoute de plus en plus d’eau à la chaux, jusqu’à ce que l’ensemble se dilue et se décolore, jusqu’à ce que plus rien ne soit exactement comme avant, jusqu’à ce que rien ne demeure. Toute la verdure autour de la ferme – les vignobles, les vergers de pruniers, de pêchers, de cognassiers, les légumes rampant sur la terre –, tout se fond en une bavure neutre, disparaît sous vos yeux, rien ne reste de tout ce qui a été semé et planté là, jusqu’à devenir désert et perdre sa forme, redevenir comme cela devait l’être au début. Comme s’il n’y

avait jamais eu personne ici, comme si tout ce que nous avons construit et entrepris était vain, comme si seul demeurait le monde sauvage du SeigneurDieu, sans laisser la moindre trace d’humains ou d’animaux, rien du tout.

VII

Ils se tiennent donc, muets, séparés par un noir silence, telle l'ombre d'un géant réfugié là, et Philida sent les paroles prononcées par l'homme maigre s'épaissir, gonfler dans sa gorge et se cailler comme du lait mais, d'aucune façon, elle ne saurait les avaler. Puis leurs chemins se séparent. François rejoint sa monture, Philida s'apprête à prendre à pied la longue route du retour, chargée de toutes ses pensées.

Mais, juste au moment où je me prépare à partir, le grand maigre dit dans mon dos : Pas si vite, *meid*.

Je m'arrête.

Il dit : Tu as fait venir ton *baas* d'aussi loin pour le soumettre à un tas de mensonges.

Et comment ça pourrait être des mensonges ? Le *grootbaas* a donc pas vu l'enfant de ses propres yeux ?

Tais-toi. Tu es une esclave et tu as mal agi en colportant tous ces mensonges. Il n'existe qu'un remède pour les créatures de ton espèce.

Je me tais, mais je sens tout peser dans mon ventre comme une grosse louchée de gruau.

Il me dépasse pour aller à la porte et appeler ses gens dehors. Quatre de ses cafres apparaissent si vite que sans doute ils étaient postés là-devant.

Voici la *meid*, indique le grand maigre, frottant ses longues mains aux articulations épaisses. Elle a menti au tribunal. Vous savez quoi faire.

Ma voix a du mal à se placer dans ma gorge et tout ce que je peux dire, c'est : *Grootbaas*, et mon enfant ?

Il appelle un de ses aides : Tu peux le confier à cet homme.

Je veux l'empêcher de me le prendre, mais je sais que résister fera qu'aggraver mon cas. Pour être sûre qu'il sera pas fait de mal à Willempie, je lui tends fort délicatement.

Les deux hommes qui sont à la porte se préparent à me tirer par les bras.

Mais, juste au moment où ils avancent, j'entends Willempie geindre derrière moi, et je me fige. Sans savoir d'où ça me vient, j'entends ma voix s'envoler de ma gorge comme un oiseau qui fuse d'un buisson.

Lâchez-moi ! J'ai crié, si vite que tous s'arrêtent. Me touchez pas !

Dans mon dos, le grand maigre parle vite aussi. Que se passe-t-il ici ? Ces hommes agissent sous mes ordres. Ils feront ce que je leur ordonne.

Oui, le *grootbaas* leur ordonne quoi faire. Je réponds comme si quelqu'un d'autre parle à ma place. On dirait une grosse prune juteuse qui mûrit brusquement sur une branche devant moi, pour que je la cueille et je la gobe sans réfléchir. Je poursuis : Et quand ils auront terminé ce que le *grootbaas* leur demande, oui, alors on pourra tous prendre la route du Caab pour demander l'avis du Conseil de justice et du gouverneur sur cette histoire.

Tout ce que je sais de ce qu'on appelle le Conseil de justice c'est ce que m'a dit Frans, ce jour lointain où on parle des corps habillés du Caab qui ont tout le pouvoir. Après ce jour j'oublie tout et rien me revient. Seulement maintenant tout jaillit, de nulle part, et je peux que cueillir les mots comme des fruits nus, lisses, et les mettre dans ma bouche. Je regarde le grand maigre et, cette fois, j'entends ma vraie voix parfaitement calme et mon débit rapide car la crainte est partie : Et du Caab, je continue, du Caab on pourra aller à pied jusqu'à cet endroit, l'Angleterre, d'où que les lois viennent. Et puis on pourra reparler. J'ai entendu dire que la loi est faite maintenant pour nous protéger, nous, les esclaves.

Il demande : D'où sors-tu ces balivernes ?

On raconte que la loi qui est dans les livres du gouvernement et le SeigneurDieu sont d'accord, je dis, mais j'ai pas idée d'où ça me vient.

De quoi fichtre parles-tu ?

Je parle simplement de tout le chemin à parcourir à pied, *grootbaas*. Je m'y connais en marche, en piste de l'Éléphant et en partout ailleurs où les gens vont à pied. Et je sais que le *grootbaas* aimera pas marcher dans tous ces endroits, mais on pourra marcher ensemble si on doit.

Longtemps, tout est calme. J'attends qu'il ordonne à ses hommes de faire leur travail, de flanquer à cette *bladdy meid* ce qu'elle mérite. Mais y a rien qui bouge. Et puis j'ose enfin lever les yeux pour vérifier. Alors le grand maigre dit très doucement à ses gardes, serrant les dents : Emmenez la *meid*, laissez-la aller. Donnez-leur, à elle et à son enfant blanc, un peu de nourriture pour la route et qu'ils disparaissent de ma vue, sans quoi je ne réponds plus de ce qui pourrait se passer ici.

C'est un fort long chemin que je dois parcourir à pied maintenant, qui paraît bien plus long au retour qu'à l'aller. J'essaie de lisser les rides de la piste en inventant des histoires. C'est un conseil de *ouma* Nella la première fois qu'on a déménagé du Caab à Zandvliet. Dès que je dois marcher un long chemin, je me raconte des histoires, tant et tant que maintenant je les connais toutes par cœur. Les histoires de *ouma* Nella et celles que j'invente. Des histoires connues de tous, à Zandvliet et dans les autres domaines. Sur la source dans les montagnes où vit le Serpent d'Eau avec la pierre brillante au front ; sur les filles qui jouent dehors après la nuit tombée, qui sont attrapées par les Errants de la Nuit et transformées en Femmes de l'Eau qui sortent des rivières pour attraper les garçons qui fabriquent des bœufs en argile sur la rive des marigots, et qui les entraînent dans les profondeurs. Ces Femmes de l'Eau ont des écailles sur le corps mais, quand elles en ont envie, elles peuvent s'en débarrasser et tout recommencer, nues et neuves et lisses.

Toutes mes histoires sont pas sur les Femmes de l'Eau. Il y en a une sur la fille aux longs cheveux, dans la source la plus haute, celle qu'on appelle l'Œil, sur les sommets où traverse la piste de l'Éléphant, la fille aux cheveux verts comme les algues : si elle est furieuse contre toi, elle t'entortille dans de longues cordes de vase et elle t'entraîne sous l'eau, jusqu'au fond des profondeurs les plus noires de la terre. Une autre histoire, c'est celle sur la Vieille Peau qui a qu'un œil, qui brille au bout de son gros orteil. Et puis celle de la Mante qui se change en Autruche, et l'Autruche devient Plume, la Plume une grande Antilope et tout devient toujours autre chose. *Ouma* Nella parlait aussi du vent qui raconte ses histoires à lui, venues de contrées lointaines, le vent qui garde nos empreintes à nous quand on meurt, ainsi les gens pensent qu'on est pas morts, parce qu'on est tous attachés à nos pieds.

Et puis des tas d'autres histoires, des histoires qui naissent dans ma tête quand que je parcours la route sans fin. Cette fois-ci, à l'aller, de Zandvliet à Stellenbosch, je m'ai raconté l'histoire d'une fille qui tombe malade et chaque pas me rapproche davantage de la mort et de l'enfer. Mais, sur le chemin du retour, ça devient l'histoire d'une fille revenue de la mort et elle ouvre les yeux et elle connaît le monde à nouveau, jusqu'à elle se retrouve chez elle : cette histoire-là fait me sentir vivante.

En chemin, je nomme tout ce que je vois, même les choses qui manquent encore de nom ; de cette façon, j'apprends à tout connaître, avec un nom à moi. Je commence avec la Pierre plate, le tournant du Genou cassé, l'Arbre mort, la Jeune Pousse, la Roche ronde. Ensuite viennent le rocher de *Ouma*, le tournant du Vieux, Là où Frans pisse, le trou de *Ounooi* Janna, le siège-rocher du Défunt Gert, et j'en passe. Je les tricote ensemble, je joins un rang à l'autre, et puis les panneaux. Une fois le maillot terminé, les noms aussi s'assemblent, et je sais à l'avance ce qui va venir, ce qui m'attend après le prochain tournant, où je coudrai l'emmanchure, tout. Je finis par connaître les lieux comme si je les avais faits. Je peux dire : je tricote mon histoire jusqu'au bout. Ou : je marche jusqu'aux dernières mailles de mon histoire. C'est tout égal.

Naturellement, je peux varier les mailles en chemin. Je peux en ajouter, ou faire le panneau un peu plus large. Je connais faire le point de croix, la maille à l'endroit, la maille à l'envers. J'ai pas à m'en tenir aux modèles des autres. C'est ce qui s'est passé aujourd'hui quand j'arrive au Tournant rapide de Klaas, sur le coteau plus loin que le fossé du Pauvre : je décide d'obliquer en direction du Mont bleu-noir que *ouma* Nella m'a montré et personne d'autre le connaît, seulement nous deux. Ça fait un long détour mais ça permet d'allonger le temps pour atteindre Zandvliet plus tard, et je suis vraiment pas pressée de rentrer. Il s'agit pas seulement de marcher marcher, en descente d'abord sur une sente étroite, la route du Cobra où *ouma* Nella et moi, un jour, on a vu un énorme serpent, jusqu'aux Arbres maigrichons, et puis de là sur le flanc opposé, la montée abrupte le long des Épines blanches, ensuite on traverse le Long Goulot, on dépasse le ruisseau de Dieu, et puis la belle piste toute droite jusqu'à la Colline creuse, où l'œil fixe le ciel sans jamais ciller. C'est là que je veux aller.

C'est là que *ouma* Nella m'a montré le surplomb de roches rouges, on se penche pour regarder, la falaise est très abrupte et il faut presque se mettre à genoux pour voir une longue rangée de petits hommes qui marchent sur l'aplomb ou qui restent là immobiles ou bien qui sautent, des petits hommes tout maigres avec des arcs et des flèches, des genoux noueux, des jambes anguleuses et des queues comme des bâtons. Un homme est plus maigre et plus grand que les autres, il a une grosse tête ronde qui fait toujours rire *ouma* Nella quand elle le voit et je comprends pourquoi.

Dans la rangée de petits hommes, il y a aussi trois antilopes, avec d'énormes bosses et de longues cornes droites, deux ou trois fois plus imposantes que les hommes à la queue dressée, et même quelques éléphants. Ça doit être les éléphants qui passaient la montagne à l'aube des temps, les premiers conteurs de cette contrée. Si vous voulez mon avis, les voilà les conteurs qui ont enfanté ces montagnes.

Ouma Nella raconte beaucoup d'histoires sur les petits hommes sous le surplomb. Quand, un après-midi, toutes les esclaves des fermes environnantes se rassemblent au bord de la Dwars pour étendre le linge bien blanc, tout brillant et

mouillé, sur les buissons et les branches blanches et les rochers où elles allongent aussi les jambes et racontent les histoires qu'elles ramènent de tous les endroits d'où qu'elles viennent, alors vient le moment de l'histoire du grand homme mince comme un fil et à la queue dressée, celle que *ouma* Nella raconte le plus volontiers.

C'est le genre d'homme, elle dit, d'homme de Dieu, qui un jour a jeté les étoiles dans le ciel et a maintenu tous les vents ensemble jusqu'à que le temps est propice pour les libérer. Il apporte la mort dans le monde. On raconte beaucoup d'histoires différentes là-dessus, mais celle que je tiens de *ouma* Nella est celle où le père de l'hommequeue lui dit d'attendre que l'épouse de Dieu s'endorme, et puis de lui faire la chose qui la rendra aussi intelligente que SeigneurDieu lui-même. L'hommequeue attend donc, fort longtemps, que l'épouse de Dieu dort profond profond, si profond qu'au bout d'un moment, elle ouvre grand les jambes, tellement son sommeil est bon : alors il rampe doucement jusqu'à elle, grosse tête ronde tendue en avant, il rampe entre ses jambes jusqu'où c'est tout noir et humide, elle geint dans son sommeil et s'ouvre encore plus, l'hommequeue ôte le petit *kaross* qu'il porte autour des hanches, il se retrouve cul nu, et il se glisse bien en elle, dans le noir et l'humide d'elle, jusqu'à que seules ses jambes menues dépassent d'entre les lèvres de l'épouse. Tous les oiseaux du monde viennent assister au spectacle parce qu'on en voit pas des comme ça tous les jours. Mais le SeigneurDieu, le père de l'hommequeue, il les avertit tous d'un air très sévère de pas faire de bruit : ni couiner ni gazouiller ni pépier ni roter ni hululer ni tutuber et, par-dessus tout, pas rire ou glousser ou ricaner ou faire les idiots, sinon ça va barder dans le monde. Tous les oiseaux des cieux restent donc figés comme la mort, à observer observer, tandis que l'hommequeue remonte de plus en plus profondément en elle, jusqu'à devenir aussi lisse, mouillé et glissant qu'un long poisson fin : il voit alors plus loin un miroitement et il sait qu'il est désormais très proche de la bouche, il en est qu'à quelques battements de bras, un sautillement, un petit coup et il y sera. Il tortille ses longs orteils entre les lèvres de l'entrée de l'épouse de Dieu pour s'aider dans la dernière portion du chemin.

Mais alors la caille à queue courte peut plus se retenir et lance son petit rire ténu et coincé, ce qui suffit malgré tout à réveiller l'épouse du SeigneurDieu, qui se met à pincer l'hommequeue, tout du long, de tout en bas jusqu'en haut, à pincer et pincer tant et tant que l'hommequeue devient long et fin comme un intestin, qu'il arrive plus à respirer et c'est pourquoi il a encore aujourd'hui l'aspect d'une queue à la verticale du rocher. Son père, le SeigneurDieu en personne, l'extrait de son épouse, avec un gros son humide, tandis que sa grosse tête apparaît, mais il est trop tard. L'hommequeue est aussi mort qu'une pierre. *Ouma* Nella dit que c'est la raison qu'un homme a toujours l'impression de mourir quand il va aussi loin : c'est ainsi que la mort vient en ce monde. Quel dommage, dit *ouma* Nella. Mais il y a aussi un soupçon de joie dans cette mort.

C'est l'histoire que je me rappelle, étendue sur le dos, à regarder le surplomb au-dessus de moi, et puis Willempie se met à tant gigoter que je dois bouger et lui donner le sein. Mais, tandis qu'il tète comme un porcelet gourmand, ses grands yeux bleus levés vers moi, les marcheurs sur la roche continuent de me hanter. Tous, l'hommequeue et la longue file de petits hommes, de grandes antilopes et d'éléphants. J'ai une drôle de sensation, à penser à l'époque reculée où ils vivaient ici, et parce que ceux d'entre nous qui habitent la même terre savent si peu sur ces temps si anciens. C'est ce que je ressens aussi à Zandvliet, quand, la nuit, parfois, je dors pas : je sors de la chambre bien chaude de *ouma* Nella, je sors dans la cour, je vais jusqu'à la Dwars et je m'allonge dans les herbes sur la rive, les bras sous la nuque pour pouvoir contempler les étoiles éparpillées sur la jatte renversée du firmament, toutes les braises jetées par le sombre dieu Gaunab à l'aube du monde, comme *ouma* Nella le raconte dans certaines autres histoires : cette fois-là, il est allé voler le feu de Heitsi-Eibib et il a dû courir comme un lièvre fou pour pas se faire attraper.

Sur la terre, il y a beaucoup de créatures et, dans le ciel, quand, une nuit pareille, je m'allonge sur le dos pour contempler le firmament fourmillant, et quand, ici-bas parmi les buissons noirs, j'entends les spectres qui bruissent en vaquant à leurs occupations, j'ai tant la frousse que je pourrais me pisser dessus et, pourtant, c'est pas une peur mortelle : si on y pense vraiment, on sait qu'ils

sont à leur place ici, c’est plus la leur que la mienne. Ça fait peu de temps que je suis ici, alors qu’ils sont déjà ici à l’époque où les premiers hommes arpentaient ces montagnes. Maintenant, ils sont tous partis, il reste que leurs ombres pour bruisser et frétiller encore dans les herbes sèches, et ça réconforte, de savoir qu’on est jamais seule, pas vraiment, il y a toujours des fantômes, les étoiles et le vent alentour. Tout ce qui est ici provient d’un temps de l’autre côté du temps.

Je peux répandre du sel pour repousser les spectres. Moi, généralement, je le fais pas. Je préfère qu’il y a des fantômes ici, l’endroit est moins vide. Alors, me voici avec tous mes amis spectres. Moi et mon ombre, qui m’accompagne partout, d’habitude seulement en plein jour, mais même au clair de lune aussi. Toujours et partout. Combien de fois j’ai essayé d’échapper ! Il réussit toujours, mon ombre, à coller à moi. Il copie tout ce que je fais. Quelquefois, je me moque de lui. Mais il écoute pas. Il continue, jour et nuit. À vrai dire, on se sent bien, parce qu’on est pas seule. Mais quand on pense au temps d’où il vient, ça doit être le temps des gens d’avant les gens. Et les ténèbres qu’il apporte avec lui, elles charrient une peur qui remonte entre tes jambes, jusqu’à l’intérieur des cuisses, et te paralyse. Il y a dans une ombre comme lui des ténèbres que je connais pas et que je veux pas connaître, des ténèbres comme celles qui vivent dans la vieille source qui vient Dieu sait d’où dans le profond de la terre. Comment moi me séparer de lui ? Impossible lui chasser comme un chien errant. Il s’est débrouillé que je le connaisse autant qu’il me connaît. Si je meurs un jour, je suis sûre qu’il viendra en terre avec moi.

Peut-être c’est ce que Frans veut faire, maintenant : m’éloigner de Zandvliet. Il veut libérer moi de mon ombre. Mais je lui permettrai jamais le faire. Cet ombre peut m’effrayer, me menacer, me rendre *blarry* folle, mais il est encore à moi. Si je pars, il part avec moi. Aux cieux ou en enfer, peu importe. Ton ombre, dit *ouma* Nella, c’est ton histoire, il parcourt tout ton chemin, jour et nuit, jusqu’à la tombe.

Profondément, je sais que toutes les histoires qui jouent et font des culbutes dedans moi ce soir m'aident juste à oublier ce qui est arrivé à Stellenbosch, les paroles. Les paroles de Frans. Cette chose qu'il a dit qui m'a fait comprendre pour la première fois ce qu'il est et ce que je suis. Je suis une esclave. Pas lui. Voilà tout. Rien d'autre compte, jamais. Une esclave. C'est pas à cause les coups ou le travail, la faim ou le froid quand la neige recouvre le sol, ou me sentir mourir dans la chaleur du soleil de l'été quand je peux pas m'allonger à l'ombre de la maison longue du *baas*, c'est pas la douleur, la fatigue ou devoir s'allonger quand Frans, *baas* Frans, veut me *naai*. C'est rien de tout ça qui me fait esclave. Non. Être esclave, comme j'ai été aujourd'hui dans le bureau blanc du *drostdy*, avec tous les papiers et les mouches qui bourdonnaient autour de moi, c'est toujours devoir retourner là où *ils* me disent de retourner. Pas parce que je veux, mais parce qu'ils l'ordonnent. Je suis jamais celle qui décide où aller et quand aller. C'est toujours *eux*, c'est toujours quelqu'un d'autre. Jamais *moi*.

Willempie est fini de boire mais il a encore son petit visage contre mon sein, et il avale goulûment. Je suis pas pressée de me lever. Ce soir, *je veux* dormir ici sur le flanc de la montagne. Je pourrai repartir le matin. Au-dessus de moi se trouvent les hommes bâtons, les éléphants, les antilopes, et les histoires de *ouma* Nella. L'endroit m'appartient pas, et pourtant j'ai ma place ici. Ici, je sais : il y a un silence de la nuit et un silence du jour, et tous les deux sont à moi. Je les entends quand je viens ici. C'est comme mon ombre et mes histoires. Ils restent avec moi jusqu'au bout.

Oui, je connais cette vieille piste de l'Éléphant. Elle tire un trait entre les montagnes, avec le ciel au-dessus. De jour, le ciel est traversé par les nuages et les oiseaux, et, de nuit, par la lune, les astres et le hululement d'un hibou. Je connais bien ce parcours, qui passe par Zandvliet, se dirige vers Franschhoek et puis pousse plus loin vers la ferme Raydn, qu'on dit. Et de là, par les plaines jusqu'au lointain bourg de Worcester. Sur ce versant de la montagne, il suit la ligne des falaises au-dessus, des falaises où le SeigneurDieu a jamais passé, et où les gens vont rarement. Où les astres sont si bas dans le ciel de nuit qu'on arrive

à les sentir. Je connais cette odeur. Ils sentent le propre, comme le linge lavé de frais, comme le savon, le savon bleu. Et un peu comme la muscade. Et l'herbe foulée. Tout ce qui reste en moi, c'est une sorte de tristesse mate, comme une ancienne blessure qui commence à cicatriser.

Drôle de sentiment, marcher ici dans la haute montagne, jour et nuit. Toujours l'impression d'être entourée par des choses vivantes, qui s'approchent très près, mais tu les vois jamais vraiment, pas à longueur de bras. Elles sont comme les *tokoloshes* toujours invisibles, mais jamais loin, comme les peuples des montagnes, comme si des rochers deviennent humains et te traquent. Mais elles font pas vraiment peur, c'est aussi un bon sentiment, de savoir qu'elles sont là et qu'elles se déplacent très vite d'un endroit à l'autre quand tu regardes pas, comme les ombres des nuages ou le vent. Du coin de l'œil, tu les vois passer, courant ou flottant, mais, dès que tu t'arrêtes pour essayer de les regarder, elles se figent, comme si elles bougeaient jamais. On peut croire que c'est un homme ou une femme, et puis voilà que c'est qu'une touffe d'herbe ou une termitière. Ou une Femme Montagne devenue pierre ou rocher : rien reste jamais pareil, tout change constamment et cesse pas de remuer, comme l'herbe ou les buissons dans le vent, même quand il y a pas de vent.

Tout près à moi se trouve l'eau noire de l'Œil où vit la Femme aux longs cheveux. On ose pas s'arrêter pour boire, sinon elle va sortir et t'entraîner dans les profondeurs. Parce que c'est un trou noir sans fond, une source qui monte en bouillonnant du profond de la terre. L'eau est lisse et propre, on voit à travers jusqu'au fond, même s'il y a pas de fond, parce que le fond conserve toutes les ténèbres de minuit qui seront toujours secrètes. Cette eau est toujours prête à refléter les cieux, la lune et les étoiles et les nuages et le soleil. L'eau est là depuis toujours, l'eau d'aujourd'hui, d'hier et de tant d'années auparavant et pourtant elle reverra jamais plus mon visage. Je suis là, dans l'eau et, malgré tout, si je regarde encore, c'est comme si j'y ai jamais été. On dirait qu'à cet instant, à genoux et regardant mon reflet, même *maintenant*, je suis pas là, comme si j'y ai jamais été, et comme si j'y serai jamais plus. Parce que l'eau restera ici où elle se trouve, noire noire et pleine de la plus légère lumière, et,

malgré tout, c’est bien étrange, elle arrête jamais de bouger comme si quelque chose la remue sans cesse, n’arrête jamais, depuis que le premier soleil a jeté un regard dessus, jusqu’à que la dernière lune s’élève au-dessus d’elle et pourtant se lève pas encore.

Je sais que tout, autour de moi, ici, la source avec son eau noire pleine de secrets, et les ombres qui glissent, vont et viennent quand je regarde pas, et le surplomb avec les petits hommesqueues, et la lune et les étoiles, et le soleil de demain, et le vent d’hier, et les *tokoloshes* et les naïades, tout m’accompagnera, jusqu’à Zandvliet, pour protéger moi.

De retour à la ferme, d’abord j’irai à la Dwars, je ferai un petit trou pour Willempie sur la rive et j’entrerai dans l’eau fraîche pour me laver de la chaleur de la journée. Laver, laver, brosser, pour être prête à repartir. Je prendrai le temps, le temps de penser correctement à tout, à quoi *grootbaas* Lindenberg dit, et à Frans, à moi, à tout. Je sais que, si on a l’occasion de se reparler, il parlera autrement. Je suis sûre. Parce que c’est notre enfant, qu’on a fait avec tant d’amour, comme Lena qui m’attend avec *ouma* Nella. Et comme Mamie qui attendrait si elle est encore avec nous. Et, sûr, comme KleinFrans, qui attend mais de lui je veux pas parler.

Après moi lavée de la longue marche, je vais à la chambre de *ouma* Nella. Je dépasse le poulailler où la poule folle caquette toute la journée sans avoir un seul œuf à son compte ; je dépasse les ânes idiots et la vieille truie noire. Et quand j’arrive à la chambre de *ouma* Nella, ma Kleinkat vient à moi comme elle fait toujours pour m’accueillir. Ronronnant autour de mes chevilles, longtemps, puis elle se met sur le dos, elle pose sa petite tête sur mon pied, yeux fermés, elle se gratte la nuque contre mes orteils, comme si elle dit : Vois, tu es à moi, je suis à toi, maintenant caresse-moi le ventre et là, autour de mes oreilles. Je vais m’accroupir près d’elle et la caresser. Enfouir mon visage dans sa fourrure et inhaler l’odeur de l’herbe chaude et du *buchu* sur ses coussinets. Alors, je saurai que je suis rentrée à chez moi. Quand le jour sera près d’être rabattu comme un beau tricot, que la nuit posera sa main au-dessus de la maison longue, je pourrai

me glisser sous l’édredon de *ouma* Nella, me pelotonner contre elle, son corps chaud comme une miche sortant du four, je pourrai glisser, m’enfoncer dans le plus profond des sommeils. Sauf que, aujourd’hui, je sais pour la première fois de ma vie que, même cet endroit, où je vis, c’est plus le mien comme j’avais toujours cru. J’ai plus ma place à moi, j’ai nulle part ma place. Ce qui m’arrive, ça sera toujours ce que les autres voudront qu’il m’arrive. Je suis un tricot tricoté par quelqu’un d’autre.

VIII

Sur les autels de la lubricité et du pouvoir.

Nous sommes assis ici depuis tôt ce matin, même si nous n’espérons pas la voir avant un certain temps, sachant combien elle aime traînasser et combien son esprit est prompt à divaguer vers n’importe quoi qui attire son attention d’un instant à l’autre.

Nous attendons, donc, assis sur le *stoep*. Je suis adossé à l’épais mur de côté, à droite, blanchi à la chaux. Près de moi, Janna emplit un espace que trois personnes de taille normale pourraient occuper à leur aise. De trois ans plus jeune que moi, elle a d’abord été mariée au riche négociant en grains Wouter de Vos, qui n’a toutefois pu répondre à ses exigences considérables. On raconte que ce n’est pas tant sa famille ou ses connaissances qui expliqueraient son statut dans la communauté, mais le fait que, de l’avis général, c’était une belle femme. Avant, du moins, qu’elle ne double, sinon triple de volume, et que les prétendants se fassent plus circonspects. D’aucuns attribuent l’accroissement de sa corpulence à son deuil excessif du formidablement riche Wouter, survenu dans la propriété près de Tulbagh où ils étaient établis, entourés de vergers et d’étalons, et même de quelques troupeaux de mérinos après que le gouverneur, lord Charles Somerset, eut commencé à exprimer son intérêt pour cet élevage, mais d’autres y ont vu une célébration tout aussi excessive de la disparition de l’affreux grippe-sou qui avait laissé à sa conjointe tous ses biens terrestres. Quelle qu’en fût la raison, après un deuil étonnamment bref, Janna se mit à grossir à une allure effrayante, mais je succombai à ses charmes et explorai

l’attrait non négligeable de sa couche avec pour résultat des ajouts réguliers à la prospérité de ma famille : d’ordinaire, un enfant tous les dix ou douze mois dans les périodes fastes, ou tous les deux ans dans les périodes de vaches maigres. Sans oublier les rejetons qu’elle avait eus avec Wouter, dont il fallait s’occuper aussi.

Pour des raisons inconnues, certains de nos ajouts ne vécurent que quelques mois, deux ans au plus. Mais Janna et moi prospérâmes tout de même suivant les commandements du Seigneur qui nous enjoint de nous accroître et de nous multiplier, avec pour conséquence que la troisième génération Brink à la pointe sud de l’Afrique commença à combler les ambitions des *Heeren XVII*, les directeurs de la Compagnie orientale des Indes en Hollande, et, ensuite, de l’Empire britannique balbutiant.

À côté de Janna, le reste de la famille a pris place sur le long *stoep* de la maison longue : tous sauf Johannes Jacobus, né en l’an de grâce 1808 aux dernières lueurs du jour par un après-midi d’automne, à l’ombre croissante de la montagne de la Table. Apprenti *dominee*, il envoie régulièrement des courriers à la maison depuis le dernier étage d’un immeuble au bord d’un canal d’Amsterdam. Il rend compte de son assiduité aux conférences de théologie et mentionne de loin en loin un événement immuable, d’ordinaire le vendredi, qui l’emmène au quartier d’Oudezijde, tout en laissant dans l’ombre le caractère de ces visites. Néanmoins, il nous assure que toute l’expérience qu’il amasse bénéficiera plus tard aux membres de sa congrégation dans le lointain Caab.

Le Jour de l’An 1810, il fut rejoint par François Gerhard Jacob, absent ce jour car il parcourt nos terres de long en large, façon de surmonter le choc de la journée passée hier à Stellenbosch. D’un an plus jeune que Frans, nous avons KleinCornelis, la prunelle de mes yeux, manifestement conçu, depuis sa plus tendre enfance, pour susciter des querelles avec ses frères. Après KleinCornelis on assiste à quelques hoquets dans la rangée assise sur le *stoep*, puisque l’enfant directement après lui est mort encore nourrisson, quoique nous ayons eu le temps de le baptiser. Le membre suivant de la famille, Daniel, né en 1814, et donc âgé de dix-huit ans, a déjà les bourses qui le chatouillent, pour autant que je

puisse comprendre la situation, mais, par bonheur, il a encore trop peur de moi pour passer à l'acte. Après lui, deux places restent vides, la première en souvenir de Pieterjie, mort à un mois, suivi par feu Stefaansie qui rendit l'âme à l'âge de deux ans et sept mois. Après cette parenthèse, un autre rejeton brûle ses petites fesses sur le *stoep*, une fille baptisée Maria Elisabet, âgée de quatorze ans, suivie par Lood, un bon gros souillon de douze ans, dont la lèvre supérieure est constamment maculée par une grosse morve claire, et puis encore deux autres filles à l'extrémité de la rangée : Fransien, une enfant de onze ans, jolie contre toute attente, avec des yeux vert vif et une longue chevelure rousse, et, enfin, après Woudrien, que l'on a dû aussi mettre en terre, la *laatlam*, Alida, une petite chipie impertinente de neuf ans, toujours occupée ici ou là, découpant des formes dans des bouts de chiffon, répartissant des fils de laine de longueurs et de couleurs différentes dans des boîtes où Philida peut ensuite piocher ce qu'il lui faut pour ses tricots.

Soudain, pensant à Philida en observant la petite bande réunie autour de moi, je suis envahi par un sentiment de total désenchantement. Ma famille, ma progéniture. Qu'est-ce que je sais de chacun d'eux ? Et puis une pensée troublante. Ce qu'on peut savoir est toujours si fragmentaire. D'ailleurs, que peut-on *faire* à partir de ce qu'on sait ? Cette femme, là, à côté de moi, cette masse de chair ? De but en blanc, je me retrouve à la prendre en pitié : Dieu m'en soit témoin, j'ignore pourquoi. Pire, il n'y a rien ni personne sur qui passer ses nerfs. J'ai envie de me lever et d'aller fouetter quelqu'un. Donner un coup de pied à un chien, tuer notre vieille et énorme truie ou tordre le cou à un poulet. J'ai envie de prendre mon fusil et de tirer sur tout ce qui viendra en travers de mon chemin, ou de simplement tirer en l'air au petit bonheur la chance. Quelle différence cela ferait-il ? Et pour qui ?

Une terreur insondable m'envahit tandis que, observant ces êtres, je m'inquiète : de quoi, de qui ? De François Gerhard Jacob ? De l'esclave Philida, qui manque encore à l'appel ? Mes pensées font la culbute dans mon esprit.

Je ressens même une excitation fort inhabituelle dans ma culotte. Si inhabituelle, en fait, qu'il me faut un certain temps pour comprendre et accepter l'improbable. J'entends mon souffle passer plus bruyamment sur mes lèvres. Des points noirs papillonnent devant mes yeux. Je cède momentanément à la panique. Et si j'allais être victime d'une apoplexie ? La peur, cependant, fait long feu. Une poussée de témérité l'emporte sur les autres impulsions. Il est notoire que plusieurs de mes prédécesseurs dans notre arbre généalogique ont rendu l'âme à la suite d'une crise foudroyante. Qui suis-je pour résister à ce sort ? Si je meurs, je meurs. Alléluia ! Que la volonté de Dieu soit faite.

Je triture la chaîne de ma montre à gousset, serrée entre mes boutonnières et mon ventre, et je réajuste mes lunettes cerclées d'or, qui ont glissé sur l'arête de mon nez. Il y a un an, dans les vignes, à l'époque où mûrissaient les grappes de cristal, j'ai fait tomber mes lunettes, et j'ai marché dessus. La monture s'est brisée en deux et le verre gauche a éclaté en mille morceaux, vision fugace comme de pattes d'une araignée surexcitée ; méticuleusement, Frans a tenté de les rafistoler avec du fil de fer. Je jure que c'était la faute d'un esclave dont les regards insistants m'ont désarçonné ce jour-là. Il a reçu une satanée rossée. Il était grand temps, de toute manière. Janna était convaincue que ce bon à rien le cherchait depuis belle lurette.

Je n'accepte aucune merde de personne et encore moins d'un esclave. Ils forniquent et se multiplient comme les rats dans le domaine et pourtant on ne peut s'en passer. Là est le problème et, à partir de là, ça ne fait qu'empirer. Dans mon enfance, c'était plus facile. Ils restaient à leur place. Tous les enfants mangeaient ensemble sur le *stoep* à l'arrière de la demeure. Recevaient leurs coups de fouet ensemble, venaient aux prières ensemble après le dîner. C'était avant que ces satanés Anglais ne débarquent, se croient autorisés à prendre la relève et se mettent à promulguer des lois pour toute activité sous le soleil. Tant d'heures de travail par jour, tant de coups de fouet si un châtiment est requis, un protecteur des esclaves auquel ils peuvent se plaindre, n'importe quoi. Comme si un domaine, particulièrement viticole comme Zandvliet, pouvait respecter des

horaires. Nous ne fonctionnons pas ainsi, voyons ! Quand il y a un travail à faire, il doit être fait sur-le-champ. Et quand le *baas* donne un ordre, on doit lui obéir. Un enfant ou un esclave ne doit pas répondre.

Je sais exactement quand et comment le vent a tourné. Nous vivions encore au Caab, près de mon négoce d'alcools et de ma cave. J'eus une altercation avec un esclave jaune de Boegies, qui s'appelait Janvier. Je m'en souviens encore nettement : dès le début, il avait cherché les problèmes ; un jour, il a joué au polisson avec ma sœur Geertrui et je l'ai confronté devant la baratte dans la cuisine. Il a osé répondre. Je l'ai giflé. S'emparant de la pelle dans le coin de la pièce, il s'est jeté sur moi et m'a frappé à la tête, comme le jeune Joseph dans la Bible ; j'ai vu des étoiles, le soleil et la lune tout en même temps. Puis le noir complet. J'avais le sourcil gauche fendu et mon œil pleurait constamment. Quand je suis tombé, il m'a tapé au mollet gauche avec la pointe de la pelle, si bien que j'en boite encore. *Pa* est venu à mon secours, armé d'un piquet. On dut me porter jusqu'à ma chambre et appeler la guérisseuse de Greenmarket Square, qui me fit revenir à moi, lava et banda la plaie causée par la pelle, et, enfin, s'occupa de ma blessure à la tête.

Pa ordonna qu'on attache Janvier au poteau dans la cour et le fit fouetter jusqu'au lendemain matin, avant qu'on l'emmène au juge, qui finit le travail. C'était avant que les Anglais n'arrivent au Cap, bien sûr, aux jours anciens où le fermier était encore le *baas* dans sa ferme. Depuis ce jour-là, je ne porte plus aucun respect à aucun esclave. C'est ce que je voulais montrer aux miens lorsque je les ai emmenés au Caab, en ce jour affreux, voir pendre Abraham. J'avais été surpris, alors, que les esclaves ne paraissent pas concernés. Cela démontre qu'ils n'ont aucun sentiment les uns envers les autres. Je crois que j'étais le seul à être bouleversé. Alors que j'avais déjà vu ce spectacle plusieurs fois. Lorsque je bus une gorgée de vin pour calmer mes maux de ventre, je remarquai que personne d'autre n'avait les mains qui tremblaient. Je le jure devant Dieu. Du moins pouvais-je encore apprécier le vin. Un vrai Zandvliet. Pas celui que nous vendons, dilué à l'eau, augmenté de soufre… mais le non frelaté, que nous réservons à notre consommation personnelle, et à quelques amis et acheteurs

triés sur le volet. J'avais bien besoin de me requinquer, ce jour-là au Caab ; je revois encore ce pauvre idiot, tournant et se tortillant au bout de la corde épaisse, pieds dansant juste au-dessus du sol : Abraham, qu'il fallut pendre deux fois, alors qu'il avait travaillé tant d'années pour moi. Il était la raison pour laquelle j'ai acheté ce domaine. Je retirais de bons profits de l'exportation de vins à Londres et à Amsterdam depuis ma cave du Caab, mais j'avais pensé qu'il serait sans doute profitable de produire mon propre vin. Or, Abraham s'y connaissait, raison pour laquelle il m'avait, bon sang, coûté si cher, huit cent soixante-quinze rixdollars versés à son *baas* de l'époque, le propriétaire de Nederburg. Nous nous entendions si bien, Abraham et moi. Pourquoi, diable, s'est-il enfui avec ces espèces de bons à rien ? Et ce n'était pas une simple fugue, il a également volé mon bon fusil à éléphant, avec lequel, quand les soldats sont allés l'arrêter, il leur a tiré dessus.

Le regard qu'il m'a adressé depuis le gibet, ce jour-là. Ses yeux injectés de sang me hanteront jusqu'à ma dernière heure.

Sur le chemin du retour, nous n'avons pas dételé et nous nous sommes à peine arrêtés une petite heure pour prendre du repos, hormis quoi nous avons filé jour et nuit. Je devais absolument rentrer au plus tôt. Mon domaine, avec ses murs blancs entourés par la verdure des vignobles et des vergers, mon domaine, ma prise sur ce monde, mon Zandvliet. Je devais retourner aux bêtes qui me reconnaissaient comme *baas*. Une fois que nous eûmes franchi les larges portes de l'enceinte extérieure, on aurait cru que le SeigneurDieu en personne m'accueillait à nouveau dans ses bras. *Il te couvrira de ses plumes et sous son aile tu auras foi : sa vérité sera ton bouclier, ton écu.* J'ignore ce qu'est un écu mais, si cela figure dans la Bible, ce doit être une bonne chose, et c'est pourquoi je voulais rentrer si vite au domaine, avec mon bouclier et mon écu. Je respirai à nouveau.

Tous les soirs, quand nous ouvrons la bible et tournons ses pages jusqu'à mon chapitre préféré, l'esclave Abraham me revient à l'esprit. Il avait une façon particulière de s'adosser au mur près de la porte d'entrée, de fermer les yeux pour écouter plus attentivement, même si je savais qu'il ne comprenait pas un

traître mot. Le passage où le prophète parle des “sœurs” Aholah et Aholibah et de leurs amants *dont la chair est telle la chair des ânes et dont les émissions sont telles les émissions des chevaux, les Égyptiens qui meurtrissent tes tétons en quête des formes de ta jeunesse…* Ce passage me revient chaque fois que, au hasard d’une journée ordinaire, j’ouvre la bible. Et, quoi que je fasse, tôt ou tard, les yeux rougis d’Abraham reviennent me hanter. Toutes ces années de Oui *baas*, Non *baas*, et voyez-le aujourd’hui. Où cela l’a-t-il mené ? Je ne comprends rien à cette affaire. Je l’ai bien traité, pourtant, n’est-ce pas ? Je me suis occupé de lui, j’étais toujours prêt à donner à ce merdeux une goutte supplémentaire de vin, n’est-ce donc pas vrai ? Je savais qu’il faisait un excellent travail : il taillait en hiver, il se débarrassait de tout ce que nous ne voulions pas ou qui ne nous était pas nécessaire, il nettoyait les sillons des champs de vignes, il surveillait les nouvelles pousses au printemps, toutes les couleurs des sarments, des pampres et de tout le reste, vert, jaune, lilas, rouge et violet, puis, à la saison de la pousse, en été, il veillait à l’élagage des grappes qui s’alourdissaient trop, il effrayait les oiseaux avec des boîtes de conserve, des bocaux et des épouvantails, jusqu’aux vendanges, aux cornues et aux sacs qu’on charrie à la cave, aux fouloirs, et puis il attendait la fermentation dans les tonneaux bourdonnants, il ouvrait les trous de bondes : rien dans un domaine ne fleure tant la vie que le moût et le vin nouveau, avec un soupçon d’âcreté au début, jusqu’à ce qu’il ait atteint la perfection, mon Dieu, et puis tout recommence comme si c’était la première fois. Pas une goutte à boire en août, car c’est la période où le vin pleure dans la bouteille, comme on dit chez nous : il n’est pas bon. Mais bientôt arrive le temps de goûter la nouvelle cuvée, de mettre le vin en bouteilles. Pas à pas, un instant après l’autre. Telle, pourrait-on dire, est ma vie.

Pendant toutes les années qu’il a été avec moi, Abraham était celui qui savait exactement quoi faire et comment le faire. Jusqu’au moment où l’on hisse les énormes barriques sur le tombereau, deux par deux, comme des éléphants grimpant dans l’arche de Noé, les bœufs forçant sous le joug, tirant leur cargaison sur la route ardue qui remonte l’étroite vallée des Drakenstein vers Klapmuts, et puis jusqu’à Stellenbosch, à travers la plaine du Cap vers la ville du

Caab, quatre jours aller-retour. Il faut cinquante cargaisons pour tout transporter, vous pouvez donc calculer le temps que prend ce transbordement. N'empêche, je pouvais toujours compter sur Abraham. Jusqu'à ce qu'il perde la tête et que le gibet me l'enlève.

Cette affaire confirme ma profonde conviction selon laquelle, avec un enfant ou un esclave, rien ne fonctionne aussi bien que le fouet. Je parle d'expérience, une expérience longue et amère. Dans le cas de Philida, la décision fut très vite prise. Frans est revenu de Stellenbosch en fin d'après-midi. Son cheval était épuisé, j'ai cru qu'il allait s'écrouler. Voilà tout Frans. Je l'avais averti que, si jamais il recommençait, je le tuerais de mes propres mains. Cette petite merde ne doit pas croire que, parce qu'il a vingt-deux ans, il a passé l'âge de recevoir le fouet. Lui aussi était mort de fatigue et n'avait qu'une envie, aller se coucher, mais je l'ai fait envoyer chercher dans la chambre qu'il partage avec son frère KleinCornelis, et l'ai emmené au *voorhuis* afin qu'il nous raconte ce qui s'était passé à Stellenbosch. Je suis son père, je suis le *baas* de Zandvliet, je dois être informé. C'est donc là que j'ai entendu toute l'histoire : ce que Philida avait dit sur nous ; tout, le fait que Frans couchait avec elle depuis qu'il avait quatorze ans et elle trois de plus ; les enfants qu'ils avaient conçus ensemble, à savoir Mamie, qui n'a vécu que quelques mois, Lena, qui a deux ans, et le petit singe qu'elle a encore au sein. Bien sûr, je soupçonnais une liaison de cet ordre mais, chez nous, on ne discute pas de ces choses ouvertement. Rien n'est jamais officiel, et c'est ainsi que le Caab a toujours fonctionné.

Frans a raconté au protecteur, un homme du nom de Lindenberg, l'affaire des deux esclaves qui ont couché avec Philida, et c'est, rapporte Frans, ce que le fonctionnaire a consigné. En fin de compte, c'est tout ce qui importe : que ce soit ce fait-là qui ait été consigné dans le registre. Un jour, dans un lointain avenir, quand nous aurons tous disparu, c'est tout ce que le monde saura, tout ce qu'il aura besoin de savoir. Nous sommes arrivés blancs sur cette terre et, à la grâce de Dieu, blancs nous serons au Jugement dernier. Si quelqu'un doute encore, je dis toujours : Remontez la côte jusqu'à Sandveld, et vous verrez de vos propres

yeux comment nous avons essaimé la race blanche sur toute la côte ouest. Dieu nous a placés ici avec un dessein particulier, nous respectons le Verbe à la lettre. Pour les siècles des satanés siècles, amen. Nous comprenons-nous ?

Mais, d'après ce que Frans a révélé de ce qui s'était passé à Stellenbosch, une chose est limpide : cette esclave représente désormais une menace pour nous. Nous, le navire des Brink, avons toujours navigué contre vents et marées, or Philida a percé un trou dans la coque et, si nous n'y prenons garde, nous risquons de couler. Cela, nous ne pouvons tout simplement pas l'autoriser. La blancheur de notre navire prouve que nous sommes les enfants du Seigneur. Nous refusons d'avoir le moindre commerce avec les rejetons de Satan. Si nous sombrons ici, alors tout sombrera. Tout aura été en vain. Et cela, je ne le permettrai fichtrement pas. Il faudrait me passer sur le corps.

C'est ainsi que j'ai pris ma décision finale. Ce qui jusque-là n'était qu'une éventualité est maintenant un fait établi. Il ne suffit plus de châtier Philida. Elle doit être expulsée de notre sein. Le plus aisé, je n'en doute pas, aurait été qu'elle succombe à un accident à la ferme. Une morte ne peut parler, et une esclave défunte encore moins. Mais Philida étant une adulte de plus de vingt ans, son nom figure sur les registres du gouvernement. Elle ne peut être ici aujourd'hui et disparue demain. D'où : elle doit être vendue, le plus loin possible dans le haut-pays, afin que personne ne puisse retrouver sa trace. Les registres sont des armes dangereuses : nous devons nous efforcer de les contourner. Comprenez-vous ce que je vous dis, Frans ?

Oui, *pa*, je comprends mais…

Fi de vos mais. Sur ce domaine, les mais n'ont pas cours.

Ce soir-là, après dîner, j'ordonnai à toute la famille et aux esclaves de demeurer sur place. La seule qui manquât, hormis Philida, était la vieille Petronella, mais je préférais qu'il en fût ainsi. Je connais ses sentiments pour Philida. Donc, des femmes adultes de la maisonnée même, seule Janna était présente : pire qu'une mouche ou un perce-oreille, mais c'est ainsi que le Seigneur a ordonné les choses, je n'avais donc pas le choix. De même avec les enfants autour de la table. Et les chaises vides pour les défunts qui, néanmoins,

sont encore parmi nous. Les autres, dois-je admettre, ont tous un air pétri maison, comme l'un des gâteaux de Janna qui n'aurait pas assez gonflé, pas de quoi se vanter. Je leur ordonnai à tous de rester assis afin que je puisse les informer de la visite de Frans au bureau du protecteur des esclaves à Stellenbosch. Ce qui y avait été dit, et les conséquences. En ce jour béni, proclamai-je, main droite encore posée sur la bible, en ce jour béni, c'est notre volonté, en présence de Dieu et de tous ses anges, que la servante qui est parmi nous, Philida du Caab, soit exclue de notre compagnie, pour la gloire éternelle de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, au plus haut des cieux. Y a-t-il présent parmi nous quelqu'un qui souhaite s'opposer à la volonté de Notre Seigneur ?

C'est alors que Frans s'exclama : Ne devrions-nous point attendre que Philida revienne et nous raconte elle-même ce qu'il en est ?

Vous y étiez, Frans, n'est-ce pas ? Vous avez tout entendu de ce qui a été dit, nous savons donc très précisément ce qui s'est passé dans cet endroit impie. Est-ce ou non le cas ?

Frans resta figé sur place.

Après un moment, sa mère s'éclaircit la gorge.

Frans, dis-je, souhaitez-vous que je dépèce la satanée peau de votre satané cul ? Ce que j'ai raconté, est-ce vrai ou est-ce faux ?

C'est comme *pa* l'a dit.

Dans ce cas, nous sommes tous unis devant le Seigneur. Prions.

Je priai plus longtemps que d'ordinaire. Les plus petits se mirent à gigoter et, après la prière, je dus demander à Janna de les envoyer au lit avec une bonne correction, afin qu'ils comprennent bien le Verbe du SeigneurDieu et lui montrent à l'avenir le respect requis.

Ce Verbe et moi avons parcouru un long chemin ensemble, nous connaissons nos domaines respectifs et respectons nos barrières mutuelles. Je ne ferai jamais rien sans en référer d'abord au SeigneurDieu. Que sa volonté soit faite. Que ce soit une année de sécheresse ou de pluies hors de saison, je lui demande toujours d'abord s'il pense que c'est le moment de labourer, de semer, de planter, de

retirer les rafles lors de la fermentation, d'ajuster les planches des tonneaux et de resserrer les cerclages. Et je suis ses instructions à la lettre. Raison pour laquelle j'ai toujours prospéré à ses yeux.

Après la prière, je savais exactement quel passage lire, afin de m'assurer que Frans comprenne bien pourquoi je m'évertue à m'en tenir aux Écritures : le passage où Dieu exige d'Abraham qu'il emmène sur le mont Moriah son fils Isaac, demeuré sa seule descendance après qu'il eut envoyé Ismaël dans le désert avec sa mère Hagar, et en fasse sacrifice au Seigneur. Avec son garçon Isaac, et deux esclaves adolescents, il prend donc la route ; le troisième jour, il laisse sur place les esclaves et l'âne, et poursuit avec Isaac. Voici ce qu'il est écrit dans le Livre : *Abraham prit le bois pour l'holocauste, le chargea sur son fils Isaac, et porta dans sa main le feu et le couteau. Et ils marchèrent tous deux ensemble. Alors Isaac, parlant à Abraham, son père, dit : Mon père ! Et celui-ci répondit : Me voici, mon fils ! Isaac reprit : Voici le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ? Abraham répondit : Mon fils, Dieu se pourvoira lui-même de l'agneau pour l'holocauste. Et ils marchèrent tous deux ensemble. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait dit, Abraham y éleva un autel, et rangea le bois. Il lia son fils Isaac, et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Puis Abraham étendit la main, et prit le couteau, pour égorger son fils. Alors l'ange du Seigneur l'appela des cieux, et dit : Abraham ! Abraham ! Et il répondit : Me voici ! L'ange dit : Ne porte pas ta main sur l'enfant et ne lui fais rien ; car je sais maintenant que tu crains Dieu et que tu ne m'as pas refusé ton fils.*

Nous connaissons la suite. Levant la tête, Abraham voit un bélier les cornes prises dans un buisson, et sacrifie la bête à la place de son fils. À ce moment-là, les filles, à la table, étaient en larmes, de sorte que je dus d'abord envoyer leur mère chercher la ceinture et leur fournir une bonne raison de pleurer. Sur quoi, nous nous agenouillâmes tous autour de la table, et les esclaves contre le mur à la porte de derrière, afin que je puisse m'entretenir avec le SeigneurDieu. Lorsque tous furent partis, j'allai confronter Frans avec une question sans

détour : Comprenez-vous maintenant pourquoi j'obéis au Seigneur ? Il fait toujours en sorte que le bien survienne. Voyez-vous à quel point Abraham, père d'Isaac, craignait Dieu ?

Mais Frans s'obstina. Savez-vous ce qu'il a demandé ? Il a demandé : Qui voudrait d'un tel père ?

Je rétorquai : C'est exactement le genre de père que tu as. Et si cela ne te satisfait pas, je te donnerai ce que tu *bladdy* mérites. Ensuite, nos esprits se calmèrent.

C'est ainsi que nous en sommes venus à la décision concernant Philida. Une simple séance de fouet ne suffirait pas, le temps était venu de faire ce que nous menacions de faire depuis longtemps : l'emmener aux enchères et la vendre dans le haut-pays. L'idée fut approuvée la veille du jour où elle arriva en sautillant sur la piste qui descend des pentes du Grand Drakenstein en passant par Lekkerwijn. Je retirai de ma culotte ma lourde ceinture cloutée et me levai, puis sautai au pied du long *stoep*. Quelques instants plus tôt, j'avais vu Janna se laisser choir lourdement du bord du *stoep* et prendre son panier à œufs afin d'y mettre ceux des poules qui évitent les nids réguliers de la ferme pour dénicher des cachettes moins accessibles. Je sais le plaisir que lui apporte le fait de jouer au plus fin avec ces poules sournoises, ainsi que de rapporter son butin tel un trésor inestimable. Mais, ce matin, quand elle m'a vu me lever, elle a brusquement changé de direction, a contourné la maison et elle est passée par le puits pour rejoindre la porte du poulailler, m'abandonnant le reste de la cour. Cela me convenait parfaitement. Je voulais cette fille pour moi seul.

Une fois de plus, je m'aperçus d'un émoi dans ma culotte. Je sentis mon souffle pousser plus fort vers ma bouche ouverte. Des points noirs clignotaient devant mes yeux. À nouveau, pendant un moment, je fus affolé. Mais, cette fois encore, cela ne dura qu'un instant avant qu'un élan de témérité ne l'emporte sur toutes les autres impulsions. Qui étais-je pour tenter de résister ?

Je la vis emprunter le sentier blanc de poussière qui longe les vignes et compris aussitôt qu'elle se dirigeait vers la rivière. Je savais pourquoi. Ne la connaissais-je pas depuis qu'elle était un feu follet de petite fille ? Combien de

fois au fil des ans ne l'ai-je vue gambader dans les vignes et les vergers en se rendant à la rivière, tel un joyeux point de lumière dans la verdure environnante ? La gorge contractée par l'excitation, serrant le poing autour de ma ceinture, je partis dans sa direction. Sur la rive herbeuse, je découvris son bébé allongé dans des langes, dormant à poings fermés. Philida pataugeait dans l'eau peu profonde. Ses vêtements étaient pliés soigneusement : elle est comme ça, toujours très ordonnée, pointilleuse même. Sur la rive, près du paquet de vêtements, je m'arrêtai.

Je l'appelle : Philida.

Elle se retourne pour me regarder. On se serait attendu à ce qu'elle se penche pour couvrir sa nudité avec les mains, mais elle reste debout, très droite, de sorte que je profite de tout le spectacle. Le renflement de ses seins aux larges tétons noirs, pendant comme de lourdes grappes de raisins. Son ventre vergeturé comme celui d'une vieille femme, à cause de l'enfant. Mais encore séduisante. À mon insu, le désir monte en moi, mon incorrigible chose se dresse comme un fanal, ce qui pourtant n'arrive quasiment plus.

Je crie : Pourquoi es-tu si *bladdy* en retard ? Nous t'attendions depuis des jours.

Elle hausse les épaules comme si elle s'en moquait éperdument. Vous attendiez quoi donc, *ouman* ? rétorque-t-elle. C'est la première fois que je l'entends employer ce terme avec moi : non plus le courtois *oubaas*, mais ce grossier *ouman.* Voilà ce qui arrive quand ils perdent tout respect.

Tout en tentant de refouler les pensées confuses qui se bousculent dans ma tête, je prends le temps de l'observer, de la tête aux pieds et puis à mi-hauteur, avant de répondre : C'est toi que j'attends, toi, *hoer*. Aujourd'hui, tu vas avoir droit à une bonne rossée.

Pour quelle raison ? demande-t-elle, l'insolente. J'ai pas besoin qu'un vieillard me donne le fouet.

Tu t'es enfuie.

Non non non non. J’ai dit à *ouma* Nella je vais déposer une plainte à Stellenbosch, elle l’a dit à *nooi* Janna et ensuite je suis partie, et me voici. Personne a essayé de m’arrêter.

Qui t’a donné un laissez-passer pour quitter le domaine ? Certainement pas moi.

J’ai pas besoin d’un laissez-passer pour aller déposer une plainte.

Je suis le *baas*, tu le sais *bladdy* bien et tu dois obtenir mon autorisation pour aller à Stellenbosch… n’importe où, d’ailleurs.

Mon affaire concerne Frans, pas l’*ouman*.

Sors de l’eau.

Je sortirai pas si vous allez me chicotter.

Meid ! Tu dois m’écouter.

Je m’appelle pas *Meid*. Je m’appelle Philida.

Sors de là, *poesmeid*.

Je suis la *poesmeid* de personne. Je m’appelle Philida.

Viens ici ! À ce moment-là, je n’y vois plus clair. Mais une force supérieure me retient et j’essaie d’ordonner très calmement : Philida, sors de l’eau.

C’est alors que, de nouveau, mon attention est attirée par le bébé sur la berge, enveloppé tel un petit paquet dans sa couverture. Instantanément, je sais quoi faire, car c’est la seule façon de forcer Philida à m’obéir. Même si ce n’est pas aisé, je me penche pour saisir le baluchon.

J’entends Philida hurler dans mon dos : Vous pouvez pas faire ça !

Tu n’as qu’à venir avec moi, dis-je sans me retourner. Sinon tu verras ce qui va arriver à ce *bladdy* macaque.

Elle hurle derrière moi mais je pars, à grandes enjambées, le paquet dans les bras. Je l’entends patauger dans l’eau peu profonde. Je l’entends même chercher son souffle. J’étreins le petit paquet tout chaud. Devant moi, je vois les bambous épais, vert sombre, encerclant le noir secret en leur sein. Dans ma culotte je sens une fois encore la palpitante excitation, tendue, quasi douloureuse, que je n’avais pas ressentie depuis Dieu sait combien d’années. Je songe : Voilà. Et je crie : Viens donc ici, Philida, viens avec moi. Viens avec moi.

Je l’entends répondre : Je viens.

Je répète : Viens avec moi. Je comprends qu’elle songe d’abord à n’en rien faire mais, quand je me retourne, elle me suit, traînant les pieds. Je sais qu’elle ne me laissera pas aller loin avec son bébé.

Je continue un moment sur la sente blanche et poussiéreuse avant d’obliquer vers le taillis de bambous.

Où va le *ouman* maintenant ?

Je réponds sèchement : Tu n’as pas à le savoir, Philida. Contente-toi de m’obéir. Et j’avance, repoussant de côté les premiers bambous. Je m’enfonce dans le taillis. Après quelques pas, je l’entends qui s’arrête.

Va au diable, Philida ! hurlé-je sans me retourner.

Cet endroit, c’est l’endroit de Frans, dit-elle dans mon dos.

Qu’est-ce que tu sais de l’endroit de Frans ?

Je sais, voilà tout.

Aujourd’hui, tu y viens avec moi.

Elle me suit lentement, prudente. Les jambes raides, j’ouvre la marche, suivant mon membre incontrôlé qui tente presque à contrecœur d’indiquer le chemin. Aussi loin que je veux entraîner Philida.

L’émoi dans ma culotte se fait plus pressant. Je sens, sous le bébé, mon poing se resserrer encore sur l’épaisse ceinture. Ma culotte glisse vite. Je l’ôte entièrement et, d’un coup de pied, tente de la pousser de côté. Elle s’affaisse autour de mes chevilles. J’ai mal quand je me penche mais, poussant un grognement, avec ma main libre, je réussis à me défaire du tas d’étoffe en accordéon.

J’entends Philida, à une distance d’à peine quelques pas, dire : Je laisserai pas le *ouman* me chicotter.

Je me retourne vers elle. Je dois réfléchir. Je ne veux pas d’une dispute avec une *bladdy* esclave ici où tout le monde pourrait nous voir. Même ici au milieu des bambous denses, qui sait ce qu’on pourrait voir ?

Tournant la tête, je demande : Tu veux ton enfant ?

Vous pouvez pas faire ça, *ouman* !

N’en sois pas si certaine.

Le *ouman* me chicottera pas aujourd’hui, répète-t-elle, mais son ton est hésitant.

J’essaie de l’amadouer : D’accord, je ne te ferai pas tâter de ma ceinture aujourd’hui. Ce dont tu as besoin, c’est d’une trique. Agenouille-toi. Et tourne ton cul de ce côté.

Non !

À genoux, Philida. Aujourd’hui, tu vas prier avant que nous quittions cet endroit.

J’ai pas envie de prier.

Pour dire adieu.

J’ai pas besoin dire adieu. Le *ouman* doit poser sa ceinture.

Je n’en ferai rien.

Alors, je retourne à la rivière. Philida fait mine de retourner sur ses pas, vers la lisière du taillis.

Et ton enfant ?

Rendez-le-moi.

Tu devras venir le chercher.

Elle fait non de la tête.

Agenouille-toi, *meid*.

Ses lèvres tremblent. J’entends sa respiration propulsée en halètements brefs et vifs. Elle répète : Non.

Mais si. Je n’attendrai pas plus longtemps, *meid*.

Je suis plus votre *meid, ouman*. Ça fait longtemps.

Je lève mon bras libre, celui qui tient la ceinture. Mais j’interromps mon geste, je baisse le bras.

Très doucement, je répète mon ordre : A genoux, Philida.

Pourquoi, *ouman* ?

Ma culotte repose, froissée, à mes pieds. D’un seul coup de pied, je la repousse encore plus loin. Parce que tu vas nous quitter. Après aujourd’hui, je ne veux plus jamais te revoir. C’est la dernière fois.

Le *oubaas* peut pas faire ça. Frans me couche.

Tu as un sacré culot, *meid* !

Je le dirai à la *ouvrou* Janna.

J’ai le souffle coupé et, pendant un moment, reste sans voix.

Frans me couche, reprend-elle. Je suis sa femme, maintenant. C’est une mauvaise action, ce que *ouman* veut faire aujourd’hui dans cet endroit des bambous.

Furieux, je m’exclame : Quelle merde racontes-tu ? Tu n’es plus la Philida que tu étais avant d’aller à Stellenbosch.

Il y a longtemps, ma *ouma* Nella m’a raconté ce que votre *pa* a fait avec elle.

Je ne puis rien dire d’autre, les mots sifflent entre mes dents : Penche-toi, Philida.

Quand cette jeune femme se penche, ce n’est pas comme quand je suis au lit avec Janna. Comment expliquer ? La première fois que j’ai vu Janna, il était clair, même de loin, que cette femme avait de la fortune. À l’époque, elle était encore une de Vos, mais ce vieux bougre n’a pas fait long feu. Janna est une créature tout droit sortie de la Bible, plus grande que nature. Quand elle passe la porte d’entrée, et Dieu sait que la porte est large, elle occupe toute sa largeur. Si elle vous donnait un coup de poing, vous auriez l’impression de vous être cogné contre un mur. Je sais de quoi je parle. Janna ne connaît pas de demi-mesures, elle fonctionne toujours à pleine puissance. Si le moment est propice et qu’elle en a envie (ce qui est rare), quand elle est prête, c’est un véritable ouragan. Je suis menu : à côté de Janna, disent les gens, je ressemble à une souris sur un pain de sucre, à une barque sur l’océan déchaîné. Janna est un phénomène de la nature.

Philida est tout ce que Janna n’est pas. Quand elle s’est penchée devant moi, ma gorge s’est asséchée d’un coup. Soudain, chaque mot de la scène de la Bible sembla s’embraser sous mes yeux. En la voyant, je suis redevenu cheval, âne. Le monde paraissait tourbillonner autour de moi. Dieu sait combien de temps je suis

resté ainsi, ridicule, le cul à moitié à l'air. Mais il ne s'est rien passé. J'ai été incapable d'agir. À cause de l'image de Janna, que Philida m'a rappelée. Après un très long moment, elle s'est relevée sans croiser mon regard.

Maintenant, je veux mon enfant, déclare-t-elle.

Je lui tends le bébé encore enveloppé dans sa couverture. Elle le prend et le serre contre sa poitrine. Il produit un petit son geignard avant de se remettre à somnoler. Je pleure d'une rage impuissante.

Après une éternité, je me penche à mon tour pour remonter ma culotte en peau et pars douloureusement, à pas lents, trébuchant, battant en retraite comme un chien battu.

Au bout d'un moment, Philida me dépasse, sans m'adresser un regard. Je vois les bambous se balancer après son passage, puis se refermer derrière elle. Ensuite, elle disparaît.

Beaucoup plus tard, en sortant du taillis, trébuchant encore, j'avise Philida très loin, sur la rive de la Dwars, rentrant dans l'eau peu profonde de la rivière, son corps chatoyant au soleil.

Sur la berge, l'enfant se met à pleurer. Philida sort de l'eau et s'assoit à côté de lui, le prend dans ses bras. Elle ne se rhabille même pas. De là où je suis, l'enfant paraît plus gros, plus lourd qu'avant, et on dirait que sa mère cherche à l'étouffer avec la plénitude de ses seins. Elle ne lance pas un regard dans ma direction. Son corps scintille. Ni en raison du soleil ni parce qu'elle est mouillée, mais comme si la lumière de cette belle journée émanait d'elle.

Très lentement, j'enfile la *riem* de ma culotte autour de ma taille, mais sans prendre la peine de la fermer. Je la tiens mollement d'une main tout en tenant ma culotte de l'autre, et, vanné, vide, je me dirige vers la maison longue. Aujourd'hui, je le sais, aujourd'hui, je suis vieux. Je sais aussi ce que le SeigneurDieu doit ressentir, certains jours, quand il contemple notre monde et comprend que tout a été vain, un *bladdy* échec. Levant les yeux, je vois la rangée de palmiers qui, hauts et effilés, se balancent devant la bâtisse alors qu'il n'y a pas un souffle de vent, pas même une brise légère. Remontant lentement l'allée

jusqu’à la maison qui m’attend, je me retourne une fois de plus. Philida est rentrée dans l’eau, elle se lave, se récure. Comme si elle voulait s’arracher la peau.

IX

Au cimetière, Cornelis médite sur les trémoussements dans un lieu bien humide.

Sur le coteau, parvenu au petit portail vert du mur du cimetière, je décide d'entrer. Ma génération ne s'est pas encore véritablement enracinée ici. *Je suis un étranger dans une contrée étrangère*. *Oupa* Andries est mort à soixante et onze ans au Caab et nous l'avons enterré sur place. Je me souviens que, avant de déménager ici, nous allions fleurir sa tombe le dimanche après-midi. J'imagine que *pa* Johannes sera aussi enterré là-bas : compte tenu qu'il a déjà quatre-vingts ans. Ceux de mes enfants qui n'ont pas survécu sont restés là-bas : Pieterjie, Stefaansie et le petit sans nom. Ici, à Zandvliet, le petit Woudrien est le seul de ma famille à être enterré dans notre cimetière. Pour l'instant.

Je me tiens au milieu de tombes d'étrangers, des familles Du Toit, Van Niekerk, Joubert, Hugo, plusieurs de Villiers, et d'anonymes qui n'ont laissé sur terre que le modeste monticule de leur tombe. Une ombre passe entre le soleil de l'après-midi et moi : levant la tête, je vois Petronella. Ma mère. Cornelis, que fais-tu ici ? demande-t-elle.

Rien. Je suis là.

Où tu as été ?

Ce n'est pas tes oignons.

Au contraire, précisément, c'est mes oignons, Cornelis. Qu'est-ce que tu cherchais dans les bambous ?

Je ne cherchais rien du tout.

Tu cherchais peut-être pas mais tu as trouvé, rétorque-t-elle, me dévisageant avec un regard que je connais fort bien. Le regard qui me rend responsable de tout. Et que fais-tu ici au milieu des tombes ?

Je contemple l'endroit où, un jour, je viendrai trouver le repos, moi… et aussi mes enfants et les enfants de mes enfants.

Je crois pas que tu trouveras le repos ici. Tu as trop de fourmis dans le cul. Et tu connais même pas les gens qui sont enterrés dans ce cimetière.

J'aurai tout le temps de faire leur connaissance plus tard. Je m'acclimate lentement. Vois les noms sur les pierres.

Y a des tas de noms ici que tu connais pas et que tu connaîtras jamais. Et y a beaucoup de pierres sans inscription, pourtant c'est bien des tombes.

Lesquelles, par exemple ?

Y a des gens enterrés ici, dans ce coin, et dans celui-là, au fond, et partout, qui remontent à des centaines et des milliers d'années.

Quelle sorte de gens ?

Ma sorte de gens, des Khoe, des Bushmen. Quantité. Plus qu'on pourrait compter.

Tes gens, peut-être. Certainement pas les miens.

Les gens sont les gens et, quand ils sont cadavrés, ils appartiennent à tous. Ils sont de notre sang, le mien et celui de Philida.

Ça ne compte pas et tu le sais bien.

Ça compte, Cornelis, je sais ça aussi. Un jour, ils se lèveront et ils viendront réclamer leur dû.

Rien ici ne leur appartient.

Ce que tu crois qui est à eux et ce qu'ils savent que c'est à eux, c'est deux choses différentes.

Tu parles trop, Petronella. Tu viens toujours quand j'ai le moins besoin de toi.

Au contraire, Cornelis, je viens quand tu as le plus besoin de moi. Mais tu veux pas entendre. Alors que ce que je dis, tu *dois* l'entendre.

Je grommelle : J’ai rien à entendre. Mais mes yeux continuent de s’égarer au loin et, bien sûr, elle s’en aperçoit. Existe-t-il quelque chose quelque part dont elle ne soit pas au courant ?

Qu’est-ce que tu as fait avec Philida dans les bambous ?

Rien. Je grommelle encore et tente de m’éloigner, mais elle me retient.

Je sais ce que tu voulais faire, Cornelis.

Je n’ai rien fait, c’est la vérité, je te le jure. Laisse-moi tranquille, *ma*.

Je sais tout. Elle prend un couteau dans sa poche, un canif à peler que je lui ai donné il y a des années. Très petit mais très acéré. Comme un rasoir. Elle voit sans doute que j’essaie encore de lui fausser compagnie, mais elle bloque ma retraite.

Grognon, je lui demande : Qu’est-ce que tu as, aujourd’hui ? Je te dis que je n’ai rien fait à cette esclave.

Si tu as rien fait, c’est peut-être que tu peux plus rien faire, et pas parce que tu as pas essayé. Elle se met à aiguiser tranquillement la lame de son canif sur la paume de sa main. Tu as vu comment tes manœuvres extraient le noyau des abricots quand ils veulent les faire sécher ? Écoute-moi bien. Si tu essaies encore de toucher à Philida, je t’attrape par les couilles et je te les extirpe, belles, pleines et lisses. Je plaisante pas.

Je gronde : Tu t’es levée du pied gauche aujourd’hui, *ma* Petronella.

Je fais que t’avertir, continue-t-elle. Très doucement, sa voix rentre à l’intérieur, comme un chat qui rétracte ses griffes. Je vais t’arracher les couilles. Je suis ta mère. Est-ce qu’on se comprend, toi et moi ?

Après une longue pause, je réponds, posément : Je comprends, *ma* Petronella.

C’est un sujet qu’elle a déjà évoqué, et je sais qu’elle y reviendra. En plein jour, on peut s’en débarrasser comme d’un cram-cram sur une culotte en velours côtelé. Mais, la nuit, ça revient me hanter. Alors, je vois les gens de ces vieilles tombes se lever, bataillant pour sortir, encore couverts d’herbe et de fourmis mortes et de Dieu sait quoi, ils en ont dans les cheveux, sur les sourcils et dans les narines, et je les vois venir des monts et des vallons, pas par deux ou trois ou même par petits groupes, mais par centaines et par milliers, des montagnes, des

falaises, de partout sur les plaines poussiéreuses, des fourrés, des *kloofs* de cette vaste contrée, tous les morts qui ne peuvent reposer en paix dans leur sépulture, qui continuent de vivre invisibles parmi nous, qui sont nés ici et qui sont morts ici et qui ne nous laisseront jamais en paix. Je ne veux rien savoir d'eux, mais je ne peux m'en débarrasser ni les ignorer. Ils affluent autour de moi, murmurent à mon oreille et se pressent contre moi : je suffoque. Je ne sais plus ce qui se passe dans ma tête.

Avant d'emménager à Zandvliet, tout allait si bien. Ma vie paraissait ordonnée et prévisible. J'étais un homme prospère. J'avais fait un beau mariage. Mes enfants grandissaient, destinés à prendre la relève. Le commerce de la vigne était florissant. J'eus douze, puis quatorze, puis dix-huit esclaves et, plus tard, trente, quarante, au fur et à mesure que l'exploitation s'accroissait. Mais aujourd'hui ? La seule chose qui s'accroît désormais, c'est ma dette. Depuis que nous avons emménagé ici, le prix du vin a chuté, il baisse régulièrement d'un mois sur l'autre. On ne peut plus se fier à rien. J'ai dû me mettre à emprunter à ma famille, à des voisins, à des amis. Même à la vieille Petronella. Trois cent cinquante rixdollars. Vingt-cinq livres en monnaie d'aujourd'hui. Si cela continue, je n'aurai même plus un éclat de poterie pour me gratter le cul. Et puis ? Il y a plusieurs semaines, j'ai assisté à la vente aux enchères de la propriété de Kobus Coetzee à Klapmuts. J'ai vu le bailli, documents à la main, passer de pièce en pièce, vendre un objet après l'autre, la foule à ses talons comme une meute de hyènes ou de vautours autour d'une carcasse. Buffets. Lits. Bidons de lait. Tapis. Tonneaux. Chevaux. Moutons. Peaux tannées et lanières. Grand Dieu, tout. Je les ai regardés tout prendre, exposer ça sous la pluie et procéder aux enchères, après quoi tout a été emporté sur des charrettes. Ce pauvre vieux crétin. Ce soir-là, j'ai eu une sorte de vision : ce n'était pas un rêve, j'étais éveillé, j'ai vu ça en plein jour, j'ai vu les vautours fondre sur moi, ici à Zandvliet. Bientôt, il ne reste plus rien à récupérer : *étranger parmi des étrangers*, comme il est écrit dans la Bible. Est-ce pour en arriver là que grand-père Andries est venu ici, après une longue traversée depuis Woerden en bateau ? Pour être enterré dans les pierres et la poussière ? Même au cimetière,

ces sombres inconnus s’emparent de tout. Tout ce qui nous reste, en fin de compte, c’est notre fosse, la tombe que j’ai creusée afin que mes ossements y soient conservés. *Parmi des étrangers*. On dirait que le Jugement dernier approche. Nous essayons de le repousser, d’oublier. Nos efforts sont des pets contre la tourmente.

Je ne suis plus tout jeune. Soyons franc. Je vieillis. Cela se ressent moins dans ce qu’on fait, d’ailleurs, que dans ce qu’on ne fait plus. Même se pencher pour lacer ses souliers quand on se lève, le matin. C’est dans le dos, dans les os. Je regardais *pa* Johannes vieillir et je me disais : Non, au diable, je ne deviendrai jamais un vieux comme lui. Je n’ose en parler à personne. Pas même à Janna. Surtout pas à Janna. Elle serait sans doute la seule qui apprécierait. Parce qu’elle n’aurait plus à rouler de côté, la nuit ou tôt le matin, quand, rarement, l’envie me prend. À une époque, j’éprouvais constamment du désir. Je tenais ça de mes ancêtres. Grand-père Andries et ses treize enfants. Tout était bon pour lui, sauf un foutu lièvre, peut-être : et encore, seulement parce qu’il détalait trop vite. Mais moi ? Aujourd’hui ? Je ralentis de jour en jour.

Le pire, c’est encore avoir envie et ne plus pouvoir. Certaines nuits, je me meurs de désir, mais non, je ne peux rien faire. Dieu est un gars foutrement pervers. Le désir qu’il déverse en nous est pire que tout : il nous chevauche sans selle. Et puis, il nous donne cette chose entre le cul et les couilles : la glande des vieux, comme l’appelle Petronella. Je pourrais comprendre si ça vous tombait dessus quand on est vieux et décrépit. Mais pas alors qu’on a encore toute cette sauvagerie en soi, alors que la concupiscence vous tiraille encore. Les seules occasions où elle s’éveille encore en moi, c’est quand je vois une jeune femme comme Philida. Janna ne sert à rien de ce point de vue. Elle est devenue une vieille vache sans lait qui vous tape dans les couilles quand vous essayez d’en extraire un peu d’elle. Et c’est la dernière personne avec qui je pourrais évoquer le sujet. Elle se contenterait de dire : Bien, c’est tout ce que vous méritez, c’est l’œuvre de Dieu. Alors, il m’est arrivé d’aller chercher conseil auprès de la vieille Petronella. Il n’y a rien qu’elle ignore. Dommage qu’elle n’ait plus sa force d’antan. Mais du moins peut-elle proposer des remèdes. Elle me faisait

boire une infusion de gousses d'ail dans du dulcis blanc. Et, à défaut, du miel avec une pincée de salpêtre et un peu d'alun. Ces concoctions n'ont aucun effet sur le contrôle de la queue, qu'elle soit pendante ou dressée, mais ça facilite les choses quand on urine, ce qui n'est pas négligeable. Ce qui aide, pour encourager le vieux bâton à se redresser bon gré mal gré – jamais pour bien longtemps mais, dans mon état, n'importe quoi est mieux que rien –, c'est faire cuire un œuf d'autruche sur une termitière jusqu'à ce qu'il devienne marron, puis le moudre et verser dessus de l'eau bouillante. Ou des grains de café non torréfiés infusés dans de l'eau bouillante. C'est suffisant pour aider la vieille chose à se trémousser un instant dans un trou bien humide. Pas à la hauteur du plaisir tout en grognements que la vieille Hamboud prend dans son trou fangeux, mais du moins cela remémore brièvement un vague souvenir de ce qu'on était au temps de notre gloire. Je suppose que, dans la durée, on doit se satisfaire de vivre avec un désir tari.

C'était l'époque où j'ai le mieux compris *pa* Johannes. Quand il ressentait le besoin de vider son sac, il discutait souvent avec moi. Plus tard, quand il a été torturé par sa conscience, il racontait même les périodes où *ma* Magdalena était censée être indisposée : à savoir qu'elle lui refusait l'accès de sa couche alors qu'il en ressentait le besoin. De longues périodes, des mois, parfois des années. Le seul remède, car il craignait le Créateur, était de demander conseil au Seigneur, et de suivre l'exemple d'autres dévots de la Bible, comme le père Abraham : si son épouse ne pouvait ou ne *voulait* pas (comment savoir ?), *pa* Johannes profitait des services d'une domestique pour assouvir ses besoins. Tout particulièrement Petronella, qui, dans sa jeunesse, était une splendeur, et connaissait tous les secrets du cœur et de la chair. Si je le comprenais correctement, il commençait toujours par lui ordonner de s'allonger, puis il s'agenouillait entre ses jambes pour demander au Seigneur sa bénédiction et, en fin de compte, se précipitait en avant pour terminer la prière en joignant l'acte à la parole. Il est fort probable que j'aie été conçu ainsi, à l'instar de deux ou trois de mes frères et sœurs. Nous n'avons jamais su lesquels, car les rejetons étaient immédiatement réclamés par la famille et élevés par *ma* Magdalena comme s'ils

avaient été siens. Petronella les avait tous en nourrice, car elle avait énormément de lait, mais, aux yeux du monde, *ma* Magdalena était la mère. C'est ainsi également que les choses apparaissent dans les registres du gouvernement, aussi bien que dans le registre de *pa*. Pour montrer ma reconnaissance, en temps voulu, je me suis occupé de l'affranchissement de Petronella. Un homme doit apprendre quand et comment témoigner sa gratitude.

Comparé à *pa* Johannes, j'eus la tâche facile car, les premières années, je n'acceptais pas que Janna se refuse à moi. Mais, plus tard, elle est devenue de plus en plus difficile, raison pour laquelle j'ai découvert le sens du désir vain. C'est ce que le Seigneur récolte en nous installant sur des terres fertiles comme celles-ci, on pourrait dire dans un jardin où les fruits du Bien et du Mal sont pléthore : qu'il ne se plaigne donc pas, après les faits. Il devrait endosser ses responsabilités, comme un homme.

Moi, je pose la question : comment peut-on exiger de moi de ne point regarder et de ne point toucher une *meid* désirable comme Philida, alors que je suis la proie d'un désir tari ? Dans ces moments-là, il reste encore (parfois) quelque chose de vaguement dressé dans ma vieille carcasse. Je peux très bien l'empoigner, lui faire mal, la frapper, la faire gémir, la faire se tortiller. Un souffle de vie terne chatoie encore dans la chair brûlante et flasque. C'est ce à quoi ça se résume, hormis, à l'occasion, dans mon sommeil. Mais, même lorsque je me réveille, il est souvent trop tard et je n'ai le temps que de sentir le bâton rapetisser sous mon toucher. Il a perdu toute capacité à se tenir droit correctement. Mais il se *rappelle*. Oh, mon Dieu, qu'il se rappelle ! Le Vieux Cyclope n'oublie rien. Dans sa tête bleuâtre est enchâssée la mémoire.

C'est alors que j'ai besoin d'un remède. Quelle créature terrifiante, sordide, charnelle que l'homme ! Dans la plénitude de sa virilité, il peut tout faire mais, vers la fin, il est tristement inutile. C'est, dit-on, ce que signifie le fait d'avoir été créé à l'image de Dieu. Le même Dieu qui a ordonné à Abraham de trancher la gorge de son rejeton. J'imagine parfois que, peut-être, tel était le remède qui lui permit de se tenir droit, sur l'autel où l'enfant était dénudé.

Et cela empire avec tous les soucis qui m'assaillent. Le vin, le vignoble, le gouvernement qui décide combien il paiera notre récolte, moins chaque année. Qu'adviendra-t-il de nous ? Un Jugement dernier est déjà sur nous. Quand je souffre d'insomnies, j'imagine le pire. Ce à quoi je pourrais être obligé d'assister, moi, avec mon membre desséché ; des inconnus piétineront ma propriété afin de s'emparer de tout ce que j'ai accumulé au fil de ma vie, pour l'emporter, l'emporter par charretées entières – plus rien. Ne me laissant que mon désir nu sous les yeux d'un Dieu vengeur. Banni, proscrit, accablé de douleur, de sécheresse et de souffrance.

Or c'est le moment que mon propre fils, Frans, choisit pour coucher avec Philida et engendrer avec elle une couvée de morveux. Alors que je n'arrête pas de lui répéter que ce dont nous avons besoin, ce sont des fonds, pas des enfants. M'accorde-t-il la moindre attention ? Il mérite d'être puni. Aujourd'hui, je ressens l'envie de m'étendre sur elle comme les fils de Dieu sur les filles des hommes dans la Genèse. Pour la première fois depuis je ne sais plus combien de temps, j'ai réussi à voir se dresser mon bâton. Face à cette donzelle élevée par Petronella. Comme Johannes Brink plus tôt face à ma mère. Parce que ce sont des esclaves. La seule chose à laquelle nous puissions nous raccrocher, c'est Dieu. Mais lui aussi montre des signes de faiblesse. Il s'est détourné de nous. Tout ce à quoi nous pouvons encore nous fier, je crois, c'est notre terre. Or elle trouvera bien un moyen de nous châtier. Ne vous y trompez pas. Depuis notre arrivée à Zandvliet, tout a commencé à péricliter. Peut-être aurait-il été préférable de ne jamais emménager ici. Mais si je ne peux même plus croire à cela, alors, que me reste-t-il ?

X

À propos d’une corde de gibet et d’une enchère dans le taillis de bambous.

Qui se soucie encore d’écouter le *ouman* ? À mon tour à parler. Il se passe des choses terribles depuis moi alléeà Stellenbosch et revenue à Zandvliet, et le vieux bouc a voulu moi forcer à mettre à genoux dans le bosquet de bambous. Quand j’étais là-bas dans l’ombre épaisse, je songe : JésusDieu, ça doit être le pire qui peut arriver à une femme. Ça peut même être pire qu’être pendue. Impossible pas penser au jour où il fait venir les deux jeunes esclaves de l’Ormarins pour les faire coucher moi sur le banc de flagellation sous ses yeux, avec son *sjambok*. Ce jour-là, je veux mourir. J’ai déjà l’enfant de Frans en moi. Qu’est-ce qui peut être plus horrible ? Malgré tout, quand on pense, ça fait partie du monde où qu’il vit. Toutes les histoires que le vieux bouc lit dans son satané Livre, soi-disant parce que ça nous fera du bien. Mais, si vous me demandez, elles servent juste à l’exciter pour qu’il peut faire ça avec la *ounooi*. Cette Bible est un méchant livre. À commencer par Adam dans le Jardin : c’est un *baas* et un donneur de noms à toutes les choses vivantes et rampantes. Mais Adam est pas assez bien pour Dieu, alors il envoie Ève pour faciliter à lui la vie. Tout ce qu’il veut, c’est une femme où qu’il peut enfoncer sa chose et c’est le SeigneurDieu qui la fait allonger et ouvrir ses cuisses pour lui. Voyez ce qui arrive ensuite. Lot et ses deux filles. Pas une qui a été avec un homme avant. Voyez leur père. Il les jette dehors pour tous les hommes les prennent dans la rue. Et plus tard ces mêmes filles le soûlent pour pouvoir coucher avec lui. Et ça continue, avec la

femme Tamar et l'homme Judas, et celui qu'on appelle Onan, qui couche sa belle-sœur mais il répand ensuite sa sève sur la terre parce qu'il veut pas lui donner d'enfant. Jusqu'au bon roi David : il fait tuer un autre homme pour pouvoir coucher sa femme. Sacrée troupe de païens. Ça me fait réfléchir à deux fois quand je pense à SeigneurDieu lui-même. C'est ces histoires que le vieux bouc nous récite tous les soirs à la prière. Et presque chaque fois, c'est l'histoire d'une femme qui se prend un bâton dans sa partie gluante.

Ça continue pareil pareil et, maintenant, on dirait que c'est mon tour. J'ai pas moyen m'en sortir. Tout ce je suis bonne, c'est tricoter, mais le tricot me mène à quoi, moi ? Tout le monde dit : T'es pas seulement une fille de ferme, t'es une tricoteuse. C'est bien *quelque chose*. Alors, je vous demande. Qu'est-ce que c'est : *quelque chose* ? Ça m'aide quand je suis grosse des enfants à Frans ? Ça m'aide au tout début, quand je lui répète : D'accord, je m'allonge avec toi, mais alors tu dois promettre affranchir moi ? Ça m'aide, l'autre jour, quand le vieux bouc veut mettre moi à genoux pour glisser sa trique en dedans de moi ?

Je me rappelle quand *ouma* Nella m'apprend à tricoter. Elle commence simplement le premier rang de mailles et me montre : pique, passe par-dessus, à travers, et fais glisser. Le tricot s'allonge, s'allonge, comme une langue mais, comme *ouma* Nella est occupée ailleurs dans la ferme, je continue. Après un moment, la langue devient tant longue, elle court jusqu'au pas de la porte, mais je continue. Jusqu'à *ouma* Nella revient vers la fin de l'après-midi et elle éclate de rire. Qu'est-ce qui y a de drôle ? Personne m'a jamais montré comment rabattre, seulement pique, passe par-dessus, à travers, et fais glisser et, quand je commence quelque chose, j'abandonne pas si facilement. Mais *ouma* Nella rit tant qu'elle finit par en pleurer.

Je demande : Pourquoi tu ris ?

Ooohoo ! Mon enfant, je te vois finir au gibet un jour, je te le dis. On dirait tu tricotes une corde.

À ce moment-là, j'ai failli renoncer. Mais, après un bout de temps, je m'y remets et *ouma* Nella m'apprend à rabattre. J'ai fini par bien aimer le tricot. Faire quelque chose de mes mains et voir la chose progresser et prendre forme et

devenir autre chose que ce que c'était avant. Une longueur de laine démêlée et filée et enroulée. D'abord, c'est que de la laine, mais elle se transforme entre tes doigts, elle devient quelque chose qui pourra te tenir chaud, l'hiver. Ça ressemble à parler : prendre des tas de mots et les réunir comme des mailles sur une aiguille et, tout à coup, tu te retrouves à dire ce qui était pas là avant. C'est une espèce de magie dans ta bouche, comme entre tes doigts. On peut dire *chat* ou on peut dire *chien*, et puis on peut faire asseoir le chat ou attraper un papillon, ou bien on peut faire que le chien mord, et puis s'arrête de mordre, n'importe. Et on peut dire : *Regarde, c'est un papillon*, et soudain le papillon est là, même si y a pas un papillon nulle part. On le fait *apparaître*. On peut faire des papillons toute seule dans la maison longue, dans la chambre de *ouma* Nella, ou la nuit, n'importe où, n'importe quand. Ou, quand *ounooi* t'en fait voir de toutes les couleurs, tu peux dire : *Il y a une tique*, et faire que cette tique la mord où, comment et quand tu veux, et *ounooi* comprendra même pas pourquoi tu ris. Elle se grattera, c'est tout. Ou, quand le vieux bouc te roue de coups, tu peux dire : Eina, *c'est douloureux !* Mais tu peux choisir aussi à dire : *Non, ça fait pas mal.* Ou encore : *Je coulerai pas des larmes, même si il me tue*. Et, aujourd'hui, je peux dire : *Ce* blarry *vieux peut rien faire à moi et il essaiera plus jamais de me coucher. Et je l'appellerai plus jamais* oubaas.

À dire vrai, j'avais déjà oublié le jour que j'ai tricoté la longue langue en laine. Je me suis seulement rappelé le jour que le vieux bouc nous mène au Caab pour nous voir comment ils pendent ce pauvre bougre Abraham et je me fais dessus. Parce que c'est affreux à voir, mais, même si c'est déjà effroyable de voir, aussi parce que soudain je me rappelle ce que *ouma* Nella a dit sur la corde en laine que je m'ai tricotée à moi-même pour le gibet. J'oublierai plus jamais, jamais. Porter ma mort sur moi tout le temps et partout que je vais. Ça doit être la raison que je continue de tricoter. Pas pour que l'histoire du gibet devient réalité, mais pour la repousser loin loin.

Le tricot a toujours été en moi. Ça commence quand *ouma* Nella m'apprend la première fois à monter des mailles, jusqu'à les rabattre. Puis mesurer pour être sûre que le gilet, la veste, ou quoi que c'est, ce sera à la bonne taille. De l'épaule

à la première rangée de mailles. Être sûre qu'il ira bien, pas trop lâche, pas trop serré. Apprendre tous les différents points. D'abord le point mousse. Puis le point de croix et le point de feston et le point de tige. Tous les points à la fois. Pas seulement un à la fois. On apprend à les mêler. Comme on fait le point de jersey. Ou les côtes. Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Il y a un moment et un lieu pour chaque. On apprend à les tricoter à tour de rôle, comme je fais la plupart du temps. Jusqu'aux côtes de l'encolure, pour s'assurer qu'elle ira bien. Après une autre période d'apprentissage, on apprend les torsades. Un rang passé au-dessus d'un autre ; torsades verticales ou torsades croisées. Dans ce cas, il vaut mieux des aiguilles plus fines, ça resserre la maille. On prend toujours du bambou pour faire les aiguilles, ça marche si mieux. Et il y a beaucoup de bambous à la ferme. J'aime aller les ramasser au taillis. Au bout d'un moment, *ouma* Nella m'a montré l'assemblage et les revers. Comment choisir le bon point avec, souvent, une laine plus fine. Et, bien sûr, tout le temps, elle m'apprend à corriger les erreurs. Au début, mes doigts sont encore gourds et j'en fais à tout bout de champ, tout le long. JésusDieu ! Mailles perdues, rangs de travers et irréguliers, rangs tricotés trop serrés ou trop lâches. Récupérer les mailles perdues. Retricoter là où elles commencent à se défaire. C'est comme le sommeil, elle dit toujours *ouma* Nella. Si tu te fatigues trop, ta tête se défait comme un tricot. Tu dois bien dormir pour apprendre à reprendre les mailles et à les tricoter à l'endroit. Après, on apprend les tresses, les coutures et, bien sûr, les boutonnières. Rabattre, et c'est fini. Et ainsi de suite, il y a toujours du nouveau à apprendre.

Il vient un temps où je me lasse à tricoter les mêmes points tout le temps. Je me demande comment ça serait d'essayer quelque chose de totalement différent. Disons des mailles à l'endroit puis quelques-unes à l'envers, un point de jersey ou deux, quelques points mousse ou encore plus différents, ensuite, on en tricote ensemble quelques-uns, et enfin mélanger certains des premiers, et on répète ça sur plusieurs rangs avant qu'on passe encore à du nouveau. Sûr, ça signifie bien tout prévoir, pour éviter les catastrophes. Il faut savoir comment les rangs vont se frotter aux autres autour, alors il faut prévoir chaque rang, et puis chaque série

de rangs, ensemble et séparées. Au début, ça fait mal à ma tête et mes yeux brûlent, surtout le soir à la lueur de notre bougie au saindoux. Mais petit à petit je m'y suis faite. Surtout après que j'explique à *ouma* Nella mes envies, et elle me conseille. D'abord, toutes les deux ensemble, elle et moi, et plus tard seule, je travaille dur pour faire mes propres modèles. Au début, problèmes problèmes. *Ouma* Nella répète que je perds mon temps et celui des autres, mais je continue. Pendant des jours, des semaines, des mois. Je prévois mes modèles, je dors pas, je pense à quoi faire, et, le jour, je suis mes pensées de la nuit. Puis mon premier maillot est fini. Un d'enfant, pour voir à quoi ça ressemble. Il est vraiment joli, même si c'est moi qui le dis. *Ouma* Nella dit pareil.

J'annonce que je veux le montrer à la *ounooi*. Lui demander à ce qu'elle pense.

Vaut mieux pas, répond *ouma* Nella. Je me fie pas à cette vieille vache.

Comme toujours, elle a raison. Mais j'ai trop envie le montrer à quelqu'un, mon petit tricot, alors, au lieu d'écouter *ouma* Nella, je le porte direct à la *ounooi*.

Quand j'arrive, elle baratte le beurre, qu'elle le prépare toujours elle-même, elle laisse pas de mains sales gâcher son beurre frais. Si elle garde pas ses mains boudinées dessus, il devient trop dur ou il reste trop liquide, trop salé ou trop insipide. Oui ? qu'elle demande. Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce que tu veux ?

Je suis juste venue montrer une chose à la *ounooi*.

Soit, montre et va-t'en, ne me fais pas perdre mon temps avec tes âneries. Quelle bêtise as-tu encore faite ?

C'est un maillot pour l'un des enfants. Pour Alida ou un autre, je pense.

Elle jette un coup d'œil et demande : Damnation, qui t'a demandé de tricoter un maillot en cette saison ?

Personne, *ounooi*. J'ai fait ça seule et sur mon loisir à moi.

Tu n'es pas censée avoir du loisir. Qui t'a appris ?

Personne, *ounooi*.

Crois-tu que nous avons assez de temps dans cette maison pour le gaspiller à des bêtises de ce genre ?

Je pense que c'est un joli maillot, *ounooi*.

Écoute-moi, *meid*. Tu n'es pas ici pour penser. Tu es ici pour travailler et faire ce que nous t'ordonnons de faire.

Oui, *ounooi*, mais…

Ne réponds pas. Pour tout le temps que tu as perdu, apporte donc ma *riem*.

C'est pas juste, *ounooi*. J'essaie simplement de…

Simplement ci, simplement ça, c'est tout la même merde. Apporte-moi ma *riem*, te dis-je.

Elle m'a chicottée jusqu'à je peux plus tenir debout.

C'est pas encore la fin. Parce que, après, j'ai dû défaire tout le tricot sous ses yeux jusqu'il en reste plus rien. Rien. Je vous le dis. J'ai coulé des larmes et des larmes. Or ça, la *ounooi* supporte pas non plus. Alors, elle m'a encore chicottée. Et elle crie : Parce que tu as la tête si dure, et que tu es récalcitrante, pas de dîner, tu n'auras rien à manger. Que ça te serve de leçon.

Heureusement, dans sa chambre, *ouma* Nella me donne un quignon de pain et un bol de lait. Ce soir-là, je finis par m'endormir parce que j'ai tant pleuré. Une des fort rares fois, parce que couler des larmes est une chose que je fais *sommer* pas facilement.

Mais j'arrête pas de tricoter. Frans aime regarder moi et il aime moi lui montrer. Je lui apprends même à lui comment on tricote certaines mailles. Il se débrouille pas mal. Mais ce qu'il préfère, c'est jouer enchères-enchères avec moi. D'abord, il m'apprend, car il va souvent au Caab avec le vieux pour se familiariser avec les enchères. Quand il revient à chez nous, il me montre. Dans le taillis de bambous. Quoi qu'on veut faire, c'est toujours le meilleur endroit. Souvent il est le commissaire-priseur ou l'acheteur, ou les deux à tour de rôle. Je suis l'esclave qu'on vend. Je dois ôter mes habits et je dois me tenir toute nue debout sur un billot pour tous les acheteurs peuvent bien me voir. Frans annonce d'une voix haut perchée et chantante. *Mijne heeren*. Messieurs. Il y a, d'ordinaire, que des hommes aux enchères. *Mijne heeren. Voici une jeune*

esclave. Veuillez la regarder. Je dois ouvrir la bouche pour eux inspectent ma langue, mes dents. Mes mains, mes pieds. Et puis on revient aux mains pour montrer à ces messieurs tous mes doigts un après l'autre. Alors, il leur raconte que je tricote. Toutes les choses je connais moyen avec mes doigts effilés, il explique fièrement toutes les choses que je connais tricoter et coudre. Et la valeur d'une fille comme moi pour l'épouse du fermier, plus que de l'argent ou du corail. Je sais pas ce que c'est, le corail.

Quand il en a terminé avec les doigts, il peut commencer les enchères vraiment. La partie que j'aime pas, c'est quand il veut moi pencher pour montrer mes fesses et ce qu'il y a entre. Puis quand il me fait me tourner pour pouvoir m'ouvrir avec ses doigts.

Jusqu'à je me lasse et demande à lui arrêter le jeu. Un jour, je descends du billot et je lui dis tout net : Ça suffit, maintenant. Maintenant, c'est ton tour d'être esclave, et je suis le *baas*. J'aime ça. Ôte ta chemise. Descends ta culotte. Et bouge ton cul, le *baas* a pas de temps à perdre.

Comme il proteste, je le frappe avec la *kierie*. *Mijne heeren*. Regardez bien ce beau jeune homme. Ses yeux. Ses deux yeux sont si perçants, ils voient un *duiker* à trois jours de distance, et ils brillent dans le noir. Il voit si le gibier vient de derrière. Et regardez ces oreilles. Permettez-moi à vous dire, *mijne heeren*, qu'il entend à cent pas un caméléon tourner vers vous son œil gauche. Observez-le bien. Ces deux bras sont sans doute maigres mais forts. Ces jambes pas exactement des troncs d'arbre mais elles courent aussi vite qu'un *ribbok*, d'un lever du soleil au prochain. Regardez-le par-devant. Regardez-le par-derrière. Regardez toutes ces dents. Ces dents sont bonnes à mâcher des pierres. Je fais tourner Frans sur lui beaucoup de fois, je leur dis de bien le regarder, je leur montre tout. Je lui écarte les doigts. Je leur montre les plantes de ses pieds. Je le force à se pencher. Examinez-le de près, *mijne heeren*. Ensuite, je leur montre encore de devant. Quand j'en arrive à sa petite chose, elle est déjà levée comme un bâton. Je lui fais ce qu'on fait toujours quand on va ensemble dans le taillis de bambous. Regardez encore. Cette chose sait se dresser comme un fusil à éléphant. C'est une affaire, *mijne heeren*, et l'homme qui l'aura, il a plus encore

que tout ce qu'on peut voir ici. Car ce garçon-enfant est un malin. Il sait lire et écrire. Il sait faire tout ce que vous ordonnez à lui. Vous trouverez rien de mieux dans tout ce Caab à nous. Le Caab des tempêtes. Le Caab de Bonne-Espérance. Le Caab De Tout Ce Que Vous Pouvez Espérer Dans Ce Vaste Monde. Il s'appelle François Gerhard Jacob Brink, mais on l'appelle Frans, pour faire court. Qui débutera les enchères ?

Tous ces jeux d'enchères remontent à des années. Aujourd'hui, on a plus le temps de jouer. Le monde nous a rattrapés. Aujourd'hui, une chose fort réelle nous attend. Quand tout le reste est terminé, voilà ce qui nous reste, on est dans la charrette sur la route du Caab, c'est l'heure d'agir si on veut quitter Zandvliet pour de bon. Aujourd'hui, il faut épargner nos pieds, pour que j'ai l'air en forme si des gens sont intéressés par l'achat d'une jeune esclave. Tout comme Frans et moi, on jouait, sauf qu'il y a plus de jeu-jeu maintenant.

C'est moi en personne qui avertis le vieux qu'il est temps maintenant moi partir. Plus rien me retient à Zandvliet. Je refuse être vendue comme un bœuf ou une chèvre à un fermier du haut-pays, tout là-bas au nord. Le SeigneurDieu seul sait ce qui m'arrivera là-haut, loin de tout, loin des miens, de mes amis, de moi. Si c'est ce qui doit arriver, je préfère me trouver un nouveau *baas* au Caab.

Fort bien, alors, grimpe dans le chariot.

XI

Dans lequel Philida et ouma *Petronella vont au Caab, où elles rencontrent une femme qui exploite un domaine avec des esclaves.*

On va donc au Caab. Moi, avec Willempie et aussi la petite Lena, parce que je veux pas laisser mes enfants derrière. Et *ouma* Nella, parce qu'elle insiste : elle veut venir aussi.

On voyage avec les fûts de vin nouveau, en chariot, car, cette fois, on doit ménager nos pieds. Si je veux du travail, je dois avoir l'air frais. C'est comme un gros rocher que je transporte en mon moi depuis le moment où on a quitté la cour de Zandvliet, où j'ai vu Frans au milieu des autres gens qui attendaient là, Frans, si grand, avec ses cheveux blonds presque blancs, si maigre. Seule *ounooi* Janna manque, elle est si grasse, le Diable l'emporte.

Les enfants comprennent pas ce qui se passe et, d'abord, la course leur plaît. Mais, au fur et à mesure, ils se lassent et je vois que le vieux a le cul qui le démange. C'est une longue affaire, ce voyage, comme tricoter la langue de laine y a tant d'années, mais je me débrouille, pas de souci, et, dès le troisième jour, je peux rabattre. Le vieux pense d'abord qu'on peut s'arrêter chez son frère, mais la maison est pleine de visiteurs et de parents, alors on doit s'installer chez des gens qui étaient autrefois ses voisins ; *ouma* Nella, moi et les enfants, on trouve tout près de Boere Plein un logis où elle connaît encore des esclaves. Elle apporte une lettre du vieux pour être sûre que personne nous racontera de merde. Mais c'est tout de même pas facile. Tout le monde se détourne de nous. Il y a pas

de travail, qu'ils nous disent à tour de rôle. Y en a des qui lancent les chiens contre nous et, dans une résidence, je me fais mordre au mollet. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'on a besoin d'autres esclaves ? C'est que des dérangements, des problèmes et de l'argent jeté par les fenêtres.

Ailleurs pareil pareil. Plus tard, on trouve une femme qui assaille *ouma* Nella de questions, encore des questions, toujours des questions : est-ce que je peux tricoter ci et ça et puis quoi encore ? Je comprends qu'elle connaît son affaire et elle a l'air d'une femme de bien. Mais voilà qu'elle avertit : Une chose, tout de même, je veux pas de cris de morveux dans ma cour. Tu devras laisser tes enfants chez toi quand tu viendras travailler ici.

Mon à chez moi sera où mon travail sera, *nooi*. Si mes enfants peuvent pas venir, alors je peux pas venir non plus.

Là, elle s'emporte. Les gens de votre espèce, vous voulez toujours tout, comme si on était les esclaves et vous les *baas*. On vous donne le petit doigt et vous nous prenez le bras. J'ai besoin d'une tricoteuse, pas d'une portée de bons à rien qui nous boufferont tout. Ouste, va rôtir en enfer.

C'est pareil dans une autre maison. Ensuite, c'est non, non et encore non partout où on va, *ouma* Nella et moi. Le lendemain, c'est la même histoire. Le troisième jour, le vieux jette à la figure de *ouma* Nella : Écoute, Petronella, tout cela dure trop. Il est temps de rentrer à Zandvliet. Je ne suis pas homme à attendre que tout tombe tout cru, tu le sais.

Accorde-nous un autre jour, Cornelis, dit-elle (elle l'appelle comme ça quand y a personne autour). C'est tout ce qu'on demande.

Demande à mon cul, oui !

Le cul de personne. Si tu veux te débarrasser de l'enfant, fais-le avec les formes, sinon tu auras affaire à moi.

Je crois que le vieux comprend parfaitement ce qu'elle veut dire et ça lui cloue le bec.

Le lendemain, *ouma* Nella et moi, on est dans les rues même avant le chant du coq. D'alors jusqu'à la nuit tombée, on parcourt toutes les rues du Caab sans en manquer une. *Ouma* a décidé c'est la bonne façon à s'y prendre. On commence

au vieux château près du rivage. Sur la promenade toute proche, il y a chambardement, alors qu'il fait encore noir, parce que c'est jour de marché. Toute la nuit, les fermiers apportent des montagnes de fruits et de légumes, toutes les denrées imaginables, en tas si hauts qu'on pourrait même pas se les représenter. Pas seulement des fruits et des légumes, mais tout ce qu'on fabrique dans le monde entier. Du pain, du sucre, du riz, du café, des épices des comptoirs hollandais si loin d'à chez nous, même d'une contrée qu'on appelle Amérique, des allumettes et des jouets en bois sculpté d'Allemagne, des grands et des petits *karosses* de l'intérieur du pays, toutes les laines, les étoffes, les *doeks*, la mousseline qu'on peut rêver, des fourrures de castor et du coton jaunâtre, et plein de nourritures différentes dans des gros flacons, des pots et des pichets ; du gingembre confit et séché, des citrons, des oranges, des dattes, des litchis, du tamarin. Et quantité de choses qu'on voit point tous les jours : houblon, agar-agar, carreaux lisses de fenêtres, blanc de baleine et bougies à la graisse de baleine. Des objets transportés par bateau, attaqués par l'eau de mer, vendus fort bon marché, des animaux vivants personne a jamais vus avant, des veaux, des agneaux mal formés, avec cinq pattes ou trois yeux ou aucun. Y a même à ce marché des chevaux, des bœufs et des moutons. Comme si n'importe qui peut vendre ou acheter n'importe quoi venu du monde entier.

J'aimerais y rester bien plus longtemps, mais *ouma* Nella me prend la main pour faire moi avancer. À l'angle de Heerengracht et de Strand Street, elle montre la boutique d'un Charles Greig, à chez qui on peut acheter des chaises, des tables, des armoires. Et aussi étoffes, laines, vêtements de deuil, parapluies, dragées à la menthe et jolis bas pour dames. Partout où on passe, *ouma* Nella demande si on connaît pas quelqu'un qui voudrait acheter une tricoteuse. Ou une esclave pour les travaux domestiques ? Même pour les travaux de ferme, au besoin. À tous les habitants elle dit je suis très bien, tant que je deviens timide et je rougis. Elle continue de se renseigner. Enfin, on descend vers la plage, à l'endroit où les gens vont vider leurs seaux à merde, entre ce qu'ici on appelle

Amsterdam Battery et Chavonnes Battery. La puanteur monte jusqu'aux cieux mais *ouma* explique qu'aujourd'hui je dois tout voir, pour que je sais quel endroit est ce Caab, si je tiens venir y travailler.

On part vers un autre endroit. De là, on voit un bateau qui accoste. La partie en haut, *ouma* Nella l'appelle le pont : il est noir de passagers. Ils doivent attendre, qu'elle explique, puis un fonctionnaire viendra de la terre ferme inspecter les documents du navire. Tout ce temps, on reste à regarder le va-et-vient : les canots partis du quai avec des paniers de poissons, de crustacés vivants et toutes sortes de fruits, le tout encore brillant et lisse tant c'est frais. Au pont supérieur, le cuistot sort un énorme faitout, plein de charbons rougeoyants, pour faire griller des langoustines sur place. Les passagers sont si affamés, ils piochent la nourriture directement sur les charbons. Les fruits et les légumes, ils veulent les gober sans même les mâcher. C'est parce qu'ils ont passé des mois sur ce bateau avec seulement de la vieille nourriture pourrie ou salée, qu'elle dit, *ouma* Nella, alors ils se goinfrent de toutes ces denrées fraîches. Alors qu'on regarde le spectacle depuis la terre ferme au milieu de plein d'autres, elle beugle comme une trompette : L'y a pas quelqu'un qui cherche une jeune esclave ? Elle sait tout faire de ses mains. Pas vous, *mijnheer* ? Ils ont pas mine de la prendre au sérieux.

Seulement une fois, une femme vient vers nous de côté, vêtue d'une jolie robe à rayures et d'un grand chapeau mou posé sur sa tignasse, pour dire à *ouma* Nella : Si le prix va, j'achète la fille. Sans détour qu'elle fait comme ça.

Ouma Nella demande : Et qu'est-ce que la *nooi* appellerait un bon prix ?

Cent rixdollars.

Le rire de *ouma* Nella monte des tripes. Elle crache un gros glaire blanc qui manque de pas grand-chose le visage de la femme. Dites douze cents et alors on pourra commencer à discuter.

Tu as perdu la tête. Je sais de quoi je parle, je m'y connais en esclaves.

Vous y connaissez rien. Vous, les gens de la ville, vous connaissez rien à rien.

Je suis pas d'ici, *meid* ! hurle la femme. Vois-tu ces montagnes là-bas, au loin ? J'ai un domaine de l'autre côté. Tu m'en rediras point côté esclaves.

Comment la *nooi* s’en sort-elle ?

Comment je m’en sors ? raille la meneuse d’hommes. C’est une sacrée grande ferme que j’ai là-bas, ma bonne *meid*.

Je suis pas votre *meid*, je suis affranchie.

Affranchie ou pas, tu es une *meid*, et stupide.

Alors, dites-moi donc : comment la *nooi* s’en sort ?

Je m’en sors avec des moutons et des bœufs, et je m’en sors avec des esclaves.

Dans quel sens ?

Dans le sens, idiote de *meid*, que je te dis. Je m’en sors avec beaucoup de moutons, un peu de bétail et d’abord des esclaves. Elle nous conte que son domaine est plein d’esclaves. Des femmes surtout. De temps à autre, elle fait venir quelques hommes d’Angleterre : leur seule tâche est de faire des enfants. Ce sont ses étalons. À chaque bébé qui naît, elle explique : ça me fait plus d’argent. Alors ? Tu dois être trop vieille pour ça, qu’elle dit à *ouma* Nella, mais cette fille-là ? Elle paraît jeune et forte, prête à être cueillie. Je vois qu’elle a déjà deux enfants. Si on commence maintenant, on peut en avoir un troisième à Noël. Et encore un autre l’an prochain. Avant qu’on se retourne, mon domaine grouillera de petits. Chacun vaut une belle bourse. Écoute-moi, *meid*, pour chacun que ta fille pond, je la paie quatorze rixdollars. En quelques années, elle sera pleine aux as, elle pourra s’acheter sa liberté et se retirer dans le luxe. Mais, d’abord, elle s’allonge et elle prend du bon temps. Vous en dites quoi ?

Ouma Nella monte de côté Willempie sur sa hanche, qu’elle a bien ample, et elle prend ma main si vite la mienne manque de se perdre dans la sienne. Viens, Philida, qu’elle me pousse. Loin de ces vaches à lait.

La femme à la robe à rayures reste plantée là, à hurler un chapelet d’injures qui nous suit longtemps dans notre dos. On remonte le coteau, vers les immenses casernes qu’on dit que c’était un hôpital autrefois mais, de nos jours, on s’en sert pour enfermer les esclaves femmes qui se sont frottées à la justice. À côté, tout près, un peu plus bas, c’est la clairière où est dressé le gibet au milieu, le gibet où qu’y a des années le vieux nous a emmenés à la pendaison du pauvre homme tout maigre qui s’est tellement chié dessus qu’ils ont dû le pendre deux fois. À

côté du gibet, c'est le poteau de torture où on attache les gens pour les fouetter. C'est là qu'est aussi la roue où qu'on brise les bras et les jambes avec des barres de fer. Quand on approche, un homme y pend tout flasque. Ils ont dû lui briser les os hier, à ce que je vois, et il a dû mourir juste après et ils l'ont laissé là : des vautours partout où qu'on tourne la tête, qui se disputent et qui se battent entre eux, à l'affût de morceaux de viande et ils font un tintamarre de lavandières, ils s'élèvent dans les airs pour aller attaquer un congénère, et puis ils redescendent, les ailes affolées, pour continuer leur festin. Willempie éclate en sanglots à cause du bruit et je dois le tendre à *ouma* Nella pour qu'elle l'emmène loin.

De là, on poursuit encore et toujours. Dans tous les quartiers où des gens vivent, même les pauvres, les travailleurs ordinaires et les Noirs affranchis, à plus en plus haut sur le flanc de la montagne, plus haut que les bûcherons qui le dévalent chargés de leurs énormes fardeaux de bois sur les épaules. Mais, je me plains à *ouma* Nella, ces gens sont bien trop pauvres pour nous, ils peuvent pas se permettre des esclaves. Je porte Lena, *ouma* Nella s'occupe de Willempie. Même un bébé commence à peser un jour pareil. Et je me fatigue de passer d'une maison à l'autre, par l'entrée de derrière, à demander si on a besoin d'une tricoteuse. Ou même d'une fille pour les grosses besognes.

Le soleil est bas quand on arrive à Oranje Street, devant une grande demeure où on voit qu'on a ajouté un grand nombre de pièces au fil des ans.

Je dis à *ouma* Nella : C'est ici qu'on doit demander, cet endroit je m'en souviens d'avant. Ces gens doivent avoir une grande grande famille, à voir toutes ces pièces. Ils ont certainement besoin d'une tricoteuse.

C'est pas notre type de gens, Philida. Et *ouma* Nella agrippe ma main. Ils se reproduisent comme des lapins.

Mais ils doivent être riches à avoir une maison pareille, *ouma*. Et regarde sur le côté, ça doit être les quartiers des esclaves. Je suis sûre que ces gens auront une place pour moi. Je prends pas beaucoup de place.

Je veux pas toi travailler dans cette maison. Ils ont point des manières correctes.

Comment *ouma* peut le dire ? Tu les connais, dis-moi ?

Je les connais. Elle dit pas plus mais, à sa voix, je devine qu'elle sait plus qu'elle raconte.

Alors, je l'enquiquine, comme une mouche qui sait pas s'arrêter. Jusqu'à ce qu'elle perd patience et rétorque vertement : Philida, je sais ce que je dis. Et c'est pas une histoire que je veux toi entendre.

Pourquoi je dois pas l'entendre, *ouma* ?

Parce que je le dis.

Ça me suffit pas, *ouma*. C'est moi qui dois trouver du travail. C'est ma vie, *ouma* Nella, pas la tienne.

Qu'est-ce qui te fait croire à toi que c'est pas ma vie aussi ? Sa voix tourne colère. Elle pose sa main sur mon épaule et la serre si fort que je sens la pisse couler jusqu'à mes genoux. Les lèvres pincées, elle dit : Je te raconterai ce que je sais. Mais pas maintenant. Plus tard. C'est pas le moment.

Comment savoir quand c'est le moment, *ouma* ?

Tu le sauras. Je t'avertirai.

On en est restées là. Le jour vieillit autour de nous. Quand la nuit tombe, on a toujours rien trouvé. J'ai seulement l'impression d'avoir gravi une longue route en montée, une route bien plus longue que celle qui passe par les montagnes de Stellenbosch, plus longue que celle qui va au Caab, une route longue comme le monde, plus longue que ma vie. Je me crois au dernier tournant. Et, tout du long, il y a rien eu. Tout simplement rien. Tout le temps, rien. Et, maintenant, encore rien.

Mais je sais que c'est pas pour rien que ce rien a l'air de rien. En dessous tout ce rien y a un autre monde, invisible, mais on sait qu'il est là. Il est plein des morts d'années et d'années. Tous les enfants morts même avant de naître ou quand ils sont nés ou juste après qu'ils sont nés, avec des jambes torves ou pas de jambes du tout. Avec des yeux aveugles, des yeux bigleux, des yeux globuleux, avec un trou dans le palais, des bras tordus ou des cous qui partent sur le côté, des dos creux, avec des doigts ou des orteils en moins, tous les noyés, les morts de la rougeole, de la coqueluche, de la variole, du croup ou d'une fièvre, ou morts simplement parce qu'ils avaient pas envie de vivre là. Tous les

enfants esclaves, tous les enfants qui, parce que pas nés blancs, ont fait honte à leurs parents, les *baas* qui refusent de vivre avec cette honte, toute une portée de fantômes qui vivent juste sous la peau de la terre et y patientent, allongés ou assis paisiblement, à moins qu'ils rampent de-ci de-là. À attendre la dernière trompette que le vieux parle toujours, à attendre de pousser de côté les vivants pour pouvoir sortir, pour être les derniers, sur cette terre, ce monde d'infirmes, d'éclopés, de malades, de mourants, de paralysés et de sourds, qui attendent tous le Jour du Jugement dernier. Pourquoi et pour quoi ? Pour quoi ?

Ouma Nella arrêtait pas de répéter : On est pas là au bon moment, Philida. Et si le moment est pas bon, alors tout sera mauvais pour nous sur le chemin, d'ici en enfer.

Comment ça se pourrait tout être mauvais pour nous, *ouma* Nella ?

C'est à cause de toutes ces rumeurs sur qu'on va affranchir les esclaves. Maintenant, personne veut plus se payer un esclave et être coincé avec, et tout leur argent s'envolera en fumée. Aujourd'hui, c'est assez d'argent pour toute une ferme.

Sur tout le chemin de retour à Zandvliet, c'est de ça qu'on parle. Les histoires sans fin pendant tant d'années, répandues de domaine en domaine, sur la façon que les esclaves vont être affranchis. Pourtant ça survient jamais.

Tu te rappelles pas ce qui est arrivé en 25 ? Quand, dans le Bokkeveld, cette région froide, loin au nord, des esclaves en ont eu tellement assez de toutes ces histoires qu'ils allaient être affranchis, qu'ils se sont rebellés contre leur *baas* ? Ça s'est passé dans une ferme qu'on appelle Houd-den-Bek, ce qui signifie Ferme-ta-gueule, au pied des Skurweberge. Il y avait un homme du nom de Galant que son histoire est encore fraîche dans la mémoire des gens. Pas un esclave qui l'oubliera jamais. Cette histoire circulait sur des esclaves qu'on devait affranchir au Jour de l'An, je m'en souviens. Mais, quand le jour est venu, il s'est rien passé, alors Galant a pris le fusil à son *baas* et il l'a tué. Le fermier s'appelait Nicolaas van der Merwe. Plusieurs esclaves ont suivi Galant. Une fois Nicolaas et quelques autres tués, les deux meneurs sont pris et on plante leur tête sur un piquet dans le Bokkeveld. Une sorte de silence de tempête s'est abattu sur

les environs. Je te le dis, ça a été une période trouble pour le Bokkeveld, et partout ailleurs aussi. Beaucoup de gens ont continué être en colère et avoir peur pendant longtemps. Mais, par cette affaire, on a connu une chose : jamais plus croire ces histoires sur notre libération. À partir de là, on a plus bougé, seulement on garde les yeux et les oreilles grands ouverts, on attend les choses arrivent, si elles arrivent un jour. C'est encore pareil pareil aujourd'hui, mon enfant. Faut pas s'exciter. Ce qui doit arriver arrivera, c'est pas à nous de douter des voies du Seigneur ou tous les anciens dieux et choses qui vivent ici.

Sur le chariot avec *ouma* Nella, j'écoute ses contes. C'est pas que j'y prête vraiment attention, parce que mon cœur est lourd, comme un corps mort que je porte en moi. Sur le chemin du retour à chez nous, du Caab à Zandvliet, c'est comme aller à un enterrement. Je me rappelle sans cesse comme on était heureuses d'aller au Caab. Je revois tout : je vais *mos* trouver un nouveau *baas*, un nouvel endroit à travailler, le monde entier tout neuf. Mais, maintenant, tout se referme encore autour de moi. Plus d'espoir pour Frans et pour moi. On va m'envoyer là-haut dans le nord du pays, on va me vendre dans l'intérieur des terres, je le sais. Moi et mes enfants, Lena et Willempie. Un endroit que je connais pas, dans une contrée qu'on connaît pas et qu'on veut pas connaître. Quelque chose a disparu à jamais. Comme *ouma* Nella a dit. Disparu en enfer.

XII

Sur les origines et autres points philosophiques.

Assise sur le chariot qui avance lentement, à regarder autour tout ce que tu croyais connaître, tu as l'impression par moments que tu connais rien du tout, que le monde t'est étranger, maintenant. Tu regardes une fleur, une abeille, un papillon, tu vois un petit lézard qui court sur un rocher, tous nés d'hier et morts demain. Et tu penses : Je suis pas différente d'eux. Ta vie entière prise dans le soleil d'un seul après-midi. Fleur, femme, papillon, abeille, lézard. Tout ça à cause de Philida.

Je l'ai accompagnée tout là-bas jusqu'au Caab, sur le chariot à vin. Et maintenant le retour. Et après ? Sur la route du Caab, elle est restée à tricoter presque constamment, comme elle fait souvent, avec ses doigts fins et malins, elle tricote et tricote encore et toujours. Mais, sur le chemin du retour, elle tricote plus. Elle reste assise à rien faire. Figée comme une pierre, une pierre qui te fait comprendre : elle est simplement là. Elle bouge pas, mais elle est pas morte, au tréfonds d'elle-même, c'est une vie qu'on connaît rien d'elle, une chose comme la glace ou le feu, qui peut te brûler jusqu'à plus laisser trace de toi.

Je connais cette enfant depuis toujours. Philida, depuis tout le temps, pose des questions sur tout pour découvrir la vérité. Pourquoi c'est comme ça ? Pourquoi c'est comme ci ? Pourquoi tout est de la façon que c'est ? Jusqu'à ce que, à un moment donné, elle finit par affirmer : Ça peut pas être comme ça, *ouma* Nella, il doit y avoir autre chose. Quelque chose qui est pas comme ça.

Elle a continué ainsi sans fin, au point que je me mets à me poser des questions moi-même. Pourquoi c'est comme ça ?

C'est devenu de plus en plus difficile. Je me rappelle les très nombreuses fois où elle a demandé, alors qu'elle était haute comme trois pommes : *Ouma* Nella, où est ma *ma* ?

Je pouvais que répondre : Je sais pas où elle est. Personne sait.

Et ensuite : Où est mon père ?

Je sais pas, mon enfant. Personne sait.

Pourquoi personne sait ?

Il y a des gens qu'on connaît rien sur eux.

Il doit bien exister *quelqu'un* qui sait. *Ouma* Nella doit savoir : y a rien qu'elle connaît pas.

Y a rien de cette histoire que je connais, je te le dis, moi.

À un autre moment, de but en blanc, elle demandait, par exemple : *Ouma* Nella, où est-ce que je suis pas ?

C'est moi qui te le demande.

Ouma *Nella, où est-ce que je suis pas ?*

Tu es ici avec moi, Philida. Ça fait beaucoup d'endroits où tu es pas.

Dis-moi où ils sont, ces endroits. Je dois savoir. Pour que je puisse aller voir toute seule.

On se sent la tête tout à l'envers, et devant derrière, de pas savoir la réponse. Ouma *Nella, où est-ce que je suis pas ?*

Au tréfonds de moi, je le savais, l'y avait une question que je redoutais le plus, je devinais que Philida la poserait un jour. *Ouma* Nella, d'où je viens ?

Je voulais pas aborder cette question. C'est comme un fruit. Comme une pêche, une prune ou un abricot encore vert qu'on doit pas essayer de forcer à mûrir. Ça fait que donner le mal au ventre et la courante. J'ai toujours réussi à éviter cette question mais, pendant ce trajet de retour à Zandvliet, après le vide au Caab, je sais que son heure est venue. Je peux pas l'esquiver plus longtemps.

C'est exactement la question qu'elle pose. *Ouma* Nella doit me dire aujourd'hui, je dois *savoir*. Je viens d'où ?

Longtemps, je t’ai rien dit, mon enfant. C’est pas parce que je sais pas mais parce que toi et moi, on y peut rien. C’est comme ça, voilà tout.

Alors, dis-moi, *ouma* Nella.

Pendant un moment, j’attends, sans rien faire et sans rien dire.

Elle m’aiguillonne. Est-ce que je viens d’un endroit lointain comme *ouma* Nella, *oompie* Geett ou *aia* Kandas ?

Non, Philida. Tu viens du Caab. Tu as été fabriquée ici.

Je dois savoir, *ouma* Nella.

Cette maison où on est passées devant hier, dans Oranje Street, celle avec beaucoup de pièces, où les Berrangé habitent. Tu viens de là.

C’est là que Frans veut vivre, avec une femme blanche ?

C’est pas qu’il veut y vivre, sa famille l’y force.

Et c’est cette demeure, *ouma* Nella ? Cette grande demeure ?

Exactement, Philida. Et c’est pourquoi je veux pas toi y travailler.

Maintenant, je dois tout savoir. *Ouma* Nella, je peux pas continuer sans savoir.

Alors, je lui apprends tout. L’histoire depuis le début. Il y a vingt-cinq ans. Quand j’ai connu la jeune fille Farieda qui travaillait pour ces gens. Une petite fille-femme, pas encore femme. Seulement presque à point, comme un coing. Je te l’ai dit, ma petite. Encore une fillette. Sa mère venait de Malabar, qu’on disait. Farieda est arrivée en bateau, comme moi de Java. C’est pas un souvenir que j’aime parler. Cette traversée-là, en bateau, nous tous en rangées dans le ventre du bateau, des chaînes aux bras et aux jambes, pour qu’on puisse jamais se lever, et à peine s’asseoir ou s’allonger, toutes ces rangées de gens dans le noir, puant et, de tous les côtés, sentant le vomi, la merde, la pisse, la sueur, jour et nuit, mais, en fait, c’est la nuit perpétuelle, seulement de temps à autre un petit bol de soupe, plus eau que soupe, qu’on rend vite, presque immédiatement. Parce que le bateau arrête point de monter, de descendre, monter, descendre, parfois lentement et doucement, mais d’autres fois salement, terriblement, effroyablement, monte comme sur une montagne, descend comme dans un gouffre, il te reste plus d’entrailles, plus d’estomac, plus rien en dedans. Ça finit jamais, jamais, monter descendre tout le temps tout le temps, dans ces ténèbres

de la nuit, dans cette cave qui pue. Une fois par semaine, à peu près, soit moins, soit plus, comment savoir, c'est seulement après, quand on peut reparler, qu'on a essayé de calculer, des hommes venaient avec de longs fouets nous faire monter les marches étroites et encore plus nauséabondes, pas un d'entre nous qui pouvait marcher correctement, on trébuche, on se débat, on tombe, on essaie encore, à quatre pattes, et, pendant tout ce temps, ces hommes rient sur nous et nous chicottent, et puis on arrive en haut où on est presque aveuglés par le soleil et on nous déverse dessus des seaux et des seaux d'eau salée, qu'on croyait qu'on allait se noyer et, après un temps, une sorte de temps sans temps, ils recommencent à nous fouetter et à nous frapper pour nous faire redescendre, redescendre les marches, pour retourner aux chaînes et puis la nuit se referme sur nous. Jusqu'à il existe plus de jour plus de nuit, les ténèbres seulement et les puanteurs, et puis tout ça a tout de même fini par finir.

Alors, maintenant, ils vous disent on est arrivés à l'endroit qu'ils appellent le Caab. La suite, tu la connais. La vente aux enchères, les hommes viennent t'acheter mais d'abord ils te palpent, ils te pincent, ils te donnent une tape, et enfin quelqu'un t'achète comme un mouton, une chèvre, un cerclage, un tonneau de vin, un pot de chambre ou n'importe quoi. Bien, comme je suis venue ici, ta mère Farieda aussi. Elle a été achetée, une fois puis une autre, et encore une autre, et l'acheteur, cette fois, s'appelait Daniel Fredrik, de la famille Berrangé, et c'est l'une de son importante couvée de filles, Maria Magdalena, qu'on raconte que ton Frans au cul qui lui démange va devoir épouser.

J'ai compris que Philida voulait dire quelque chose, mais je lui ai pas laissé sa chance. Je lui ai vite parlé du frère de Daniel Fredrik, qui était *dominee*, soi-disant un homme tout esprit, mais, d'un seul regard, on comprenait que c'était un homme de chair. Avec ses mains charnues et suantes, et son visage qui disait qu'une chose : Viens ici, viens donc, petite sœur, couche-toi, laisse ton époux te pénétrer en chantant des psaumes et des tas de prières. Il a pas fallu longtemps pour que Farieda devienne grosse, alors que notre homme de Dieu était déjà père de cinq enfants, dont trois esclaves. Tout le monde disait qu'avec l'aide de Dieu il transformerait le Caab en contrée blanche. J'avais rien à dire à ce sujet-là, je

me mets pas entre un homme et les mouches dans sa culotte. Mais Farieda était encore une fillette, comme je l'ai précisé, et elle avait envie de noyer ce bébé dans le seau à merde. C'est moi qui l'ai arrêtée ; j'ai éloigné la petite créature pour la donner à une esclave du Bo-Caab, que son petit garçon venait de mourir après que son *baas* l'avait battu à mort parce qu'il avait fait tomber un panier de figues par terre. Œil pour œil, dent pour dent : un enfant pour un panier de figues.

Et ensuite, *ouma* Nella ?

Ce bébé, c'était toi, Philida. J'ai aidé à t'élever et, plus tard, je t'ai prise avec moi. C'est donc de là que tu viens et comment et pourquoi.

Et ma vraie mère, *ouma* Nella ? Farieda ?

À présent, elle veut savoir. Elle tient enfin sa chance, n'est-ce pas ? Toutes ces années, je l'ai repoussée mais, maintenant, cette question peut plus attendre. Elle a patienté assez longtemps, elle est cuite et prête à être servie. N'empêche, j'essaie encore de l'esquiver, de parler de tout ce qui me passe par la tête, d'amandes bleues, de choses et d'autres. Mais, en fin de compte, Philida m'a coincée, elle m'a plus permis de me défiler, elle a dit tout de go : *Ouma* Nella, il faut tout raconter, maintenant.

Pourquoi continuer à me questionner, mon enfant ? Toutes ces choses sont enterrées si profond depuis si longtemps.

Je dois encore savoir pour ma *ma*, *ouma* Nella.

Ai, ma petite. C'est vraiment nécessaire ?

Je veux savoir et je *dois* savoir.

Y a un silence qui voulait plus partir.

Alors, dis-moi, *ouma* Nella. La femme qui était ma *ma* ?

Et donc, finalement, je lui ai raconté.

Elle a pas vécu beaucoup plus longtemps, mon enfant. Vois-tu, elle a essayé de s'enfuir, *sommer* là dans les montagnes. À cette époque, des tas d'esclaves se cachaient là-haut. Les Berrangé ont envoyé un commando à ses trousses, ils étaient déjà riches et connus, ils pouvaient payer n'importe qui pour faire tout ce

qu’ils voulaient. Donc Farieda a été ramenée. Tout ce que je peux te dire, c’est qu’ils y sont pas allés de main morte. Ils connaissaient un homme qui était dépeceur.

Un dépeceur, *ouma* Nella ?

Eh bien, c’est un homme qui pèle la peau des plantes de pied des esclaves fugitifs.

Comment ça : pèle ?

Peler, c’est peler. Tout ce qu’il a besoin, c’est un couteau aiguisé, et puis avec il pèle une plante de pied aussi aisément qu’une pêche. Quand tu fais ça à un esclave, il est pas pressé de repartir.

Mais Farieda, *ouma* ?

Hum, peu importe ce qu’elle a souffert, je peux te dire qu’elle a essayé de recommencer. Mais elle saignait trop. Alors, pour ces gens riches, elle valait plus rien. Ils l’ont laissée saigner. Elle est morte. Je crois c’était mieux pour elle aussi. Je t’ai recueillie, je t’ai élevée. Plus tard, Cornelis m’a affranchie, tu es venue avec moi et voilà comment il se fait qu’on est assises côte à côte, aujourd’hui.

Cette fois, Philida garde le silence pour un sacré bout de temps ; c’est étrange, parce que, d’habitude, quand on est ensemble, c’est un véritable moulin à paroles. Mais là, elle reste prostrée, le regard porté loin droit devant elle. Moi aussi.

On a continué la route, on a traversé un monde désert. Peu importe le nombre de fois que je suis passée par là, en chariot ou à pied, y a toujours eu beaucoup à regarder mais, cette fois, rien, c’est vide. Y a rien qui a l’air d’avoir quoi que ce soit à me dire. On passe des endroits qui ont pas encore de noms. On traverse des étendues où il pousse rien, pas même des mots. Même le ciel est vide. Pas de nuages, pas d’oiseaux qui passent par là, rien rien. La terre retient son souffle.

Mon impression, c’est que ça pourrait durer ainsi à l’infini.

Mais peu importe, on doit quand même continuer, rentrer à chez nous. Cornelis est pressé pressé de rentrer. Il mène les bœufs si fort qu’on finit par entendre leur souffle siffler dans leur cou tendu. On dirait le hochet de la mort.

On doit rentrer à chez nous. Rentrer à chez nous. À chez nous. Mais comment dire que chez nous, c'est ce qui nous attend là-bas ? Même si j'ai ma pièce à moi, c'est quoi ? Pour Philida, c'est encore moins. Qui sait, elle partira peut-être un de ces jours, et personne saura où elle finira. Qu'est-ce qui m'arrive, alors, à moi ? Tout ce que j'ai au monde, c'est ma piécette. Tant d'années et d'années. Avant qu'on vienne à Zandvliet, d'abord, il y avait moi, et c'est tout. Ensuite, Philida et moi ensemble, bien loin de tous les autres et des ténèbres du monde. Mais pas si loin. Y en a toujours qui viennent frapper à ta porte. Simplement pour tailler la bavette. Parce que j'aime la compagnie. Ou pour acheter un peu de vin, parce que Cornelis fait en sorte que j'aie toujours une petite provision. Ça fait partie du contrat quand il m'a affranchie, et la piécette est devenue mienne.

Sinon, d'autres viennent demander de l'aide. Ils savent que j'ai un remède pour toutes les maladies, alors ils viennent le chercher. Quand on frappe en pleine nuit, on sait que ça doit être pour un remède. Souvent, c'est un homme, les femmes s'aventurent pas dehors, la nuit, quand les fantômes circulent dans la cour. On peut être certain que, si j'ouvre cette porte alors, c'est un homme qui se tient dans le noir, et qui va demander à entrer. Été comme hiver. Debout, là, une couverture épaisse sur les épaules, blanche de givre ou de neige dans les mois de froidure. Parfois sans même une couverture. Il est en loques et en lambeaux, les épaules enveloppées seulement par les ténèbres de la nuit. Il apporte la lueur du clair de lune, les étoiles, le pépiement des criquets, le couinement des chauves-souris, les gloussements, les hurlements des chacals et le toussotement d'un léopard, le cri d'une chouette, les gémissements, les papotages des fantômes, tout ça il le porte sur ses épaules, quand il franchit le seuil pour quémander une pincée de gingembre, de camphre, d'ail séché, de noyaux de pêche brûlés, de racine de mâle, de belladone, de la poudre de carapace de tortue moulue, de peau de civette ou de dent de phacochère, des choses qu'on peut avoir besoin au milieu de la nuit si un enfant est mourant, si une femme va accoucher, si un homme est en mal d'amour, si une fille veut faire revenir son homme après qu'il est parti avec une autre ou quand un enfant a mal au ventre, le croup, de la fièvre, ou si ça lui brûle ou lui démange… tout ce que nous, les gens, on a hérité

depuis que le monde est monde. Je suis *mos* censée avoir un remède pour tout et même que, parfois, j'ai l'impression d'être la *ouma* de toute cette foutue terre entière.

C'est là, l'endroit où je veux rentrer. C'est là que mes pensées sont terrées. C'est chez moi.

Ainsi on rentre tous à chez nous, au domaine Zandvielt, moi avec ma cargaison de métis. Y a mon propre enfant, Cornelis Brink, Philida, la fille du *dominee* Berrangé, et les charretiers, Jannewarie et Apools, les rejetons d'un de Villiers des Boschendal et de deux de ses esclaves femmes, sans compter le chef de la caravane, l'enfant d'un Conradie avec une Khoe du Tanqua Karoo. Je suis seule à pas avoir été fabriquée sous un buisson, mais personne, pas même moi, saura jamais ce qui est arrivé à ma *ma* à Batavia avant que je me retrouve sur le bateau. Pourquoi est-ce que je me farcirais la tête avec ces affaires ? Je suis moi, Petronella, et je fricote pas avec ce qui est de l'autre côté de mes pensées et de mes doutes. Je contemple simplement ce ramassis de créatures, et je me demande bien : Dieu, il adviendra quoi de nous sur cette terre perdue ? C'est pas seulement une question de mères et de pères. Ça commence avec nous, ceux qui veulent pas savoir d'où qu'ils viennent et où ils sont à chez eux et qui ils sont. Tous, on court après notre ombre piétinée dans la poussière et abandonnée là. On a assez d'ombres perdues en notre sein. Toute la ferme nous attend quand le chariot arrive. Pas seulement les gens – de *ounooi* Janna, toujours aussi radine et schnock que jamais, aussi épaisse qu'une saucisse mal bourrée, jusqu'à tous ceux qui travaillent ici, homme, femme, enfant – mais les bêtes aussi, les chevaux, les mules, les ânes, les moutons et les quelques bœufs bêcheurs qui mâchent leur herbe ruminée, les cochons grommeleurs, tous sauf la vieille grosse truie crasseuse, Hamboud, qui reste vautrée dans son bourbier contre le mur d'enceinte, auréolée d'une nuée de mouches, grognant comme Cornelis autrefois quand il avait encore droit à faire la chose avec la *ounooi* l'après-midi. Il y a la meute tapageuse de chiens et, tout à fait à l'écart, haut perchés sur le mur, les chats, parmi eux la Kleinkat de Philida, qui, le museau en l'air, les yeux mi-clos, regarde de biais les autres, trop fière pour s'associer à eux. Et les volailles aussi,

les oies et les canards, les deux dindes. Et quelque part dans son coin, Zelda la pipelette stérile, qui caquette et cancane sans arrêt dès qu'un œuf est pondu par autrui. Il serait temps que quelqu'un tranche la gorge tendineuse à cette bonne à rien. Mais tout le monde s'en moque, je pense, sa viande est trop dure et filandreuse : même une buse en voudrait pas. Et puis, elle sent trop la fiente de poule et l'eau de vaisselle.

Derrière tous ces animaux et ces gens dans la cour, je vois d'autres créatures, au milieu des arbres, derrière les buissons, au potager, des ombres mouvantes derrière les fenêtres, les volets et les portes entrouvertes, qui me rappellent que les fantômes sont là, aussi ; tout le temps, on est observé de près, tout le monde cherche constamment des réponses : Et maintenant ? Quoi d'autre ?

XIII

Où un homme inquiet s’intéresse aux chiens et aux éléphants.

Tout a donc été conclu et organisé. Et pourtant demeure cette fébrilité en moi, précisément parce qu’il n’y a plus moyen de faire machine arrière. Après-demain, bien avant le lever du soleil, nous devons nous mettre en route pour Worcester, dans le district de Tulbagh, que nous devons atteindre mercredi. Car alors, ai-je appris au Caab, aura lieu la prochaine vente d’esclaves. Dieu seul sait ce qu’il en ressortira : qui, en toute possession de ses moyens, voudrait acheter des esclaves à l’heure actuelle ? Qui a encore les moyens de faire un investissement aussi risqué ? Je reviens tout juste du Caab, et qu’ai-je obtenu pour mon vin ? Trente-six rixdollars le *leaguer*. Quelle pitié. À peine plus de la moitié, je vous le dis, que j’en tirais il y a près de dix ans, quand j’ai démarré l’exploitation de Zandvliet. À l’époque, on en aurait tiré cinquante rixdollars, à peu de chose près. Une semaine avant, une semaine après, le prix aurait peut-être été plus élevé. Mais il aurait aussi pu être plus bas car, chaque fois, c’est différent, on ne peut jamais prévoir. La seule chose sur laquelle on peut compter, c’est que tout ce qu’on doit acheter, par contre, a augmenté. Le coût du transport d’un *leaguer* de vin du domaine au Caab a quasiment doublé depuis notre installation ici. Comment sommes-nous censés survivre ? À moins qu’on nous assure que nous sera profitable la compensation prévue par le gouvernement britannique l’an prochain au moment de l’émancipation, comme ils disent. Mais qui se fierait aux Anglais ? Jusqu’à présent, tout, fichtre, n’est que poudre aux yeux, belles paroles, promesses et mensonges.

Ne vous faites pas trop de bile, n’arrête pas de me seriner Janna. Mais je réponds : Je dois me faire de la bile, je suis un Brink. Si je ne m’en fais pas, que va-t-il arriver au monde ? Elle pense que tout finira bien pour nous. Elle vient d’une des branches de la famille de Wets, des gens qui croient toujours que tout se passera bien et, si ce n’est pas le cas, alors on les fera tourner rond, au besoin par la force. Je me rappelle la sensation de bien-être que cela m’a procuré, la toute première fois que je l’ai vue, quand elle était encore l’épouse de Wouter de Vos. Lui n’a pas fait de vieux os. Personne ne peut résister longtemps à cette femme. Ce corps qu’elle avait ! Jeune. Ardent. Ferme. Elle pouvait charrier sur ses épaules un gros sac de blé de la charrette à la grange. Elle aurait pu vous étouffer entre ses seins si vous aviez été assez fou pour y glisser la tête. Bien avant notre mariage, je pensais déjà que ce serait une mort idéale pour un homme. Elle avait le diable au corps, j’avais été prévenu. Mais je me suis dit : qu’à cela ne tienne. En fait, elle avait en elle l’équivalent de *deux* diables au corps. Pendant des années, j’ai cru être heureux. Jusqu’à ce que sa voracité prenne entièrement le dessus. Je n’avais jamais vu un être humain capable d’engouffrer des assiettées comme elle. Des *assiettées*… Que dis-je ? Des plateaux, des seaux entiers. J’ai réussi à le supporter pendant plusieurs années. C’est vrai, ce qu’on raconte sur une grosse femme : leur chose est étroite, mais *profonde*. Avant que ça ne dégénère. Au début, je pouvais encore en jouir de côté, par épisodes. Puis je me suis posé des questions sur l’avenir. Si, un jour, cette femme s’asseyait sur moi, pensai-je, elle me tuerait net. Il ne resterait rien de moi, pas même une petite flaque de graisse.

C’est ainsi que Janna, d’atout, est devenue danger. En plus de tous les autres fardeaux que je dois supporter. Le prix du vin s’est mis à osciller, au point de me donner le tournis, en plus de me mener à la faillite. Et toute cette histoire sur le nouveau statut des esclaves.

Personne ne peut prévoir ce qui va réellement se passer en décembre de l’année prochaine quand on les lâchera tous dans la nature. Si vous voulez mon avis, un flot de vagabonds va se déverser dans la Colonie, pire qu’en 28, lorsque la fichue ordonnance 50 a donné aux Hottentots licence de vagabonder, de voler

et de tuer à tire-foutu-larigot. On prétend que les esclaves nous resteront attachés pendant quatre ans encore, mais qui dit que les choses marcheront de cette manière ? Les connaissant, ils préféreront nous massacrer sans tarder pendant notre sommeil, avec leurs massues, leurs *keeries*, leurs pierres et leurs fusils. C'est tout ce qu'ils savent faire. Et cela, après toutes ces années où nous nous sommes occupés d'eux, où nous nous sommes souciés d'eux comme des enfants qu'ils sont. Et maintenant ? Tout ce qu'ils ont, ils nous le doivent. Je vous le demande : Que va-t-il nous arriver ? Qu'est donc un *baas* sans son esclave ? Qui nous respectera encore ? Et qu'adviendra-t-il d'eux s'ils ne nous ont plus pour les nourrir, les protéger et nous occuper d'eux ? Et qui fera le travail ? Dieu lui-même en a fait des sculpteurs de bois et des porteurs d'eau à notre service. C'est écrit noir sur blanc dans la Bible, par Dieu en personne, et c'est pourquoi les choses continuent comme elles sont : il y a ceux qui sont faits pour être *baas* et les autres qui sont faits pour le labeur. Sans compter que, les choses étant ce qu'elles sont, c'est nous qui finissons par abattre le plus gros du travail, si vous voulez mon avis. Comment seraient-ils capables de creuser, d'arroser, de tailler, de récolter, de battre le grain si nous n'étions pas là pour leur indiquer quoi faire et quand le faire ? Qu'est-ce que cette petite catin impertinente de Philida connaîtrait au tricot si Janna ne le lui avait appris maille après maille ? Cela dit, ce n'est pas seulement pour la besogne que je m'interroge et m'inquiète. Ce que j'aimerais savoir, vraiment, c'est ce qu'il adviendra d'*eux*. Puis qu'adviendra-t-il de *nous* ? Nous avons tous besoin les uns des autres. N'est-il déjà pas trop tard pour s'interroger ? Parfois, pendant mes insomnies, je me demande si, pour nous, il n'a pas toujours été trop tard.

Cependant, je le répète, il ne s'agit pas seulement de *nous*. Qu'adviendra-t-il de ce flot d'esclaves une fois qu'ils seront lâchés dans le pays ? Ils mourront tous en tas. C'est nous qui les maintenons en vie. Un chien peut-il survivre s'il n'a pas de *baas* pour s'occuper de lui ? Or un esclave est pire qu'un chien.

Est-ce le moment de se soucier de tout cela ? D'autres problèmes plus importants ne nous menacent-ils pas ? Je ne puis laisser mes pensées s'égarer dans des chemins de traverse. Un homme qui chasse l'éléphant ne peut s'arrêter

et prendre le temps de lancer des pierres.

XIV

Où la tempête gronde
dans le taillis de bambous.

Juste après le crépuscule, *pa* est venu me parler à l'endroit où je rinçais quelques tonneaux de deux cent soixante-huit litres avant la dégustation du vin nouveau le lendemain pour des clients du Caab. Je n'avais aucune idée de ce qu'il avait en tête. Certes, nous imaginions plus ou moins ce qu'étaient ses intentions, mais pas qu'il voudrait les mettre à exécution aussi vite. Je croyais que cela pourrait attendre… un avenir plus ou moins lointain. J'eus l'impression que tout s'était décidé dans mon dos, et que nous autres n'avions plus qu'à opiner du chef.

Il démarra, de but en blanc, d'un ton acerbe : Frans, vous et moi avons encore un point à évoquer.

Qu'est-ce que ça peut bien être, *pa* ?

Il dévoila son jeu séance tenante. Je pars à Worcester demain. On y organise une vente aux enchères.

Quel genre de vente aux enchères ?

D'esclaves, bien sûr. Que voulez-vous que ce soit ?

J'avais l'impression que tout se resserrait autour de moi comme les cerclages autour d'un tonneau.

J'osai demander : Est-il question de Philida, *pa* ?

Naturellement, il est question de Philida. De qui d'autre, sinon ?

Bêtement, je ne songeai qu'à répondre : Mais c'est trop tôt, *pa*. L'enfant est encore trop jeune.

L’enfant de qui ?

Son enfant, *pa*.

Pourquoi devriez-vous vous inquiéter du sort de l’enfant d’une esclave ?

Je restai coi.

Il insista : Voulez-vous dire que c’est votre enfant aussi ?

Je ne répondis pas davantage.

Au Caab, reprit-il, les gens parlaient de cette vente de Worcester. Elle a même été annoncée dans la *Gazette*.

Ce n’est pas le moment d’acheter ou de vendre des esclaves. Le marché s’est effondré.

Ai-je le choix ? Si Philida reste, cette merde ne finira jamais. Et c’est tout de votre faute, François. Parce que vous n’arrivez pas à vous contrôler.

Je ne fais que suivre votre exemple. Et je le plantai là. Je savais que, avec sa jambe folle, il était incapable de me rattraper. Il en était sans doute conscient aussi, car il ne tenta même pas de me bloquer la sortie.

Lorsque nous reprîmes la conversation, il y avait comme un geignement dans sa voix. Nous sommes toujours du côté des perdants, Frans. Le gouvernement, Dieu, que sais-je. Il lâcha un de ses soupirs profonds qu’il semblait extraire d’entre son échine et ses entrailles. On raconte, poursuivit-il, on raconte qu’un jour le SeigneurDieu a décrété : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Et puis il dit : Que les gens soient. Et la terre entière grouilla de gens. Et puis un jour, il a encore parlé et il dit : Que les Brink soient. Et ça a été la chienlit.

Voyons, *pa* va trop loin, me récriai-je.

Qui le dit ? Avez-vous jamais vu, mon fils, ce qui est arrivé à ma bible ?

De quoi parlez-vous, *pa* ?

Sur la toute dernière page, après les Révélations et la Femme écarlate. Sur la page blanche où j’avais écrit les détails sur notre famille. Depuis que *oupa* Andries a débarqué ici, au Caab. C’est alors que le SeigneurDieu a créé le monde que nous connaissons aujourd’hui. Tout est écrit avec précision. Hormis ces satanées esclaves qui se sont immiscées parmi nous de temps à autre, naturellement, mais elles ne comptent pas. Vous le savez. Or, quand j’étais au

Caab, un soir, j’ai ouvert notre bible à cette dernière page. Je ne l’avais pas consultée depuis longtemps, et j’ai vu de mes propres yeux qu’on avait renversé dessus de l’encre bleue. Comme pour essayer de nous rayer du Livre du SeigneurDieu. Avez-vous vu ça ?

Non, *pa*, je ne regarde jamais cette page.

Eh bien, allez donc vérifier, vous verrez par vous-même. Nous tous, effacés du Livre. Il est clair que le SeigneurDieu n’avait rien de mieux à faire, alors il s’en est encore pris aux miens.

Il ne ferait pas une chose pareille, *pa*. Ça ressemble plutôt au geste d’un humain.

Quoi qu’il en soit. Je ne dis pas que Dieu l’a fait en personne. Quoique. Il peut être un beau salaud quand ça lui prend. Il s’arrange pour que le Démon ou quelqu’un d’autre fasse son boulot à sa place, de sorte qu’on ne sait qui rendre responsable.

Je ne pus résister à la tentation de lui demander : Et qui est responsable du fait que *pa* décide de vendre Philida ?

Elle, sacrebleu. C’est sa faute. Après tous les mensonges qu’elle a racontés à cet homme, à Stellenbosch ! Elle ne peut s’en prendre qu’à elle-même. Et à toi. C’est pourquoi nous devons la vendre dans le haut-pays. Vous avez entendu ce qu’elle a raconté sur nous. Votre *ma* ne le supporte plus. Comment croyez-vous que vous pourrez convaincre cette fille Berrangé de vous épouser si Philida traîne encore dans les parages ?

Qui dit que j’ai encore envie d’épouser qui que ce soit ?

Il me lança un regard noir. Quelle merde racontez-vous donc, à présent ?

Toutes les discussions que nous avons eues me convainquent que je n’ai pas la moindre chance avec elle.

Vous auriez dû y penser il y a longtemps. Maintenant, il est temps d’organiser votre union. Les Berrangé sont des gens importants, nous ne pouvons nous permettre de jouer aux idiots avec eux. Aujourd’hui, nous avons fichtrement besoin d’eux, sinon, nous sommes foutus, collectivement et individuellement.

Qu’y a-t-il de différent, cette fois ?

Il posa sa main sur mon épaule, et déclara : Fils, c'est seulement lors de mon séjour au Caab que j'ai compris combien notre situation était désespérée. C'est la faute de la chute du prix du vin. La faute de ce nouveau statut des esclaves. La nuit, j'ai des insomnies : derrière mes paupières closes, je vois des inconnus qui réduisent à néant la maison et le domaine de Zandvliet. Tout le monde se rassemble ici pour la vente aux enchères de nos biens. Je n'y survivrai pas, Frans. C'est trop pour moi.

Nous en sommes donc là. Comment pouvons-nous y remédier ?

En premier lieu, nous devons nous débarrasser de Philida. Elle nous plonge tous en eaux troubles. C'est pourquoi je dois prendre la route demain avant le lever du jour pour arriver à temps à Worcester. On m'a dit que les prix là-bas étaient encore raisonnables, meilleurs qu'au Caab, en tout cas, mais ça ne durera pas.

Pourquoi ne pouvons-nous reculer un peu plus cette décision, *pa* ? Je tentai de le retenir.

"Nous" ? Quoi, "nous "?

Pa ?

Ne me regardez pas ainsi. Vous ne m'accompagnerez pas. Je ne vous autoriserai pas à aggraver encore la honte que vous avez apportée à votre famille. Nous ne jouons pas. Frans, je vous le dis : c'est une question de vie ou de mort.

Mais, *pa* !

Le sujet est clos. Vous nous avez causé assez de tracas. Demain, j'emmène Philida à Worcester, et vous restez ici. Dès mon retour, vous ferez bien de vous débrouiller pour épouser Maria Berrangé. Suis-je clair ?

Il s'éloigna à grandes enjambées.

Pendant un long moment, je restai planté là. J'avais l'impression d'avoir reçu un seau d'eau glacée au visage. Ou un coup de pied dans les bourses. C'était bien pire que le jour où j'avais dû aller à Stellenbosch voir le protecteur en présence de Philida. Pour la première fois, je pris réellement conscience de ce que serait l'avenir. Elle et moi n'irions plus jamais ensemble au taillis de

bambous. Philida ne remettrait plus jamais les pieds à Zandvliet. Jamais. Plus jamais. Peu importe ce que je pourrais dire ou faire, un fil était rompu à jamais. Entre nous, et pour moi, personnellement. C'était une espèce de mort.

Je n'essayai même plus de penser. Je ne pouvais que m'éloigner de l'endroit où je me trouvais présentement et me réfugier dans la chambre de la vieille Petronella. Je devais voir Philida. Nous devions parler.

Je me précipitai sur la porte intérieure de la pièce et la poussai sans attendre.

La vieille Petronella cuisinait au fourneau dans l'angle. Philida était assise sur un petit tapis rouge à même le sol lisse de bouse séchée, le sol le plus brillant de toute la maison longue. Philida avait Willempie au sein et sa Kleinkat sur les genoux. Sur le grand lit, Lena jouait avec un petit éléphant vert que j'avais sculpté pour elle, il y avait très longtemps, dans une souche de camphrier.

Qu'est-ce que tu fais ici ? me demanda la vieille Petronella de but en blanc, plaçant les mains sur ses larges hanches pour me barrer le chemin. Rien n'est à toi, ici.

Je dois parler à Philida.

Tu as rien à fiche avec elle. Laisse-la tranquille.

C'est important, Petronella.

Philida s'interposa alors. On a plus rien à se causer, tous les deux, Frans. Je te l'ai dit y a longtemps.

Mais tu ignores ce qui va se passer demain, Philida !

Je veux rien savoir. Sors d'ici.

C'est alors que j'entendis la voix de *pa* dans mon dos. Que faites-vous ici, Frans ? Sortez d'ici. Sur l'instant !

Je le vis posté là, une longue *kierie* à la main ; je choisis de ne pas tergiverser.

Ressorti dans le *voorhuis*, je m'y arrêtai et, perdu, regardai autour de moi. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais pouvoir faire. Mais je savais que je devais absolument parler à Philida avant le lever du soleil le lendemain matin. Je ressassai encore longtemps l'idée que plus jamais, plus jamais, plus jamais nous ne nous retrouverions tous les deux ensemble dans le taillis de bambous.

Une idée germa alors dans ma tête. Quoi que je pusse dire, elle ne m'écouterait pas. Tout était fini. Il ne lui resterait que les enfants, et sa petite chatte. Inutile d'essayer de tenter quoi que ce soit en invoquant les enfants. Mais peut-être pourrais-je essayer de la toucher à travers Kleinkat. Si elle devait partir pour Worcester le lendemain matin, elle ne reverrait jamais sa petite chatte. Je conçus donc un plan.

Avant de vraiment me rendre compte de ce que je faisais, je m'éloignai de la maison longue. Déjà, la nuit tombait. Je m'arrêtai un instant pour remettre de l'ordre dans ma tête. Revenant sur mes pas, je me rendis à la cuisine, où je pris une lanterne sur l'étagère au-dessus de l'âtre : je savais que, dans le taillis, il ferait très sombre. Je trouvai une hachette dans la première dépendance. La lune était déjà sortie, très à l'est. Énorme, d'un jaune orangé soutenu. Elle flottait dans le ciel, comme sur une eau sombre, si proche que je fus tenté de baisser la tête. Je m'assurai que personne ne pouvait me voir traverser de la maison longue au taillis. Une fois parvenu à ce dernier, je pourrais allumer la lanterne, personne ne verrait la lumière depuis la demeure. Et pour m'y rendre, je n'avais pas besoin de m'éclairer, la lune étant si claire, brillant si fort qu'une ombre noire me suivait sur ma gauche. J'étais moi et, à la fois, pas moi.

Le taillis est un lieu d'une grande étrangeté. Tandis que les bambous se referment derrière moi, mon univers quotidien semble s'estomper. J'ai l'impression de ne plus connaître ou reconnaître quoi que ce soit, et personne ne me connaît plus. Tout ce qui reste, c'est *moi*. Même mon ombre a disparu. Dans le noir complet, je ne vois plus. J'en suis réduit à mon ouïe et à mon odorat. L'odeur forte des bambous, odeur de lointains, de solitudes, du large, de l'obscurité et de bêtes étranges. D'endroits où personne n'est jamais allé, dont personne n'a jamais entendu parler. Dans notre enfance, la vieille Petronella nous racontait que ces bambous venaient d'un endroit où elle-même avait vécu à une époque, Java, et qu'ils avaient été apportés par bateau avec des esclaves, des épices et des herbes aromatiques, avec des récits de jalousie, de rivalités, de disputes, de sang, de meurtres, de longs couteaux. D'une certaine façon, tout cela imprègne les bambous de ce taillis ténébreux. Ce bois regorge de vie,

résonne de sons mystérieux et terribles, surtout quand le vent se lève, mais même lorsqu'il règne un grand calme et en plein jour. Quand j'étais enfant, ces bruits m'affolaient, on aurait dit que des spectres gémissaient, se lamentaient, grinçaient des dents et hurlaient, des êtres dont les mains et les pieds avaient été coupés avec des lames émoussées, la gorge tranchée très lentement : un univers terrifiant, fait de cliquetis et d'étouffements, à l'opposé du mien, et pourtant effroyablement proche, bien trop proche pour me permettre de respirer en paix. Aujourd'hui encore, maintenant que je sais que les bruissements sont produits par les tiges et les branches des bambous eux-mêmes, il m'effraie, et, la nuit, c'est encore pire que le jour.

Je gratte une allumette sur une boîte d'amadou, j'allume la lampe, et la lumière blafarde ronge les tiges et les troncs noirs, mais l'endroit n'en demeure pas moins effrayant. Il n'y a qu'un modeste halo jaunâtre autour de moi, ce qui rend encore plus angoissante la nuit environnante.

Notre bosquet, à Philida et à moi, depuis si longtemps. C'est ici que nous sommes venus nous cacher après la pendaison au Caab de ce pauvre misérable salopard avec lequel on a dû s'y reprendre à deux fois… Le spectacle l'avait tellement choquée : elle s'est mise à pleurer si fort, s'est tant accrochée à moi, que nous sommes tombés tous les deux sur la terre noir de jais, froide et humide ; d'abord, je n'ai même pas compris ce qui se passait, c'était la première fois que ça m'arrivait et, quand j'ai compris, j'étais déjà en elle, elle pleurait et me susurrait à l'oreille, si près de mon visage que ses postillons et ses larmes me mouillaient la peau. Cette première fois-là, et puis si souvent par la suite. Toujours dans la bambouseraie, avec ses bruits de grincements, ses contes d'océan et de pays lointains. C'est ici qu'ont été conçus nos enfants, Willempie et Lena, qui partiront avec elle demain à la vente aux enchères, où ils seront vendus, comme des peaux, des plumes d'autruche ou du bétail. Les enfants que nous avons conçus ensemble. Et mes pensées retournent pour l'occasion à KleinFrans, celui qui devait porter mon nom. Mais je repousse le souvenir. On n'aurait pu empêcher l'inévitable, je le jure devant le SeigneurDieu. Ce fut l'une des occasions où j'ai promis à Philida : Je te jure devant Dieu que, dès que

j’aurai l’argent, dès que je gagnerai décemment ma vie et que *pa* sera dans sa tombe, je t’affranchirai. Et nos enfants. M’entends-tu ? Je te le jure solennellement. Je vais l’écrire à *pa* dans son grand registre noir avec nos noms. Je le jure, je le jure.

Or, la nuit, toutes les nuits, tout me revient, les histoires, les gémissements, les geignements, les soupirs de ces bambous. Je suis tellement désolé, Philida. Je ne voulais pas que notre histoire finisse ainsi. Cela dit, comment aurais-je pu l’éviter ? Qu’est-ce que j’aurais pu faire d’autre ?

Quantité de fois, nous nous sommes réfugiés dans le taillis, elle et moi. Je suppose que ce soir sera la dernière fois où je laisserai mes empreintes dans cette caverne. Témoignage au SeigneurDieu. Car demain tu pars et je dois rester seul ici. Si telle est la volonté de *pa* et du SeigneurDieu, puisque je n’ai plus mon mot à dire. Mais il y a une chose que je puis te révéler : en deux occasions, ces deux dernières semaines, je suis sorti de la maison longue, muni du fusil de chasse de *pa*. Une fois je suis allé dans la montagne, jusqu’au trou d’eau que tu m’as montré il y a si longtemps, quand nous étions encore enfants, où vivent les Femmes de l’Eau. Et un autre jour dans cette même bambouseraie. Je ne voyais pas ce que je pouvais faire d’autre. Quelque part, tôt ou tard, les empreintes d’un homme doivent disparaître dans son sillage. Mais j’ai été lâche. J’en ai été incapable. Je suis navré, Philida. Un jour, j’imagine que cette bambouseraie restera seule à savoir. Elle sait tout de nous. Vois-la à la lueur de cette lampe. Écoute-la. Ici, les bambous ne cessent jamais de bruisser et de chuchoter. Parfois, quand le silence règne partout ailleurs, on croirait qu’ici se déchaîne un ouragan. Je n’ai jamais apprécié le vent. Le soleil peut flamber autant qu’il veut, je le supporte bien et j’aime ça. L’hiver, les couches de neige peuvent bien s’empiler tout autour de nous, j’aime ça. Toutes les saisons, me semble-t-il, ont du bon. Mais je ne supporte pas le vent. Il chamboule tout dans notre esprit. Philida et moi nous sommes beaucoup opposés sur ce sujet, car elle aime le vent, dit-elle, surtout ici au milieu des bambous. C’est leur façon de parler, répète-t-elle. Même si j’insiste : Pas à mes oreilles. Car elle a réponse à tout. Un jour, une fois de plus, je me plaignais du vent : Non, frère Frans, s’insurgea-t-elle. Le vent

est bon. C'est ce que m'a appris *ouma* Nella. Le vent apprend aux arbres à danser. Alors comment pourrait-il m'irriter ? Depuis, je crois mieux le comprendre, même si je préférerais m'en passer ; peut-être, au fond, a-t-elle raison : il n'y a rien d'aussi magique que le vent dans la bambouseraie. Écoutez-le. Allongez-vous sur le dos et écoutez-le. Palpez-le. Regardez-le. Sentez-le.

Je n'oublierai jamais un épisode très particulier, même si je vis jusqu'à un âge avancé. Je jure qu'un jour, il y a très longtemps, quand nous étions encore petits, cet endroit fut envahi par les lucioles. Cette nuit-là seulement. Je ne pouvais y croire. On aurait dit de la magie. Mais je sais que je les ai vues. Personne n'a jamais voulu me croire. Sauf toi. Parce que tu croyais toujours ce que je te disais. Ce soir, si je ferme les yeux, je les vois encore. Le taillis en son entier fourmillant de lucioles phosphorescentes. Ce jour-là, *pa* et moi avions échangé des mots violents, ce qui n'était pas rare. À ses yeux, je ne pouvais jamais rien faire de bon. Il fulminait toujours car je perdais mon temps à sculpter des babioles en bois alors qu'il y avait du travail à la ferme. Ce jour-là, il m'avait fouetté, il avait déclaré avoir perdu assez de temps en discussions, il était temps que j'écoute. Il m'avait accusé d'être pire qu'un esclave, un foutu déshonneur pour toute la famille Brink, et ainsi de suite. J'avais le dos en sang. Même *ma* était allée lui parler, ce qu'elle n'osait faire que rarement, et il l'avait frappée aussi. J'étais venu me réfugier dans la bambouseraie. Tard dans l'après-midi, je l'avais entendu m'appeler dans la cour. Il me cherchait. J'entendis d'autres voix : *ma*, des esclaves, toute la maisonnée. Personne ne me découvrirait. J'étais seul à connaître cette cachette. Et Philida, cela va de soi, mais personne d'autre. Quand ils avaient interrompu leurs recherches et que les voix s'étaient tues, j'y étais resté. M'étais juré de ne jamais plus rentrer à la maison. Personne ne me verrait plus. En fin de compte, j'avais dû m'endormir. Et quand je m'étais réveillé en pleine nuit, tout le bosquet scintillait de lucioles. D'abord, j'avais cru que c'étaient les étoiles, je m'étais demandé si j'étais monté au paradis. Les lucioles. Comme si le taillis entier avait été enflammé par leurs infimes vacillements. Des braises, de petites paillettes du feu le plus ardent que j'eusse jamais vu. Jamais

avant ce jour-là, jamais plus de toute ma vie. Mais, cette nuit-là, je les ai vues. Et je m'en souviens encore. Parce que j'y étais, parce que je les ai de mes yeux vues.

Autour de moi, les feuilles bruissent, chuchotent. Les tiges grincent en frottant les unes contre les autres, la nuit est emplie de leurs sons, il y a des fantômes partout, partout où la lumière tremblotante ne parvient pas. La nuit est tiède de ce qui reste de la chaleur de la journée, une chaleur coagulée comme de l'eau sale dans une vieille bassine tout encroûtée dans laquelle on a lavé trop de pieds pendant de trop longues années, mais je ne peux empêcher mes bras et mes jambes de frissonner. Sans doute parce que les fantômes courent alentour en toute liberté.

Avec une hâte redoublée par la panique, je coupe des bambous pour faire ce que j'ai à faire. Des bien fins, bien droits. De temps à autre, je m'arrête et calcule. Je finis par avoir tout ce dont j'ai besoin. Le vrai travail peut alors débuter. Même s'il me prend toute la nuit, jusqu'à l'arrivée de l'aurore. Je coupe, je coupe, j'essuie mon front en sueur et puis je coupe encore. Je veux m'épuiser, me fatiguer au point d'oublier où je suis, et ce qui nous attend, oublier les fantômes qui errent dans les ténèbres, je coupe, je coupe dans un bosquet où pullulent des formes et des ombres vagabondes, des spectres criaillants. Des spectres qui, bras tendus, m'agrippent avec leurs longs doigts fins et noueux dès que je tourne la tête, dès que je ne les regarde plus.

La lumière se met à vriller devant mes yeux, les tiges deviennent de longs squelettes étiques, les feuilles se transforment en mille voix murmurantes et avides, tout est infesté de danger, la nuit entière est un cauchemar sans fin. Comme je coupe de plus en plus vite, je dois constamment me baisser, retirer la main pour éviter de me trancher un doigt.

Et puis survient quelque chose de terrible. En y repensant, je me dis par la suite que j'avais dû renverser la lampe mais, sur le moment, je n'ai pas compris ce qui s'était passé. Soudain, autour de moi, tout se mua en feu. Je sens l'huile, je sens l'odeur de brûlé, je vois les flammes, des bras, des doigts, les multiples formes du brasier, ce pourrait être un passage de la Bible lu par *pa*. Toutes ces

langues de feu vacillantes, dansantes qui cherchent à m'attraper, à me lécher, à me consumer comme si je me trouvais en plein cœur de l'enfer, comme si je n'avais pas la moindre chance d'y échapper, tous ces troncs de feu, ces branches de feu, ces fantômes de feu, ces diables de feu.

Qui aurait pu penser que tout un taillis de bambous verts pouvait ainsi partir en fumée ? Quasiment un seul souffle, un seul éclat et, tout, autour de moi, se mue en incendie. Jaune, orange. Rouge sang, gris, noir corbeau. Un brasier lumineux, brûlant, incandescent, translucide. Sous le choc du premier instant, je pense : Ce soir, je vais brûler, être réduit en cendres, on croirait l'enfer, la fournaise de Nabuchodonosor. Mais, au bout d'un certain temps – la nuit entière, semble-t-il –, je m'extirpe du brasier. Une fois à l'extérieur, je ne puis que le contempler, fasciné. La Dwars n'est pas loin, mais je n'ai rien pour puiser de l'eau, que mes deux mains noircies, et les flammes sont trop violentes pour s'essayer à quoi que ce soit. JésusSeigneurDieu, que faire maintenant ? Je ne peux même pas me précipiter pour aller chercher *pa*, il me tuerait. Un jour, il y a très longtemps, j'ai vu un incendie dans les montagnes, au loin, là-haut à flanc de falaises, près de la grotte à fleur d'à-pic avec, peints sur les murs, les petits hommes dansants, les éléphants, les grandes antilopes et les mantes religieuses. *Pa* semble avoir lu si souvent le passage sur le Jugement dernier, le feu et le soufre, les pleurs et les grincements de dents… Dans ma folie, je pense : Puisse Zandvliet, tout ce fichu domaine, partir en suie et en cendres, que le Diable en personne descende des cieux pour tous nous ravir d'ici.

Bien plus tard, quand, enfin, je me ressaisis, je ne comprends toujours pas. Tout ce que je sais, c'est que ma gorge, ma poitrine, tout mon corps me brûle comme si j'étais moi-même devenu flamme. Alors qu'en réalité, debout dans le froid, fébrile, je frissonne. Je songe à une seule chose : je dois aller trouver la vieille Petronella, elle m'aidera. Personne d'autre ne le pourra.

Sans vraiment savoir ce que je fais, je me précipite dans le taillis en flammes. Après un long moment, je me retrouve à marcher sur l'étroit chemin blanc de lune qui mène à la maison longue, ma lourde charge de bambous sur le dos, remuant la poussière, à bout de souffle et éreinté. Quand enfin je pus réfléchir

aux événements, encore plus tard, j'ai découvert que je n'avais aucune idée de la façon dont c'était arrivé ou même dont ça avait pu arriver. Le lendemain, à un moment donné, après que *pa* et les autres furent partis pour Worcester, quand, enfin, je pus recouvrer mes esprits, reprendre le chemin poussiéreux jusqu'à la rivière, et à la bambouseraie, je ne trouvai aucun signe du choc et du désordre de la veille. Rien. Comme s'il n'y avait pas eu d'incendie. Tout ce que je savais, et sais encore aujourd'hui, c'est que la bambouseraie dans son entier était partie en fumée sous mes yeux et que j'avais bien failli périr moi-même.

Je travaillai toute la nuit et ne terminai qu'à l'aube. La tâche fut ardue. Je somnolais tellement que j'avais du mal à tenir debout. Je n'arrivais à rester éveillé que parce que Philida partirait aux premières lueurs du jour. Dieu seul savait ce qu'il adviendrait d'elle. Ce qu'il adviendrait de moi, de nous tous.

Ce fut un autre de ces matins où le coq chanta en retard et où *pa* dut lancer son réveil sur la bestiole pour la réveiller, pour qu'elle chante et que puisse démarrer la journée de travail. Ces jours-là, je le savais, toute la maisonnée en payait les conséquences. Je ligotais encore ensemble les quelques derniers bambous graciles lorsque j'entendis le tonnerre et les éclairs dans la chambre de *pa*. J'accélérai le rythme. Si je finissais trop tôt, je pourrais tomber sur lui ou alors Petronella pourrait me houspiller mais, si je prenais trop longtemps, tout serait perdu. En fin de compte, tout alla pour le mieux. Depuis la sellerie, je pus longer le mur extérieur de la maison longue pour aller me poster sous la fenêtre de Petronella.

Lorsque je frappai à sa porte, je compris instantanément qu'il allait y avoir du grabuge.

Elle ouvrit la porte et demanda de but en blanc : Quelle affaire de bon à rien t'amène ici ?

J'ai apporté quelque chose à Philida pour la route.

Quelle route ? Tu vas me dire que tu étais au courant depuis le début ?

Je suis venu vous prévenir hier soir, mais nous avons été interrompus par *pa*.

Et maintenant, tu viens contempler notre douleur, petit merdeux ?

Je suis désolé, Petronella. Je te le jure devant Dieu. J'ai essayé de vous prévenir, mais ça n'a pas été possible.

Je me déplaçai afin de pouvoir voir dans son dos et j'aperçus Philida. Assise sur le lit, elle donnait la tétée à Willempie. À côté d'elle se trouvait Lena, figée, apeurée, me fixant comme si elle avait vu une apparition. Kleinkat était étendue de tout son long sur les genoux de Philida, ronronnant comme s'il n'y avait pas eu un souci au monde.

J'eus l'occasion de parler très rapidement à Philida : Je t'ai apporté quelque chose que j'ai fabriqué pour toi. C'est pour Kleinkat. Pour que tu puisses l'emmener avec toi sur la charrette si tu le désires.

Je veux rien qui vient de toi.

Je crus qu'elle allait fondre en larmes. Mais je n'en étais pas certain. À cet instant-là, Willembie commença à hurler.

J'y ai travaillé toute la nuit, Philida.

Je passai vite devant Petronella afin de poser la cage par terre, aussi près de Philida que j'osai, et je repartis sur-le-champ.

Ce qu'elle dit alors, je ne l'entendis pas. Peut-être était-ce préférable, d'ailleurs. Or, à cet instant-là, retentit un bruit dans mon dos et, levant les yeux, j'avisai *ma* dans le couloir.

Que faites-vous donc ici, Frans ?

Je bafouillai : Je voulais simplement… Je. Je préférai m'ôter de son chemin. N'empêche, il y avait quelque chose que je tenais à lui dire avant qu'elle ne m'écrase. J'ai apporté quelque chose pour Philida. *Ma*. Elle a une longue route devant elle.

Vous avez un sacré toupet, Frans !

Laissez-moi tranquille, *ma*. C'est assez douloureux sans que vous remuiez le couteau dans la plaie.

J'aperçus alors *pa* qui remontait le couloir et je pris la poudre d'escampette. Mais je réussis tout de même à glisser un dernier mot à Philida : Je crois que j'ai mis le feu à notre taillis de bambous, Philida.

Je n’eus pas le loisir de lui en apprendre davantage. Si seulement j’en avais eu le temps. Tout s’acheva de façon si abrupte. On ne put rien dire ou faire : ce fut le pire de tout. Peut-être notre histoire était-elle vouée à l’échec dès le départ.

XV

Le jour où MaJanna s’effondra.

Où on se rend ? Quand je pose la question, tout ce qu’on me répond, c’est : Dans l’arrière-pays. Dans l’arrière-pays. Loin ? Combien de jours de voyage ? Comment on y va ? Je sais que c’est une vente aux enchères mais est-ce que ça sera comme le jeu que Frans et moi on jouait ? Et qu’est-ce qui m’arrivera après ?

À l’aube, quand le *ouman* vient nous parler, il doit penser que *ouma* Nella va rester à Zandvliet, que seulement les enfants et moi, on part. Mais elle dit, fermement : Je viens avec vous, sinon Philida reste aussi.

Le *ouman* est furieux et, bientôt, la *ounooi* vient se joindre à la conversation, avec sa voix qu’on dirait une oie qui cacarde, mais une fois que *ouma* Nella, elle a dit non de la façon qu’elle l’a dit, c’est : Non. Alors, on se prépare à partir, avant que personne m’informe de rien.

Je continue de la harceler : je veux savoir comment on y va, *ouma*.

Mais elle répond que : Ma petite, quand tu sais pas où tu vas, toutes les routes t’y mènent.

Est-ce que, au moins, je reviendrai un jour, *ouma* Nella ?

Elle hausse les épaules. Elle répond : Ça importe pas, jusqu’à où coule une rivière. Elle oublie jamais d’où elle vient. C’est ça qui compte.

J’ai entendu dire que c’est un endroit sec, *ouma*, cet arrière-pays.

Peu importe qu’il soit sec ou mouillé, qu’elle grogne. Tant que tu gardes une branche verte dans ton cœur, il y aura toujours un oiseau pour venir y chanter.

Juste avant qu'on part, alors que je frissonne encore de tristesse, de colère et à cause de l'air frais du matin, il me passe une idée par la tête et, au lieu de grimper dans la charrette, je vais d'abord prendre mes deux enfants, Lena, qui a deux ans, et Willempie, le bébé, et je vais trouver la *ounooi* Janna dans la maison longue. Je porte la robe en chintz mise au rebut qu'on m'a donnée pour la nouvelle année. On trouve la *ounooi* dans le *voorhuis*, buvant du thé et mangeant des biscottes à pleines dents, sa grosse carcasse bombée sur le canapé comme un *bulsak*. Quand j'entre là, le bébé sur la hanche et tenant ma petite fille par la main, elle soulève à demi sa masse gigantesque, comme si elle aurait voulu me tomber dessus ou lâcher un pet mais, avant qu'elle peut parler, je dis fort posément : *Ounooi*, j'ai amené les enfants pour ils disent adieu à leur grand-mère. Parce que je suppose qu'on se reverra pas de sitôt.

Elle ouvre la bouche comme un poisson sur la rive mais, pendant un moment, il sort pas un son. Puis elle se met à trembler, elle lâche son bol et elle porte sa grosse main molle à sa poitrine, où elle reste accrochée comme une énorme araignée blanche. Il lui faut un moment avant de pouvoir lâcher : Heuh… Et puis, un deuxième : Heuh…

Je me dis qu'elle doit avoir une attaque. J'ai déjà vu ça un jour quand le *baas* de Villiers à Boschendal en a eu une et il est mort sous nos yeux. Mais *ounooi* Janna est pas encore raide. Elle se rattrape au canapé et répète : Heuh…

Ça, et rien de plus. Alors, en regardant les enfants, je dis : On doit aussi aller dire au revoir à leur père, *ounooi*, avant qu'on prend place dans la charrette. On souhaite à la *ounooi* toutes les bénédictions du SeigneurDieu.

Quand je me retourne une dernière fois depuis la grande porte d'entrée, la belle en podocarpe jaunâtre orangé et ocotea presque noir, elle est encore assise là à former un seul son avec sa bouche en cul de poule : Heuh. Et c'est ainsi qu'on fait nos adieux, comme disent les élégantes du Caab.

Du coup, je dois l'avouer, je me sens un peu mieux. Pas encore bien, mais mieux. Je songe à quelque chose que *ouma* Nella me disait autrefois et qui m'aidait à poursuivre. Voici : Inutile pleurer sous la pluie, mon enfant, personne verra tes larmes.

Il se trouve qu'on fait sous la pluie, sur cette charrette rudimentaire, la plus grosse partie de la longue route. Il pleut pas fort, mais constamment. Assez pour rendre vaines les larmes.

Assez, aussi, pour couper mon ombre de moi. Si loin qu'après un bout de temps je me mets à penser que j'ai dû la laisser à Zandvliet. Comme si j'avais jamais eu d'ombre de ma vie. C'est drôle, mais ce trajet en charrette me facilite le départ. Comme s'il y avait plus rien pour me retenir. Maintenant, je peux aller partout où je veux. Toujours plus loin, où le vent me porte. Le même vent que *ouma* Nella parlait quand elle parlait des San qui peignaient sur les falaises dans notre montagne : le vent qui apporte les histoires de contrées lointaines et efface tes empreintes jusqu'à il reste plus rien. Ça fait peur mais, bon an mal an, ça permet aussi mieux respirer. Maintenant, tu es libre d'aller là où tes pensées veulent te mener. Suis-les, et ça arrive tout seul. Tu tombes comme un abricot mûr, pas de résistance. Tu y vas simplement. Rien de plus facile. Jusqu'au *Binneland*, l'intérieur des terres, où tout peut arriver. Tout ce qui reste, c'est le parcours. Comme *ouma* Nella dit : Simplement parce que tu as deux jambes, va pas croire que tu peux grimper sur deux arbres à la fois.

J'essaie donc plus résister. Ça ressemble aux dernières fois où Frans et moi, on était ensemble : je bougeais comme lui, pas en sens inverse contre lui mais dans son sens. Comme si on chevauche une grande brise lente et régulière, une brise qui va et vient comme les flots. Va et vient. D'un côté, de l'autre. Je suis moi, Frans est Frans mais, ensemble, on est plus deux, on est un, comme la mer, comme le vent. Alors, je sais une fois de plus ce que je suis et qui je suis, même s'il me jette maintenant comme un maïs qu'il se sert pour se torcher. Au *Binneland*. Dans le plus profond intérieur de tout. De moi. Où je peux être seulement ce que je suis. Une cane pond pas des œufs de poule. Elle est ce qu'elle est, et c'est bien. Je veux plus que les choses sont autre chose que ce qu'elles sont.

C'est comme ça que j'ai arrêté de résister. À quoi bon, de toute manière ? Je suis assise là, je vois alentour, quand on s'éloigne du domaine, de cette maison de chats et de fantômes, tous les animaux qui sont venus dire adieu : les deux

ânes imbéciles ; le coq qui chante jamais au bon moment ; la poule folle qui peut pas pondre mais pousse ses caquets jusqu'aux cieux quand d'autres pondent leurs œufs ; les cochons qui grognent et qui crissent autour de la grosse vieille truie ; les chats qui accourent pour dire au revoir. Et moi, grimpée sur le chariot avec Kleinkat qui ronronne doucement dans la cage en bambou que Frans lui a préparée. D'habitude, elle supporte pas d'être enfermée à l'étroit mais, aujourd'hui, elle se comporte fort bien. Comme si elle sait exactement ce qui se passe. Peut-être, c'est la façon que la cage est fabriquée. Les choses que cet homme peut faire avec ses mains, ça me surprendra toujours. Je veux point qu'il me voie, alors je refuse de regarder vers lui, mais je sais bien qu'il est là à nous observer du début à la fin. Sur le toit de la maison longue, les pigeons roucoulent et se bécotent. Et des oiseaux sauvages aussi, des hirondelles, des tisserins, des petits *kraalogies* aux yeux comme des têtes d'épingles, des *jakopewers*, des oiseaux-souris, des colins, des *bokmakieries*, des *jangroentjies*, des pies-grièches, beaucoup qui ont un nom mais encore plus qui attendent encore d'être nommés, et aussi un couple d'effraies des clochers aux yeux jaunes endormis de sage, qui clignent de temps à autre comme quand on tire deux rideaux en même temps. Tout Zandvliet est là, chacun à sa place, y a que nous qui partons : plus ici, pas encore ailleurs. Kleinkat, les enfants et moi, *ouma* Nella et ce sacré *ouman* qui regarde droit devant lui, en fumant sa vieille pipe qui pue, la pipe qu'il se sert toujours pour mesurer la durée des séances de fouet dans la cour. Derrière le petit cimetière avec les murs blanchis à la chaux, où les morts attendent la nuit. Mes deux autres enfants y sont pas, ils sont enterrés dans des vulgaires trous, dans le *veld*. Mamie, qui a vécu à peine quelques mois. Et KleinFrans, bien sûr, mais on parle pas encore de lui. Est-ce que viendra le jour où on pourra ? Il est mort, il est parti. Et, un jour, nous aussi, on sera partis pour de bon. Eux ici. Moi dans ce fichu intérieur des terres, où que c'est.

Deuxième partie

LA VENTE AUX ENCHÈRES

XVI

Où le lecteur apprend tout sur la vente aux enchères à Worcester, où ouma *Nella repousse un enchérisseur importun, où Cornelis Brink vient à sa rescousse avec une annonce surprenante et où les affaires peuvent reprendre.*

La chaleur est insupportable. Comme dans un lieu biblique. Comme dans l'enfer. Depuis bien avant l'aube, les cigales stridulent si bruyamment que leurs cris perçants pénètrent chair, os et moelle et nous engourdissent les oreilles. Vendredi 22 février 1833, vente aux enchères à Worcester. Devant l'immense *drostdy* flambant neuf, près de l'église, les habitants du bourg se rassemblent sur la vaste place, avec un nombre considérable de fermiers de la région, et même d'aussi loin que le Bokkeveld et Tulbagh, où, par le passé, on utilisait l'ancien *drostdy*, avec ses grands piliers et son haut *stoep*, pour toutes les affaires qui ont ensuite été transférées à Worchester. Dans les environs du Caab, les gens ne croient plus aux enchères. Vendre ses esclaves n'est plus rentable, chacun sachant que l'émancipation est proche et, quel que soit le montant de la compensation promise par les Anglais, nous sommes tous persuadés que personne ne rentrera dans ses fonds. En acheter ? C'est pire encore. Les seuls qui soient encore intéressés, ce sont les vieux, les veuves et tous ceux qui, ayant un besoin urgent de liquidités, n'ont d'autre choix que d'acheter ou de vendre, parce que, pour eux, il n'est pas d'autre solution. Toutefois, ici, dans le haut-pays, la situation ne semble pas aussi désespérée ou, du moins, ne l'est-elle pas encore. Le Caab est trop éloigné pour compter vraiment. Les gens ici vivent très loin les uns des

autres et les ventes aux enchères sont parmi les rares occasions pour lesquelles ils prennent encore la peine de se réunir, tant que la vente se passe en même temps qu'un enterrement ou un *nagmaal*. Alors, pour la circonstance, on apporte ses peaux, son *biltong*, son lard, ses poulets, ses œufs d'autruche, ses moutons, ses cochons ou bien des *beskuits*, des conserves, des ouvrages d'aiguilles ou encore des objets façonnés en bois, du suif, des bougies trempées, à troquer ou à vendre tout en échangeant des nouvelles et des remèdes. Des *knegte* viennent s'offrir au plus offrant, ainsi que des professeurs itinérants en quête de travail et des prêcheurs de fortune qui viennent aussi proposer leurs services. La plupart du temps, un *smous* qui a entendu parler de l'événement à temps viendra vendre des munitions, de la paraffine, du sel, du sucre et des médicaments : balsamine, dulcis blanc, poudre verte d'amara, lavande rouge, pastilles pour la toux, essence de vie, purgatifs, sans oublier des balles d'étoffe, de chintz, de velours côtelé, des miroirs, des outils, du mobilier, des aiguilles et des barrettes, toutes raretés prisées par des provinciaux vivant loin du Caab. Les ventes sont aussi l'occasion d'organiser des baptêmes, des mariages, d'annoncer un décès. Maintes bourgeoises et un bon nombre de femmes de fermiers apportent alors des gâteaux, des tartes et de la limonade en échange d'un rixdollar ou deux, d'une demi-couronne ou d'une balle de chintz. De bout en bout, les cigales couvrent de leurs craquètements toute cette agitation. Les chats de gouttière courent en liberté, les chiens se battent, hurlent, aboient, copulent, les enfants s'ébattent comme des furies, il arrive même qu'un babouin apprivoisé devienne fou furieux ou qu'un spermophile domestique attaque un passant et soit tué pour la peine. Certains fermiers de la région font des visites subreptices de dernière minute à leur charrette ou à leur chariot, d'où ils reviennent chargés de bouteilles, de pichets et de cruches pour faciliter les tractations. Cornelis Brink lui-même en a entassé dans sa charrette. Il ne part jamais sans une confortable provision. Sait-on jamais quand elle peut se révéler utile !

Enfin, chacun peut se préparer pour l'affaire sérieuse du jour. D'abord, un fermier, Maans Oosthuizen, du domaine Goedemoed, a une information à transmettre à quiconque peut l'entendre. Il est venu, explique-t-il, pour raconter

son histoire au commissaire, mais chacun sait que Son Honneur tend à avoir des problèmes en fin de semaine, qui, pour Son Honneur, commence d'ordinaire le vendredi, sinon dès le jeudi. Cela signifie que Maans doit en premier lieu localiser un homme qui puisse remplacer le gardien de la loi, car la journée sera longue et ne peut se dérouler sans un semblant d'ordre et de cérémonie.

Il faut un certain temps pour trouver le petit homme grisonnant qui est en mesure de remplacer le magistrat ; enfin, Maans Oosthuizen peut entamer son récit. Plus il parle, plus son visage s'empourpre, tandis qu'il relate les merdes qu'il a eues avec son Bushman Hottentot Kees, qui a refusé d'entendre raison, de sorte que Maans a été contraint de le *klap*. Mais Kees a sauté par-dessus un mur, il est revenu avec un arc et des flèches, et s'est préparé à tirer à droite, à gauche et surtout au centre. Maans a, de ce fait, perdu son sang-froid et ordonné à deux esclaves de maintenir Kees à terre afin qu'il puisse lui administrer une bonne correction à l'aide d'un *sjambok* neuf dont il voulait vérifier l'efficacité avant cette vente. Maans n'était pas vraiment en colère, explique-t-il, mais qui peut autoriser que l'eau du Seigneur soit répandue librement dans le jardin du Seigneur ? Il avait donc fait son devoir de chrétien et appliqué un traitement disciplinaire à Kees, oh, pas très longtemps, peut-être une demi-heure, mais cela pouvait aussi avoir duré une heure, on ne peut pas toujours garder l'œil sur sa montre, hein ? Et voilà que cet abruti de Kees lui claque entre les mains. Quel fléau, juste avant la fin de la semaine : comment était-il censé faire rentrer ses moutons dans le *kraal*, maintenant, sans l'aide de personne ?

À ce moment-là avance le petit homme gris qui remplace le commissaire. Très officiellement, il demande à savoir combien de coups de fouet Maans Oosthuizen a donnés à feu Kees. La loi stipule un maximum de trente-neuf. Maans fulmine, son visage charnu vire au gros charbon ardent. Comment, diable, pourrait-il savoir ? Qui compterait jusqu'à un tel nombre ? S'il devait vraiment donner une estimation, il dirait trente-neuf, pas plus. Instantanément, des amis à lui, des voisins sont prêts à témoigner qu'ils connaissent Maans depuis des années : or jamais il ne ferait de mal à quelqu'un sans raison et, de toute manière, il ne sait pas compter jusqu'à quarante.

Alors, nous sommes d’accord, déclare le petit homme gris qui remplace le commissaire.

Mais l’un des deux esclaves qui avaient reçu l’ordre de maintenir Kees à terre pendant la séance de fouet intervient et déclare : Non, *seur*, il en a donné quarante-quatre, et il sait fort bien compter. Soudain, l’autre esclave, un Hottentot du nom de Snel, prend la parole à son tour pour corriger : il a compté deux cent douze coups. Les humeurs s’enflamment car on est en train de perdre un temps précieux. Le remplaçant du commissaire déclare qu’il n’existe pas d’autre issue : il devra compter les marques lui-même. L’assemblée se déplace donc en masse de la grande place vers la demeure de Maans Oosthuizen, à deux rues de là. Quand tout ce monde parvient à la cour de ladite demeure, il est plus question d’estimation que de comptage, la majorité des participants ayant eu le temps de puiser courage et fraîcheur dans leurs cruches de vin, ce qui a affecté soit leur vision, soit leur arithmétique, soit les deux. D’autant plus qu’on manque de preuves fiables sans l’ombre d’un doute, hormis les marques sur le dos, les fesses et les cuisses du défunt, marques tellement enchevêtrées qu’on ne distingue aisément que les rayures les plus claires, celles qui ont ouvert la peau. Le reste constitue un magma d’entrecroisements tel qu’il ne peut être d’une quelconque utilité. Mais, enfin, après de multiples tentatives, tous comptent tout fort et à l’unisson jusqu’à quarante-trois. Ce qui n’est pas vraiment si loin de trente-neuf, après tout. De sorte qu’on décide que, pour éviter de nouveaux délais, il serait préférable de se mettre d’accord sur le nombre de trente-neuf. La foule se scinde donc brièvement pour d’autres ruminations autour des cruchons et des bouteilles, avant que tous ceux qui sont réunis dans la cour n’annoncent qu’ils se sont accordés sur le nombre de trente-neuf.

Au moment où l’on s’estime finalement prêt à en finir avec les procédures préliminaires, un homme de grande taille, prétendument du Bokkeveld, approche et pousse du pied le défunt (terme introduit par le petit homme qui remplace le commissaire), exposant davantage de coups de fouet sur le devant du cadavre couvert de poussière. Depuis les épaules jusqu’aux genoux, sans épargner les

parties intimes ensanglantées. Disons soixante-deux, ce qui est une estimation correcte, conclut le commissaire remplaçant. Auquel cas, nous avons un problème, messieurs.

Oui, mais…, intervient l'homme de grande taille du Bokkeveld. Oui, mais. La loi mentionne le dos, les fesses et les cuisses : pas un mot sur le ventre et cetera. Cela signifie que toute marque sur le devant est non avenante. Nous pouvons donc toujours nous accorder sur le nombre de trente-neuf. Et tout le monde en fut satisfait.

Ainsi, l'on tient l'accord souhaité et le mort est tiré vers l'endroit où sa femme et ses trois petits enfants, assis sur le sable, un peu plus loin, pleurent doucement. Doucement, parce qu'il est évident que les fermiers ne sont pas d'humeur à supporter la moindre ineptie aujourd'hui.

Regagnons donc la grande place, annonce le remplaçant du commissaire. Nous avons du pain sur la planche. La compagnie retourne en masse de la maison de ville à la place publique, passant devant l'église pour arriver devant le sobre et imposant *drostdy*, où l'on prend position afin de vider quelques autres cruches et pichets en célébration du labeur accompli.

Enfin, la vente peut commencer. Les quelques premiers personnages proposés à la vente ne ressemblent pas aux esclaves auxquels Philida et la vieille Petronella sont habituées. Ils ressemblent davantage à des Bushmen poussiéreux, qu'on serait allé tirer d'un coin perdu du *veld*, et qu'on aurait ramenés ici hier ou tôt le matin même, sans doute attachés au cheval du *baas*. On dénombre quatre femmes au ventre proéminent comme des calebasses et aux seins allongés, dix-sept ou dix-huit enfants à leur traîne, dont certains des nourrissons qui tètent encore. C'est le gaillard du Bokkeveld qui les met en vente. Après avoir avalé une nouvelle rasade au goulot de sa cruche de vin, d'un geste négligent, il fait claquer son long *sjambok* autour du groupe, en guise d'avertissement.

Ceux-là, proclame-t-il, je les amenés depuis l'autre côté du Cedarberg quand ils sont venus voler des moutons à moi.

Personne ne pose de questions sur le comment, le quand, le où et le pourquoi, pas même le pitoyable remplaçant grisonnant du commissaire. On a besoin de main-d'œuvre et, bientôt, on n'aura plus d'esclaves. Si ces créatures peuvent être exploitées sur-le-champ, au moins pourront-elles avoir une utilité pendant une poignée d'années.

Contrevenant à la loi, de derrière, la vieille Petronella chuchote à l'oreille de Philida.

Ferme ton caquet ! Si tu cherches les ennuis aujourd'hui, dit Cornelis, essaie donc de défier cet avorton qui remplace le commissaire.

Il y en avait vingt-quatre, de cette vermine, dit le gaillard du Bokkeveld. Mais plusieurs étaient trop faibles pour supporter la longue marche, et j'ai dû m'en débarrasser en route.

Comment les vendez-vous ? demande un homme dans la foule. À l'unité ou par lot ?

À votre guise. Tant que je n'ai pas à rester toute la sainte journée sous ce soleil infernal.

S'ensuit un long débat. Puis certains enfants sont vendus à l'unité, par paire ou par trois. Deux femmes sont allouées à un acheteur de Paarl, les deux autres séparément, l'une avec deux jeunes enfants, la seconde seule, le reste des enfants en groupe. Les prix ne montent guère. Personne ne veut miser gros sur un tas de bons à rien qui ne dureront sans doute pas un mois.

Ce premier lot étant adjugé, s'élève dans la foule un brouhaha lorsqu'un homme se fraie un chemin pour présenter une Khoe accompagnée de trois enfants. Ce sont la femme et les rejetons du Hottentot mort, Kees. L'homme qui les pousse vers la table aux enchères n'est autre que Maans Oosthuizen, qui a déjà causé la première interruption de la journée.

Je suppose que nous pouvons *maar* terminer cette affaire sur-le-champ, beugle-t-il, le visage d'un cramoisi encore plus soutenu que précédemment. Débarrassez-moi de ces choses aussi, et le plus vite sera le mieux.

Une enchère de trois cents rixdollars est sur le point d'être emportée pour la mère et les enfants lorsqu'un acheteur potentiel en place une pour l'aîné des garçons seul, qui doit avoir dix ans. À son âge, il devrait avoir son utilité dans la maison.

Le remplaçant grisonnant du commissaire demande d'un air circonspect s'il n'est pas contraire à la loi de scinder ainsi les familles.

La loi est faite pour les esclaves, alors qu'eux, ce sont que des *Boesmans*, le corrige une grosse bonne femme avec un bec-de-lièvre ; il manque suffoquer en s'éloignant d'elle au plus vite.

L'information est applaudie, la transaction scellée.

On emmène la mère et les deux plus jeunes enfants, non sans pleurs et sans mêlée ; il faut deux des fermiers les plus costauds, munis de *sjamboks*, pour les ramener à l'ordre. L'aîné des garçons, pleurnichant encore, son petit visage maculé de morve, est embarqué sur une voiture tirée par un cheval, à bord de laquelle le fermier et son épouse, une femme courtaude, ont pris place et disparaissent bientôt.

On amène quelques autres Hottentots un à un. Cette vente est relativement rapide. Seul l'un d'eux, un homme menu à la tignasse poivre et sel, qui fait penser à un insecte et dit s'appeler Ben Goliath, menace de poser problème. Quand il était enfant, proteste-t-il, son *baas* l'aurait assuré qu'il ne serait asservi que jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de vingt et un ans, afin de payer une dette de son père. Aujourd'hui, ce même *baas*, qui n'était qu'un garçon imberbe à l'époque, est déjà sous terre, après être devenu grand-père de nombreux descendants, or lui, Ben Goliath, est encore attaché à la ferme. Il est temps qu'on le laisse aller, plaide-t-il, car il ne doute pas que la dette de son père n'ait été depuis longtemps remboursée.

Depuis combien de temps sers-tu ? s'enquiert le remplaçant du magistrat.

Très longtemps, répond la petite créature filiforme.

Combien d'années ?

Comment je saurais ? Personne m'a jamais demandé de compter. Mais ça doit faire une éternité.

Viens me trouver quand tu auras tiré vingt et un ans. Alors, je te laisserai aller. Qui fait une offre ?

Cent soixante rixdollars, s'élève une voix, et Ben Goliath a un nouveau *baas*. Pour un nouveau bail de vingt et un ans.

C'est alors que le commissaire en personne fait son apparition : un homme basané, en uniforme amidonné, la pomme d'Adam très saillante. Il est accueilli par des applaudissements tonitruants et son remplaçant grisonnant s'esquive vite en direction du tombereau de vin le plus proche.

Deux esclaves arrivent du *stoep* du *drostdy*, chargés d'une table massive. Ils l'installent devant la foule. Presque immédiatement, ils la changent de place afin de pouvoir glisser dessous, sur la terre, un tapis rouge, et l'on apporte plusieurs fauteuils monumentaux qu'on dispose en une belle rangée régulière : alors, le commissaire et ses aides peuvent s'installer. Devant le commissaire, on pose d'abord une pile de lourds registres reliés en cuir, puis un pichet en terre cuite sur un plateau. Enfin, la vente proprement dite peut démarrer. Un essaim de moucherons virevolte autour du pichet et, dans la chaleur, une odeur de vin nouveau enveloppe la foule.

Inévitablement, les spectateurs se font bientôt tapageurs et le commissaire doit fournir de gros efforts pour s'assurer que la procédure continue d'une manière plus ordonnée.

Les premiers esclaves qu'on amène à la table et auxquels on demande de grimper dessus tant bien que mal sont une famille : le père de Macassar, la mère de Java, et trois enfants dont il est précisé qu'ils ont respectivement quatorze, onze et huit ans. De tous côtés fusent remarques et quolibets, à telle enseigne que, bientôt, les enfants fondent en larmes. Les deux plus âgés sont des filles, le cadet un garçon qui louche. Leur *baas*, Petrus Jacobus Conradie, d'une ferme des environs de Gouda, se sent obligé de les abuser avec son *sjambok*, avant que l'agitation ne se tasse. Après cette séance, les marques de la fatigue sont imprimées sur les visages du *baas* comme de la famille d'esclaves. Le fermier, longiligne comme du *biltong*, a des yeux proéminents très rapprochés l'un de l'autre, sertis dans un visage émacié et hâlé, barré par un front très blanc au-

dessus de la ligne du chapeau. Certains badauds s'éloignent en hâte de ses longs pieds noueux dont émane une puanteur infernale qui décourage les humains autant que les chiens qui s'égaillent en vitesse. Il est enveloppé d'une nuée de mouches.

L'enchère démarre lentement, puis l'alcool prenant vite le dessus, la procédure s'accélère mais se déroule sereinement et la famille est adjugée pour la somme de quatre mille deux cents rixdollars. Le seul incident est causé par un enchérisseur, qui se fraye un chemin jusqu'au premier rang et s'appuie à la table, où il exige que l'aînée ouvre la bouche pour pouvoir vérifier sa denture. Il faudra un long débat et une gifle retentissante de la part du *baas* avant que la fille ne s'exécute. Par la suite, elle est de plus en plus récalcitrante, lorsque l'enchérisseur lui ordonne de faire glisser le haut de sa robe pour mieux voir son anatomie. Le commissaire, promu récemment à ce rang après des années en qualité de *veldkornet* du district, préside *ex officio* en qualité de commissaire-priseur avec l'aide d'un interprète prolixe : il demande, plutôt de mauvaise grâce, si c'est absolument nécessaire. Bien sûr, ça l'est, insiste l'acheteur potentiel, dont on apprend que le nom est Stephanus Gotlieb Maree. Il explique qu'il veut utiliser la fille à des fins de procréation, et il est donc évident qu'il doit être absolument certain qu'elle est correctement équipée pour la tâche. La fille tente de résister et c'est seulement après qu'on lui a quasiment arraché sa robe, que la vente peut continuer. Plusieurs femmes dans l'assistance marmonnent, sur le ton du mécontentement et du renfrognement, mais les hommes donnent de plus en plus de la voix, jusqu'à ce que, enfin, l'assemblée se calme et que l'on fasse taire l'adolescente avec un coup au visage.

Vient le tour de Philida. Avec son chat dans sa cage en bambou, le bébé dans son *abbadoek* dans le dos et la petite fille tenue par la main, elle prend sa place sur la longue et lourde table. Elle fixe un point à l'infini, yeux levés vers les lointaines montagnes bleues, un bleu qui disparaît presque dans l'espace, comme l'encre répandue sur une page d'un gros livre avec des noms tracés par la main de Cornelis Brink.

Plus tard, elle raconte à *ouma* Nella ce qu'elle a ressenti et, de cette façon, son histoire se propage dans la famille Brink. Elle avait l'impression, raconte-t-elle en haussant les épaules, de ne pas être présente, comme si ç'avait été l'histoire d'une autre. Comme si elle était restée à Zandvliet quand la charrette était partie. Elle avait tout vu : Cornelis Brink et le charretier, *ouma* Petronella, elle-même, ses deux enfants et le chat dans la cage fabriquée par François. Elle s'était vue sur la charrette, pendant plus de quarante-huit heures, et, de tout ce temps, avait été capable de tout mettre à distance. La totalité du parcours, la route avec ses nombreux lacets, les montagnes avec leurs falaises vertigineuses, leurs énormes rochers, leurs crêtes, les aigles bateleurs qui tournoient dans l'azur, les ruisseaux, la petite cascade à sec après l'été torride, une bande de babouins au bord de la route, juste après les énormes roches rondes de Paarl, suivie par d'autres bandes de babouins, et encore quantité de montagnes, de plateaux, des gués et, enfin, Worcester, avec ses quelques rues poussiéreuses et son énorme *drostdy*. Elle était là et, à la fois, n'y était pas. Je me faisais l'impression, explique-t-elle, d'être un fantôme qui essaie de sortir d'un miroir. À partir de là, ses pensées divaguèrent allègrement. Est-ce que ça a pas toujours été comme ça, s'interroge-t-elle ; peut-être n'a-t-elle jamais été exactement là où elle était ? Sauf en de rares occasions : les moments dont elle se souvenait le plus nettement. Par exemple, le jour où elle était montée dans le chariot pour aller au Caab voir pendre l'homme tout maigre : ce qui avait aggravé encore la chose, c'est qu'elle n'était pas seulement là pour voir ce qui arrivait à cet homme, elle avait compris qu'elle aurait très bien pu être à sa place, elle avait éprouvé ce que c'était qu'être pendu, la première fois quand la corde avait rompu, et, par la suite, jusqu'à la toute fin, au point de sentir la vie jaillir hors d'elle, tout. Puis retour à Zandvliet, à la première fois avec Frans dans les bambous. Et aussi, des mois plus tard, à la naissance de KleinFrans, à ce qui était arrivé ce jour-là. Encore plus tard, la naissance de la petite Mamie, celle de Lena et, finalement, Willempie. Dans ces moments-là, oui, elle était entièrement rivée au moment présent. Et, lors d'occasions où elle n'avait pas du tout envie de l'être, comme quand le *ouman* avait voulu la forcer à se mettre à genoux dans le taillis. Et, maintenant, cette fois-ci, sur la longue

route de Worcester, jusqu'à la grande place devant le *drostdy*. Elle se rappelle tout, mais, n'empêche, elle n'a pas pour autant l'impression d'y avoir été. Quelqu'un d'autre a dû tout voir et en faire une histoire qu'on peut décider de croire ou pas. Une histoire, c'est après tout qu'une histoire, ça dépend vraiment de qui la raconte.

Le commissaire au visage bronzé poursuit la vente. Au fur et à mesure que le vin se répand dans son corps, son débit s'accélère. Ce n'est pas l'un des nouveaux fonctionnaires nommés par le gouvernement directement en Angleterre, tous militaires à la retraite qui n'acceptent d'inepties de personne : c'est un fermier de cette rude région frontalière. Quand il y pense, il ordonne à un pâle fonctionnaire grincheux de traduire la procédure d'anglais en néerlandais mais, pendant de longs moments, il oublie, et personne ne se soucie de le lui faire remarquer. Non que cela importe beaucoup, car le public a l'habitude du rituel et les enchérisseurs interviennent de façon désordonnée, comme ils ont coutume de le faire.

Au tout début, un enchérisseur se comporte mal. Il se fraye un chemin jusqu'au premier rang, contre la table massive : il a une longue *kierie* à la main. Cette *kierie*, semblerait-il, n'a pas vocation à servir de canne. De toute évidence, dans la petite caboche sans encolure de l'enchérisseur fermentent d'autres idées. Philida apprendra plus tard de la bouche de *ouma* Nella qu'il s'appelle Magiel Christoffel Botma mais, d'ordinaire, on l'appelle par ses initiales, Emcé. Quelques minutes à peine après l'ouverture des enchères, il positionne la *kierie* entre les chevilles de Philida et remonte l'ourlet de sa longue jupe. Sans cesser de fixer les montagnes à l'horizon, elle recule d'un pas. L'homme se penche en avant pour rester au plus près d'elle et recommence à l'inspecter du bout de sa *kierie*, cette fois entre les genoux. Plusieurs badauds ricanent, se tapant réciproquement les côtes, et leurs commentaires sont de plus en plus salaces. Après un moment, le commissaire, s'apercevant enfin de la situation, lève la tête. Ses yeux plutôt proéminents clignent rageusement.

Silence ! beugle-t-il depuis son fauteuil. Arrêtez ce raffut !

On dirait qu’il sonne la charge. Magiel Christoffel Botma sursaute ostensiblement, lâche sa *kierie*, se penche pour la ramasser et, en se redressant, soufflant fort, se cogne la nuque contre la table. De ses lèvres glisse une bille de salive.

Le commissaire avance le bras pour protéger sa pile de registres. Que faites-vous, malotru ? tonne-t-il.

Il voulait seulement s’assurer que les jambes de la *meid* se rejoignent quelque part, explique un badaud, plié de rire. Il faut bien vérifier avant d’acheter.

La foule se moque et frétille.

Arrière ! ordonne le commissaire d’une voix de stentor.

Staan troei ! traduit l’interprète inutilement.

Cent livres, reprend le commissaire. Qui dit cent dix ?

Mille quatre cents rixdollars, traduit l’interprète. Et dépêchez-vous, Son Honneur n’a pas toute la journée.

Philida continue de fixer le lointain et prétend ne rien entendre. Elle n’est plus là.

De son côté, Magiel Christoffel Botma enrage et n’est pas d’humeur à accepter davantage de merde d’un Anglais. Il retourne à la table, dont il agrippe le bord des deux mains. On dirait qu’il a l’intention de s’approcher encore de Philida. S’ensuit un nouveau remue-ménage. Plusieurs compères l’encouragent, d’autres voudraient intervenir. La table se met à branler.

Alors, Philida n’en peut plus et plante son talon sur la main de l’homme.

Alors, *ouma* Nella descend de la charrette et s’approche. Laissez-la tranquille, *duusman* ! crie-t-elle derrière lui.

Il se retourne, chancelant sur ses jambes défaillantes, et, de toute évidence, perd son sang-froid lorsqu’il voit qui parle.

La ferme, *blarry meid* ! lance-t-il, levant sa longue *kierie* en guise d’avertissement.

Ce n’est pas ta *meid*, grosse merde ! Cornelis Brink se joint à la mêlée. Sans doute est-il de petite taille, mais il est manifestement prêt à en découdre. Avant que quiconque ne comprenne ce qui se passe, la situation menace de dégénérer.

Cornelis attrape l’homme par son épaule anguleuse et, d’un geste furibond, le pousse de côté.

Pourquoi tant s’énerver pour une simple *meid* ? geint Magiel, les larmes aux yeux, brusquement, essayant de s’esquiver.

Cornelis le pousse si rudement que l’homme filiforme en a le souffle coupé.

Elle n’est la *meid* de personne, prévient Cornelis, bouteille en main, tanguant sur ses jambes et grognant comme un chien de garde. Elle n’est la *meid* de personne, m’entends-tu ? Une fois encore, il énonce chaque mot séparément et très nettement. C’est ma mère.

Soudain, un silence de plomb tombe sur la grande place poussiéreuse devant le *drostdy*.

Ouma Nella lève la tête. Je suis une femme libre, déclare-t-elle, lèvres pincées, glissant la main dans les plis de sa robe pour en sortir une feuille de papier avec un cachet rouge en relief. Je peux dire ce que je veux. Maintenant, ferme ton clapet ou je le ferai à ta place.

La foule gronde et bourdonne comme un nid d’abeilles, mais personne n’ose approcher. Désormais de la couleur d’une figue trop mûre, le commissaire s’essuie les joues à l’aide d’un immense mouchoir blanc. Poursuivons, ordonne-t-il. On dirait un ordre lancé à un peloton d’exécution.

Magiel Christoffel Botma s’éloigne vite, jouant des coudes, furieux, brisé, gros-jean comme devant : il s’apitoie sur son sort, mais a trop peur pour rouvrir le bec.

Les enchères reprennent, d’abord comme avec des hoquets, mais gagnant peu à peu en assurance et en vitesse. Personne n’ose ennuyer Philida davantage. Cornelis Brink retourne d’un pas lourd à son siège sur la charrette. Philida reste debout sur la longue table aux pieds épais – le bébé dans le dos, Lena, assise en tailleur à côté d’elle, jouant avec un petit cheval en bois que Frans a confectionné pour elle. Les paroles, les sons glissent sur elle, elle n’entend rien, ne voit rien, elle continue de fixer l’horizon, les sommets les plus éloignés. Personne ne sait déjà plus ce qu’il est advenu de Magiel Christoffel Botma. (La soirée sera bien entamée lorsque, s’étant enivré au point de tout oublier, il

rentrera chez lui, trébuchera sur son chien à la porte d'entrée, pénétrera dans le couloir, battra sa femme et ses enfants au passage, et tombera à la renverse sur son lit, où il ronflera si fort que les avant-toits en podocarpe en trembleront.)

Pendant un certain temps, les enchères se poursuivent suivant la procédure. Comme d'ordinaire, certains participent un court moment avant d'abandonner. Mais trois ou quatre persistent. L'un d'eux, un Dr Atherstone de Grahamstown dans le Cap-Oriental, intervient plusieurs fois. Quelque chose, chez Philida, semble avoir attiré son attention. En une occasion, il se tourne vers l'homme qui se tient à côté de lui, et dit tout fort : Avez-vous vu les yeux de celle-là ? Pure obsidienne.

Qu'est-ce que c'est, l'obsidienne ? s'enquiert son voisin.

Ne savez-vous donc pas ? demande le docteur d'un ton un tantinet hautain, caressant sa barbe bien taillée. C'est une gemme très particulière. Noir de jais.

L'expression de Philida ne trahit en rien qu'elle a saisi cet échange. C'est pourtant le cas. Elle n'est pas du genre à oublier ce type de commentaire.

Bientôt, le docteur se désintéresse de l'affaire, de sorte qu'il ne reste qu'un seul enchérisseur. À cent vingt-trois livres, deux shillings et six pence, l'enchère pour Philida et ses enfants est conclue et un homme au souffle un peu court, du nom de Bernabé Jan Gerhard de la Bat, arrivé à la dernière minute, prend possession de ses nouveaux esclaves. L'annonce officielle est lue par le commissaire-priseur dans un anglais hésitant, traduite longuement en néerlandais administratif par son interprète, puis retranscrite noir sur blanc dans l'épais registre des enchères, document signé avec panache par la plume du commissaire (une véritable plume d'oiseau, à l'ancienne mode, car les modèles en acier n'ont pas encore fait leur apparition dans un avant-poste de la civilisation comme Worcester). Enfin, le document est séché à l'aide de sable fin pioché dans un bol en argent. Par la suite, des esclaves approchent pour ôter la table. Ils nettoient aussi la grande place. Deux d'entre eux rassemblent les bouses de vaches et les crottes de chevaux pour les fourrer dans des seaux. (Ils auraient dû aussi ramasser le vieil Emcé, fait remarquer quelqu'un en passant. Il appartient à toute cette merde.) Les gens lèvent le camp par petits groupes épars.

Il est temps pour *ouma* Petronella et Cornelis Brink de reprendre le chemin de Zandvliet, par-delà les montagnes et les plaines. Mais, juste avant qu'ils ne réussissent à faire donner des jambes aux mules, *ouma* Petronella retourne voir Philida une dernière fois, les embrasse, elle et ses enfants, les presse contre ses formes amples.

Tu ferais mieux de te rentrer vite à chez nous, *ouma* Nella, dit tout bas la jeune femme. Je comprends que le cul du *ouman* est en feu.

Et toi, prends soin de toi. Rappelle-toi, si tu le fais pas, je le saurai et je viendrai et je te ferai vivre l'enfer dans ton sommeil.

Philida hausse ses épaules étroites. Il se fait tard, dit-elle. Tu as un long chemin devant toi.

Comment tu vas te débrouiller toute seule ? demande *ouma* Petronella, les larmes aux yeux, tout à coup.

Tu m'as *mos* appris, *ouma* Nella, répond Philida doucement. Et elle sourit, un infime et tortueux mouvement des lèvres. Sur quoi, elle ajoute, avec une fermeté surprenante : Rappelle-toi une chose, maintenant j'ai appris à dire *Non*.

Une fois encore, *ouma* Petronella presse Philida contre elle. Puis elle grimpe sur la charrette, dont les essieux grincent sous son poids.

XVII

Très bref chapitre dans lequel Philida fait une proposition au commissaire.

Une vague impression flotte dans l’esprit de Philida depuis le jour de la vente aux enchères, une impression sous-jacente aux remous autour de la scène à la longue table, une impression qui a survécu après que l’excitation causée par Emcé Botma est retombée et que l’intrus à la longue canne, déconfit, s’est esquivé. Philida prend conscience que cette impression n’est pas le seul fait de son imagination quand, trois ou quatre jours plus tard, un Khoe fort bien mis et portant haut-de-forme arrive chez *meester* de la Bat dans Church Street, porteur d’un message pour l’esclave Philida du Caab, de la part du commissaire, lequel la convoque au *drostdy* sans délai.

Veux-tu que je t’accompagne ? s’enquiert Bernabé de la Bat, rentrant tout juste de son bureau. Peut-être pourrais-je t’aider ?

Non, *meester*, répond Philida. Mais elle sent une grosse boule dans son ventre, comme si elle avait mangé trop d’abricots verts.

Il appert que le commissaire en personne souhaite s’entretenir avec elle, l’homme au long visage basané qui présidait à la vente aux enchères au *drostdy*. Quand elle arrive, il est installé à une large table de travail recouverte de tout un fouillis de documents.

Sans plus de préambule, il demande : Que sais-tu de l’agitation que nous avons eue au *drostdy* le jour où tu as été amenée à la vente ?

Meester ? fait-elle. Elle a décidé qu'à l'avenir, pour sa sécurité, c'est ainsi qu'elle s'adresserait à tous les corps habillés de la Colonie.

Cet homme nous a bien enquiquinés, déclare-t-elle.

C'est un fermier respecté de notre district, répond le commissaire. Tu es une esclave. Il me semble que tu ne respectais pas la hiérarchie.

Je respecte toujours la hiérarchie, *meester*, répond Philida doucement. Je connais la place d'une esclave. Mais cet homme cherchait les ennuis.

De quelle manière cherchait-il les ennuis ?

Il a passé sa canne sous ma robe, *meester*. Où dans ce désordre de papiers et de livres sur votre table y a écrit qu'il a le droit de faire ces choses avec moi ?

Tu es une esclave, répète le commissaire. Mais, cette fois, son intonation suggère plus une simple remarque qu'une accusation.

Je sais je suis une esclave, *meester*. Mais pas *son* esclave. Qu'est-ce que vos gros livres racontent là-dessus ?

Elle sent la lourdeur qui est son lot perpétuel s'alléger d'un poids infime. Elle poursuit donc. Si la loi dit qu'il peut faire ça, alors la loi peut que se tromper.

À son grand étonnement, elle surprend l'esquisse d'un sourire dans les yeux ronds et limpides de son interlocuteur.

Imagine que je dise que pourtant les choses sont bien ainsi ?

Philida garde le silence un instant. Ensuite, elle lève la tête, croise le regard du commissaire et dit : Alors, je dois dire Non au *meester* et à sa loi.

Je vois, répond-il, grognon, se mettant à fouiller dans ses papiers comme une poule qui veut faire son nid.

Qu'est-ce que le *meester* m'ordonne de faire, maintenant, alors ? demande Philida après une pause.

L'homme basané ne la regarde pas. Ce que je dis, explique-t-il, c'est qu'il s'agissait d'une vente aux enchères publique. Tu n'avais pas le droit d'intervenir et de marcher sur les doigts de cet homme. Tu as troublé l'ordre public et c'est contraire à la loi. Alors seulement, il lève la tête et pose ses mains de fermier sur les documents devant lui. Et il ajoute : Entre toi et moi, dans ta position, j'aurais agi pareil. Et si jamais quelqu'un se comporte encore de cette manière en ma

présence, il le regrettera. Il y a trop longtemps que nous ne respectons plus la loi dans ce pays. Le *meester* se lève alors et, de sa position debout, se met à remanier les papiers sur sa grande table, à mettre de l'ordre dans son fouillis. Levant à demi la tête, il ajoute : Cela vaut pour cet homme turbulent. Un bref silence, avant de prendre une expression grave et de conclure : Et, bien sûr, pour toi aussi.

Merci, *meester*, répond Philida d'un air tout aussi grave. Et si *meester* le souhaite, un jour, je peux venir ranger ces papiers sur son bureau. Il est vraiment en désordre.

J'apprécierais cela. Peux-tu commencer la semaine prochaine ?

Philida fait oui de la tête, tourne sur les talons et sort vite dans l'étonnante lumière blanche de la journée d'été.

XVIII

Où l'on informe le lecteur des changements dans l'existence de Philida à son arrivée à Worcester et des nouveaux venus dans ses connaissances, notamment un homme qui jouera un rôle capital dans sa vie et un fantôme du passé dont l'héritage hante les districts de l'arrière-pays.

Les premières semaines après son arrivée à Worcester, Philida a largement l'occasion d'étudier la demeure et ses occupants. Tout est très différent de Zandvliet. Après la maison longue dont elle avait l'habitude, la demeure de *meester* de la Bat semble courtaude, même si elle est plus grande que la plupart de celles du modeste *dorp*. Elle n'a pas de pignon. Mais les murs sont hauts, pour procurer de l'ombre en été, et les plafonds en joncs. Quand on entre, il se trouve un *voorhuis* à droite, à gauche deux chambres à coucher plutôt exiguës, une cuisine et un garde-manger à l'arrière. Autour de la cour sont disposées une grange, une laiterie, une cave et trois dépendances pour les domestiques : à l'heure actuelle, celle du milieu est encombrée de sacs de maïs, de coffres et de tonneaux ; celle de gauche est réservée à l'esclave Labyn de Batavia, un charpentier qui travaille parfois pour d'autres gens ; dans la troisième, légèrement plus spacieuse, dort la bonne Delphina : c'est là que vont emménager Philida et ses enfants.

Au début, Philida se sent en permanence mal à l'aise. Elle sait précisément pourquoi. C'est parce que son ombre ne l'a pas suivie. Quelque part dans les nuées, la brume et la pluie sur la longue route entre Zandvliet et ce nouveau

bourg de ce côté des montagnes, le soleil s’est perdu et, quand elle est arrivée ici et que le soleil s’est à nouveau réchauffé, à nouveau il y a eu des ombres, mais ce n’est plus le soleil auquel elle était habituée. Surtout en fin de journée, elle ressent le besoin de se recroqueviller auprès de son ombre, afin de lui trouver un espace où elle puisse se reposer dans son dos, mais ce n’est pas celle qu’elle recherchait. Il n’est plus possible de s’intégrer convenablement.

Elle n’a d’autre solution que de s’habituer. Mais s’habituer à un lieu ne signifie pas qu’il vous appartient vraiment. C’est ce que Philida a découvert au cours de la vente aux enchères : quelque chose s’était immiscé entre ce qu’elle connaissait et ce qui lui était étranger.

Ce n’est pas qu’elle se sente soit insatisfaite, soit malheureuse. De nombreuses façons, Worcester est un meilleur endroit que Zandvliet. Plus facile, plus accueillant. Cette *nooi*-là ne la houspille pas à tout bout de champ, ne lui ordonne jamais de défaire un tricot, ne déboule jamais avec une *riem* ou une cravache. *Meester* Bernabé de la Bat n’est pas lunatique ou difficile. Après ces enquiquinants de Brink, non seulement il la laisse tranquille mais, à sa manière, il fait en sorte qu’elle se sente chez elle.

Bon à sa manière, certes. *Meester* Bernabé de la Bat parle peu, c’est un homme à l’humeur toujours égale. En fait, on ne sait jamais ce qui se passe dans sa tête. Une tête tout en longueur, cheveux plaqués sur le crâne, yeux à l’abri de verres épais exprimant continuellement une certaine inquiétude, quasi de l’appréhension, comme s’il n’était pas sûr qu’on n’allait pas le gronder ou le trouver ridicule. Un homme important, Philida l’a appris de Delphina. Si important qu’on pourrait penser qu’il croit qu’au-dessus du genou les jambes d’une femme sont collées. Le premier avocat que ce bourg ait jamais connu, dit-on. Avocat ? Delphina, un petit bout de fille très gaie, prompte comme une souris, explique à Philida ce que cela signifie : un homme qui connaît la loi. Qu’on peut aller trouver en cas de problème. Mais pas comme un père ou un frère aîné : même avec ses deux enfants, il est toujours réservé et plutôt distant ;

ce n’est pas un homme qui aime les jeux et les plaisanteries : il est aussi sérieux qu’un serpentaire, avec les mêmes pas raides, comme s’il avait toujours peur de mettre le pied dans un étron.

Cet homme est marié à Anna Catherina Hugo, une créature calme, comme un caneton chassé trop tôt de son nid, mais issue de l’une des plus grandes familles du Caab – du moins est-ce ce que Delphina a cru deviner. À l’arrivée de Philida, ils ont deux fils très blancs, de trois et un an, plus un troisième qui construit sa taupinière dans le ventre de sa mère.

À Delphina la nouvelle demande souvent des conseils quand elle ne sait que faire. Delphina est un peu plus âgée qu’elle et les gens disent que, dans sa jeunesse, elle a eu la vie dure avec un *baas* au Caab. Trois, en réalité, car l’homme et ses deux rejetons étaient torturés par leur queue et avaient toujours une *riem* à la main si elle refusait de s’allonger avec eux. Elle a eu de la chance que leur semence n’ait pas pris en elle – elle trouvait toujours un conseil opportun pour se débarrasser de leurs restes quand elle commençait à grossir. Mais Delphina n’est pas causeuse. Si elle doit balayer, elle balaie, si elle doit faire la vaisselle, elle fait la vaisselle, et si on lui demande de donner le bain aux deux garçons pâlots dans la baignoire en zinc, elle donne le bain aux garçons dans la baignoire en zinc. Rien n’entame jamais sa routine et elle n’apprécie pas les bavardages. Son corps menu et compact t’avertit au premier coup d’œil qu’il vaut mieux la laisser tranquille. Une fois qu’elle sait qu’elle peut se fier à toi, alors, là, seulement, sa langue se délie.

En conséquence de quoi, c’est avec Labyn que Philida parle plus volontiers. Il pourrait être son père, le père qu’elle n’a jamais connu ; avec lui, elle se sent en sécurité. C’est un homme paisible qui, en toute chose, prend son temps, et il a toujours une pipe en calebasse à la bouche. Où prend-il les feuilles qu’il fume ? Philida ne le découvrira jamais. Quand elle lui pose la question, il se contente de la fixer des yeux et d’esquisser un sourire, une sorte de moue, sans répondre, mais ce sont des feuilles à l’odeur douceâtre et c’est une autre raison pour laquelle elle aime aller s’asseoir avec lui quand elle n’a pas de travail et quand son tricot ne nécessite pas une trop grande concentration.

Elle éprouve un grand plaisir à le voir ouvrer un morceau de bois. Il doit être, songe-t-elle souvent, comme le père de Jésus, le seul charpentier dont elle ait jamais entendu parler. Il a une espèce de *profond* respect pour le bois : chaque morceau est différent, il finit par connaître chacun intimement. Le podocarpe, d'un blanc crémeux quand il est jeune, d'un jaune beurre quand il est plus vieux, et plus sombre, comme du caramel, quand il est encore plus vieux ; le lourd *Ocotea bullata* avec son grain très fin qui semble s'éveiller sous les doigts ; le bois de camphre qui libère sa fragrance quand on le scie ou le rabote ; l'olivier sauvage, avec ses taches et ses rainures ondulées ; le *kiaat* de Batavia ; le noyer ; le cèdre ; le bois de cerisier ; le bois de fer ; du bois pour des sièges, des bancs, des tables ; du bois pour les roues de charrette, les jougs ou les axes de chape ; du bois pour une *jonkmanska* ou une armoire ; du bois pour les piquets de clôture ; du bois qu'on peut tâter, juger avec les doigts, l'intérieur du poignet, voire la joue ; du bois avec lequel on peut avoir de longues conversations. Avec le bois, découvre-t-elle auprès de Labyn, c'est comme bavarder en famille. Connais-tu un tel ou une telle ? N'est-il pas l'oncle, le cousin ou le petit-fils d'un tel ? Sa mère devait être une Villiers, une Basson ou une Wet, mariée à un Pieterse ou à un Swanepoel ; l'une de ses tantes par alliance devait être une Lamprecht ou une van der Merwe ; son arrière-grand-père est arrivé de Bornéo sur un trois-mâts. Et puis, il y a les bois de cercueil. Ce sont les préférés de Labyn et chaque cercueil devient pour lui un coffre bien-aimé dans lequel il voudrait lui-même passer le restant de ses jours quand il ne lui restera plus de jours à passer.

Tard, un soir, aucune des deux ne trouvant le sommeil, Philida et Delphina bavardent pendant des heures, allongées sur leurs paillasses faites d'un mélange de paille et de chiffons dans les ténèbres qui embaument encore la cire des bougies utilisées en début de soirée. Delphina raconte que, dans sa jeunesse, Labyn avait une épouse, Lavinia, qu'il aimait tendrement. Mais elle était d'une extraordinaire beauté et les hommes blancs du Caab ne la laissaient pas en paix. Des demeures huppées de Heerengracht ou d'Oranjezicht, des tavernes, des cahutes des travailleurs sur Caledon Square, ou plus près de la plage, de

Rondebosch jusqu'à l'autre côté de la montagne ou à Hout Bay, voire de l'arrière-pays quand les hommes venaient au Caab vendre et acheter, des seigneurs arrogants aux pillards dépenaillés et aux ivrognes. Dans la lodge sur Heerengracht, tout juste de ce côté-ci des jardins de la Compagnie, elle avait un flot continu de visiteurs. Elle faisait de son mieux pour les repousser, mais combien de fois une esclave pouvait-elle se refuser ? Elle leur disait qu'elle était mariée et qu'elle ne s'allongerait plus avec aucun homme car le sien était un véritable démon quand il était déchaîné : il avait déjà étranglé trois ou quatre prétendants à mains nues. S'ils voulaient mieux connaître cet époux, ou s'ils menaçaient de la tuer quand elle refusait de causer avec eux, pensant que cela la sortirait d'affaire, elle précisait que ce démon était Labyn, venu avec elle de Batavia. Hélas, ses prétendants réunirent cinq ou six de leurs acolytes qui, tard un samedi soir, attrapèrent Labyn sur la Boereplein, le battirent quasiment à mort, et lui coupèrent les bourses. Les cinq ou six assaillants se mirent en embuscade au lavoir des femmes au pied de la montagne de la Table et firent à Lavinia des choses terribles, après quoi ils l'abandonnèrent sur place, où, pendant la nuit, quelque prédateur se saisit de ce qui restait d'elle et l'acheva.

Labyn survécut, mais il n'était plus ce qu'il avait été et, en fin de compte, son *baas* le vendit dans le haut-pays. C'est ainsi qu'il était arrivé chez Bernabé de la Bat, loin du Caab, loin du souvenir de Lavinia : tout ce qui lui était resté, c'était la menuiserie, et ses cercueils continuèrent d'être très prisés. On recherchait aussi sa compagnie car c'était un habile conteur. C'est cela, d'ailleurs, qui, plus que tout le reste, attira Philida chez lui. Et, bien sûr, le fait que les enfants, même le bébé, l'adoptèrent très vite comme *oupa*. Il racontait différemment des histoires qu'elle connaissait depuis son enfance, celle des Femmes de l'Eau, celle du serpent à la pierre qui brille sur le front, celle de la femme qui avait un œil sur le gros orteil, celle du *ouman* qui avait le feu dans le trou du cul, et quantité d'autres. Il en avait apporté plusieurs de Batavia ; d'autres, il les avait collectées sur le bateau au cours de la traversée ; d'autres encore, le vent les avait soufflées vers lui depuis la Colonie. Sans doute un certain nombre étaient-

elles inventées. Ses histoires étaient fabriquées comme il fabriquait ses meubles, auxquels il s'attachait tant qu'il trouvait insupportable de les vendre, ce qu'il ne faisait d'ailleurs qu'en dernier recours.

Un soir, peu après l'arrivée de Philida au bourg, *meester* Bernabé de la Bat vient à la chambre des femmes esclaves et les informe qu'elles devront se lever avant l'aube le lendemain. Il veut emmener Philida dans le Bokkeveld. Pourquoi ? Il doit visiter un domaine et veut en profiter pour lui montrer quelque chose d'important.

Un bref instant, elle est agacée. *Meester* de la Bat n'est peut-être pas Brink, mais il est blanc comme lui et ni l'un ni l'autre ne dit jamais quoi que ce soit qu'il n'a pas envie de dire. Elle sent ses lèvres se crisper mais se tait.

Lorsqu'elle en discute avec Delphina plus tard, celle-ci la rassure : T'inquiète donc pas, ça sera mieux que les enfants restent ici. Elle a une idée de ce qui va se passer. Il fait la même chose avec tous les esclaves. Elle-même, propose Delphina, s'occupera des bambins. C'est préférable pour eux, plutôt que de faire le déplacement jusqu'au Bokkeveld. Donc, le lendemain matin, Philida s'en va avec Labyn et *meester* de la Bat.

Le chemin est effroyablement long et, avec la charrette du Cap, c'est très inconfortable, mais Labyn est un bon charretier. Ils passent de nombreux sites : la Sand River, la Wabooms et la Romans ; Vaalvlei, De Liefde, Waveren, Vredeoes, Skoonvlei et Welgemeend ; suivis par Welkom, Visgat, Bokvelskloof, Vaalbut, la Kolen ; et, enfin, Groenfontein, De Hoek et Wadrif, jusqu'à Op-die-Berg, Remhoogte et Wyekloof, sans compter toutes les sources : Merriesfontein, Koperfontein, Gansfontein, Kleinfontein et Doornfontein.

Au moment où le jour a les oreilles qui lui tombent jusqu'au cou et où le soleil rougit de lassitude et de honte, *meester* de la Bat ordonne enfin à Labyn de faire arrêter les chevaux dans un domaine où il doit déposer des documents du tribunal et où ils sont à invités à passer la nuit : le *meester* dans la demeure avec le propriétaire et sa famille, Labyn et Philida dans une étable vide. Comme

Philida n’a pas Willempie avec elle, ses seins lui font mal, mais une esclave de la ferme a des jumeaux et du lait serait le bienvenu : Philida en profite pour la soulager.

Très tôt, le lendemain matin, ils repartent et, sur le chemin du retour, à l’endroit où la route devient étroite au sortir du Bokkeveld, ils s’arrêtent devant un spectacle étrange qu’ils avaient remarqué la veille, dans l’après-midi, lorsque tous étaient trop fatigués pour lui prêter attention. Mais, cette fois, donc, ils s’arrêtent pour l’inspecter. D’abord, Philida pense que c’est un épouvantail, comme ceux qu’on installait au milieu des vignes à Zandvliet pour effrayer les essaims d’oiseaux qui grappillaient les raisins au début de l’été.

Ce n’est pas un épouvantail.

Tous trois descendent de la charrette et vont y voir de plus près. C’est un long poteau en fer peint en rouge, au sommet duquel est planté on ne sait quoi.

Ce n’est que lorsqu’ils arrivent juste en dessous que Philida voit ce que c’est : un crâne humain, maculé et endommagé, dont il ne reste pas grand-chose. Une touffe de cheveux sur l’ossement blanchi. Deux trous pour les orbites rivés sur le néant.

Alors ? s’enquiert Philida lorsqu’il semble que personne d’autre ne veuille prendre la parole.

Voici, explique *meester* de la Bat, le fameux Galant qui hante encore les cauchemars de certains ici, dans le Bokkeveld.

Je crois que *ouma* Nella m’en a parlé, dit Philida.

C’est possible, répond le *meester*. Galant était un esclave des parages. Il a commis d’effroyables forfaits.

Est-ce que c’est le Galant qui a dirigé une rébellion contre les fermiers du Bokkeveld ?

Il était très célèbre, confirme le vieux Labyn doucement, sur un ton quasi révérencieux. Il est connu de tous, dans cette colonie.

Meester de la Bat s’éclaircit la gorge. Aujourd’hui, la majorité l’a oublié, le contredit-il d’un air sévère. Et c’est bien ainsi. Mais, il y a environ sept ans, il faisait régner la terreur dans la région.

Qu’est-ce qu’il fait ici ? s’enquiert Philida. Et nous ?

Je voulais que tu voies cela. Comme je l’ai expliqué, il y a quelques années, ce Galant a mené une rébellion d’esclaves contre les Blancs. Avec ses acolytes, il en a tué trois. Ils ont été capturés, emmenés au Caab pour y être jugés au tribunal, et ramenés ici pour être exécutés. Deux d’entre eux ont été pendus et leurs têtes ont été placées sur des piquets, au Blokkeveld, afin que tous puissent voir ce qui arrive aux esclaves qui tentent de fomenter une rébellion contre leurs maîtres légitimes. Ils ont été laissés sur place, un ici, l’autre à l’autre extrémité du Bokkeveld, afin d’y être consommés par le temps et les oiseaux des cieux.

C’était vraiment nécessaire ?

Quoi ?

Tout. La pendaison. Planter les têtes sur des piquets. Et faire tout ce trajet hier et aujourd’hui pour venir regarder cette chose…

Celui-ci, dit *meester* de la Bat, celui-ci était le chef de bande, Galant. Et comme tu peux le voir, il n’a pas bougé.

Labyn prend à nouveau la parole. Est-ce pour que les gens peuvent voir ou pour les mettre en colère ?

Labyn ! grogne *meester* de la Bat.

Je ne fais que demander.

Meester de la Bat saisit les longs pans de sa redingote noire et, l’air fier, avec ses pas raides de serpentaire, regagne la charrette.

Et les autres ? s’enquiert Philida dans son dos.

Le Blanc s’arrête et se retourne. Quels autres ?

Ceux qu’ont pas été pendus. Vous dites qu’y en a eu d’autres.

Oui, il y en avait d’autres, qui ont aussi été châtiés. Je t’ai expliqué que l’un d’eux a été placé tout à fait au nord du Bokkeveld. Un troisième a été pendu, mais sa tête n’a pas été plantée sur un piquet. Et cinq autres. Ils ont été attachés à la potence quand on a pendu les trois chefs de bande. On les a emmenés à un piquet, où ils ont reçu des coups de fouet et été marqués au fer. Ensuite, on les a jetés dans la prison du *drostdy* de Worcester, condamnés aux travaux forcés, trois à perpétuité, et les deux autres, Achille et Ontong, à quinze ans.

Ils doivent encore y être, alors.

Ils doivent y être, en effet. Et assurément pendant longtemps encore.

Soudain, il semble pressé. Venez, dit-il, il est temps de rentrer.

Perdue dans ses pensées, Philida s'interroge. Ces cinq-là. Peut-être étaient-ce ceux qui nettoyaient la grande place devant le *drostdy*, le jour de la vente aux enchères, ceux qui balayaient les bouses de vaches et les merdes. Mais, si on y réfléchit, rien n'a vraiment été nettoyé.

Le soleil sombre. Sur le rouge sang du poteau épouvantail se détache le crâne blanc maculé, regard vide sur l'horizon vide. Comme s'il voulait tout engranger. D'ici, autant qu'on puisse l'imaginer, jusqu'au Caab. Jusqu'à l'océan, jusqu'à l'autre côté de l'océan. Jusqu'à tous les endroits du monde où il y a encore des esclaves, et des gens qui s'y connaissent en esclaves. Ces yeux creux, songe Philida, ils sont trop grands, trop vides. Ces orbites qui observent jour et nuit. Ces orbites qui *savent* et cesseront jamais de savoir.

Je remercie le *meester* de m'avoir permis de revoir Galant, marmonne Labyn, tout près de Philida. C'était vraiment un grand homme, j'ai beaucoup entendu parler de lui, je suis content chaque fois que je peux le voir. À Philida, en aparté, il ajoute : Peut-être, nous pourrons aller visiter les cinq autres au *drostdy*, un jour. Il se retourne vers l'épouvantail et s'incline discrètement. Mes hommages, Galant.

Philida reste immobile, engoncée dans son coin de la charrette. Voici ce qu'elle pense : Comme c'est peu, ce qui reste d'un homme. Des ossements. Deux vides à la place des yeux. Mais aussi longtemps qu'ils peuvent regarder, peut-être rien aura été vraiment en vain. Cet homme, Galant, a été ici, on a fait tout ce chemin, tous les trois, toute une journée de voyage, pour venir le voir. Peut-être, pourquoi pas, ça valait la peine. Trop tôt pour savoir. Est-ce qu'on saura jamais ?

Sans en avoir l'intention, elle entend sa voix parler doucement dans le vent, un vent qui, après la journée de fournaise, se met à lui souffler un air glacial sur le visage : Salut, Galant, énonce-t-elle. Au plus profond de son esprit, sans

savoir exactement ce qu’elle pense, consciente seulement du bras réconfortant que Labyn a passé autour de ses épaules, elle confirme, dans un murmure : Oui, ça été bien de te voir.

Mais la journée est loin d’être terminée. Quelque part sur la route, ils doivent dételer et passer la nuit dans le *veld* avant de pouvoir repartir le lendemain, pour traverser le grand vide, retourner à Worcester, retourner à chez eux.

XIX

Où Labyn confirme ses talents de conteur et présente Philida à un saint homme qui sera auprès d'elle jusqu'à la fin de ses jours.

Après cette excursion dans le Bokkeveld, Philida passe de plus en plus de temps avec Labyn. Souvent, ils ne sont que tous les deux, d'ordinaire dans l'atelier, où les senteurs du bois s'insinuent dans vos narines. Les enfants aiment y venir aussi. Pour Lena, il y a toujours un petit morceau de bois avec lequel jouer et, de son côté, Willempie se satisfait dans l'ensemble de traîner par terre avec un *kaross*, à jouer avec ses orteils, sinon dans l'*abbadoek* sur le dos de Labyn. Kleinkat vient de même jouer avec de petites découpes, un outil, une souris, un papillon qu'elle a attrapé dehors, ou avec les camarades imaginaires qu'elle rencontre partout. Pour le plus grand plaisir de Labyn, elle aime particulièrement le bois d'olivier et peut passer dans l'atelier des heures à jouer avec les copeaux ou à se frotter avec délice contre des planches fraîchement coupées. Il lui arrive aussi de rester simplement assise, à se débarbouiller ou à se lécher les poils, à se passer une patte postérieure au-dessus du crâne, ou, son petit museau rose sous sa queue, à la recherche de son petit trou du cul. Tout cela, jusqu'au jour où elle disparaît.

Le grand chagrin vient peu après l'excursion au Bokkeveld, et personne ne comprend ni comment ni pourquoi. On ne comprend ce qui est arrivé que bien des jours plus tard, car, au début, Philida pense que Kleinkat s'est simplement cachée dans la maison ou dans la cour : il y a tant de cachettes et de terrains de

jeu. Mais le jour où Labyn lui demande : Où est donc passée la petite chatte ? elle commence à s'inquiéter pour de bon. On interroge tout le monde, mais personne ne l'a vue. Pas même *meester* de la Bat, or chacun sait que sa table de travail est le refuge préféré de Kleinkat, au milieu de ses papiers.

Hormis les enfants, Kleinkat est tout ce qui lui reste de Zandvliet. Si elle n'était pas aussi occupée, elle aurait sans doute osé demander la permission de remonter la route à la recherche de Kleinkat. Or, même si l'on est en plein été, *nooi* Anna a décidé que Philida devait commencer à tricoter tôt pour l'hiver, celui-ci arrivant vite et avec vigueur dans la région. Philida doit donc ravaler son chagrin. Ce qui n'est pas aisé, et souvent, surtout la nuit quand les enfants dorment, il s'insinue en elle comme une douleur virulente, comme si on lui avait frotté la peau jusqu'à la chair tendre en dessous.

Elle n'a d'autre moyen pour apaiser la douleur que de tricoter sans trêve. Ou de passer du temps avec Labyn. Par une chaude journée, une fois de plus elle tricote, assise sur le banc près de la porte de l'atelier de menuiserie. Lena joue par terre avec de petits cubes. Dans un coin, Willempie dort profondément. L'atelier sent la sciure fraîche.

Comme toujours lorsqu'elle est là, Labyn est un véritable moulin à paroles. Toute cette merde qu'on a subie dans la Colonie, dit-il, vient des chrétiens. Il rabote une longue planche de podocarpe destinée à une table. Régulièrement, il s'arrête un instant, la soulève et l'inspecte d'un seul œil afin de vérifier qu'elle est bien plane.

Toi et moi, on est ici à travailler sans relâche, pendant que les Blancs restent assis sur leurs culs au soleil ou à l'ombre, selon : ça vient tout de leur Jésus. C'est sa faute. Je pense qu'il est temps que tu viens avec moi avec les *slamse*.

Mais je ne comprends pas les *slamse*. À Zandvliet, la *ounooi* disait toujours on doit les éviter comme la peste : avec eux on va droit en enfer.

Est-ce que cette *ounooi* t'a jamais dit quelque chose que tu pouvais croire ?

Non, tu as raison, Labyn. Mais quoi faire ? C'est comme ça que je suis élevée.

Élevée pour le feu qui un jour te consumera. Mes *slamse* sont pas pareils. Chez nous, y a pas de *baas* et d'esclaves. On est tous égaux. Juste des gens. Et ça remonte fort loin, des centaines d'années, à un homme du nom de Mohammed, le début de tout.

Je le connais pas. Qu'est-ce que je dois faire pour qu'il m'aide ?

C'est là que tout commence : avec les histoires. Labyn lui conte l'Année de l'Éléphant : un homme du nom d'Abdallah pénétra une femme, Amina. Quand elle tomba enceinte, une voix dit : Tu attends un enfant qui sera seigneur de tous les siens et, quand il naîtra, tu devras l'appeler Mohammed.

Philida aime tout de suite cette histoire, elle est convaincue qu'il s'agit de la piste des Éléphants qu'elle a suivie depuis Stellenbosch il y a fort longtemps, quand elle est allée déposer sa plainte contre François Brink auprès du protecteur des esclaves. Et puis l'autre piste des Éléphants qu'elle a parcourue avec *ouma* Nella et *ouman* Cornelis jusqu'ici à Worcester. Dès qu'elle entend parler d'éléphants, elle ouvre grandes les oreilles.

Cette année-là, poursuit Labyn, un chrétien du nom d'Abraha est venu d'une contrée lointaine avec un troupeau d'éléphants attaquer la ville de La Mecque, où se trouvait une église noire noire.

Abraham ? demande Philida, un froncement entre ses yeux noir corbeau. L'Abraham de la Bible ?

Non, non, celui-là était simplement Abraha… pas ham.

Ça me paraît bizarre.

Tu écoutes ou tu ergotes ?

J'écoute.

D'accord, alors. On parle encore des éléphants qui ont déferlé sur le temple. Ce temple s'appelle Ka'aba et les ennemis qui ont traversé le désert avec leurs éléphants, c'étaient les chrétiens de l'époque-là, ils voulaient détruire le temple noir pour construire leur propre église. Mais, au moment où les éléphants sont arrivés, il se passa quelque chose d'extraordinaire. Le SeigneurDieu, qui était le *baas* de tout homme, femme et enfant, on l'appelait Allah, a envoyé une énorme volée d'oiseaux, chacun avec une pierre dans le bec, et ces oiseaux ont lâché les

pierres sur les éléphants. Ils étaient si nombreux, le ciel en était noir d'un horizon à l'autre. Les éléphants eurent peur, ils firent volte-face et retournèrent vers le désert, et c'est ainsi que le beau temple noir a été sauvé. C'est la Ka'aba. À partir de ce moment-là, la mère de Mohammed, Amina, l'éleva, et il devint grand et fort.

Écoute-moi bien, maintenant. Un jour, il gardait un troupeau de moutons dans le désert, deux étrangers vinrent, vêtus de blanc, avec un gros bol doré plein de neige blanche. Ils plaquèrent Mohammed au sol, ils lui prirent le cœur et le lavèrent avec la neige.

Ça a dû être *blarry* douloureux, lâche Philida.

Pas du tout, répond Labyn. Il n'a rien senti. Il est resté allongé là, à observer la façon qu'ils prenaient son cœur pour en exprimer une gouttelette de sang noir d'encre et puis, avec plein de précautions, ils l'ont remis dans son torse et Mohammed vit les deux hommes disparaître sous ses yeux. À partir de là, tout le monde sut que ce garçon Mohammed, qui avait alors neuf ans, n'était pas un garçon ordinaire. Il était spécial et tout le monde le respectait.

Un jour, il rencontra une très riche veuve, Khadija, qui avait quarante ans, à l'époque ; elle aurait pu être sa mère, et elle l'envoya dans le désert avec un troupeau de chameaux pour qu'il achète et vende dans un autre pays, du nom de Syrie. Quand Mohammed rentra, Khadija vit comme ça combien d'argent il avait gagné, et elle décréta vouloir l'épouser sur-le-champ. Après quelque temps, leur maison fut pleine d'enfants, et c'est ainsi qu'Allah a décidé qu'il était prêt à aller avec Mohammed.

Bientôt, Mohammed grimpa dans une haute montagne, le mont Hira, qui est aussi haut que le Brandwag, ici, derrière notre bourg de Worcester, et Allah lui dit : Parle ! Et dès lors, Mohammed parla à son peuple. Il parlait aux pauvres, il parlait aux esclaves, il parlait aux vieux et aux malades, il parlait à tous ceux qui étaient perclus de problèmes, qui souffraient, aux blessés et à ceux qui avaient besoin d'aide. C'est pourquoi je te le dis, Philida, Mohammed est notre homme, il est notre Seigneur. Les Blancs prétendent que leur Seigneur veille sur nous, mais c'est faux. Le SeigneurDieu veille que sur eux, pas sur nous. Quasiment la

première chose que Mohammed a fait après le Seigneur Allah lui parle, c'est libérer son esclave Zaïd. Pour lui, il y avait plus de place pour les esclaves dans ce monde.

Mais, ici dans le Caab, ils parlent aussi de nous affranchir, proteste Philida.

Certains, je le sais, mais pas tous. Il tape alors sa planche bellement taillée sur l'établi, si bien que la sciure vole dans tous les sens, que Willempie se réveille et se met à hurler. Philida doit le calmer, avant que Labyn ne puisse reprendre. Tu as entendu toi-même ce que dit le *baas*, non ? Toujours à rouspéter, à se plaindre, à menacer. Cette chose, je dois d'abord la voir de mes propres yeux avant d'y croire. Même si on est affranchis, on va devoir rester à leur service pendant des années. Mohammed, lui, il a pas parlé de servitude. Il a simplement dit à Zaïd : Maintenant, tu es libre. Tu peux aller où bon te semble. C'est ce qu'il souhaite pour nous tous. Et c'est pourquoi je dis : Je vais avec lui.

D'où est-ce que tout ça sort ? Est-ce que Mohammed parle dans un gros livre comme le SeigneurDieu de *ouman* ?

Oui, il parle dans un gros livre comme ça. Mais il s'appelle pas la Bible. Il s'appelle le Coran.

Philida sourit : *Korhaan* est un drôle de nom. C'est un oiseau, un peu comme une outarde, non ? Pourquoi le SeigneurDieu voudrait un livre comme une outarde ?

J'imagine que c'est parce qu'il vole de ses propres ailes. Il met des ailes dans ta tête. Une fois que tu l'as lu, tu le trouves plus amusant.

Philida souffle par le nez. Où et comment tu as appris à lire, toi, si je peux te demander, Labyn ?

Je t'apprendrai.

Toi ?! Dis-moi donc où tu as appris !

J'ai appris, je te le dis. Je suis même allé à l'école, avant d'être vendu à un Blanc du nom de *oubaas* Harman Venter. Ça, c'était un homme bon. Il voulait m'affranchir, mais il est mort d'un méchant mal aux poumons et j'ai dû monter sur le billot à Stellenbosch.

Philida garde le silence pendant un long moment avant de demander : Est-ce que tu vas vraiment m'apprendre à lire, Labyn ?

Ma parole est la parole d'un *slamse*. Pas la parole d'un chrétien qui ment et trompe comme un arracheur de dents. Si je promets, je tiens ma parole.

À partir de ce jour-là, la vie de Philida n'est plus ce qu'elle était. En plus de tout son tricot et de ses autres obligations, elle est aussi la *minnemoer* de la famille la Bat, c'est-à-dire qu'elle doit s'occuper des enfants, qui se salissent tant qu'elle doit parfois les changer deux ou trois fois par jour. Le plus facile est de les élever avec ses propres enfants, Lena et Willempie. Nourrir, débarbouiller et mettre au lit quatre enfants, ce n'est guère plus ardu qu'avec seulement deux. Quand Anna de la Bat découvre l'aisance avec laquelle Philida se débrouille, elle laisse de plus en plus souvent ses fils Gerard et Josef avec les autres.

Le lundi, Philida va au *drostdy* nettoyer le bureau du commissaire comme ils s'en sont mis d'accord après la vente aux enchères. La plupart des autres jours, quand Philida n'est pas occupée par son tricot ou par la progéniture de la Bat et la sienne, on la trouve souvent derrière la demeure, dans l'atelier de menuiserie, en compagnie de Labyn. Parfois, elle ne fait qu'écouter ses histoires, le plus souvent sur Mohammed, mais, surtout, assise près de lui devant le long établi, elle apprend à lire et à écrire. L'écriture de Labyn est si belle qu'on dirait des caractères imprimés dans un livre. C'est sans doute parce que, enfant, il a d'abord étudié la calligraphie arabe et, ce faisant, il a appris à former les lettres avec une grande minutie. Philida ne comprend pas comment il a réussi à maîtriser deux langues si différentes mais, quand elle l'interroge, il se contente le plus souvent de sourire et de hausser les épaules.

La plupart des langues humaines sont faciles, tente-t-il d'expliquer. La langue qui est vraiment difficile, c'est celle du bois. Il propose de la lui apprendre aussi mais, en même temps, il insiste sur le fait qu'elle ne pourra commencer qu'après avoir maîtrisé la lecture et l'écriture de la langue ordinaire.

Mot par mot, il la lui apprend. Combien de fois n'est-elle pas tentée d'abandonner ! C'est si dur. Mais elle a toujours été déterminée, voire obstinée. Une fois qu'elle s'attelle à une tâche, il n'est pas aisé de la faire dévier. Ainsi,

lentement mais très sûrement, elle se met à former des lettres et à fabriquer ses mots, jusqu'à ce que le miracle survienne et qu'elle se retrouve capable d'écrire sur l'ardoise les mots qu'elle prononce, à l'aide du crayon que Labyn lui a donné. Combien de nuits ne reste-t-elle pas assise sur un tas de paille à former des mots ! Les enfants apprennent bientôt que, lorsque Philida écrit, mieux vaut ne pas la déranger, car ils risquent de recevoir une beigne.

Après un mois ou deux, elle va trouver Labyn et lui demande : Peux-tu me montrer comment écrire le nom de Frans Brink ?

Pourquoi veux-tu savoir ? s'enquiert-il, agacé. D'après ce que tu m'en as dit, cet homme-là est un *skelm*.

Contente-toi de me montrer.

Ce n'est pas un nom qu'il te faut savoir écrire, Philida. Oublie-le. Débarrasse-t'en.

Non, je dois l'apprendre, celui-là, justement. Si je peux écrire son nom, je peux l'envoyer en enfer. Sinon, il continue hanter moi.

Labyn tente de la convaincre, mais il sait que Philida ne laisse jamais personne avoir le dernier mot. Elle apprend donc à écrire :

FRANS BRINK

À partir de là, elle peut progresser. Elle n'essaie pas de s'expliquer pourquoi il est si important de pouvoir écrire ce nom. Mais, peu à peu, elle s'aperçoit qu'en l'écrivant sur l'ardoise ou sur du papier, comme sur la dernière page de la bible, elle a un certain pouvoir sur Frans. Elle écrit son nom, et c'est comme si elle le tenait dans ses rêts. Elle le serre, pour ainsi dire, dans son poing, or c'est précisément là qu'elle veut qu'il soit. L'écriture fonctionne ainsi. Tous les jours, on avance pas à pas, on fait d'infimes progrès.

Mais ses activités avec Labyn ne s'arrêtent pas à un peu d'écriture et un peu de lecture. Quand elle en a assez appris pour la journée, il peut se mettre à parler et elle à écouter. La plupart du temps, il lui raconte des histoires. Sur Mohammed et son épouse Khadija. Après la mort de son oncle Aub Tabib, qui

l’a toujours protégé de ses ennemis, et après celle de Khadija, Mohammed eut l’impression d’être un arbre chétif s’acharnant à rester debout face à tous les vents du monde.

Puis une nouvelle femme entra dans sa vie, la jeune fille-enfant Aïcha, la fille d’un homme très influent, Abas Bakr. Quand Mohammed l’a rencontrée la première fois, elle n’avait que neuf ans. Mais cela ne le gênait pas, parce qu’ils tombèrent amoureux l’un de l’autre, et ils furent bientôt fiancés.

C’est totalement stupide, s’exclame Philida.

Non, pas du tout. Écoute, ils se fiancèrent mais tout ce que cela signifiait, c’est que, une fois qu’elle serait adulte, ils pourraient commencer à songer à dormir ensemble. Jusqu’alors, coucher leur était interdit.

Il est pas né, l’homme capable d’attendre !

Eh bien, je puis te dire que Mohammed l’a respectée. Que tu me croies ou pas, il en fut ainsi. Aïcha était encore enfant, mais ils étaient ensemble et ils avaient la conviction qu’un jour tout s’arrangerait. Quand Mohammed allait quelque part, Aïcha le suivait. Il l’a élevée comme il le souhaitait et, peu à peu, elle devint femme. Mais c’est alors que les problèmes ont commencé. Parce que, un jour où elle participait avec lui à une razzia chez l’ennemi, elle est descendue de son palanquin pour aller pisser et, quand elle a voulu remonter dans le palanquin, elle s’est aperçue qu’elle avait perdu un beau collier qu’il lui avait offert. C’était vraiment la merde, tu peux me croire. Elle s’est mise à le chercher partout, oui, partout, mais on ne trouva ce collier nulle part, et quand, finalement, elle a voulu retourner à son palanquin, la caravane était déjà repartie, et lui avec.

Le lendemain, seulement, les hommes ont découvert que la charmante Aïcha avait disparu. Tu peux imaginer leur désarroi. Mais, alors que tous cherchaient ici et là l’épouse bien-aimée de Mohammed, ils aperçurent soudain un nuage de poussière venir du désert, fondre sur eux et, quand il fut assez proche, ils virent que c’était Aïcha montée sur le chameau d’un jeune Arabe, avec qui elle avait grandi, un homme doté d’un nom fort beau et fort long : Safwan ibn al-Mu’attal. On apprit qu’il l’avait découverte errant dans le désert à la recherche de Mohammed. Alors qu’elle portait son voile noir, parce que, à cette époque déjà,

Mohammed avait décidé que toutes les femmes devaient être voilées, Safwan l'avait reconnue instantanément. Ainsi qu'il était requis d'une femme timide et honorable, au début, Aïcha avait refusé de lui adresser la parole, mais elle avait accepté de monter sur le chameau avec lui, et ils avaient galopé toute la nuit, jusqu'à ce que, au matin, ils retrouvent Mohammed.

Le problème, c'est que les gens se mirent à cancaner. Tu les connais. Surtout quand il y a une belle jeune femme dans l'histoire. Mohammed ne savait quoi faire. Il se comporta avec froideur et colère avec Aïcha. Comme les ragots ne cessaient pas, il alla la trouver et ordonna : Écoute-moi, je veux que tu ailles trouver Allah pour lui dire que tu es désolée ; alors, je te pardonnerai et tout redeviendra normal.

Mais Aïcha était furieuse, et elle rétorqua : Je jure par tous les cieux que je ne dirai jamais à Allah que je suis désolée pour la chose dont tu m'accuses. Elle fit volte-face, fuit la maison de Mohammed, qui se trouvait alors dans la cité de Médine, et retourna chez sa mère, ainsi que toutes les femmes le font.

Tu peux imaginer que les cancans redoublèrent. Le pauvre Mohammed était atterré. Il alla voir tous ses amis et fidèles et leur demanda : Comment se fait-il que, partout, on raconte ces choses effroyables sur mon compte et les miens ?

En secret, les gens étaient convaincus qu'Aïcha ne pouvait être que coupable. Une si belle jeune femme est toujours pointée du doigt. Mais pour ne pas perdre la faveur de Mohammed, ils faisaient tous semblant de penser qu'Aïcha était chaste et honorable. Un seul homme, Ali, ne cessait de répéter que, peu importait qu'Aïcha soit coupable ou innocente, il fallait que Mohammed exige le divorce parce que cette affaire lui portait préjudice, il ne pouvait laisser passer la chose. Le père d'Aïcha était furieux, mais, apparemment, son avis ne comptait pas dans la balance.

C'est alors qu'Allah décida que l'affaire avait trop duré. Il apparut donc à Mohammed et lui montra en révélation qu'Aïcha était innocente. Mohammed fut ravi. Il courut immédiatement chez la jeune femme pour lui dire : Réjouis-toi, Aïcha ! Allah en personne vient de me révéler que tu étais innocente. Tout cela est pour son plus grand honneur, ne crois-tu pas ?

Qu’a fait Aïcha ? Nous le savons, elle ne laissait pas les autres lui dicter sa conduite. Elle se leva et sa réponse valut une gifle : Oui ! dit-elle, c’est peut-être pour le plus grand honneur d’Allah. Mais pas du tien.

Du moins, ça a été la fin de cet épisode déplaisant.

Comme tant d’autres, cette histoire, Labyn la raconta à Philida tout en sciant, en rabotant et en donnant des coups de marteau, en fabriquant ses bancs, ses tables, ses chaises, ses étagères, ses cercueils.

Mais c’étaient plus que de banales histoires. On raconte que Labyn récitait aussi à Philida des versets, des passages du Coran : elle écoutait toujours avec ravissement sa belle voix de basse ; il lui apprit à réciter elle-même des vers du Coran. Lentement, progressivement, Philida devenait une nouvelle personne.

Parfois, elle pouvait écouter pendant des heures la voix de Labyn quand il lui faisait la lecture, lui récitait des vers ; elle ne se lassait pas de cette voix aux sons caverneux, de la façon dont elle s’emportait, se déchaînait comme l’océan quand la tempête, approchant, baratte les flots, elle ne se lassait pas de la façon dont elle se calmait comme le vent qui meurt dans les vignes, seules quelques feuilles continuant de bruisser. Il pouvait moduler sa voix à sa guise, ce que Philida appréciait, particulièrement si elle fermait les yeux : des paroles colère, des paroles caresse, des paroles danse, souvent précédées de mots spéciaux qui résonnaient à ses oreilles.

Au nom d’Allah, le Miséricordieux, le Très-Miséricordieux Bismillah Al-Rahman, Al-Rakmi.

Ensuite, c’était comme un torrent, un orage qui s’abattait sur elle :

Lorsque le ciel se déchirera, que les astres se disperseront, quand les mers déborderont et les tombes seront chamboulées, il n’est pas une âme qui ignorera ce qu’elle a commis ou omis.

Homme ! Qu’est-ce qui te fait douter de la magnanimité de ton Seigneur, qui t’a créé, constitué et modelé en toute harmonie suivant la forme qu’il a bien voulu te donner ? Au lieu de le louer, tu nies le Jugement dernier. Alors que tu es observé par de nobles scribes qui sont au courant de tous tes actes.

En vérité, les pieux baigneront dans les délices, mais les impies seront livrés aux supplices dans la fournaise du Jugement dernier sans pouvoir y échapper.

Puisses-tu savoir ce qu'est le Jugement dernier ! Oh, puisses-tu savoir ce qu'est le Jugement dernier ! Le jour où nulle âme ne pourra intervenir pour aucune autre âme car toute décision appartiendra à Dieu.

Souvent, Labyn lui rappelle de bien écouter, de bien prêter attention, puis il lit des histoires sur Allah et sur le Prophète qui réconforte toujours les faibles, les opprimés, et veille sur eux : alors, elle a l'impression que les paroles de Labyn lui sont personnellement destinées. Parce qu'Allah, répète Labyn à satiété, ne parle pas seulement aux *baas* et aux siens comme le SeigneurDieu, mais à tous ceux qui souffrent, les esclaves, hommes et femmes. Rappelle-toi, la première action de Mohammed fut d'affranchir son esclave Zaïd, et il s'est assuré ensuite que tous les esclaves de ses amis soient également affranchis. À chacun qu'il affranchit, il nous enseigne que c'est ainsi que les gens devraient vivre. Et il les appelle par leur nom : d'abord, les orphelins, les vagabonds, les mendiants, les esclaves et les pauvres. Cela signifie que chaque individu, dans sa solitude, est en réalité tous les habitants de cette terre.

C'est pourquoi nous avons établi, à l'intention des Israélites, que, à nos yeux, quiconque tue un être humain tue l'humanité entière et que, à nos yeux, quiconque sauve une vie humaine sauve l'humanité entière.

Philida ne comprend pas tout ce que Labyn cherche à lui expliquer. Mais, à entendre son discours, elle sent que, pour elle, Allah est l'homme dont elle veut qu'il soit le Seigneur de l'univers. Il comprend. Il lit dans les cœurs, il a tout créé et il sait pourquoi tout est comme cela est.

Entends ce qu'il est écrit dans le Coran, continue Labyn : *Il a créé les cieux et la terre afin de manifester la vérité et il t'a donné une forme plaisante. À lui vous retournerez tous. Il sait ce que les cieux et la terre contiennent. Il sait tout ce que tu caches et tout ce que tu révèles. Il sait tes pensées les plus intimes. En six jours nous avons créé les cieux, la terre et tout ce qui se trouve entre eux, et jamais n'avons faibli.*

N’empêche, Philida continuait d’avoir maille à partir avec Allah. S’il est si puissant et attentionné, pourquoi, veut-elle savoir, alors pourquoi il nous rend la vie si dure ? Il aurait pu la faire aisée, achevée : *klaar*.

Labyn dodeline de la tête et il a un éclat rieur dans les yeux. Allah met à l’épreuve ceux qu’il aime, explique-t-il. Dans le Coran, il est écrit : *Les hommes croient-ils qu’il leur suffit d’affirmer Nous avons la foi pour ne plus être abandonnés et soumis à l’affliction ?*

Alors, la prochaine fois que tu vois Allah, tu ferais bien de lui dire qu’il agit mal en faisant ça.

Allah sait qui dit la vérité et qui ne la dit pas, répond Labyn.

Ça me suffit pas. S’il connaît vraiment tout, il devrait pouvoir mieux nous traiter. Pas étonnant qu’y a si peu de gens qui soient prêts à croire en lui.

On ne peut pas parler à Allah seulement quand ça nous chante.

J’attendrai que je le rencontre, alors je lui dirai moi-même.

Tu n’as pas besoin de lui dire quoi que ce soit. Tout ce que tu as à faire, c’est garder les yeux et les oreilles ouverts. Les signes sont partout. Écoute ce qu’il dit : *Assurément, dans les cieux et sur la terre pullulent des signes pour les croyants, dans ta propre création, et dans les bêtes parsemées près et loin, des signes pour les véritables croyants, dans l’alternance du jour et de la nuit, dans la nourriture qu’Allah envoie des cieux, avec laquelle il ravive la terre après sa mort, et dans le rassemblement du vent, des signes pour les hommes d’entente.* Allah nous parle dans le Coran et dans nos cœurs, et c’est tout ce qu’on a besoin.

Comment est-ce que je peux être certaine que c’est Allah ou Mohammed qui nous parle ? C’est aussi quoi la Bible du *ouman* disait. Mais comment on sait ? Qui on croit ? Les deux livres débitent les mêmes amabilités et les mêmes rosseries.

Ce n’est pas une affaire d’amabilités et de rosseries. Allah lui-même nous apprend que le Coran existe pour nous prévenir, prévenir les vivants et juger les impies. Pour nous montrer le chemin. À ceux qui croient et font de bonnes

actions il réserve de belles récompenses, tout est pour eux cours d'eau et prairies verdoyantes. Ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de vie après celle-ci, il les punira.

Je me fie pas à un homme qui se contente de promettre, de menacer et de punir. Il est trop comme le *ouman* de Zandvliet.

À toi de décider de croire ou de pas croire, le Coran ne t'ordonne pas d'aller dans tel ou tel sens. Il te dit comment sont les choses et, à partir de là, tu décides toute seule. C'est ce que dit le Coran : *Il te revient de croire ou de nier*.

Ja, lâche Philida d'un air dédaigneux. C'est facile pour lui, de parler, hein. Mais je te le dis, tu fais un pas de travers, et, hop, il te *klap* !

Réfléchis. Dans le Coran, il est écrit : *Ne méprise point les hommes et ne marche pas fièrement sur la surface de la terre. Allah n'aime pas les arrogants et les vaniteux. Que ta démarche soit modeste, et ta voix basse : la voix qui porte le plus loin est le braiment de l'âne.*

Ça, je le sais bien. Personne à Zandvliet faisait autant de *bladdy* raffut que les deux ânes du *ouman*.

Je ne peux que me répéter, Philida. Allah nous a donné son livre de la sagesse et il nous a enseigné ce qu'on ignorait. Il est avec nous, partout. *Nous sommes plus proches de lui que la veine de son cou*.

Je te tricoterai un maillot pour l'hiver, réplique Philida avec un sourire en coin. Alors, tu sauras ce qui est le plus proche de toi. Un froncement plisse sa peau entre ses yeux noirs. Labyn l'observe sans rien dire et, à son tour, elle se tait. Jusqu'à ce qu'il se décide à la titiller de nouveau.

Qu'as-tu donc ? Je vois bien qu'en toi remue comme une eau boueuse.

Ça va pas si mal, c'est simplement j'ai l'impression que ton Allah parle trop comme le SeigneurDieu des Blancs. Ils parlent à des gens de pays lointains et autres. Mais nous, on est d'ici, Labyn. Comment on sait si c'est bien pour nous ?

Tu ne connais donc pas l'histoire de Sheikh Yusuf ?

Qui et quoi est Sheikh Yusuf ? demande Philida, méfiante.

C’est alors que Labyn raconte l’histoire de l’homme qui est venu au Caab il y a plus de cent ans, un homme riche et important de Java, qui s’était mis à prêcher aux esclaves et aux pauvres d’ici. Les *baas* de Java avaient craint qu’il ne crée des problèmes chez eux, et ils l’ont embarqué dans le bateau en partance pour le Caab avec ses épouses, ses enfants et d’autres gens aussi. Parce que, tout comme notre Mohammed, sa maison était pleine d’épouses. Il est mort ici, au Caab, et ils l’ont mis en terre dans un *kramat*. Si on va par là-bas un jour, je te le montrerai. Alors, vois-tu, Sheik Jusuf appartient aussi à cette terre, pas seulement à un pays lointain, et ses paroles sont destinées à nous tous.

Hum. C’est un peu mieux, en effet, je dois le reconnaître. Tu peux dire à Allah de ma part que j’y réfléchirai.

Je crois que Mohammed t’aurait bien aimée, déclare Labyn, claquant la langue. Il t’aurait même pris comme épouse.

Je suis pas à prendre. J’ai fait une erreur une fois, on m’y reprendra plus.

XX

Où l'histoire retourne à Zandvliet et à la tension constante entre François et le vieux Cornelis jusqu'à ce qu'un événement imprévu quoique inévitable interrompe le cours de toutes les vies concernées.

Plusieurs semaines après le départ de Philida, Kleinkat revint à l'improviste à Zandvliet, les coussinets dans un triste état, les poils de sa fourrure emmêlés et arrachés par endroits. Elle avait toujours été plus menue que ses congénères mais, à son retour, elle n'était plus que l'ombre d'un félin. Il fut curieux de voir à quel point Frans fut perturbé par son retour. Compte tenu de sa réaction habituelle aux chats, du fait qu'il avait noyé le reste de la portée de Langkat, il est difficile de comprendre pourquoi ce retour le chavira autant. Janna partit immédiatement sur le sentier de la guerre.

Cette chatte, fulmine-t-elle, cette chatte va tous nous infecter. Que peut-on attendre de quelque chose que cette *meid* a apporté ici ?

Philida ne l'a pas apportée, *ma*, proteste François, d'un ton beaucoup plus sec que celui qu'il emploie d'ordinaire avec sa mère. Je la lui ai donnée et elle restera ici. Vous devriez plaindre, plutôt, cette pauvre petite bête.

Si elle entre dans cette demeure, je m'en débarrasserai en personne.

Essayez et vous verrez.

Que verrai-je donc ?

Débarrassez-vous d'elle, vous vous débarrasserez de moi. Qui épousera la fille Berrangé, alors ?

Voilà qui implique sur-le-champ Cornelis dans l'altercation. Vous, vous l'épouserez.

Qui dit que je l'aimerai si j'apprends à la connaître ? J'ai entendu dire que c'est une mégère.

Purs commérages, Frans. Vous ne la connaissez point. Je vous le dis et le répète, elle est notre unique planche de salut.

C'est injuste, la façon dont *ma* et vous me mettez le couteau sous la gorge. Le reste de ma vie est en jeu et tout ce qui compte pour vous, c'est l'argent.

Cornelis explose. Pour l'amour de Dieu, mon fils, ne comprenez-vous donc rien à rien ? Si vous n'épousez pas Maria Berrangé, nous serons acculés à la banqueroute.

À qui la faute, *pa* ? La mienne ?

Frans, ne prenez pas ce ton avec votre père, le gronde Janna, immisçant entre eux son énorme masse de chair. Montrez-lui du respect, le SeigneurDieu vous observe.

N'essayez pas de me forcer, *ma*. Écoutez, je veux vraiment vous aider si la situation devient insoutenable. Mais ne me rendez pas la vie impossible. Il se retourne vers sa mère pour la mettre en garde. Et n'allez pas oser toucher à cette chatte, elle est à moi.

Elle est à Philida, pas à vous. Elle *était* à Philida. N'en rajoutez pas.

Ce qui est à Philida est à moi.

Pourquoi n'arrêtez-vous pas de revenir sur Philida ? tempête Cornelis. C'est une esclave, ne pouvez-vous donc pas vous fourrer ça dans votre caboche d'imbécile ? C'est une esclave et il y a longtemps qu'elle est partie. Pour nous, elle n'existe même plus.

Pour moi, c'est le contraire, répond Frans si posément que Cornelis ne peut que se taire et fixer intensément son fils. Quand il prend à nouveau la parole, c'est d'une voix altérée, tendue. Qu'avez-vous donc, Frans ? Que vouliez-vous vraiment de Philida ?

Ce que je voulais de Philida ? Ce que je voudrais d'une épouse, répond Frans d'une voix dure et lointaine.

Vous ne pouvez penser ce que vous dites.

Je la voulais simplement à mon côté. Pas à cause des enfants, de la loi, du fait qu'elle pouvait m'aider à la ferme ou de n'importe quoi d'autre. Mais à cause d'*elle*. À mes yeux, Philida n'est pas comme les autres femmes. Je la connais depuis le temps où elle s'occupait de moi bébé. Je la connais, elle me connaît. Ne comprenez-vous pas ? J'ai besoin d'elle. Or maintenant, il est sans doute trop tard. Parce que je l'ai trahie.

J'ai peur qu'il ne soit trop tard, en effet, répond Cornelis sans regarder son fils. Vous devrez accepter cette idée. Il est trop tard pour elle et pour nous tous.

Je ne puis l'accepter, *pa*. Frans plaide depuis le tréfonds de son être. Je *dois* faire une dernière tentative. Je vous en supplie, *pa*. Je *dois* y aller. Vous devez me donner ma chance.

Cornelis fait non de la tête, très lentement. Je suis navré, dit-il, cela ne peut être défait.

Je ne l'accepterai pas.

Brusquement, Cornelis n'y tient plus. J'ai dit ce que j'avais à dire et c'est la fin de l'affaire. Me comprenez-vous ? C'est terminé. Fini, *klaar*.

Pas pour moi, *pa*, et ça ne le sera jamais.

Frans, vous n'êtes pas trop vieux pour recevoir le fouet.

Essayez donc !

Cornelis bombe le torse et toise son fils. Il ravale un début de grognement au plus profond de sa gorge et tourne les talons. Je préfère sortir d'ici avant d'étrangler quelqu'un, marmonne-t-il.

C'est la première d'une série de querelles entre le père et le fils. Les mots qu'on se lance à la figure à Zandvliet au cours de cette période ne sont pas de ceux qu'on s'attendrait à entendre dans la bouche de bons chrétiens. Et la situation s'envenime encore. Mais Kleinkat reste. Bientôt, elle recommence à attraper des souris, prend du poids, et son pelage bringé paraît plus lisse et brillant. François n'en continue pas moins de bouder. Il est clair que la tempête fait rage dans sa tête. Il refuse d'adresser la parole à ses parents.

Les histoires qui circulent sur Zandvliet sont de plus en plus tristes et sombres. Des inconnus visitent le domaine, venus de Stellenbosch, voire du Caab. À chaque visite, l'humeur volcanique de Cornelis Brink approche de plus en plus de la surface. Et puis, un jour, il explose. Tout le monde commence à en parler sans ambages. Les voisins, tout le district, les esclaves : où que l'on se tourne, on entend dire que Cornelis Brink est acculé à la faillite. Il doit vendre. Il y aura une vente aux enchères, il sera dépouillé et se retrouvera nu comme un ver.

Les 5 et 6 mars de l'an de grâce 1834, *mijnheer* Johannes Markus Knoop fait son apparition à Zandvliet afin de dresser un inventaire de chaque personne, souris, merde, esclave, faucille, charrette, tonneau, table, tiroir, pot de chambre, bouteille de muscat, placard, cercueil, dessus de matelas, arête de poisson, cuiller, couteau, fourchette, chemise, épingle à cheveux, pelote de coton et calebasse dans la maison longue, dans la cour et dans le moindre recoin perdu de la propriété, et l'inventaire est signé au bas de la dernière page. On est prêt pour le coup de grâce.

Quatre mois plus tard, les 7, 8 et 9 juillet, a lieu la vente proprement dite, la poussière de la cour s'envole sous les piétinements des acheteurs et de ceux qui voudraient l'être, les curieux, ceux qui savent tout et ceux qui n'y connaissent rien, les salauds et les *moerneukers*, venus pour se repaître de la chute d'un homme qui n'est pas eux.

La seule personne qui ne consent pas à affronter la honte et tente de se cacher à la vue des fouineurs, c'est Janna Brink. Elle aurait préféré rester au lit avec un mal de tête aveuglant, mais elle n'a plus aucun endroit où ce faire, tout devant être accessible au public, qui se déplace en une procession solennelle, du *voorhuis* au couloir, du *stoep* à la cuisine, de chambre en chambre, sur les talons du commissaire-priseur rondelet. Le seul maigre refuge qu'elle trouve, c'est dans la chambre de *ouma* Nella, dans son lit, sous le *bulsak*. Car *ouma* Petronella est une femme *mos* libre, pas un membre de la famille, absolument pas une esclave et, de ce fait, ni elle ni ses effets ne font partie de la vente. C'est là que *ounooi* Janna, comme elle le répétera souvent, jusqu'à plus soif, à quiconque voudra l'entendre, et même à qui ne voudra pas, selon, c'est là, donc, qu'elle est en

mesure de se réfugier, dans ce sanctuaire à l'abri des yeux et des oreilles des vautours. La disgrâce aux yeux de Dieu et des hommes : tel est votre lot quand vous épousez un Brink. Elle ne réussira jamais à surmonter cet affront, à estomper dans sa bouche ce goût de bile et de vinaigre. À ses yeux, le pire, ce n'est pas l'inventaire, les enchères, la vente, le fait que la moindre de ses possessions soit emportée. Non, le pire, et de loin, c'est le fait que tout ce qui a été à elle soit exposé, découvert, dénudé, privé de toute protection, c'est de se retrouver nue devant toute la congrégation, qui peut alors voir à travers elle comme on regarde à travers une vitre couverte de poussière et de mouches mortes, la congrégation qui vous regarde droit dans les yeux comme on contemple son reflet dans un miroir fendu, dévoilant et déballant chaque creux, chaque trou, chaque interstice. Le pire, c'est aussi que les esclaves scrutent l'événement avec une jubilation égale à celle des visiteurs. Les esclaves qui seront vendus plus tard dans la journée, avec le reste des biens, les vaches, les moutons, les cochons, les lits, les crachoirs, les pots de chambre, mais qui sont pour l'heure libres d'inspecter le déballage comme si ça ne leur faisait ni chaud ni froid. Comme si, à vrai dire, ils se repaissaient de chaque parcelle du spectacle qu'ils regardent bouche bée, de façon éhontée et sans retenue.

Cornelis Brink contemple le spectacle avec eux. Il ne veut rien manquer. L'image le hante, d'une dent cariée, titillée à l'aide d'une aiguille, et vas-y que je te la titille, et plus ça fait mal, plus on a envie de continuer. Les enfants qui sont venus avec leur père, leur mère et leurs frères et sœurs restent à l'écart et font mine de jouer. De son côté, Cornelis suit le commissaire-priseur à chaque foutue étape du processus, la pipe froide serrée entre ses dents émoussées, le regard porté au loin comme s'il ne voyait rien ni personne. Mais Dieu sait qu'il voit tout. Il *veut* tout voir. Ce qui est curieux, c'est qu'il a l'impression à la fois d'être là et pas là du tout. Comme s'il voyait en double le moindre incident, si infime, fugace et insignifiant soit-il. Il voit tout ce qui se passe dans son champ de vision (chaque assiette, tasse, plumeau et balai qu'on emporte) alors que son œil interne, un œil secret enfoui en lui, assiste à une sorte de vision, comme s'il contemplait un avenir lointain, et cet œil voit non seulement ses biens qu'on

emporte, mais aussi tout un pays et ses habitants. Il voit les vastes plaines qui courent d'un horizon à l'autre et les chaînes de montagnes impénétrables qui s'étendent au-dessus d'elles, et les gens qui sous un ciel vide sont en quête d'une cachette qu'ils ne trouvent jamais. Debout, il regarde les esclaves qui, debout de même, regardent aussi, et c'est comme s'il entendait ce qu'ils pensent. Notre tour viendra. *Duusmanne,* notre tour vient. Tout ce qui t'appartient sera emporté, direct en enfer, disparu, au bout de l'univers, jusqu'au néant, jusqu'à ce qu'il ne reste pas un grain de poussière, une bavure, pas même une ombre de la taille d'une main. Personne ne saura jamais que tu es passé par ici. C'est notre Jugement dernier. Vous n'avez jamais voulu l'admettre. Vous avez voulu le dissimuler derrière vos vignobles, vos champs, vos demeures, vos hôtels particuliers en ville et vos places de villages. Vos *drostdys*, vos caves, vos jardins de la Compagnie, vos rues pavées, vos Constantia, vos Meerlust et vos Zandvliet. Mais, aujourd'hui, tout est transparent comme une feuille d'automne qu'on tend entre soi et le monde pour voir son réseau de veines, et maintenant vous voyez que tout cela bascule dans le néant, tout cela se délite, tel un vieux tonneau qui s'effrite, tandis que les païens et les sauvages affluent de tous côtés, les vivants et les morts, tous ceux qui ont déjà été exterminés sur cette terre, tous ceux que nous *croyions* exterminés, et qui reviennent, tourbillons de poussière sur la plaine assoiffée.

Dans les pas du commissaire-priseur. L'homme avec la liasse de documents dans ses mains comme épointées, avec des touffes de poils clairs et rougeâtres sur les doigts. De chambre en chambre. Sans sauter, omettre ou éviter la moindre broutille. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à oublier.

Dans le *voorhuis*, où la grande horloge fait continuellement tic-tac, où sont exposés les quatre tables, les quatorze chaises en *riempie*, le baromètre sur le mur opposé, le miroir dans son cadre chantourné, le guéridon à thé poussé contre le mur, encombré de tasses et d'assiettes, et les deux crachoirs, l'un blanc, l'autre bleu de Delft. Dans la chambre à coucher, à droite, une autre glace monumentale et une imposante tête de lit en cuivre avec un *bulsak* et des tentures de chintz glacé, un polochon, un lit étroit destiné au prochain nouveau-né, encore une

table, celle-ci accompagnée de six chaises, aux coussins en crin, six crachoirs et six tabourets de pied agrémentés de braseros pour les mois d'hiver. Puis c'est la chambre à coucher de gauche : quatre oreillers et une couverture, un autre miroir, un petit lit, une table et une énorme théière en cuivre. Chambre suivie par une autre chambre, avec une armoire gigantesque dans laquelle pourrait aisément se cacher un adulte, un bonheur-du-jour, une commode à six tiroirs, et six tableaux aux murs. *La Porte étroite et la Voie spacieuse*. Un Jésus à la barbe fleurie, une rangée de moulins à vent bleu de Delft. Et plus, beaucoup plus, trop pour tout répertorier. Sans compter les pots de chambre, assez pour pisser pendant des nuits et des jours entiers jusqu'à la Seconde Venue de Jésus-Christ. Et une infinie, une incroyable multitude d'objets. Le tout consigné dans la liste de *mijnheer* Knoop, pour le meilleur ou pour le pire ; à chaque article est donné son nom, de la bible à la chaise percée.

Et puis le cellier, où Philida, enfant, venait avec sa *ouma* Nella car elle n'avait pas le droit d'y entrer toute seule : il devait y avoir trop d'objets qu'elle aurait pu endommager ou casser. Dans cette pièce règne la meilleure odeur de toute la maison – même si la liste de *mijnheer* Knoop ne recense pas les odeurs. Les volets de la grande fenêtre ne sont toujours qu'entrouverts, de sorte que l'air, à l'intérieur, reste frais, parcouru de particules de poussière, et l'on n'en sent que mieux les arômes : camphre, pêches séchées, raisins secs, cire d'abeille, miel, café moulu, sacs de thé séché dans le four extérieur et battu dans le grenier, rangées de *biltong* également mis à sécher, figues vertes conservées dans de grosses bassines en cuivre, sucre acheté au Caab, tabac roulé, *beskuit*, *moskonfyt*, récipients de paraffine, piles de savon bleu et de savon jaune mis à bouillir dans la cour, dans les gros chaudrons, citrons, coings, abricots séchés, farine et son dans des coffrets en bois, miches de pain dures comme la pierre, sacs de *beskuits* aux raisins secs et graines d'anis, clous de girofle, bâtonnets de cannelle, noix muscade, bougies à l'eau et bougies en cire, denrées odoriférantes de tous les pays du monde. Et une étagère profonde de vaisselle, 12 chopes, 12 verres à vin, 4 carafons en terre cuite, 4 carafes en cristal, 9 verres, 1 présentoir à liqueurs de 4 bouteilles, 18 autres bouteilles mais vides, celles-là, 10 pots en céramique, 19

pots en terre cuite, 12 plats blancs, 2 soupières blanches, 16 fourchettes en argent, 4 cuillers plus grosses, 1 cuiller à servir. 4 bougeoirs en laiton, 5 en cuivre, 2 autres en laiton et très fins, 1 chauffe-plat, 2 éteignoirs à longue tige, 1 pot à tabac, 1 théière, 1 huilier, 6 pots de confiture, 12 petites tasses et sous-tasses, 12 tasses, 1 vieille bouilloire en aluminium, 24 couteaux, 24 fourchettes, 15 bols, 2 moules, 2 étagères. Un autre chauffe-plat. Et 4 cercueils, de différentes tailles, de petit à grand, cirés à la cire et au miel, l'intérieur avec capitonnage en soie et chintz, orné de rubans, aménagés pour un bon et long sommeil, mais temporairement pleins de pêches, d'abricots et de coings séchés au parfum douceâtre.

Ensuite, la cuisine : 1 table, 1 coffre, 1 étagère, 1 seau à beurre, 3 seaux, 2 tonneaux, 1 pichet à eau, 1 baratte, 2 petits tonneaux à beurre, 7 pots en fer, 4 chaises, 1 chaîne d'âtre, 1 bouilloire, 1 passoire en cuivre, 1 fer, 1 pot à trois pattes, 2 fourchettes en fer, 1 cuiller à écrémer, 1 hachette, 1 hache. Et c'est sans compter la réserve à côté, avec ses 46 pots en terre de différentes tailles, 42 bols, 6 assiettes à soupe, 1 coffre de bougies, 1 tonneau, 1 couteau à pain, 1 grand coffre, 1 autre, ancien, 1 étagère, 4 pots de chambre, 5 plateaux, 2 pichets et aiguières, 3 fers plats, 1 cuiller à soupe, 1 bride, 1 cage à poules, 1 table à découper, 1 petit tonneau à cerceaux en cuivre, 1 grosse boîte à thé, 3 pichets, 6 sacs, 2 vieux cadres, 1 mesureur et son coffret, 4 coffres à farine, 3 pichets à farine, 1 tonneau, 2 longs *djamboks* tressés.

En haut, au grenier, ce n'est pas fini : 1 boîte à thé, 1 bouilloire, 3 cruches, 6 sacs, 2 vieux cadres, 1 mesureur d'un boisseau, 4 coffres à farine, 3 pots à farine, 1 tonneau. Toujours et encore, et ça continue, comme si ça ne devait jamais finir…

Encore ne s'agit-il là que de la maison longue. Quant au reste de la propriété ? Les 8 chevaux de trait, les 6 chevaux de selle, les 40 bœufs de trait pour les tombereaux à tonneaux, les 7 cochons, 4 noirs, 3 blancs, la vieille Hamboud, la plus grasse et la plus sale d'entre tous, qui ne cesse de grogner et de crisser car elle est insatiable, les 2 mules têtues, le poulailler avec les poulets, dont la poule qui ne pond jamais mais caquette plus que les 7 autres réunies, les 2 charrettes à

bœufs, les 2 charrettes du Cap, le chariot à mules et le char à mules, la charrue et 2 socs, les jougs, les axes de chape et les cravaches, 2 casiers à bouteilles, 6 pics, 18 pelles, 14 faucilles, 8 cisailles, 1 coffre avec un assortiment d'outils, 1 scie à main, 1 moulin à farine, un tas de vieille ferraille, un tas de bois, 8 échafaudages, un tas de bambous, 2 cadres de fenêtres et 1 de porte, 1 portail, 2 fenêtres, du bois de chauffe et un assortiment de bois.

En bas dans la cave : 10 tonneaux de 577 litres chacun, 2 tonneaux de fermentation d'une contenance de 342 litres, 14 tonneaux à alcool (de 2 885 litres), 2 grands tonneaux, 2 de 268 litres, 1 petit tonneau, 2 tonneaux de vinaigre en partie pleins, 2 entonnoirs, 7 seaux, 1 bac de battage et 1 bac de récupération avec leurs supports, 6 gros tonneaux, un ensemble de balances avec leurs poids, 3 échelles, 10 gros paniers, 2 alambics charentais en cuivre, 2 chariots chargés de peaux.

Une seule pièce dans la maison (on entre par la porte d'entrée, on tourne à gauche, on dépasse le *voorhuis*, et on va jusqu'au bout) demeure intacte avec tout son mobilier. Car c'est là que vit *ouma* Petronella, là où vivait Philida avec elle : en effet, *ouma* Petronella a annoncé très calmement qu'elle est une femme libre, que l'on ne peut pas toucher à ses effets, quelle n'est pas à vendre. Un jour, quand tout le reste aura été nettoyé, elle reviendra, avec les siens, tels que les petits buissons du Karoo, les sables de Zandvliet ou l'océan, et ils réclameront tous ensemble ce qui était à eux jadis, pour les siècles des siècles, amen.

Pendant tout le processus, Cornelis, toujours debout, contemple ce qui est à lui, qui *était* à lui, ce qu'il ne connaît déjà plus et qui ne le connaît plus, qui sera emporté par le vent. Figé sur place, sous le choc, hébété, il observe, alors que le commissaire-priseur fait le calcul du grand total de sa vie, sous le regard des voisins qui se régalent du spectacle, alors que les esclaves pensent : Un jour, un jour…

Certes, n'oublions pas les esclaves.

Il y a Moïse du Caab.

Il y a Cupido du Caab.

Et, voyez, Joab du Caab.

Willem du Caab.

Adriaan du Caab.

Aleksander du Caab.

Adonis du Mozambique.

Moïse du Mozambique.

Appolis du Mozambique.

Maart du Mozambique.

Slembang de Batavia.

Novembre de Batavia.

Une esclave du nom de Maria du Caab et ses deux enfants, Regina et Septembre.

Julenda du Caab et ses enfants, Rachel, Labina, Barend, Willem, Morné, Kaming et Gabriel du Caab.

Sara du Caab.

La liste seule peut vous occuper pendant un bon bout de temps. Mais, tôt ou tard, elle se termine. Et, quand tout est fini, il reste Cornelis Brink, encore debout, derrière la maison, dans la cave vide, pensant : Tant et tant, en effet. Mais lorsque tout a été nettoyé ? Que reste-t-il ? Que reste-t-il ? Est-ce donc tout ce qui peut être écrit et dit sur ma vie ? Un grand lit, quelques tonneaux vides, un *sjambok* tressé.

Comme il est négligeable, l'homme, en dernier recours, une fois que tout a été additionné, soustrait, calculé.

Zandvliet, songera-t-il, Zandvliet. Ce qui était tout se réduit à rien. Poussière, tu retourneras à la poussière. Comme si on avait renversé et vidé une bible dessus, secouant tous ses mots comme le sel du cellier.

Ça n'arrête pas. Que reste-t-il ? Comment additionne-t-on ce qui compose un être humain ? Cher SeigneurDieu. Le vieux prédicateur peut bien tout répéter.

Au jour où tremblent les gardiens de la maison, où se courbent les forts, où les femmes cessent de moudre car le jour baisse aux fenêtres, où le chemin est semé de frayeurs, où l'amandier est en fleur, où la sauterelle est repue et où le désir échoue ; tandis que l'homme va à sa maison longue d'éternité, et que les

pleureurs sillonnent déjà les rues ; avant que le fil d'argent ne se relâche, que la lampe d'or ne soit cassée, que la jarre à la fontaine ne se brise, que la poulie ne se rompe au puits, alors la poussière retourne à la terre comme elle en vint, et le souffle à Dieu qui l'a octroyé. Vanité des vanités, affirme le prédicateur*, et tout est vanité.*

XXI

Où d'un voyage inopiné entrepris par Cornelis au Caab résulte une toute nouvelle série de conséquences pour les habitants de Zandvliet, alors qu'une visite de François à Worcester clôt d'autres perspectives.

François fut anéanti par la vente de Zandvliet. Depuis de longs mois, son père se plaignait constamment de la détérioration de sa situation financière mais personne n'avait voulu croire qu'elle fût à ce point désespérée. La première visite du bailli, *mijnheer* Knoop, au mois de mars, pour dresser l'inventaire, les avait tous pris au dépourvu. Et ce n'avait été que le début, car, en deux autres occasions, il était revenu compléter puis terminer sa tâche, accompagné, cette fois, par un assistant et un aide. Au début du mois de juillet, comme nous le savons, eut lieu la vente aux enchères proprement dite, au cours de laquelle le domaine avait été piétiné par la foule qui avait afflué pour visiter la résidence et les terres, voulant tout scruter, retournant assiettes et cuillers afin de les estimer de près, renversant les sièges pour s'assurer que les *riempies* étaient bien entrelacées et nouées, les gens souillant tout avec leurs mains calleuses et maladroites, et leurs regards méchants.

Une fois que tout fut terminé et que la propriété n'eut plus l'air que d'une ruine tombée avant son temps, une fois que les membres de la famille furent restés dans les pièces vides comme après un enterrement, à regarder autour d'eux comme s'ils ne se connaissaient plus et ne voulaient plus se connaître, le

pire restait, cependant, encore à venir. Tout le monde attendait, mais on ne savait quoi. Probablement les chariots censés venir tout emporter. Où ? Personne ne le savait et tout le monde, en fait, s'en moquait.

C'est à ce moment-là que Cornelis sella son cheval noir et quitta la ferme dans un nuage de poussière. Au début, on n'avait su ni où il allait ni pourquoi.

Pour autant qu'on puisse le savoir aujourd'hui, Janna finit par se confier à sa fille aînée, Maria Elisabet, après quoi, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre.

Mais le pourquoi demeurait flou. Suivant les traces de qui ? Personne ne pouvait rien affirmer, et tout le monde avait trop peur pour demander. C'est Alida, la cadette, qui osa prononcer les paroles qu'aucun autre n'avait pu ou voulu prononcer.

Il est parti pour de bon. Peut-être ne le verrons-nous plus jamais.

Mais non, cinq jours plus tard, Cornelis était de retour. Sa monture épuisée boitait : une jambe arrière. En toute autre circonstance, Janna lui aurait fait passer un fort mauvais moment mais, cette fois, elle n'osa pas poser la moindre question ni faire de commentaire.

Personne ne dit mot.

Cornelis les fixa l'un après l'autre, dans le *voorhuis* où tous attendaient comme si cela avait été convenu à l'avance ; il alla jusqu'à l'ancienne armoire hollandaise et se versa un *sopie* de vin doux, dans un délicat verre de la Compagnie des Indes, de ce vin dont on se plaisait à l'assurer qu'il était meilleur que le Constantia, tout en se ravisant dès qu'il avait le dos tourné. Il vida son verre d'un trait puis retourna s'en verser un autre. Celui-là, il le dégusta avec une lenteur exaspérante.

Personne n'osait encore ouvrir la bouche.

Il se versa un troisième verre et retourna très lentement à l'endroit où tous l'attendaient encore en silence.

Et seulement alors, il déclara : Je suis allé au Caab.

Toujours aucun son ne passa les lèvres des autres.

Je suis allé voir Berrangé.

Berrangé ? s’enquit Janna, d’une voix peu adaptée à sa corpulence.

Daniel Fredrik Berrangé. L’homme qui connaît la loi mieux que quiconque dans cet endroit perdu. Cornelis se retourna pour fixer François du regard. Ajoutant avec calme, comme si c’était une découverte : Je parle du père de Maria Magdalena.

Toujours pas le moindre son n’émana de la bouche de ses proches.

Maintenant, je sais tout. Tout ce qui s’est passé à la vente, et pourquoi cela s’est passé ainsi.

Tous prennent la parole en même temps. Tous interloqués, il le voit bien. La nouvelle doit être insupportable. Et pire pour Janna. La honte, lâche-t-elle, d’ailleurs, en bégayant, à voix basse, la honte. Que moi, une de Wet, aie dû vivre une telle journée. Ça me tuera. Mon cœur ne le supportera pas. La honte. Moi, née de Wet.

Vous êtes une Brink depuis des lustres. À votre place, je ne serais pas aussi sûre de votre père. Sa réputation était aussi longue que sa queue.

Mon pauvre défunt père, crie-t-elle en pleurnichant. Au cas où vous l’ignoreriez, c’était l’un des plus dévots de tous les colons du Caab.

Bien sûr. Eux qui avaient tous en commun la semaille de folles-avoines à tout vent.

Cornelis !

Et ce qui est plus intéressant encore, ma chère épouse, c’est que lui-même pourrait bien avoir été une folle-avoine.

Je n’y survivrai pas !

Oh, mais si, mais si. Les folles-avoines poussent sur les terrains les plus ingrats.

Feu mon époux Wouter de Vos vous aurait écorché vif s’il vous avait entendu me calmonier de la sorte ! Il n’était pas homme à vendre les biens terrestres de sa moitié à des inconnus et à des païens.

Et les enfants que vous avez amenés ? Si je ne les avais pas sauvés, ils seraient allés directement en enfer. Voyez comme je les ai bien mariés. Vous pouvez remercier le Seigneur que je vous aie donné un nom honorable, un toit au-dessus

de votre tête, et un lit suffisamment large pour contenir votre derrière. Quand je vous ai épousée, vous étiez telle une porcelaine délicate posée sur une étagère en hauteur. Regardez-vous aujourd'hui !

Manquant étouffer, MaJanna éclate en sanglots : l'on dirait un déluge biblique au plus profond de l'hiver.

Sa réaction n'a aucun rapport avec Johannes, François, KleinCornelis, Daniel, Maria Elisabet, Lodewyck Johannes, Alida ou avec les esclaves qui écoutent aux portes et fenêtres du *voorhuis* : plutôt, tout ce qui a été comprimé dans la carcasse de l'énorme bonne femme pendant de longs étés secs et de longs hivers humides a enfin besoin d'exploser, comme le ventre gonflé d'une vache qui a mangé trop de luzerne.

Parmi tous les présents, c'est sur François qu'elle choisit de poser son regard. Et vous ! hurle-t-elle. Tout est de votre faute. Vous qui vous êtes acoquiné avec la *naaimanjie* Philida. Sans vous, nous continuerions tous à couler des jours heureux, et en bons chrétiens. N'éprouvez-vous donc aucune honte, Frans ? Ne reste-t-il pas une once de respect dans votre corps de pécheur ? *Godverdomme*, ignorez-vous la honte ?

Ses pleurs échappent de sa poitrine en tournoyant comme un gros volatile : corbeau, ibis hagedash – ou canautruchefaisan, qu'aucun œil humain n'a encore vu ou entendu. Ils montent de plus de plus haut, plus haut que le plafond de joncs, plus haut que le toit de chaume, plus haut que tout ce qui a été construit par la main de l'homme, pour ne redescendre avec une culbute et battant des ailes que beaucoup, beaucoup plus tard et aller dégringoler par terre, dans une palpitation de sang, de sucs gastriques et de plumes. Dans un gémissement vibrant, toute l'haleine réprimée de MaJanna s'échappe de son corps pris de convulsions : Françoooooooooooooois !

Un long silence s'abat sur le *voorhuis*. Dehors, très loin, on entend encore dans la nuit les petits cris des cochons d'Inde, un pigeon prendre son envol et une chouette annonçant une mort inopportune.

Puis-je préparer un café à *ma* ? propose Alida d'une voix pleurnicharde. Ou un verre d'eau sucrée ?

Rien pour moi, merci, répond Janna dans un murmure.

Pour quelqu'un d'autre ? supplie Alida. *Pa*, peut-être ?

Soudain, chacun est devenu insupportablement poli.

Boetie François ?

Oui, merci. Noir. Et fort.

Alida détale, pieds nus et sales.

Nous ne pouvons qu'imaginer la suite.

Bien, où en étions-nous ? demande Cornelis, évitant de croiser des regards.

Avec l'honorable citoyen Wouter de Vos, suggère Frans.

Non, avant cela.

La vente.

Hum. Cornelis s'éclaircit la gorge. Est-ce que quelqu'un a envie de faire un autre commentaire sur la vente ?

J'aimerais savoir, dit Frans : et maintenant, que va-t-il se passer ?

Tous les regards se tournent vers Cornelis, père prolifique.

Il ne va rien se passer, répond-il.

Comment *pa* peut-il le prétendre ? N'avez-vous pas assisté à la vente ?

J'aurais préféré ne pas y avoir assisté, répond Cornelis avec un grand calme. On aurait dit notre Jugement dernier. Pourtant, il n'est pas nécessaire qu'il se passe quoi que ce soit pour l'heure.

Comment pouvez-vous… Tous les membres de la famille parlent à la fois.

Je vous l'ai dit : je suis allé rendre une visite à Berrangé. De lui j'ai entendu ce que je n'avais pas vu parce que j'étais trop affecté. N'avez-vous point remarqué qui avait tout acheté à la vente ?

Qu'essayez-vous de nous faire comprendre ? Nous y étions tous, n'est-ce pas ?

Eh bien, n'avez-vous pas remarqué que toutes nos affaires, tout, ici, à Zandvliet, tout dans notre demeure du Caab, tout ce que nous possédons sur cette terre de Dieu a été racheté par notre propre famille, notre belle-famille, nos voisins, nos amis intimes ? Nous n'avons rien perdu. Ils prennent soin de nos

biens jusqu'à ce que nous puissions tout leur racheter. Par l'infinie miséricorde de Dieu, par notre Père, le Fils et le Saint-Esprit, et par celle de Daniel Fredrik Berrangé, qui a tout arrangé.

Sur l'instant, aucun enfant Brink n'est capable de prononcer le moindre mot. Cela ressemble vraiment trop à une fable inventée de toutes pièces, racontée par une bonne âme qui chercherait à les réconforter.

Il y a des conditions, cela va de soi. Cornelis regarde François. Or, celles-ci sont du ressort du seul François Gerhard Jacob. Cornelis laisse à ses paroles le temps de s'imprimer dans les esprits, comme quand il irrigue ses vignes. Puis il reprend : Avec la protection des Berrangé, nous pourrons en temps voulu régler nos dettes et racheter notre domaine. Nous pourrons tout recommencer et tout redeviendra comme avant. Il faudra donner un sacré coup de collier mais je n'ai jamais rechigné à la besogne. Et, pour cette propriété, je suis prêt à fournir tous les efforts qu'on attend de nous. Avec l'aide de la famille, de chacun d'entre nous.

Il se tourne à nouveau vers François. Dès que la dette aura été remboursée, vous coucherez avec et épouserez Maria Magdalena Berrangé. Pas un jour plus tôt… Dieu me vienne en aide… et pas un jour plus tard. Qu'il en soit ainsi. Frans, apportez-moi la Bible.

Le passage qu'il lit, une fois qu'ils sont tous installés autour de l'imposante table de la salle à manger, les esclaves dos au mur, entassés comme des sardines, était sans nul doute prévisible. Son chapitre préféré de la Genèse sur Jacob, Isaac et le bélier dans la montagne.

C'est ainsi que Dieu nous met à l'épreuve aujourd'hui. Père Cornelis exprime son opinion bien considérée. Qu'il ne soit pas dit que nous n'avons pas fait notre dû.

Le lendemain matin, nous le savons désormais, Cornelis se mit au travail, encourageant toute la maisonnée à l'imiter, et il s'acharna à la tâche comme s'il avait eu un diable accroché dans le dos. Il évoqua de nouvelles plantations, notamment de raisins grenat, à la saison propice, et, en attendant, le nettoyage des parcelles et la préparation du vignoble. Auprès de quasiment toutes ses

connaissances dans les parages, il commença à négocier de nouveaux prêts, en vue de l'achat de barriques et de fûts en tout genre. D'anciens prêts contractés des années plus tôt furent renouvelés et prolongés avec assez de promesses pour réjouir les oreilles de Satan. Seule *ouma* Petronella, à qui il avait emprunté dès 1824, lorsqu'il avait acheté Zandvliet, refusa de surseoir au remboursement de sa dette de trois cent cinquante rixdollars.

C'est à cause de Philida, expliqua-t-elle sans détour. Tu l'as mal traitée, je te permettrai pas de t'en débarrasser comme d'une teigne sur ta veste. C'est tes petits-enfants que tu as vendus avec elle. Un jour, Dieu viendra te demander des comptes. D'une façon ou d'une autre, peu importe. Je le connais : il y manquera pas.

C'était entre elle et Frans, répondit Cornelis. Je ne peux pas me mêler de leurs affaires.

Mais moi, je peux me mêler des tiennes. Et je te promets que je te suivrai jusqu'au gibet si je dois, mais tu paieras pour ta mauvaise action.

Cornelis installa même deux nouveaux pignons sur la façade de la maison longue.

Parallèlement, Frans s'activa de son côté, poussé par une force semblable au diable niché entre les omoplates de son père, mais d'une tout autre manière. Il fabriqua une nouvelle cage en bambou. Comme précédemment, il coupa et prépara les bambous pendant la nuit mais, cette fois, il se mit à l'œuvre lentement, et avec méthode. Tout devra être parfait. La cage sera légèrement plus grande que la première mais plus maniable, plus confortable, joliment ouvrée, ni grossière ni irrégulière. De la place pour une litière, une coupelle pour la nourriture, un petit *bakkie* pour l'eau. Une couverture moelleuse. Il ne révèle à personne ce sur quoi il travaille. À *ouma* Petronella il l'avoue, seulement parce qu'il est impossible de lui cacher quoi que ce soit, mais pas avant le tout dernier instant, la veille de son départ.

Très tôt, le matin, il se met en route. Pendant la première heure, il avance lentement, en catimini, de sorte que ses parents ne soupçonnent rien. Il lui a fallu prévenir la vieille Petronella que, au cas où on la questionnerait, elle devrait répondre qu'il s'était absenté, rien de plus, qu'elle ne savait pas vraiment où il était allé, sans doute au Caab, sans doute pour rendre visite à Maria Magdalena Berrangé.

Es-tu certain de bien faire ? demande-t-elle, mais il s'abstient de répondre. Naturellement, il fait bien. A-t-il le choix ? C'est pour Philida, c'est pour ses enfants. Il n'a compris l'étendue du mal qu'il a fait que maintenant, seulement après qu'elle est partie. Il doit réparer ses torts.

Tout le parcours, il peut l'envisager comme une litanie d'hymnes et de psaumes, par monts et par vaux, sous un soleil torride comme l'enfer. Mais ça ne le gêne pas. Et il n'a pas envie de réfléchir. Ni à ce qui est passé ni à ce qui a disparu ni à ce qui se profile, car on ne peut jamais rien prévoir. Tout ce qu'il sait, c'est que, s'il échoue, s'il ne réussit pas à ramener Philida, il ne reviendra pas non plus. Il partira loin, aussi loin du Caab que possible, au-delà des montagnes, des rivières, peut-être jusqu'à une région lointaine sur laquelle, au fil des ans, il a entendu circuler des rumeurs, un endroit qu'on dirait rapporté d'un rêve, le Gariep. Au Caab, du plus loin qu'il s'en souvienne, quand il n'était qu'un petit garçon, il a toujours entendu des histoires sur le Gariep. Sur les fugitifs qui se regroupaient de l'autre côté de ses eaux de boues rouges, au-delà des limites du monde connu. Fugitifs, assassins, esclaves, bons à rien, vagabonds, aventuriers, rêveurs, jeunes gens en quête de rêves fous, hommes âgés désormais blanchis d'avoir tant vécu et trop cru aux mirages, à trop de contes improbables. Un endroit devenu une espèce de paradis dans l'imagination de François, semblable à celui dont Adam et Ève furent chassés jadis. Il ne sait que trop ce que l'on raconte : nos pas ne peuvent être plus longs que la longueur de nos jambes. Mais, pour une fois, il est sûr qu'il a les jambes assez longues. Il prendra son temps. Jusqu'à ce que, un jour, il atteigne ce fameux Gariep. Un endroit pour tous ceux qui sont las du monde connu et prévisible. Un endroit à l'image des histoires que Philida racontait quand il était encore presque trop

jeune pour les comprendre. Le Gariep. Oui, le Gariep. Un nom comme un soleil levant, comme une ondée inattendue dans un paysage sec, promesse d'un arc-en-ciel. Lui. Lui, Philida et leurs enfants. Personne d'autre. Ni un père avec un mauvais dos ni une mère grosse comme une remise ni une flopée de frères et sœurs et de fantômes agaçants. Le Gariep.

Il chevauche au rythme de sa réflexion. Se force à s'arrêter pour laisser reposer sa monture et la faire boire. Presque trop impatient pour attendre. Mais il doit songer au retour. Soit revenir, soit partir pour le Gariep. Avec Philida.

N'empêche, même en pensée, il sait que son projet est trop fantasque pour être réalisable. Il se remémore les dernières fois où il l'a vue. Ce qu'elle a dit. Surtout ce qu'elle *n'a pas dit*.

Mais s'il ne tente pas sa chance, il restera toujours dans le flou. Il doit essayer, au moins cela. Sinon, il sera pire qu'elle a toujours prétendu qu'il était.

Que dira-t-il si elle l'autorise à parler ? Quelque chose comme : Laisse-moi seulement une chance de t'expliquer, Philida. Je t'en prie, écoute-moi. Je t'en prie, je ne veux pas te faire perdre ton temps. Mais laisse-moi te regarder. Essaie de te rappeler le taillis de bambous. La première fois et les suivantes. Je sais que c'est beaucoup te demander. Après ce que j'ai fait. Mais laisse-moi une chance. Pour l'amour de Dieu !

Après une nuit agitée dans la montagne, avec des idées qui se pourchassaient dans sa tête, François s'attaque à la dernière portion de la route, au cours de laquelle la montagne s'ouvre sur un long plateau rude et jaune pâle sous un soleil d'été, ponctué de-ci de-là de bouquets d'arbres. Avec, à l'horizon, les camaïeux de bleus des successions de montagnes qui se démultiplient au loin.

Le pâté de maisons blanches du bourg s'ouvre devant lui tel un livre d'images, autour des grands édifices blancs, l'église et le *drostdy* dominant la grande place communale.

Il ralentit l'allure de sa monture, dont les flancs sont recouverts d'écume. Approchant d'un petit groupe de gens (des esclaves, sans doute, ils vont tous pieds nus), il s'arrête.

Je cherche la demeure de *mijnheer* de la Bat, crie-t-il au groupe.

Tous pointent l’index dans la même direction, à deux pas.

Jésus ! entend-il une voix tranchante lancer dans son dos. Cet homme doit être tombé sur la tête. Vous avez vu qu’il a un chat avec lui ?

Quelques minutes après, il se trouve devant l’entrée. Un esclave métis aux yeux légèrement bridés vient de la cour l’aider à dételer.

Meester de la Bat est-il chez lui ?

L’esclave désigne l’arrière de la maison : Il travaille mais si le *baas* veut bien attendre un moment, il va bientôt revenir…

En fait, je cherche Philida. Elle travaille ici.

Pourquoi pas le dire plutôt ?

Je voulais d’abord me présenter aux gens de la maison.

Elle fait partie des gens de la maison, rétorque crânement l’esclave à la peau brun clair.

François resserre son poing autour de sa cravache mais se ravise : il ne veut pas faire de vagues.

Je vais aller voir si elle peut venir, dit l’esclave, sans un soupçon d’obséquiosité.

Deux, trois minutes plus tard, elle se tient devant lui, plissant les yeux face au soleil. Ces yeux d’obsidienne.

Elle patiente en silence. Elle porte une vieille robe d’un bleu fané qui lui tombe jusqu’aux pieds. Ses pieds nus poussiéreux. François se remémore fugitivement leur contact quand il les tenait dans sa main, il y a tant d’années. Plus loin que les vergers et le vignoble, près de la Dwars. Mais on dirait que c’est arrivé dans la vie d’un autre.

D’un ton hésitant : Philida ?

Mon SeigneurDieu ! entend-il Philida s’exclamer face au soleil. Tout d’un coup, elle approche. Mais pas pour venir à lui : elle a vu la cage. Et, d’une voix stridente, appelle : Mon *Kleinkat* !

Avant qu’il n’ait pu intervenir, elle lui arrache la cage des mains et s’accroupit, produisant des petits sons venus du fond de la gorge. La chatte lui répond. Philida tire sur la lanière qui maintient la porte fermée.

Attention ! crie François. Si elle sort, tu ne la verras plus jamais.

Mais il est déjà trop tard. Le petit portail est grand ouvert. Kleinkat fuse. Or, elle ne tente pas de fuir. Elle court se blottir dans les bras de Philida, où elle ronronne et piaule comme un petit oiseau nocturne. Elle se tortille dans les bras de cette femme qui gigote en retour, pressant la chatte contre elle, la renversant pour s'enfouir le visage dans son ventre gris et blanc.

Elle est toujours aussi minuscule, roucoule Philida. Et tout aussi jolie. Oh, mon Dieu. Ma Kleinkat est revenue chez sa *ounooi* ?

Elle ne se calme qu'au bout d'un long moment, avant, encore aveuglée par le soleil, de jeter un coup d'œil, presque furtif, à François.

Je savais qu'elle voulait être avec toi, dit-il, heureux et gêné à la fois. Je devais absolument te la ramener.

Philida se raidit. La chatte pressée contre la poitrine, elle recule, hors d'atteinte.

Pourquoi t'as fait ça ? Qu'est-ce tu fiches ici ?

Je suis venu te chercher, répond-il sans détour. Tu nous as manqué à tous les deux.

On a rien pour toi, ici, répond-elle d'une voix atone.

Mais, Philida…

Tu veux me racheter, et le prix, c'est Kleinkat ? On veut pas de toi ici.

Mais je *devais* te ramener Kleinkat.

Kleinkat, c'est une chose. Toi, ça en est une autre.

Philida, essaie de comprendre.

Je comprends *blarry* bien. Si tu me dis *Viens*, tu veux que je vienne. Si tu me dis de ficher le camp, il faut que je parte. Combien de fois encore tu veux que je déménage ?

Je ne suis pas venu pour ça, dit-il fébrilement.

C'est quoi, alors ? Tu veux encore me mettre ta chose en moi ? Et elle se lève, la petite chatte pressée contre elle.

Ou c'est ton vieux qui a encore besoin de moi ?

Philida, non, je t’en prie ! Il se retourne, il ne sait dans quelle direction regarder.

D’un coup, Philida se penche, glisse la chatte dans la cage et referme la portière à l’aide de la lanière.

Reprends la chatte, rétorque-t-elle. Retourne à Zandvliet d’où tu viens. On veut pas de toi, ici.

Mais je veux de toi, moi.

T’avais tout ton temps pour le dire avant. Ce temps-là est passé. Rentre à chez toi.

À l’angle de la maison, il voit deux enfants approcher. Deux petites têtes blondes, pieds nus et sales. La petite fille sautille devant, sa longue robe bouillonnant autour de ses jambes, suivie par un bébé à quatre pattes, ses petites fesses à l’air, couvert de poussière rouge de la tête aux pieds : un garçon, aucun doute là-dessus.

Pendant un moment, François ne trouve rien à dire. Puis il ose, d’une voix rauque : Nos enfants ont grandi…

Non, répond Philida. C’est mes enfants à moi. Ils savent rien de toi et ils veulent pas savoir.

J’ai fait tout ce chemin depuis Zandvliet ! J’ai les fesses ankylosées. Je ne pouvais rien faire d’autre.

Pourquoi ? Philida est encore amère et renfermée dans sa coquille.

Je te l’ai dit : je suis venu te voir, toi. Nous n’avons pas eu le temps de parler quand mon père t’a emmenée.

On a plus rien à parler.

Je t’ai acheté quelque chose.

Elle fait non de la tête. Je veux plus rien de toi. J’ai rien à te dire.

Attends, regarde, d’abord.

Je veux rien regarder et je veux rien entendre.

Elle fait mine de se retourner.

Philida, il est temps que tu reviennes. Que tu nous reviennes. Je suis le père des enfants.

Ah ouais, tu penses que je vais revenir ? Après ce que tu as fait ? Après ce que tu m'as fait faire ?

Nous pouvons tout oublier et repartir de zéro.

Comment on repart de zéro après une chose pareille ? Jusqu'à mon dernier jour, j'aurai cette chose comme une boule pas digérée dans mon ventre.

Je t'aiderai. Nous pouvons repartir de zéro. Même mon *pa* doit tout recommencer à zéro après ce qui est arrivé, après la vente aux enchères.

Je parle pas de vente ou de ce genre de perte, Frans. C'est dur, d'accord, à la rigueur, je peux comprendre parce que tu es blanc. Mais ce que tu m'as forcée à faire, je comprendrai, j'oublierai jamais.

Je ne t'ai rien forcée à faire que tu ne voulais pas faire, tu le sais foutrement bien. On a passé du bon temps ensemble.

J'étais bonne à *naai*. Si bonne que je voyais le blanc de tes yeux. Mais quand tu as compris que je portais un enfant en moi, qu'est-ce tu as fait ?

Que pouvions-nous faire d'autre ? *Pa*… et *ma*…

Au diable avec ton *pa* et ta *ma*. Ce que tu m'as forcée à faire, c'est plus que n'importe qui a le droit de forcer quelqu'un d'autre à faire.

Tu as choisi de le faire.

Choisi ? Pour choisir, il faut être libre de dire oui ou non. Mais moi ? Une esclave ? Ta *blarry* esclave. C'est toi qui voulais aller noyer cet enfant comme tu faisais avec les chatons. Et quand j'ai essayé de t'arrêter…

C'est moi qui ai voulu t'en empêcher, bon sang ! Depuis ce jour-là, on peut dire que je n'ai jamais vraiment vécu. Je suis mort, ce jour-là. Je suis comme un *vaalvorte*, un être des ombres. Quand je marche, je ne laisse plus d'empreintes.

Il reprend après une longue pause : Crois-tu être la seule à trouver la situation difficile ? Et moi, alors ?

Toi ? Philida lâche un méchant rire. Rien pourra jamais effacer ce que tu m'as fait. Une vie y suffira pas.

C'est le passé, tout ça, Philida. Nous devons reprendre à zéro, vivre.

Après ce que tu as fait, plus personne peut plus rien faire, Frans. Alors, je t'en prie, laisse-moi tranquille. Et reviens jamais ici.

Elle se penche pour prendre les deux enfants par terre et, avec eux, sans un regard en arrière, elle se dirige vers la maison.

François fixe son dos. Quand la porte se referme derrière elle, il récupère la cage, avant de rejoindre sa monture et de remonter en selle. À ce moment-là, *meester* de la Bat passe le petit portail. Comme d'habitude, il est en costume noir et haut-de-forme. Il lève une main vers le cavalier, mais la retire vivement quand celui-ci manque de l'écraser contre le mur. La Bat n'a plus qu'à regarder s'éloigner cet inconnu en dodelinant de la tête, et à se diriger vers la maison.

Dans le *voorhuis*, il rencontre Philida, sa petite fille calée sur la hanche et le bébé pendu à son sein, comme si elle n'était pas sûre de ce qu'elle était censée faire ensuite.

Qui était ce visiteur si pressé ? demande *meester* de la Bat, encore perplexe.

Elle ne croise pas son regard. Sais pas, *mijnheer*, marmonne-t-elle. Aucune idée. L'est simplement venu demander le chemin du Bokkeveld mais il connaît pas vraiment où il va.

Meester de la Bat souffle par le nez et se dirige vers la grande chambre à coucher.

Philida contourne la maison longue vers l'atelier de Labyn. Il est préférable qu'elle ne soit pas restée à regarder le visiteur s'éloigner et n'ait donc pas vu ce qui est arrivé, quand il est parti sur son cheval : sorti du village, une fois hors de vue, sans brider sa monture ni même ralentir, d'un geste vengeur, il a jeté la petite cage avec la chatte dedans dans les buissons sur le bas-côté.

XXII

Compte rendu sur un autre visiteur inattendu à la résidence de la Bat à Worcester, où il rencontre une Philida à laquelle il ne s’attendait manifestement pas.

Moins de deux mois plus tard, ils reçurent une autre visite, à laquelle ils s’attendaient encore moins qu’à celle de François. Car, cette fois, il se trouve que c’est, qui l’eût cru, Cornelis Brink en personne. Nous savons que, peu après la visite de François à Worcester, Cornelis tomba sur Daniel Fredrik Berrangé à Stellenbosch, où il se trouvait pour livrer un tonneau de vin dans le district ; Berrangé était venu évoquer avec le protecteur des esclaves le châtiment d’un esclave coupable d’insolence. L’émancipation approchant à grands pas, de nombreux esclaves échappaient à toute discipline. Les deux hommes se rencontrèrent dans la maison d’un ami commun, dans Church Street, où ils prirent ensemble quelques verres de vin et profitèrent de l’occasion pour échanger des idées sur l’avenir de leurs enfants, François Gerhard Jacob et Maria Magdalena. Cornelis dut recevoir un choc en apprenant que Maria était déjà au courant de la visite de François à Worcester. Les nouvelles se propageaient de façon incroyable dans la Colonie. L’épisode avait été métamorphosé au point de donner l’impression que le jeune Brink avait en secret tenté de renouer avec son ancien amour.

Impossible, rétorqua Cornelis, indigné. Je connais mon fils, et je sais que votre Maria Magdalena est la seule femme à qui il songe. Cette *meid*, cette esclave n’a jamais rien signifié pour lui. Il était encore en culotte courte quand ça a

commencé et vous n’ignorez pas comment nous étions, tous, quand nous étions jeunes ; personnellement, je ne valais pas mieux que les autres.

Ce n’est pas ainsi que je vois l’affaire, rétorqua Berrangé. À mon avis (sa famille et lui étaient encore très hollandais dans leurs manières et habitudes de pensée, et il débutait la plupart de ses démonstrations avec ce : À mon avis), François aime encore cette esclave, Philida, et c’est à peine s’il remarque les autres femmes. La rumeur veut qu’ils aient déjà une pelletée de rejetons. Quel père d’une fille nubile supporterait cette situation ?

Calomnies ! hurla Cornelis. Vous savez à quel point l’envie et la jalousie perdent tout sens des proportions chez nous, au Caab. Dès que nos enfants seront mariés et installés, toutes ces fadaises seront oubliées. C’est ce qui s’est passé dans notre cas, à vous et à moi, n’est-ce pas ?

Le vôtre, peut-être, répliqua Berrangé, hautain. Jamais de telles rumeurs n’ont circulé sur mon compte. J’ai toujours eu un comportement exemplaire.

Avant qu’ils ne s’en aperçoivent, ils se disputaient hardiment. Cornelis imaginait déjà annulés tous les arrangements conclus dans le sillage de la vente aux enchères à Zandvliet. Pas étonnant qu’il trouvât impératif de se rendre en personne à Worcester. Hélas, ce n’était pas seulement une question de seller son cheval et de partir au galop. Cornelis était un homme affairé, surtout avec la série de projets qu’il avait initiés à la suite de la vente, et il devait prendre nombre de décisions.

Mais, enfin, mercredi matin, dans l’obscurité d’avant l’aube, il se mit en route, une fois encore avec la charrette attelée à une paire de mules, conduite par un de ses esclaves, maître en la matière, Slembang de Batavia. La route est longue, comme toujours, et il a beaucoup, trop, à penser. Peut-être a-t-il agi avec précipitation. Mais avait-il le choix ? Philida a été vendue dans le Nord, François est à Zandvliet, Maria Magdalena au Caab avec ses parents. Dieu seul sait ce qui va arriver.

Malgré l’impression que son crâne va exploser tant il abrite d’idées, il ne se soustrait pas à la tension de ses réflexions. Ne devrait-il pas rebrousser chemin ? Non, quoi qu’il puisse arriver, retourner à Zandvliet ne pourrait qu’aggraver la

situation. Il fouette les mules. Jusqu'à Paarl, la route est relativement aisée. Mais, au-delà, où l'on doit se frayer un chemin par le Du Toit's Kloof jusque dans la Breed Valley, il faut redoubler de vigilance, par-delà l'ancienne barrière de Schonfeld et le Trou de glaise. Il est d'ailleurs contraint de mettre pied à terre à plusieurs reprises pour aider les mules. Même en descendant de la charrette, l'à-pic est terrifiant et les roues manquent sans cesse de glisser par-dessus bord, dans l'abîme.

Au *drostdy* de Worcester, où il arrive, néanmoins, le lendemain, on l'annonce fort poliment à la porte du bureau de *meester* de la Bat. L'homme maigre et de grande taille, à la pomme d'Adam saillante, qui, aujourd'hui, a encore davantage l'air d'un épouvantail, l'accueille à la porte, la main tendue.

Mijnheer Brink, commence-t-il. C'est un plaisir et un privilège. À quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

Je dois discuter d'un sujet important avec l'esclave Philida, explique Cornelis, extrêmement gêné face à cet homme. Le discours qu'il avait préparé s'évapore dans sa bouche sèche.

J'espère qu'il n'est question ni d'une maladie ni d'une mort.

Non, non. C'est beaucoup plus grave.

Alors, ce doit être effroyable. Puis-je vous accompagner chez moi ?

Au cours de ces tout derniers pas, Cornelis a l'impression de se rendre à son propre enterrement.

Chez *meester* de la Bat, le maître de céans l'invite à s'asseoir dans le *voorhuis*, où, mi-soupçonneuse, mi-curieuse, son épouse arrive pour saluer le visiteur et entendre son conte inattendu, mais elle repart bientôt pour aller chercher du thé malgré ses protestations (ces gens préfèrent le thé à la puissante et âcre boisson au gingembre qui, ici, dans l'intérieur, remplace le café).

Quand elle revient avec un plateau, *meester* de la Bat a déjà demandé à Cornelis la nature de l'affaire pour laquelle il a fait un tel déplacement.

Encore gêné, Cornelis répète qu'il est venu voir Philida. Comme à son habitude, il débute d'une façon très alambiquée en interrogeant son hôte sur la santé de l'esclave.

Pour cela, répond La Bat, vous devez consulter mon épouse. C'est pour elle que j'ai acheté la *meid*.

Nous ne nous en plaignons pas, répond Anna Catherina, laconique. Et elle n'a pas à se plaindre de nous, je pense. C'est la meilleure tricoteuse que j'aie jamais eue. En ce moment, elle passe énormément de temps à tricoter des vêtements pour les bébés et les enfants, mais cela interfère peu avec ses autres obligations, alors je ne m'en plains pas.

Cette Philida, ajoute le *meester* est si bonne travailleuse que nous la louons à d'autres personnes. De cette manière, elle peut mettre quelques sous de côté en prévision de l'an prochain, lorsque les esclaves seront affranchis. Nous ne voulons pas qu'elle se retrouve à la rue.

Cela n'arrivera pas, dit Cornelis. À moins que je me trompe, les esclaves resteront au service de leur *baas* pendant quatre ans.

Exactement, confirme La Bat, mais il faut faire des provisions, n'est-ce pas ? Sinon, il se retrouveront avec rien, et vous pouvez imaginez, sans nul doute, ce qui arriverait alors à la Colonie. Il se lève. Mais je vais l'appeler, *mijnheer* Brink, vous pourrez ainsi vous entretenir avec elle.

Quelques minutes plus tard, Philida se présente au *voorhuis* ; à sa main pend une paire d'aiguilles en ivoire auxquelles est accroché un vêtement pour bébé en cours d'exécution. Elle porte une robe verte fanée, un *doek* et un châle à carreaux rouges passé sur les épaules. D'en dessous de son *doek* dépasse une mèche de cheveux bruns. Naturellement, elle va pieds nus, ainsi qu'il sied à une esclave.

Elle semble nerveuse. Avant d'avoir franchi le seuil, elle demande : Qu'est-ce qu'y a ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il n'est rien arrivé, rétorque Cornelis d'un ton sec. Je suis venu parler de ce qui pourrait *encore* arriver.

Et c'est quoi ?

Il semblerait que mon fils François puisse ne pas se marier, en fin de compte.

Philida inspire profondément et très lentement. En quoi ça me concerne ?

S’il n’épouse pas Maria Magdalena Berrangé, nous, les Brink, nous sommes fichus. Cornelius devient écarlate. Et ce sera entièrement de ta faute, Philida.

Vous faites tout le chemin depuis Zandvliet pour me dire ça ?

C’est très grave, Philida. Tu dois m’accompagner à Zandvliet. Tu dois faire entendre raison à Frans. Il t’écoutera si tu le lui demandes toi-même. Ensuite, je te ramènerai ici. Ou, si tu préfères, je peux te racheter.

Ce n’est pas ce qu’il avait l’intention de dire. Mais, les affaires étant allées si loin, il lui est impossible de faire machine arrière.

Vous devez être toqué, répond-elle du tac au tac.

Philida, je t’en prie, réfléchis. Tu n’imagines pas ce qui est en ton pouvoir aujourd’hui. Nos vies. Nous avons commis une grossière erreur, tu sais. Tu dois venir avec moi et m’aider à faire entendre raison à Frans.

Vous savez qu’il est pas question de Frans. C’est même pas les Berrangé. C’est vous. Vous voulez encore me mettre à genoux au milieu des bambous et je le ferai pas, non. Pas pour vous, pas pour personne. On raconte qu’au prochain décembre, je vais être libre. Mais, à l’intérieur de moi, je suis déjà libre. C’est plus à vous de me dire : Fais ci, fais ça. Vous comprenez, *oubaas* ?

Je t’en prie, Philida. Pour l’amour de Dieu, je t’en prie !

À quoi ça servira que je parle, moi ? demande-t-elle d’une voix perçante. C’est vous, les Blancs, qui nous ordonnent toujours quoi faire. Maintenant, nous, on dit non.

Je te parle de toute ma famille. De l’avenir des miens. Et donc de ton avenir aussi. Je ferai en sorte que ça en vaille la peine pour toi. Je te le promets, je le jure.

C’est ça Frans dit aussi quand il veut me coucher la première fois. *Ça vaudra la peine pour toi, Philida, je t’affranchirai*.

Ne comprends-tu donc rien ? hurle Cornelis, furibond.

Non, je comprends pas. Je comprends rien à vous autres. Quand vous voulez moi servir, je dois mettre moi à genoux devant vous. Mais, aujourd’hui, vos couilles pendent dans le sable, alors, tout à coup, vous voulez que j’aide vous ?

Les paroles fusent de sa bouche : Je le jure aujourd'hui, *ouman*, je le jure devant Allah !

Tu le jures devant quoi ? Éberlué, pendant un long moment, Cornelis ne peut prononcer un traître mot. Enfin, lèvres serrées : Je vois ce qui se passe ici. Tu es tombée aux mains des païens. Écoute, je veux te ramener à la maison : tu dois vivre au milieu de chrétiens, comme avant, comme nous t'avons élevée. Nous voulons sauver ton âme !

Pourquoi brusquement vous vous souciez de mon âme ? Ici, je connais Labyn. Il m'a appris autre chose.

Qui est Labyn ?

Un esclave comme moi. Mais, le prochain 1er décembre, tous les deux on sera libres, c'est ce qu'il m'a appris.

Quelle merde sort de ta bouche, Philida ? Quel genre d'homme est ce Labyn ? Quelle sorte d'ivraie dans notre jardin ?

Labyn est un *slamse*. Je suis avec les *slamse* maintenant.

Cornelis suffoque. Philida, tu te mêles aux *slamse*, maintenant ? Tu iras droit en enfer.

Je préfère brûler en enfer que m'asseoir par terre dans votre *voorhuis*, le dos contre le mur, quand vous ouvrez votre grand livre noir, le soir, pour lire tous ces noms et ces choses. Et puis, dès après que c'est fini, vous retournez aux bambous et à *ça*. Vous connaissez mieux votre livre que les bambous. Ce que vous savez pas, c'est que les *slamse* ont leur Livre aussi. Il s'appelle le Coran. Il parle pas aux Blancs et toute cette merde. Il parle à *nous*.

Je ne sais plus que dire, Philida.

Alors, dites rien. Je vous ai assez vus et entendus, vous, les chrétiens. J'ai plus rien à faire avec vous.

Est-ce que *meester* de la Bat est au courant de ces merdes que tu racontes ?

Je m'en moque, qu'il sait ou pas. Ma merde est à moi et mon âme m'appartient.

D'une façon ou d'une autre, tu t'es égarée en chemin.

Écoutez, *ouman*. Elle lève la main parce qu'il tente de l'interrompre. Écoutez. Je suis pas intelligente comme vous. Pour l'instant, j'étudie avec Labyn. J'ai encore beaucoup à connaître. Mais je sais déjà une chose, c'est que je veux être avec les *slamse*, c'est là que j'appartiens. Vous, les chrétiens, vous me traitez comme une merde.

Cornelis dodeline de la tête. Je te l'ai dit, je ne te comprends plus, Philida.

Vous m'avez jamais compris, *ouman*. Ça a toujours été que vous, vous, vous.

Une étrange note gémissante s'immisce dans la voix de Cornelis. Aujourd'hui, c'est moi qui suis à genoux devant toi, Philida.

Avant, vous me forcez mettre à genoux devant vous. Maintenant, à votre tour, *ouman*.

C'est alors qu'il la surprend. Lentement et avec difficulté, il joint le geste à la parole et s'agenouille, littéralement, respirant fort par la bouche. Philida, regarde-moi ! Que va-t-il advenir de moi ?

Elle n'essaie même pas de répondre. Avec, à la main, la veste de bébé à moitié tricotée, multicolore – rouge, blanc, jaune, vert et bleu –, elle tourne les talons et va dans la cuisine.

Le dos voûté, Cornelis retourne au *stoep*, où il trouve La Bat.

Je ferais mieux de repartir, déclare-t-il. Cette femme n'entendra pas raison.

Vous ne pouvez prendre congé ainsi, *oom* ! proteste *meester* de la Bat. Vous n'êtes plus un jeune homme. Au moins, dormez chez nous. La nuit porte conseil.

Cornelis réfléchit un moment avant d'accepter l'invitation, ce qu'il finit par faire, à contrecoeur. Mais il se retire vite dans la chambre qui lui est assignée, garde les volets fermés et ne s'aventure dehors qu'en toute fin d'après-midi, juste à temps pour voir Philida passer par là. Elle ne semble pas l'avoir remarqué. Sans doute préfère-t-elle ne pas le voir.

À l'arrière de la maison, elle se rend dans l'atelier de Labyn. Celui-ci est occupé avec son bois. Aujourd'hui, comme si souvent ces dernières semaines, c'est un cercueil. Des panneaux d'une essence claire et lisse, avec de fines entretoises d'ocotea. Trop beau, vraiment, pour être enterré.

Labyn ne lève la tête qu'un instant, sans même s'interrompre.

Qui était cet homme ? demande-t-il, Philida gardant le silence.

C'était mon ancien *baas*. Celui qui m'a amenée à la vente aux enchères.

Ça fait beaucoup de monde qui vient remuer de la poussière après toi, ces temps-ci.

Ils veulent que je rentre là-bas.

Alors ?

Je reste ici où je suis. C'est à chez moi, ici, maintenant.

Qu'a-t-il répondu ?

Il veut moi rentrer vivre avec les chrétiens.

Labyn souffle du nez, mais se tait.

Je lui dis que je suis avec les *slamse*, maintenant. C'est ce que j'ai décidé. Je veux que tu apprennes ça à Allah quand tu le revois.

Inchallah, dit Labyn, lissant une entretoise sombre entre deux panneaux plus clairs.

Un nouveau silence. Même en temps normal, Labyn n'est pas disert.

Maintenant, tu dois m'aider, dit Philida. Je veux connaître mieux ton islam. Je veux savoir quoi je fais ici avec toi.

Labyn lui adresse un sourire en coin, mais elle remarque l'étincelle dans ses yeux. Je t'apprendrai tout ce que je sais, promet-il. Dans le Coran, il est écrit : *Certains d'entre nous sont musulmans et d'autres mécréants. Ceux qui adoptent l'islam suivent le bon chemin, ceux qui agissent mal nourriront les flammes de l'enfer.*

Comme toujours, ces premières paroles ouvrent la voie à d'autres. On dirait que le bois sombre et lisse sous les doigts de Labyn donne vie à quelque chose d'autre en lui. Il reprend : *Considère l'eau que tu bois. Est-ce toi qui l'a versée du nuage ou nous ? Si nous l'avions voulu, nous aurions pu la faire amère. Pourquoi donc n'en rends-tu pas grâce ?* Souviens-t'en toujours, Philida : *Allah n'a pas besoin de toi mais tu as besoin de lui. Si tu n'y prends garde, il te remplacera par d'autres, différents de toi.* Quoi qu'il arrive, souviens-toi de mes paroles. *Ton Dieu est le seul Dieu. Il n'y a d'autre Dieu que lui. Il est le Miséricordieux, le Très-Miséricordieux.*

Et puis : Si tu veux, nous pouvons reprendre les leçons ce soir.

XXIII

Où sont narrées deux nouvelles visites chez les La Bat à Worcester, toutes deux porteuses de conséquences durables pour tous les intéressés.

Peu après cette visite inopinée, deux autres visiteurs se présentent à la porte des La Bat, dans Church Street, à Worcester. Ces deux visiteurs viennent pour ne pas repartir. Le premier ou, plutôt, la première, à peine quelques jours après le passage de François Brink, c'est Kleinkat.

Elle a l'air légèrement ébouriffée, elle est un peu hirsute, plutôt amaigrie et de toute évidence affamée, mais ses coussinets ne paraissent pas avoir souffert. Son retour se produisant très vite après le départ de François, les La Bat parviennent à la conclusion que la chatte a dû s'échapper très tôt après son départ de Worcester. Philida, qui l'examine sous toutes les coutures et constate qu'autour de la bouche elle a la peau irritée et ensanglantée, en conclut qu'elle a dû batailler pour sortir de la cage, sans doute en mâchant les barreaux. Heureusement, les blessures sont superficielles. La seule chose qui surprend Philida, bien qu'elle en soit également soulagée, c'est que Kleinkat n'ait pas choisi de regagner Zandvliet comme la première fois, mais ait préféré le raccourci vers Worcester. Sans doute, après toutes ses tribulations, la chatte a-t-elle décidé que son véritable chez-soi était, ma foi, auprès de Philida. Et l'esclave l'accueille comme l'enfant prodigue. Elle la caresse derrière les oreilles, renifle ses pattes, frotte ses joues contre le petit museau pointu et

l’embrasse sur le nez. Kleinkat piaille comme un oiseau et se repaît calmement des caresses de Philida comme si toute sa petite vie se concentrait brièvement sur ce moment de chaleur, de sécurité, de pur bonheur.

Philida a une peur bleue le jour où Cornelis vient leur rendre visite, car sa première pensée est qu’il vient récupérer Kleinkat. Mais elle comprend vite que ce genre de peccadille n’aurait pas affecté le vieillard à ce point. N’empêche, par précaution, elle enferme la chatte dans la pièce qu’elle partage avec Delphina et l’y laisse plusieurs jours. Elle découvre vite, cependant, qu’il n’y a pas lieu de se faire autant de souci, après quoi elle ne s’inquiète plus pour Kleinkat, qui devient inséparable de Delphina, d’elle-même et des enfants.

Le second visiteur est d’un tout autre acabit. Il s’appelle Floris et se révèle être un esclave qui a appartenu par le passé à *meester* de la Bat : il a quarante ans, a fui Worcester l’année précédente et, étant demeuré introuvable, a été complètement oblitéré, pour ainsi dire, de la mémoire de ses maîtres. Contre toute attente, il a, de son propre chef, décidé de revenir.

Un mercredi, en fin d’après-midi, le soleil décline déjà quand se présente au portail à l’arrière du domaine cet homme grisâtre, le corps recouvert d’apparemment plusieurs semaines de poussière, coiffé d’une casquette en peau de *dassie* agrémentée d’une aigrette de romarin, vêtu d’une sorte de tunique non boutonnée, un caméléon sur l’épaule droite. Il est manifestement épuisé et affamé, mais sa démarche n’en demeure pas moins sautillante. Quand Delphina sort pour lui proposer un bol d’eau, il la lape comme un cheval assoiffé. Ensuite, il entre dans la cuisine sans y être invité, et Philida comprend qu’il connaît l’endroit, qu’il est d’ici. Il plonge la tête dans la bassine, et l’y laisse sous l’eau si longtemps qu’elle finit par craindre qu’il ne la remonte jamais pour respirer ; mais, bientôt, comme un chien folâtre, il secoue sa tignasse pour en éliminer l’eau et pousse un exubérant *you hou !*

Le bruit fait sortir les deux dogues du *voorhuis*, chacun fait la culbute sur l’autre dans l’espoir de sauter le premier sur le visiteur ; un instant, Philida, ignorant comment ils vont réagir face à cet intrus, craint qu’ils ne le déchiquettent séance tenante.

Labyn ! hurle-t-elle. Y a danger ! Viens vite !

Labyn bondit de son établi, où il est en train d'assembler une table délicate, posée comme un *steenbok* sur ses longues pattes fines. Mais, pour le plus grand étonnement de Philida, il arbore soudain un grand sourire de soleil levant. Les deux molosses foncent sur l'inconnu dans un tumulte d'aboiements et lui sautent dessus. Instinctivement, Philida ferme les yeux. Lorsqu'elle ose les rouvrir, l'inconnu, à genoux, caresse les chiens qui dansent autour de lui pour lécher son visage de toute part.

C'est alors que *meester* de la Bat fait son apparition, cette espèce de grande chauve-souris aux ailes repliées.

Il s'arrête sur le seuil. Floris… ? lâche-t-il.

Meester, dit ce dernier, me voici. J'ai marché partout de long en large et maintenant me voici revenu à chez nous. Vous pouvez aller chercher la *riem* et me flanquer une bonne rossée. J'ai beaucoup à raconter mais on pourra parler que quand vous m'avez battu au sang.

S'ensuit une longue discussion, *meester* de la Bat étant décontenancé par le retour de Floris, et le fugitif insistant sur le fait qu'il ne pourra parler que lorsque le règlement aura été appliqué : il doit recevoir le châtiment de rigueur. Autrefois, c'était entièrement laissé à la discrétion du *baas* mais, depuis que les Anglais ont pris le pouvoir, il y a une loi, une réglementation pour la moindre broutille.

Nous pourrons en parler demain, répond *meester* de la Bat.

Si c'est égal au *meester*, je préfère autant qu'on fait ça tout de suite, insiste Floris, docile mais ferme.

D'accord, viens donc avec moi, ordonne La Bat en poussant un soupir. Je n'aime pas ça mais la loi est la loi.

C'est que je dis aussi.

Ils contournent la maison dans la direction de l'atelier de Labyn, suivis par les autres. Labyn et Floris transportent le lourd établi dans la cour. Philida n'avait pas compris jusque-là que celui-ci faisait également office de banc à fouetter et

que les taches brunes dont il était maculé devaient être du sang séché. Vers le bas des pieds massifs se trouvent des anneaux en fer rouillé, auxquels *meester* de la Bat et Labyn attachent Floris à l'aide de lanières prises dans la sellerie.

Allonge-toi, ordonne *meester* de la Bat. Floris retire le caméléon de son épaule et regarde autour de lui.

Viens prendre ça, dit-il à Philida. Tu me le gardes ?

Il va pas me mordre ?

Non, il a l'habitude des gens, tu sais. Tiens-le gentiment pour pas l'effrayer.

Philida prend délicatement le caméléon, qui n'est pas rassuré. Jusque-là elle s'est tenue à l'écart de la petite créature, suivant les recommandations que *ouma* Nella n'a cessé de lui prodiguer au fil des ans : Fais attention à ces bestioles-là, mon enfant, on raconte qu'elles amènent la mort.

Philida se déporte de plusieurs pas. Lena approche avec précaution, prête à déguerpir, tandis que le caméléon tourne vers elle ses yeux globuleux.

Delphina aide Floris à ôter sa tunique. Puis la culotte qui lui descend jusqu'aux genoux. Son dos et ses fesses maigrichonnes sont striés des croisillons d'anciens coups de fouet. De toute évidence, ce n'est pas la première fois que Floris a des ennuis avec la loi. Allongé à plat ventre sur l'établi, il essaie de trouver une position confortable et garde les bras ballants sur les côtés. *Meester* de la Bat s'accroupit pour attacher les poignets aux anneaux : son visage s'empourpre sous l'effet de l'effort. Une fois qu'il est satisfait, certain que les poignets sont bien attachés, il se relève pour prendre des mains de Labyn les deux lanières restantes. Les frêles chevilles de Floris ne touchent pas l'autre extrémité de l'établi.

Aide-moi, lance le *meester*, voulant redonner l'une des deux lanières à Labyn, tout en tirant sur l'autre pour attacher fermement la cheville gauche de Floris. Attache la cheville de ton côté comme il se doit, ordonne-t-il à Labyn.

Celui-ci rechigne. Il ne fait même pas mine d'approcher pour prendre la lanière.

Meester de la Bat fronce les sourcils. Qu'as-tu donc, encore ? s'enquiert-il, l'air irrité.

Je suis désolé, *meester*, répond Labyn, les lèvres pincées. Mais je ne peux pas vous aider. Floris et moi, on a fait un long chemin ensemble. C'est mon ami et je suis son ami.

Et si je t'ordonne de le fouetter ?

Labyn fait non de la tête : Alors, je devrai dire non au *meester*. Ce n'est pas mon travail.

Tu es esclave, Labyn. Tu dois faire ce que je t'ordonne.

Pas si le *meester* m'ordonne de le chicotter.

Labyn ?!

Je crois que c'est contre la loi, de nos jours, répond Labyn posément.

Ici, la loi, c'est moi, répond le *meester*, consonnes sifflant entre ses dents. Tu es un esclave comme Floris.

Dans un mois, dans quelques mois, nous serons libres tous les deux.

Jusqu'alors, tu feras ce que je te dis.

Je suis désolé, *meester*, répond encore Labyn, très calme. Je vous l'ai expliqué : pas si vous me demandez de le chicotter.

Floris a fui, rétorque le *meester*. Il y a un an, il a quitté Worcester. La loi est très stricte quant à la désertion.

Il est revenu de son propre gré.

Il a manqué pendant une année entière.

Ça n'y fait aucune différence. Maintenant, il est ici.

Obéis, Labyn !

Allah entendra parler de cette affaire, prévient Labyn, plus comme un aparté qu'à *meester* de la Bat, d'une voix très calme et policée.

Que dis-tu ?

Je parle simplement d'Allah, *meester*. Il voit tout, il sait tout et ça ne va pas lui plaire.

J'ai le SeigneurDieu de mon côté ! hurle *meester* de la Bat, furieux comme on ne l'a jamais vu l'être. Ceux des enfants qui observent la scène de loin, les yeux écarquillés, fondent en larmes.

Alors, amenez votre SeigneurDieu, *meester*, dit Labyn, j'appellerai Allah. Ils s'arrangeront entre eux. Tout aussi tranquillement, il ajoute : Il est le Dieu de tous les esclaves et de tous les opprimés dans ce pays, alors je sais déjà qui va gagner.

Tu cherches les ennuis !

Conçus et nés dans le péché, *meester*. Faits comme ça et laissés comme ça. Tous, *baas* et esclaves.

Meester de la Bat marmonne quelque chose, mais personne ne le comprend. Après un moment, il rentre à la maison d'un pas martial. Mais, à la porte, il se retourne. Tu peux rester allongé là, lance-t-il à Floris. Je reviendrai quand bon me semblera. Et de fermer la porte vigoureusement derrière lui.

Pendant un moment, personne ne parle. Tous semblent attendre qu'il ressorte, mais la porte reste close.

Je crois qu'on a une longue nuit devant nous, finit par en conclure Delphina.

Alors, pourquoi pas s'installer confortablement ici ? suggère Labyn.

Qu'est-ce que je fais du caméléon ? demande Philida.

Garde-le, répond Floris depuis le banc à fouetter sans tourner la tête. Trouve-toi un endroit confortable où t'asseoir.

Maintenant, c'est entre les mains d'Allah, déclare Labyn, résigné.

Philida vient poser une main sur l'épaule nue de Floris. Je peux t'apporter de l'eau ? Je vois que tu charries une grosse fatigue.

Oui, merci. Ça m'aidera.

Tous se positionnent confortablement autour du banc à fouetter.

De toute évidence, Delphina avait raison. La nuit sera longue. Tandis que le soleil s'enfonce dans une grande orgie de rouge, à l'est paraît une lune énorme comme une vessie de vache saignant sur le ciel. L'air embaume le kaki et l'herbe talée. Les premières étoiles clignotent. La nuit se répand tous azimuts.

Au début, ils ne parlent pas beaucoup mais, au fur et à mesure que l'obscurité s'épaissit, les mots viennent plus aisément à la bouche.

Raconte-nous des choses sur le Gariep, suggère Labyn.

Ce Gariep est un endroit différent, commence Floris, lâchant un petit rire gris. On penserait pas qu'il peut vivre tant de gens sur un plateau pareil. Et de tous les genres, aussi, des prêcheurs, des baptiseurs d'Allah et du SeigneurDieu, des fugitifs, des meurtriers et des voleurs, tout le monde. Y a parmi eux des déserteurs, des gens libres, noirs, marron, jaunes et blancs, toutes les couleurs sous le ciel, la lune et les astres, et, d'une certaine façon, ils vivent tous en harmonie. Les gens de cet endroit, les Griquas, font en sorte de garantir la paix, plus ou moins. Et ça parle, vous pouvez pas imaginer, jour et nuit. Quelquefois, ils parlent aussi de guerre, mais, dans l'ensemble, ils cherchent pas les embrouilles. Tant qu'ils gardent le Gariep entre eux et la Colonie, tout le monde est content. Beaucoup ont fondé une famille. C'est un endroit sec, mais pas loin il y a des champs verdoyants. Et plus de pâturages qu'il en faut pour les vaches, les moutons et les chèvres.

Si tout est si bien là-bas, demande Labyn, pourquoi tu es rentré ? Ça a l'air d'être un bon endroit pour y passer le restant de ses jours.

Pour y rester, oui. C'est ce que je voulais faire. Me suis même pris une épouse. C'était une femme honorable et belle à regarder. Il gémit doucement et tourne la tête. Mais elle est tombée malade et elle est morte, et le Gariep est cruel pour un homme seul. C'est la raison que j'ai pensé que c'était mieux de rentrer là d'où je viens. Un de ces jours, on va nous relâcher, de toute façon : je resterai les quatre ans que le *meester* s'occupera encore de moi et, après, j'y penserai à ce moment-là. C'est mauvais quand un homme a pas de femme à son côté. C'est mauvais, je vous le dis. C'est la merde tout du long.

Après avoir parlé, Floris les interroge sur leur vie. Et, tandis que la conversation s'éternise, le ciel continue de tourner au-dessus de leur tête, chargé d'étoiles, grosses ou modestes, tel un tourbillon de poussière qui refuse de se presser.

De tous ces bavardages émergent des histoires. Il en a toujours été ainsi dans cette ferme et toutes les autres dans cette contrée sans fin. C'est Floris qui commence, avec le conte sur la naissance du caméléon. Le caméléon n'avait pas de père mais deux mères, la lune et l'arc-en-ciel ; il est né avant qu'il y ait des

hommes sur terre. La lune éclaira son chemin (il était si lent qu'il n'avait pas besoin de beaucoup de lumière) et l'arc-en-ciel lui tricota un petit manteau qui lui permit de changer de couleur tout le temps, pour qu'on ne le distingue pas aisément. Mais le soleil, bougon, n'approcha pas de lui quand soit la lune, soit l'arc-en-ciel était là. Et ça, dit Floris, c'est pourquoi, en plein jour, il garde la petite bête sous sa chemise ou quelque part hors d'atteinte du soleil, pour qu'elle soit pas brûlée vive.

Philida harcèle Floris de questions sur la petite créature, et ses histoires deviennent de plus en plus mirifiques. Ce petit gars a fait un drôle de chemin avec moi, explique-il. Je l'ai trouvé sur le chemin du Gariep ou, peut-être, c'est lui qui m'a trouvé, dans un étroit cours d'eau qui passait au milieu de buissons pleins d'épines.

Et tu as pas eu peur de l'emmener avec toi ?

Non, pourquoi j'aurais eu peur ?

Ma ouma Nella raconte toujours que des gens disent qu'il faut faire attention avec eux, parce qu'ils amènent la mort.

Ag, non, c'est un bon petit gars, ses yeux voient tout et, s'il y a un problème sur la route, il me prévient toujours bien à l'avance.

À un moment de la longue nuit, après que Philida, une fois de plus, a sorti son sein pour donner la tétée à Willempie, elle s'assoupit, tant elle est fatiguée, alors que les histoires s'imbriquent les unes dans les autres, comme les brins de laine d'un morceau de tricot bien lâche, et elle n'est réveillée qu'aux premières lueurs du jour nouveau, au milieu de gloussements et de bruits de piétinements. Ce sont les enfants, découvre-t-elle, qui regardent Kleinkat jouer avec le caméléon venu se cacher dans le creux de son bras. Il demeure impassible, gueule ouverte, haleine sifflante, tandis que la chatte cherche à le faire sauter tête en bas ou rouler d'un côté et de l'autre pour pouvoir planter dedans ses petits crocs acérés.

Arrête ! crie Philida, saisissant la chatte par la nuque. Qu'est-ce tu fais ?

Kleinkat se tortille, tentant de se libérer, mais Philida ne lâche pas prise. Elle ne se détend et ne se redresse que lorsque la chatte, toujours prisonnière, se calme de son côté.

Bien, écoute-moi, dit-elle à la chatte d’un air sévère. C’est mon nouvel ami et tu vas le laisser tranquille. Tu me comprends ?

Kleinkat crisse et pousse un discret mais profond grognement. À nouveau, Philida resserre sa poigne et la secoue doucement.

Dis, tu m’entends ? Tu m’écoutes ?

Autre marmonnement de protestation.

Non, je veux une réponse claire. Ce que tu fais là suffit pas. Tu touches pas à ce caméléon, compris ? Ni aujourd’hui ni demain ni jamais. Il est à moi, Kleinkat. On se comprend, toutes les deux ?

Pendant un moment, rien. Puis la chatte arrête de gigoter. Elle lève vers Philida son regard vert bouteille et produit un petit pépiement que Philida ne lui a jamais entendu produire, comme un petit oiseau.

Alors, tu es d’accord ?

Kleinkat lâche le même petit son.

D’accord, dit Philida, alors, je te libère. Mais, à partir de maintenant, tu le laisses tranquille. Sinon, je te renvoie à Frans.

La chatte se couche sur le dos et se met à ronronner doucement sur les genoux de Philida. Qui la laisse aller. Kleinkat rampe doucement sur la cuisse de sa maîtresse, tend le cou, renifle le caméléon, puis passe, légère, au-dessus de lui, saute par terre et s’en va.

C’est la dernière fois que Philida a un problème avec la petite chatte grise.

La rencontre avec la chatte se mue pour les enfants en un long jeu de taquineries et de gloussements, avant que ne vienne le temps d’une nouvelle histoire. Et puis d’une autre. Philida apporte un nouveau bol d’eau à Floris, comme elle le fera plusieurs fois encore par la suite, et celui-ci reprend son récit du Gariep et de ses habitants. Il leur parle d’escrocs et de *skelms*, de femmes qui vous mettent à terre d’un seul coup de poing, et d’hommes qui avalent le feu. Il leur parle de capitaines griquas comme Adam Kok et Willelm Waterboer, il lâche les noms d’un certain Jan Bloem, d’un certain Jager Afrikaner et d’un certain Stephanos, et ses évocations sont si vivantes que Philida ne comprend pas si les intéressés sont encore en vie ou morts depuis longtemps, car Floris les

rend tellement vivants qu'on dirait des amis à lui. Non que ça importe beaucoup, puisqu'il ne prend pas la peine de faire la moindre distinction entre les vivants et les morts, entre les errants de la nuit et les promeneurs du jour. Il leur parle des Griquas, des Tswanas, des Korannas, de missionnaires et de meurtriers. Chaque fois qu'on a l'impression que la fatigue va l'empêcher de poursuivre, il se lance dans un nouveau récit. Et encore une autre. Au bout d'un moment, Philida va lui chercher un autre bol d'eau, et puis un autre. Son débit ralentit, les histoires cheminent lentement, telle une caravane de caméléons, les étoiles de la Voie lactée glissent au-dessus d'eux et, peu à peu, l'obscurité vire au grisâtre, puis une tache rouge teint le ventre du ciel et, de-ci de-là, des coqs chantent et c'est l'aube d'un nouveau jour.

Les gémissements de Floris se font plus profonds et plus sombres au fur et à mesure qu'il se fatigue et souffre de rester ainsi étendu, mais ils finissent aussi par s'arrêter. De temps à autre, Philida donne le sein au bébé, et puis elle se lève et le prépare pour la journée. Delphina va à la cuisine faire du café et remuer le feu dans l'âtre. Ensuite, la pâte à pain qui, laissée contre le mur arrière de l'âtre, a gonflé par-dessus le bord des longs récipients, est enfournée et on ferme la petite portière, qui est ensuite recouverte de bouse de vache. Partout autour d'eux, les vaches se mettent à meugler et les chiens à aboyer, les hommes sortent dans les courettes, les jambes raides, pour pisser dans des flaques fumantes et on n'a pas le temps de se retourner qu'il fait déjà grand jour.

Vers cette heure-là, *meester* de la Bat émerge de sa porte côté cour. Il a à la main un *sjambok* au méchant aspect, avec lequel il donne de brèves tapes sur l'arrière de sa culotte, soulevant de petites bouffées de poussière autour de lui.

Bonjour, Floris, grogne-t-il.

Bonjour, *meester*, gémit l'esclave.

Bien dormi ?

Pas vraiment, *meester*.

Es-tu prêt pour moi ?

Prêt pour *meester*.

Meester de la Bat pose sur ses hanches ses longues mains blanches aux articulations noueuses, et s’enquiert : Où est Labyn ?

Meester, je suis ici.

Tu peux le détacher, maintenant, annonce la Bat, adressant un petit sourire nerveux à Labyn. Je crois que la peur qu’il a eue est un châtiment suffisant.

Plus tard, tandis que Philida s’y affaire, le *meester* entre dans la cuisine, et elle l’entend dire, sur un ton satisfait, à son épouse Anna : Il est important de rappeler régulièrement à un homme qui est le *baas*.

Oui, Bernabé, répond-elle, soumise. Comme tu veux.

Apporte-moi mon café, ordonne-t-il.

XXIV

Chapitre qui pourrait être tiré d'une romance d'un genre commun au temps de notre histoire, quoiqu'il ne soit point explicitement heureux.

Le lendemain du retour de Cornelis Brink de Worcester à Zandvliet, dos fourbu, postérieur gourd après la longue chevauchée et souffrant le martyre à cause de sa glande enflammée, il convoque toute la famille pour présenter son rapport. Janna est présente, cela va de soi, drapée sur toute la largeur du canapé, comme les enfants restants.

Il est temps que nous parlions, annonce Cornelis.

Un silence total, mais tous les regards sont braqués sur lui, à la fois curieux et tétanisés. Avec un père tel que celui-là, on ne peut jamais trop se laisser aller.

Je reviens de Worcester, déclare-t-il.

Pa s'est-il rendu chez les La Bat ? s'enquiert Daniel.

Oui, je les ai vus.

Les mots fusent de la bouche d'Alida : *Pa* a-t-il vu Philida ? Quand rentre-t-elle ?

Elle ne rentre pas. Elle ne souhaite pas bouger de là-bas.

Mais elle me manque, gémit Alida. Ce n'est pas bien d'être au domaine quand elle n'y est pas. Et j'aurais besoin d'un gilet neuf.

Nous nous débrouillons fort bien sans elle, lance Janna avec un rictus, du canapé, dont les pieds grincent, protestant sous son poids.

Je ne connais personne qui tricote aussi bien qu'elle, ose Maria Elisabet.

Alors, pourquoi est-elle partie ? demande Janna avec humeur. Elle devait bien savoir que nous avions besoin d'elle. Mais elle n'a jamais pensé qu'à elle-même.

Ce n'était pas sa faute, réplique Maria Elisabet. A-t-elle eu son mot à dire ? *Pa* et Frans ont décidé qu'elle devait partir, donc elle est partie. Lui ont-ils laissé le choix ?

Prends garde, l'avertit Cornelis. Je sens que tes fesses réclament d'être tannées.

J'aimerais qu'elle puisse revenir, déclare Alida. *Pa* lui a-t-il bien expliqué que nous aimerions qu'elle revienne ?

Je n'ai rien expliqué à personne. Je ne permettrai pas à cette *meid* de remettre les pieds ici. Elle n'a plus sa place parmi de bons chrétiens.

Comment *pa* peut-il affirmer cela ? demande François, surprenant tout le monde.

Philida est passée aux *slamse*, rétorque Cornelis. Elle fricote maintenant avec les païens, les non-croyants.

Je ne peux y croire, *pa*.

J'ai dit ce que j'avais à dire. Donc, la voie de Maria Berrangé est désormais ouverte. Pour nous tous, et cela vaut en premier lieu pour vous, Frans. Vous feriez bien de bouger votre cul.

Il s'attendait à ce que Frans objecte mais, à sa grande surprise, son fils paraît bizarrement arrangeant, comme si, pour la première fois, il commençait à entendre raison.

J'ai réfléchi, explique-t-il, que Maria Berrangé pourrait ne pas être une si mauvaise idée. J'ai remarqué qu'elle avait les chevilles fines.

Quel rapport avec l'affaire ? s'indigne Janna, bougeant ses jambes massives sur le canapé. Ses pieds dépassent, telles deux miches bien levées. Elle ajoute : Sa beauté n'a rien à voir là-dedans. Ce qui importe, c'est son comportement.

Et sa capacité à avoir des enfants, précise Cornelis. Les Berrangé sont fertiles. Sept fils et sept filles.

N’oublions pas le plaisir de l’œil, fait remarquer François. Et du toucher. Il dodeline de la tête. Mais ne précipitez rien. Je dois d’abord la sonder. J’ai entendu dire qu’elle avait du caractère. Elle est chipoteuse.

Tant que vous agissez vite. La vente aux enchères a été un coup dur pour nous tous. Sans vous, nous ne sortirons jamais de cette ornière.

Je vous promets, *pa*, de faire de mon mieux.

Tout juste une semaine plus tard, François se présente sur le *stoep* majestueux de la grande demeure au pied des pentes d’Oranjezicht au Caab. Il a apporté à Berrangé une amphore de cinq quartes de vin rouge de son père, et un pot de confiture de figues vertes pour la maîtresse de maison. À Maria, il offrira un coffret à couture qu’il a confectionné lui-même, dont le couvercle est ciselé d’un motif délicat.

Je ne pensais pas vous revoir un jour, dit-elle après qu’on l’eut envoyé chercher dans sa chambre afin qu’elle rencontre le visiteur. Elle porte une robe un peu fanée, jaunâtre ; les lacets de son corsage brodé sont noués lâchement. Elle va pieds nus. L’expression de *vrouw* Berrangé montre qu’elle n’apprécie pas de voir sa fille dans cette tenue, du moins en présence d’un invité. Mais Maria a détourné le visage, de toute évidence intentionnellement. C’est seulement lorsqu’elle découvre qui est l’invité qu’on saisit qu’elle préférerait ne pas être là. Elle se tourne plus ou moins vers sa chambre, mais François la prend de vitesse :

Bon après-midi, Maria.

Elle ne bouge pas.

Peut-être, Maria, devriez-vous aller passer une tenue convenable pour vous présenter devant notre invité.

Ce n’est pas un invité, *ma*. *Ma* voit bien que ce n’est que François Brink.

Il ne fait pas encore partie de la famille, Maria. Il n’est pas convenable de se montrer nue en public.

C’est seulement mes pieds, *ma*. Et de remonter impudemment le bas de la robe jaune marron quasiment jusqu’aux genoux. (Délicieux mollets, note François. Et, oui, encore ces chevilles délicates. Il songe : En effet, pas une si

mauvaise idée.)

Maria ! s’exclame *vrouw* Berrangé d’un ton aigre. Tu vas me faire venir des cheveux blancs.

Pas seulement les chevilles, se convainc François. Il l’examine sans détour et note le bleu soutenu de ses yeux, le soupçon d’humidité sur les lèvres, la façon dont ses longs cheveux bruns sont balayés à l’arrière du front ; il remarque aussi le gonflement de ses seins cognant l’étoffe de la robe à rayures, et le gracieux arrondi de ses hanches.

C’est comme s’il ne l’avait jamais vraiment vue auparavant.

Dans votre chambre, ordonne sa mère, indignée, avant de se tourner vers François, cramoisie. Veuillez attendre un instant. Et, François, excusez ce que vous venez de voir. Nous ne sommes pas toujours ainsi.

Plusieurs minutes ardues s’écoulent avant que Maria ne revienne chaussée de convenables bottines.

Maria, vous pouvez nous préparer du café, ordonne *vrouw* Magdalena Berrangé. Sa fille repousse sa crinière en arrière. Mais elle se rend à la cuisine sans aucun autre signe de protestation. Un silence gêné s’installe entre François et la maîtresse de maison en attendant que Maria revienne, suivie d’une esclave chargée de tasses, d’une assiette de biscuits à l’anis et d’une jatte de confiture au melon sauvage, le tout posé sur un plateau en podocarpe. Ensuite, l’esclave va se poster derrière le fauteuil de tante Magdalena en attendant qu’on ait à nouveau besoin d’elle. Plusieurs enfants Berrangé viennent les rejoindre.

Naturellement, François était déjà venu. Avant que les Brink ne déménagent dans les Drakenstein, à Zandvliet, leurs enfants venaient régulièrement y jouer et s’ébattre au milieu des néfliers, dans la grange ou dans Oranje Street en contrebas de la résidence. Mais, depuis que les parents de François sont venus discuter de l’avenir de leur fils avec ceux de Maria, leurs rejetons se sont faits plus distants et inhibés ; c’est la première fois aujourd’hui depuis bien longtemps que François met les pieds ici.

Dans un silence compassé, on mange et on boit. Près de la longue table du petit-déjeuner, un jeune esclave nu tient un éventail en plumes d'autruche fixées à l'extrémité d'un bambou, qu'il agite pour éloigner les mouches. On voit qu'il est fatigué, probablement chasse-t-il les mouches depuis le début de la matinée, mais ses fesses sont striées de croisillons sombres, traces d'une séance de flagellation, raison, sans doute, pour laquelle ses bras, quoique maigres, agitent la longue hampe du bambou et le panache fixé au bout avec une telle énergie : un coup en haut, un coup en bas, un coup en haut…

Après le rituel du café, *vrouw* Berrangé se lève : Je suppose, dit-elle à Maria, mais sans regarder François, que, tous les deux, vous avez encore un sujet à aborder. Pourquoi n'allez-vous pas dans le jardin si l'atmosphère est étouffante ici ? François sait qu'on ne les laisse seuls que parce qu'il est un familier de la maison : sinon, on les ferait chaperonner par plusieurs enfants.

La domestique remporte le plateau à la cuisine, les enfants se dispersent en silence à l'intérieur de la maison, seul l'esclave nu demeure à agiter et agiter encore le large éventail en plumes. Maria l'observe pendant un long moment, comme si elle ne l'avait pas remarqué plus tôt. Il semble s'en apercevoir et, faisant pivoter ses pieds, se tourne de l'autre côté. Un sourire naît lentement sur les lèvres de Maria.

Tu peux y aller aussi, Jantjie, lui dit-elle.

Il sort précipitamment.

Maria tourne la tête pour se retrouver face à François, qui, gêné, détourne le regard.

Avez-vous vu ça ? demande-t-elle d'un air résolu.

Ai-je vu quoi ?

Cet esclave grandit si vite. Bientôt… quel paquet.

Je n'ai rien remarqué, répond François d'un ton bourru.

Que diriez-vous d'un tour dans le jardin ?

Si vous voulez. Il se lève et la laisse partir en éclaireur, de façon à pouvoir contempler le mouvement gracieux de sa jupe longue.

Il y avait longtemps que vous n'étiez pas venu, dit-elle lorsqu'ils parviennent à l'extérieur.

Nous étions fort occupés à Zandvliet.

Quel genre d'occupations ?

Vous devriez le savoir. Je dois aider *pa* au domaine.

Est-ce l'unique raison ?

Que pourrait-il y avoir d'autre ?

Je me suis mise à penser que vous aviez peut-être une autre femme en vue.

François manque de trébucher. Qui, par exemple ?

Maria s'abstient de répondre. Elle préfère, à sa manière directe et déconcertante, demander tout de go : Que désirez-vous de moi ?

François réfléchit vite. Je veux vous proposer quelque chose. Une invitation.

À savoir ?

Vous devez venir nous rendre visite à Zandvliet. J'aimerais vous montrer le vignoble maintenant que les grappes commencent à grossir. Je veux vous montrer la bambouseraie. C'est un endroit d'une grande beauté et ombragé, agréable par cette torpeur.

Qui dit que j'ai envie de la voir ?

Quand vous l'aurez vue, vous comprendrez. Et vous voudrez y retourner.

Je me demande à combien de créatures vous avez déjà montré votre bambouseraie.

François est nerveux mais s'efforce de se ressaisir. À personne, répond-il, tentant de se convaincre de son propre mensonge. Vous êtes la seule à qui j'attendais de la montrer.

J'ai aussi quelque chose à vous dire.

Qu'est-ce ?

J'ai entendu parler de l'esclave Philida, déclare Maria, très calmement.

Il n'y a rien à savoir à son sujet.

On raconte que vous avez eu des enfants.

Maria ! Avec toute l'apparence de l'indignation, il lève la tête, mais la jeune femme ne le regarde pas.

Si vous avez des projets avec elle, déclare-t-elle en descendant gracieusement les marches qui mènent au jardin, vous seriez bien avisé de ne point vous approcher de moi.

Il sent le sang lui monter à la tête, mais s'évertue à se maîtriser. Au Caab, voyons, Maria ! Vous savez comment cela se passe ici.

Vous parlez comme si c'était une chose fort répandue.

Ça l'est. C'est chose commune dans tous les domaines de la région.

Je ne vous crois pas, Frans.

Vous ne pouvez prétendre être choquée, Maria !

Au contraire, je le suis. Et si vous pensez que nous pouvons nous marier pendant que vous… Il ne peut y avoir ce genre de chose entre nous.

Quoi qu'il se soit passé entre cette esclave Philida et moi, tout est fini depuis bien longtemps.

Vous feriez mieux de jouer cartes sur table avec moi, Frans. Ou pensez-vous acceptable qu'il existe des silences entre époux ?

Vous n'êtes pas censée être au courant de ce genre de chose.

J'ai un père, répond-elle calmement. J'ai des frères. Je ne veux pas d'un époux qui leur ressemble.

Ce ne sera pas le cas ! promet-il précipitamment. Je le jure !

La Bible n'approuve pas qu'on jure. Maria se retourne une fois de plus pour regarder son interlocuteur droit dans les yeux. Tout ce que je dis, François Brink, c'est que, si vous souhaitez m'épouser, vous devrez rester à mon côté jusqu'à la fin de vos jours. Je ne partagerai pas mon époux. Une fois que nous serons mariés, je ne veux pas d'esclave dans mon lit.

Si nous nous marions, je resterai auprès de vous. Auprès de personne d'autre.

Et cette Philida ? Et ses enfants ?

Ils sont tous partis. Dans l'arrière-pays.

Vous êtes allé les voir l'autre jour.

Comment le savez-vous ?

Une femme sait ce genre de chose. Son ton gagne en véhémence. Ma mère a quatorze enfants. Cela ne signifie pas qu'elle ne sait point.

François baisse la tête. Je vous promets…

Elle pose l'index sur les lèvres du jeune homme, si fort qu'elle y laisse une marque. Ne jurez de rien, Frans ! Après une pause, elle ajoute : Tout ce que vous avez à faire, c'est donner la preuve de ce que vous avez dit. Une fois que vous l'aurez fait, nous pourrons reparler. Sinon, vous resterez à Zandvliet et je resterai ici.

Comment puis-je vous convaincre ?

Nul besoin de me convaincre. Assurez-vous de ne point me trahir, voilà tout. Parce que, dans le cas contraire, je le saurai.

Je vous demande seulement de me laisser une chance.

Je vous donnerai une chance. Mais je le déclare devant Dieu. Je le saurai. Et si je découvre que vous m'avez menti, il sera préférable que vous ne reveniez jamais ici.

Vous pouvez me croire, Maria.

Savez-vous ce qu'on fait aux bouvillons ?

Involontairement, il rapproche les genoux.

Vos bourses vous manqueront, Frans. Mais alors, il sera trop tard.

Il ne sait pas pourquoi il pense à cela maintenant, mais il dit : Ne croyez pas que je n'ai pas remarqué !

Remarqué quoi ?

Cela le trouble mais l'irrite aussi. La façon que vous aviez de regarder ce jeune esclave dans le *voorhuis*.

De quoi parlez-vous donc, Frans ?

Vous n'êtes pas la seule à pouvoir regarder là où votre regard n'a rien à faire.

Stoïque, elle le regarde droit dans les yeux. C'est le seul moyen que j'ai d'apprendre ce qu'il faut savoir. Et c'est pourquoi je vous demande de vous tenir sur vos gardes. Parce que je saurai exactement ce que vous serez en train de faire ou aurez envie de faire.

Je vous répète que je ne tenterai rien.

Cela, vous êtes seul à pouvoir le décider. Je vous ai déjà prévenu de ce qui vous arriverait si vous me mentiez.

Si vous m’épousez…

Si je vous épouse, vos yeux et votre chose resteront chez nous. Je ne veux pas de Philida sous mon toit. Et je ne veux pas élever les enfants d’une autre comme ma mère l’a fait.

Vous pouvez me faire confiance, Maria.

Alors, tout ira bien. Maintenant, vous pouvez rentrer à votre Zandvliet. Profitez de la chance que je vous accorde, réfléchissez-y. Quand vous reviendrez, vous pourrez tout me dire.

Je peux revenir demain, Maria.

Elle rit. Non, pas demain. C’est beaucoup, beaucoup trop tôt. Je vous donne une chance. Je vous donne un an. Puis vous pourrez revenir et me parler alors. Et vous ferez comme convenu.

Un an ? Savez-vous que c’est très long, un an ?

Je le sais mieux que personne. Je ne suis plus une enfant. J’ai vingt-sept ans. J’attends depuis assez longtemps. Mais je refuse d’être bousculée.

Après un long silence, il inspire profondément, lentement. Puis il dit : C’est d’accord, si c’est ce que vous souhaitez.

C’est cela, oui. Je dois être absolument sûre.

Je vous donne ma parole.

Je ne suis pas du tout prête à accepter la parole d’un homme. Mais si vous êtes capable d’attendre un an et si, au bout de ce délai, je suis en mesure de vérifier vos propos, alors je vous donnerai ma réponse.

Voyons, Maria !

Pas de Voyons, Maria, je vous prie, Frans. Si vous préférez, vous pouvez partir tout de suite, rentrer chez vous. Je ne vous en tiendrai pas rigueur, car vous êtes un homme. Mais si vous revenez dans un an et me donnez à nouveau votre parole, alors, alors je pense que je pourrai vous croire. Très calme, Maria Berrangé le regarde droit dans les yeux. Et ajoute : Alors, vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez, François Gerhard Jacob Brink. Qui sait, j’aurai même peut-être envie de faire *ça* avec vous.

Elle se détourne brusquement, reprend la direction de la maison. Mais, à mi-chemin, elle tourne la tête, baisse les bras, saisit le revers de sa jupe et la remonte jusqu'aux genoux. Juste un instant, puis elle lâche l'étoffe. Par-dessus son épaule gauche, elle lance un regard aguicheur à Frans. Sans qu'il sache pourquoi, un je-ne-sais-quoi dans ce geste emplit le jeune Brink d'une grande tristesse.

Quand, peu après, il chevauche sa monture, il est stupéfait car ce n'est pas l'image de Maria qui lui revient constamment à l'esprit, pas plus que ses chevilles. Ce qui lui revient à l'esprit, inlassablement, c'est un nom : Philida. Simplement cela : Philida.

Mais c'est différent des autres fois. Le nom charrie une émotion, un son, un poids particuliers. Ce nom appartient au passé. Mais pas un passé irrémédiablement passé : un passé qui, jamais, même si lui-même essaie de toutes ses forces de s'y opposer, ne relâchera son emprise.

Philida.

XXV

Où il est question de trois messages : l'un du passé, l'autre des morts, le troisième de la lune.

La rumeur concernant la visite de Frans aux Berrangé au Caab se propagea vite, comme quantité d'autres au parfum de scandale, au-delà des montagnes jusqu'à Worcester, où elle parvint aux oreilles de Philida. Les nouvelles n'arrivaient pas toujours vite, parce que le chemin de l'intérieur était ardu, quelque route qu'on prît. Certains cavaliers suivaient de nouveaux raccourcis, mais c'était la plupart du temps risquer de gros problèmes, sinon courtiser la mort. Pourtant, en fin de compte, rien ne pouvait empêcher les nouvelles de se répandre. Non que cela eût beaucoup affecté Philida d'apprendre ce qu'elle apprit sur François et Maria. Surtout après que Kleinkat lui fut revenue, et que la vie fut de nouveau comme avant, suivant son rythme tolérable, ponctué d'interruptions.

L'une des premières date d'un jour d'hiver, tôt le matin. Quand la gelée rend l'herbe cassante et blanche, quand *meester* de la Bat, son épouse et ses enfants partent avec la charrette du Cap pour aller rendre visite à des amis, les Joubert, dans un domaine des environs du bourg. Mettant de côté son travail sur plusieurs nouveaux cercueils, Labyn vient parler à Philida : Je veux que tu viennes avec moi.

Installée sur les marches à l'arrière de la maison, elle lève les yeux vers lui. Elle travaille de plus en plus avec des gammes de couleurs variées, ce qui exige une grande concentration. Le gilet de femme qu'elle tricote aujourd'hui mêle le rouille, le jaune foncé et le vert olive. Elle demande : Où veux-tu m'emmener ?

On va au *drostdy*, toi et moi.

Faire quoi ?

On doit voir des gens. Tu pourrais dire qu'on a rendez-vous.

De qui tu parles, dis-moi.

Tu te rappelles le jour que le *meester* nous a emmenés au Bokkeveld et il a raconté l'histoire des esclaves qui tuent leur *baas* il y a quelques années ?

Oui, je me rappelle. Mais…

Il a parlé des cinq enfermés au *drostdy*, condamnés aux travaux forcés. Deux pour quinze ans et trois autres à perpétuité.

D'abord, Philida laisse auprès de Floris (là où, comme toujours, il confectionne des chaussures) le caméléon qui désormais perche de façon quasi permanente sur son épaule, d'où il contemple le monde avec ses yeux globuleux ; ensuite, elle va poser son tricot dans la cuisine, dans l'armoire peinte en marron foncé. Voilà, je suis prête, dit-elle avec tous les signes de l'impatience. Allons-y. Le bébé reste à jouer avec Lena, aux pieds de Delphina.

Labyn prend un raccourci jusqu'à la prison, qui forme l'arrière du bâtiment blanc, à étages, du *drostdy*. Il porte trois sacs à farine ventrus. Dans l'arrière-cour, à l'aide de pics, de lourds marteaux et de burins, des prisonniers cassent des pierres pour en faire des morceaux de plus en plus petits, et, en fin de compte, du gravier. Contre le mur du fond se trouve un énorme moulin de discipline aux marches creusées par des années d'utilisation et aux barreaux couverts de taches sombres : huit ou dix autres prisonniers y sont enchaînés, marchant inlassablement comme des mulets sur une aire de battage, sous la supervision d'un garde khoe muni d'un long fouet. Leurs vêtements maculés pendent en lambeaux crasseux de leurs corps émaciés ; sans doute, été comme hiver, doivent-ils se satisfaire de ce qu'ils portaient lorsqu'ils sont arrivés, qu'ils purgent une peine de cinq, de dix ans, ou de perpétuité. Certains sont entièrement nus. D'autres paraissent très jeunes, d'autres encore plus vieux, trois ou quatre antiques et gâteux. Labyn doit avoir organisé cette visite avec le gardien, car il emmène Philida directement auprès des deux détenus qui travaillent à l'autre bout de de la cour. Un autre gardien khoe, celui-là armé

d’une sagaie, se lève d’un coup et les scrute d’un air soupçonneux, puis il reconnaît Labyn et se retire. Il n’a pas l’air beaucoup plus vaillant que les prisonniers mais, du moins, son corps *biltong* est-il plus ou moins couvert d’un uniforme rouge et blanc, quoique en piteux état.

Labyn indique à Philida le prisonnier le plus proche. Celui-ci, dit-il, c’est Achille. Puis le plus âgé, Ontong. Aussi frêle qu’un phasme, le vieillard fait pitié : des quilles à la place de jambes, les joues creuses, les yeux vitreux enfoncés dans les orbites comme deux vieux charbons éteints. Il ne lève pas les yeux quand les visiteurs arrivent à sa hauteur.

Achille vient de Macassar, explique Labyn. Il est *slamse* comme moi. Ontong aussi, mais Ontong vient de Batavia.

On raconte que tu viens du Bokkeveld ? demande Philida.

Achille hausse ses épaules anguleuses.

J’ai entendu parler de ta rébellion.

Il lui lance un coup d’œil, avant de reprendre tout de suite son monotone coupe-coupe-coupe.

Mon nouveau *baas* m’a montré la tête de Galant sur un piquet dans le Bokkeveld.

L’espace d’un éclair, il semble qu’il va parler, mais il se ravise.

Ça a dû être quelque chose…, dit Philida.

Un autre coup d’œil de la part d’Achille, qui, toutefois, ne se décide pas encore à parler.

Je suis une *slamse* comme toi.

Cette fois, elle perçoit le soupçon d’une étincelle dans les charbons ardents gris de ses yeux.

Elle le dévisage, ce qui le force à lever le regard. Je suis venue te remercier, dit-elle.

Pourquoi ? demande-t-il, l’air méfiant.

Un de ces jours, à la fin d’année, nous tous, tous les esclaves, on sera libres. Je pense que c’est grâce à des gens comme toi.

Si tu crois que ça nous aide, nous ! réplique-t-il avec une véhémence étonnante. On reste ici jusqu'à notre mort. Mais cela ne prendra plus très longtemps, maintenant, *Inchallah*.

Labyn m'a raconté. Les gens vous ont pas oubliés.

Un autre haussement des épaules maigrichonnes. Il est si menu et courbé qu'on dirait qu'il n'y a qu'une bosse entre elles.

C'est pas comme si j'avais fait grand-chose, lâche-t-il à brûle-pourpoint. Les autres ont tout fait. J'ai simplement regardé.

Parfois, il suffit d'être là.

Même le petit Rooij en a fait plus que moi, proteste-t-il. C'était qu'un enfant, tout juste quatorze ans. Si tu veux mon avis, il y est allé parce qu'il était trop jeune pour dire non. Mais quand il a fallu tirer, il l'a fait. Alors que moi ? Je suis resté planté là, à l'écart de l'action.

Soudain, sa langue semble se délier.

Toute ma vie, je connais qu'une chose. Je suis loin de ma terre. J'ai rien à moi ici. Alors, comment j'ai pu les laisser me mener au meurtre, à tuer ? Tout ce que j'ai fait, c'est essayer que ça tourne pas trop vinaigre. Et quand la *nooi* a été blessée, j'ai essayé d'aider. Elle dit qu'elle va demander aux grands *baas* s'occuper de moi. Mais elle l'a fait ? Je suis encore ici. Je casse des pierres. Quinze ans. Et maintenant ? Même si ils me relâchent, même si ils nous affranchissent tous, je retrournerai jamais à ma terre, je reverrai jamais les *mtili* se balancer à la brise. Achille marque ensuite une longue pause. Après quoi, il lève la tête et esquisse un sourire mélancolique. J'ai toujours pensé que c'étaient ces *mtili* qui font souffler le vent mais, maintenant, je sais, c'est faux. Le vent accepte des ordres de personne. Il souffle. Un jour, quand je serai mort, il soufflera encore. Mais je serai plus là pour le voir.

Après un moment (ploc-ploc-ploc-ploc), il reprend : aux premiers temps, à Houd-den-Bek, je m'échappais souvent mais, chaque fois, ils me ramènent et ils me battent. Il inspire profondément avant de conclure : À la fin, on essaie même plus fuir. Mais ça sert à quoi ? Ici, ils nous chicottent tous les jours. Regarde-moi.

Sans crier gare, il se retourne. Sur ses épaules décharnées et son dos nu, on voit les traces sanglantes des coups de fouet, d'anciennes rayures bleuâtres, noirâtres, incrustées dans la peau, d'autres moins anciennes, couvertes de croûtes, et d'autres encore qui paraissent récentes, sang rouge, pus jaune suintant.

Tous les jours, dit-il avec une résignation tranquille. Mais je me plains pas. Qui je suis pour résister à la volonté d'Allah ?

Il jette un coup d'œil au gardien, qui réagit avec un mouvement rapide de la tête. Il doit être temps d'y aller. Labyn tend un petit sac à Achille, qui, très vite, le glisse sous son bras tandis que le gardien regarde de l'autre côté. Ils se dirigent alors vers le vieil Ontong.

Comme Achille, Ontong casse des pierres, mais beaucoup plus lentement. De toute évidence, il est plus atteint que son codétenu. Le marteau est manifestement trop lourd pour ses bras maigres, son visage paraît fripé et talé comme un vieux fruit qui, ayant mûri il y a longtemps, a depuis pourri et séché. Mais, quand il prend la parole, il le fait plus aisément qu'Achille. Lui aussi est là depuis près de dix ans. Encore cinq ou six à passer. Cela ne paraît pas trop long, mais il s'emporte quand Philida le lui fait remarquer.

Pas trop long ? Son crachat manque de peu le visage de Philida. Assois-toi donc ici ou essaie de marcher sur ce moulin de discipline : tu verras comment ça te plaît. Pense à quoi ce sera si tu le fais pendant quinze ans ou le restant de ta vie. Chaque jour, il est long comme une année. En cinq, six ans, tu es un vieillard. La mort t'imprègne comme la neige dans ces montagnes l'hiver.

Philida s'accroupit pour l'écouter parler d'une voix à la fois atone et ferme. Il est arrivé au Caab par le bateau de Batavia à l'âge de dix ans. A passé du temps à Houd-den-Bek, où il a participé à l'éducation du garçon Galant. Celui-ci, Nicolaas et la petite fille Hester ont grandi ensemble comme trois pousses dans le même parterre. Et puis leurs chemins ont divergé. Jusqu'au jour où Nicolaas a failli battre Galant à mort parce qu'il avait fouetté un cheval : Hester est allée couper les lanières avec lesquelles la bête était attachée dans les écuries, et elle a ordonné à Ontong de châtier l'esclave qui avait été comme un frère pour lui.

Ontong était toujours le premier à les arrêter quand il risquait d'y avoir du chambard. Un jour, il a empêché Galant de mettre le feu à la maison avec tous les gens à l'intérieur. À quoi ça lui a servi ? Certes, on ne l'a pas pendu comme Galant et les autres. Mais il se demande parfois s'il n'aurait pas été plus facile d'être pendu et d'en terminer, plutôt que de passer des années à casser des pierres et à piétiner sur le moulin de discipline.

Pourtant, dit-il enfin, une sorte de fierté lasse dans la voix, j'ai appris à le supporter. J'ai duré. Un roseau peut plier sans rompre comme une branche, vois-tu. C'est plutôt que je vieillis si vite, maintenant. Qu'est-ce qui me restera de vie quand je sortirai ? Les Blancs s'y entendent à épuiser un homme avant qu'il crève.

Philida l'écoute avec une espèce de stupeur, car il y a dans sa voix un je-ne-sais-quoi qu'elle n'a jamais entendu chez personne. Elle pense à ce que *ouman* Cornelis Brink lisait dans la Bible sur Lazare qui, ressuscité d'entre les morts, revient chez les siens : elle trouvait toujours qu'il devait être bizarre pour quelqu'un dans cet état de revenir parmi les vivants. Lazare est passé de l'Autre Côté. Il a été mort. Et même s'il revient à la vie, il doit perpétuellement avoir l'impression d'observer de très loin ce qui se passe de ce côté-ci. Il en va ainsi du vieil Ontong. Ce qu'il a vu, ce qui lui est arrivé, tout le distingue des autres. Il doit en savoir davantage. Tout doit lui sembler différent. Il doit avoir l'impression d'être allé en enfer et d'être revenu ici, à travers les flammes. Un *ici* qui ne peut plus jamais être le même que celui des autres. D'une certaine façon, probablement regarde-t-il le monde comme la tête de Garland plantée sur une pique dans le Bokkeveld, qui, à travers ses orbites évidées, contemple ce qui se passe dans les environs mais n'en fait plus partie. Il a vu le feu, les meurtres, les massacres, les horreurs que les humains se font les uns aux autres, les horreurs qu'on ne devrait pas voir, pas connaître, mais qui n'en ont pas moins lieu continûment. Chaque satané jour de sa vie. Chaque satané jour pour lequel lui, Ontong, en est encore à casser des pierres pour en faire des cailloux, des graviers qui disparaissent dans la poussière sous son burin émoussé, chaque jour où on le tient enchaîné au moulin de discipline, sur lequel il doit piétiner, encore piétiner

et toujours piétiner, jour après jour jusqu'à ce le temps s'efface, au-delà des limites de la terre, tous les jours, on le bat, le bat encore, le bat toujours, sans trêve. Tous les jours, puisse Allah l'entendre, Allah le Miséricordieux, Allah le Très-Miséricordieux, tous les jours il doit se rappeler ces gens, leurs yeux, leurs mains, leurs bouches qui ne cessent de beugler et de beugler encore à ses oreilles, dans le moindre de ses muscles, os, tendons et gouttes de sang de son corps aussi menu que fourbu. *Jirre*, Ontong ! Tu dois être plus vieux que tous les autres êtres humains de cette terre. Plus vieux qu'Allah ou le SeigneurDieu en personne. Tu en sais trop. Tu en sais plus que tout être vivant devrait en connaître. Tu aurais pu être mon grand-père. Tu aurais pu être mon père. Moi qui ai même pas de père à connaître.

Labyn tend à Ontong, à son tour, un petit sac à farine contenant de la nourriture, du tabac roulé et un gilet que Philida avait en fait tricoté pour *meester* de la Bat. Au gardien aussi, Labyn a apporté un *pasella* : pichet de vin, tabac, *meebos*, fruits secs.

Il leur reste peu de temps, mais ils doivent se rendre dans une autre partie de la cour du *drostdy* à l'intérieur du mur d'enceinte, pour regarder de loin les autres rebelles, compagnons de Galant : ceux qui ont été condamnés, pas à quinze ans de travaux forcés à casser des pierres, mais à perpétuité. Les trois Khoe : le jeune Rooij qui, au moment de la rébellion, n'était encore qu'un enfant et n'a suivi les autres que par curiosité, mais que les adultes persuadèrent de rester puis de tuer les fermiers ; Hendrik, qui n'était arrivé du Karoo avec le *baas* qu'en fin d'après-midi, peu avant le massacre, à la recherche d'une jument qui s'était échappée ; Klaas, le *mantoor* de la ferme, qui était intervenu pour sauver les femmes mais, au moment critique, n'avait pas hésité à ouvrir la porte d'entrée de la propriété à Galant et à son coaccusé Abel.

Philida a l'impression qu'un autre univers s'ouvre à elle, comme un livre étrange et terrifiant. En même temps, c'est un univers qu'elle ne connaît que trop. Il est possible que la nuit du massacre se dresse entre eux tel un mur, mais elle n'en reconnaît pas moins son propre univers. Les rythmes du labeur pendant les jours d'hiver et les jours d'été, précis et ordonnés comme un patron de tricot,

la cloche aux aurores, l'éveil de la ferme, les saisons qui se succèdent, froides, chaudes et tout ce qu'il y a entre, la pluie, la sécheresse, la pitance, les coups de fouet, maîtres et esclaves. Et puis, soudain, un jour, tout s'effondre, un meurtre est commis et rien n'est plus pareil : on découvre que cette violence effroyable rôdait en leur sein depuis toujours, elle faisait semblant de sommeiller, comme un chien sur le *stoep* côté cour, mais seulement semblant.

Et maintenant ? Ce chien est-il encore allongé là, faisant encore semblant ? Combien ils paraissent domptés aujourd'hui, ces hommes, quand on les regarde, ordinaires, communs, effacés, brisés, dépenaillés. Vidés de toute violence et de toute volonté. Et cependant…

Sommes-nous comme eux ? se demande-t-elle. Est-ce que le monstre est tapi en nous tous, prêt à bondir ? Qu'est-ce qui le libérera, la prochaine fois ? Qu'est-ce qu'on connaît vraiment de soi ?

Labyn est de plus en plus agité. Le gardien l'a prévenu qu'ils ne devraient pas s'éterniser, sinon il aurait des problèmes. Et bientôt, trop tôt au goût de Philida, ils doivent renter chez les La Bat de Church Street. Pendant le trajet, ils ne sont pas bavards. La visite à la prison pèse sur leur dos comme une chape de plomb. Philida a déjà compris que cette matinée ne lâcherait pas aisément son emprise sur elle. Mais, à leur arrivée, un événement modifie à jamais l'impression qu'elle a de cette journée.

Un cavalier arrive du *drostdy* de Stellenbosch, porteur d'un message pour *meester* de la Bat. À propos des préparations pour le 1er décembre, le jour où les esclaves seront libres. Non, pas entièrement libres. Chacun sait désormais qu'ils resteront redevables à leur *baas* pendant quatre ans encore. Mais cela signifie du moins qu'un processus est en marche et que le Caab ne sera plus jamais pareil.

Ce n'est pas la seule nouvelle que le messager apporte. Il a un message spécial pour Philida. Il vient de Zandvliet.

Ouma Nella est morte.

Paisiblement, dans son sommeil, il y a à peine plus d'une semaine. Philida s'attendait à ce que cela se passe différemment. Il n'a jamais été dans la nature de *ouma* Nella de laisser les choses arriver mine de rien, de façon anodine. Elle s'affirmait, elle résistait. Néanmoins, ça s'est passé, et il ne reste qu'un vide. Un vide entouré de vent, un vent qui semble venir de toutes parts, qui ne connaît ni commencement ni fin. Mais, et c'est bizarre, la danse folle de ce vent est, en même temps, réconfortante.

C'est pourquoi, le jour où le message lui parvient, les pensées de Philida sont, elles aussi, plus sereines. Au cœur du vide, elle ne bouge pas jusqu'à très longtemps après le départ du messager. Il ne lui reste plus de larmes pour pleurer, elle ne peut que rester assise. Mais le vide s'emplit peu à peu d'histoires, de toutes les histoires que *ouma* Nella lui a racontées au fil de tant d'années. Les enfants comprennent vite qu'il ne faut pas déranger Philida. Ils accompagnent sagement Delphina quand elle les emmène dans la pièce où elle fait le repassage. Jusqu'à Kleinkat qui reste tranquille sur ses genoux, sa petite tête rayée appuyée contre sa cuisse, ronronnant tranquillement comme si elle voulait réconforter sa maîtresse.

D'un geste automatique, cette dernière lève la main pour retirer de son épaule le caméléon de Floris. La petite créature se tient sans bouger dans la paume de sa main. Seuls ses yeux ne cessent de tourner lentement d'un côté et de l'autre comme s'ils suivaient quelque chose du regard.

Les histoires de *ouma* Nella, pense Philida, sont tout ce qui reste, maintenant. Quand viendra la fin, elles seront peut-être tout ce qui survivra.

Voyez cette petite créature. Vous savez *mos*, les gens disent que c'est par lui que la mort est venue dans le monde, mais c'est pas juste, disait toujours *ouma* Nella. Cette histoire est tout simplement pas vraie, c'est un malentendu.

Quelle est la vraie histoire, alors, *ouma* ?

Philida laisse libre cours à ses pensées, les laisse courir comme l'eau dans un sillon au milieu des vignes.

C’était la lune, la même lune installée là-haut ce soir, exhibant son gros ventre, qui prétend rien savoir, alors qu’en fait elle connaît tout très bien : un jour, la lune, une des deux mères du caméléon, vous vous en souvenez, l’envoie porter un message aux gens qui vivent en bas sur terre. Les hommes n’y sont pas installés depuis longtemps, ils connaissent rien à la mort et à ce genre de phénomène. Donc, elle ordonne au caméléon : Va leur dire qu’ils ont rien à craindre. Regarde-moi, je suis la lune, parfois je suis ronde et pleine, comme maintenant, comme tu peux le voir par toi-même, et puis l’obscurité me grignote et je rapetisse, je m’affine, jusqu’à disparaître entièrement. Un instant, on me regarde, puis, l’instant d’après, je suis plus là. Je suis plus partie que partie. Or, après un certain temps, avant qu’on sache ce qui se passe, je me remets à gonfler, comme la vache avec un veau dans son ventre, et, un jour, je suis à nouveau pleine, brillante et pleine de vie. Eh bien, c’est pareil pour vous, les humains. Vous aussi, vous vieillissez, vous rapetissez, et puis vous mourez. Mais pas pour longtemps, car, bientôt, vous vous relevez pour commencer une nouvelle vie. Voilà le message que j’envoie aux gens. Ce qui vit doit mourir, et puis la vie recommence et rien est jamais passé. Un message d’espoir qui meurt jamais.

Bref. Le caméléon prend la route. Petits pas à petits pas précautionneux, chacun très léger.

Dans le ciel, le soleil regarde ce qui se passe en bas. Il est surpris par la progression du caméléon, qui avance lentement, inlassablement, sans effort, sans se presser. Sa curiosité est telle qu’il le supporte pas longtemps. S’assurant que la lune le verra pas, il glisse jusqu’à la terre dans le but de découvrir quelle est cette histoire qui se déroule. Il appelle le lièvre et lui demande de le renseigner. Le lièvre va à une allure telle que, bientôt, il rattrape le caméléon et lui demande dans son dos : Où vas-tu si vite ?

Il plaisante, cela va de soi, mais le caméléon est tellement concentré sur sa marche, encore sa marche, toujours sa marche, qu’il s’aperçoit même pas que le lièvre se moque de lui. Quand, enfin, le ca-mé-lé-on a ter-mi-né de ra-con-ter

très len-te-ment son his-toi-re, le lièvre détale si rapidement qu'il projette cailloux, sable et poussière tous azimuts, il retourne vers le soleil et lui raconte l'histoire.

Le soleil sourit dans les rais clairs de sa barbe.

Écoute-moi, dit-il au lièvre. Tu vas trop vite. Je suis gros, rond, brillant et je brûle comme le feu du matin au soir. Mais, à la nuit, je me couche derrière les montagnes, je suis mort et tout devient noir funèbre. Il en sera ainsi pour les humains. Ils naissent, ils vivent, et puis ils meurent et le monde entier s'assombrit.

Le lièvre détale, encore plus vite que la première fois, il dépasse le caméléon, rejoint les humains et leur raconte tout.

Écoutez le message du soleil. Il proclame : Regardez-moi ! Le matin, je nais, ensuite je brille toute la journée, jusqu'au soir, et puis je meurs derrière la montagne. Il en sera ainsi pour vous tous.

Les gens prêtèrent foi à son message et, depuis ce jour-là, la mort règne parmi eux.

Très longtemps après, le pauvre petit caméléon arriva, porteur du message de la lune. Mais il était trop tard. Les gens avaient déjà entendu le message du lièvre et y avaient cru, de sorte qu'on pouvait plus rien y changer, et maintenant nous pouvons plus nous en dépêtrer.

Philida se rappelle encore la première fois qu'elle a entendu cette histoire de la bouche de *ouma* Nella, la violence de ses propres protestations, le rire de *ouma* Nella, qui avait dit : Les gens sont comme ça, mon enfant. Ils croient toujours le pire… Quand on naît idiot, on meurt idiot. Mais que cela te serve de leçon. Si on te transmet un message, assure-toi de bien le comprendre. Sinon tu verras que ton cul.

Philida reste longtemps assise dans la cour, le caméléon installé paisiblement dans la paume de sa main. Il y a tant de souvenirs qu'elle veut se rappeler. Elles travaillaient et bavardaient ensemble. *Ouma* Nella lui a tout appris du tricot. Toutes les histoires, les rires. Pour dormir, elles partageaient le *bulsak* de *ouma* Nella : ah, que c'était doux, douillet, joyeux, chaud, rassurant. Ensemble, elles

cueillaient les premières grappes de cristal jaunes et translucides de l’été et le plus sucré des hanepoots en fin de saison ; les nèfles jaune foncé, les figues violettes ; le mélange de figues pourries et de crottes de poules qui glissait entre ses orteils ; jour après jour, les récriminations de *ouma* Nella contre Zelda, la poule qui caquetait toujours quand les autres pondaient, sans jamais pondre elle-même ; le respect des autres, qui n’osaient pas les déranger quand elles étaient ensemble dans la chambre de *ouma* Nella ; leur dernière visite au Caab, pendant laquelle elles avaient parcouru la ville de part en part à la recherche d’un travail après que Frans l’eut trahie et eut refusé de reconnaître ses propres enfants blonds ; sa visite à *ounooi* Janna pour prendre congé d’elle avant de partir pour Worcester ; toute sa vie, printemps, été, automne, hiver, n’avait été vraie que grâce à *ouma* Nella ; le bien, le mal et tout le reste qui a été nommé par *ouma* ; le *ouman*, qui voulait la forcer à se mettre à genoux devant lui dans le taillis de bambous ; son regard quand il observait les deux garçons dans la cour qui s’étaient succédé sur elle ; toute la douleur du monde était moins pénible quand elle était avec *ouma* Nella. Si, maintenant, elle doit être enterrée dans un cercueil comme ceux que confectionne Labyn, mais jamais aussi beau et parfait que ceux de Labyn, c’est une vie entière qui est mise au rebut. À jamais. Ma pauvre *ouma* Nella. Pauvre, pauvre de moi.

XXVI

Chapitre sur un jour bleu comme tous les autres et pourtant totalement différent.

Depuis des années, cela plane comme une odeur dans le ciel, une odeur chargée qui peut vous enivrer et vous donner le vertige. Une odeur comme celle du vin ou du moût dans un vignoble. Mais même lorsque l'espoir est devenu certitude, on n'était pas prêt à y croire et à l'accepter. Depuis trop longtemps cela imbibe la peau, le sang, les tendons et jusqu'au tréfonds de la moelle des os. Or, maintenant, soudain c'est là et, qui sait, c'est vrai. Lundi, 1er décembre, an de grâce 1834.

Les esclaves sont libres.

Ou, plutôt, pas libres au sens où le sont les hirondelles ou même les cailles à queue courte, les moineaux et les cossyphes du Cap car, pendant quatre années supplémentaires (à savoir quarante-huit mois, mille quatre cent soixante et un jours – y compris l'année bissextile –, pour ceux qui savent compter si loin et sont prêts à le faire), chacun devra rester au service de son *baas*. Mais, n'empêche : libres.

Pour Philida, le jour commence de façon plutôt ordinaire : elle se lève tôt, nourrit les enfants puis va s'asseoir dans le jardin à l'arrière pour regarder la rue s'éveiller lentement. Des fêtards tentent de danser et de courir dans tous les sens, certains font des feux de joie et s'ébattent follement autour. Les aides du magistrat tentent d'y mettre fin rapidement, mais il devient vite évident que personne ne réussira à réfréner cette exubérance. On se croirait le Premier de

l’An. De tous côtés, des esclaves affluent vers la place du *drostdy*, même de domaines de la périphérie, et bientôt on croirait voir une termitière effondrée. Beaucoup ont apporté leur musique, violons et ramkies du cru, quelques accordéons (qu’on appelle ici vers de Noël), une trompette ou deux, et tous ensemble se libèrent dans une explosion de célébration.

Dans la cour arrière des La Bat, Philida s’éloigne un moment de l’ombre du chêne où elle tricote depuis l’aube, pour contempler le bleu du ciel le plus bleu, tête rejetée en arrière comme si elle voulait décrocher… quoi donc… là-haut. Il faut bien que, un jour tel que celui-là, il y ait du neuf, que quelque chose ait changé, quelque chose de tout à fait extraordinaire. Un fait qui permettrait de bien comprendre que ce jour ne ressemble à nul autre. N’est-ce pas le cas ? Le bleu là-haut semble être le même que tous les jours, ni plus clair ni plus foncé. Comme si le bleu n’était rien d’autre que : bleu. Une couleur comme les autres. Comme le rouge, le vert, le jaune – seulement : bleu. Ce qu’elle voudrait voir, c’est un bleu plus bleu que le bleu. Un bleu qui signifierait : tristesse. Ou : bonheur. Ou : désir. Ou : Moi. Plus seulement une couleur.

Mais, à première vue, cette journée, ce 1er décembre 1834, n’est en rien différent des autres.

Philida finit par se lasser de contempler l’azur du ciel. Kleinkat continue de jouer à ses pieds. La petite chatte trouve toujours à s’occuper. Une pelote de laine. Un fuseau. Une souris. Un criquet. Un gecko. Et, quand ce n’est rien de tangible, elle invente ou imagine. Des compagnons qu’elle seule voit. Des chats imaginaires, des chats d’histoires, des chats fantômes. En ce lundi matin, ce peut être, qui sait, une coccinelle orange à points noirs. Kleinkat traque la petite créature comme si c’était une grosse bête, bien plus grosse qu’elle : un rat des rochers, une mangouste, un iguane, un fourmilier, un lynx ou, pire, un léopard, un lion. Elle s’approche à pas de loup, l’attrape, la lance en l’air et, le dos rond, saute dessus, fait une culbute, extrait un grognement du plus profond de sa gorge, produisant un son qui effraierait n’importe quel animal s’aventurerait sur son territoire. Quand Philida est dans les parages, Kleinkat s’attaque à n’importe

quoi. Un hippopotame, un rhinocéros, un éléphant, un épouvantail, un diable, un monstre grand comme la maison, comme un *drostdy*, comme un Caab titubant sous les assauts d'un vent de sud-est. Pour Kleinkat, ce lundi-là n'est certainement pas un jour ordinaire. En fin de compte, aussi vite qu'elle l'a commencé, elle abandonne son jeu, se pelotonne en une toute petite boule et se met à ronronner. Avant de sombrer dans un sommeil profond.

Floris surgit de l'angle arrière de la maison, lançant un cri exubérant comme le clairon qui annonce le début de la vente des poissons au retour de la pêche : Ohé ! OHÉ ! Et si on remuait un peu de poussière ?

Sois pas bête, allez, le gronde Labyn.

Floris ne se laisse pas dissuader. Regardez ce que j'ai ici ! hurle-t-il en révélant ce qu'il cachait jusque-là dans les plis de sa vieille veste qu'il a au bras. Ce sont des souliers, ça alors ! Il en a confectionné pour tous dans la cour : pour Philida, Delphina, Labyn, lui-même et jusque pour les enfants de Philida, Lena et Willempie. Chaque paire coupée et cousue à la pointure exacte : de toute évidence, il a pris toutes les mesures nécessaires très précisément en plissant les yeux, sans qu'ils s'en arperçoivent. Ils s'assoient tous par terre afin de les essayer. Labyn et Floris se lancent immédiatement dans un quadrille. Floris attire à lui Delphina, Labyn et Philida, et tous remuent la terre comme si plusieurs tourbillons de poussière étaient venus à la vie, tels des spectres en plein jour.

Jusqu'à ce que *meester* de la Bat, en costume noir et haut-de-forme, sorte sur le *stoep* et, l'air sévère, demande : Que se passe-t-il donc, ici ?

Par pur réflexe, ils s'arrêtent tous sur-le-champ. Mais Philida, se retournant, répond : *Meester* l'ignore ? Nous sommes *mos* libres, aujourd'hui.

Libres et heureux, *meester* ! ajoute Floris, riant de toutes ses dents.

Meester de la Bat passe avec précaution ses gants sur la paume de sa main droite, comme pour empêcher qu'on ne les lui salisse. Nous en reparlerons, dit-il – nez en l'air comme s'il avait des crottes de poules sur la lèvre supérieure.

En temps ordinaire, c'eût été suffisant pour faire taire les esclaves. Mais, aujourd'hui, leur effervescence fait sauter un verrou en eux.

Et cela se poursuit toute la journée, dans le bourg de Worcester et partout ailleurs dans la Colonie, du Caab jusqu'à bien plus loin que la dernière ligne de montagnes plus bleues que bleues. Dans une semaine ou deux, ils apprendront tout ce qui est arrivé pendant cette journée. Dans plusieurs domaines, à Stellenbosch, à Franschhoek et, plus loin, à Swellendam et à Graaff-Reinet, on a assisté à des débordements. Deux ou trois fermiers ont été attaqués, un autre a été tué à Tulbagh. Du côté des *burghers*, des hommes ont pris des fusils sur l'étagère dans leur *voorhuis* et se sont mis à tirer. Deux esclaves tués dans la région des Vingt-Quatre Rivières, un autre blessé grièvement à Trawal. Au Caab, on a même assisté à une flambée de violence, et la garnison a été appelée pour restaurer la paix par la force. *Vrouw* Magdalena Berrangé fit savoir que, le jour en question, le 1er décembre 1834, un esclave aviné, qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, s'étant présenté à leur résidence d'Oranje Street, avait eu la témérité d'exiger de lui parler personnellement ; quand elle l'avait rejoint, furibonde, pour lui signifier d'aller rôtir en enfer, il avait fait la révérence et déclaré avec une incroyable audace : On m'a dit que *vrouw* Berrangé a une couvée de belles filles, alors je suis venu dire que, dans quatre ans, quand notre période de servitude est passée, je reviendrai en épouser une. Un jolie, joufflue, qui se casera parfaitement dans le creux de mon coude. Avant même qu'elle n'ait eu le temps d'aller chercher le fusil de son époux sur l'étagère, il avait disparu. On l'entendait encore rire plusieurs rues plus loin.

Mais, à Worcester, tout se calma avant partout ailleurs. Simplement, au crépuscule, on alluma de nouveaux feux et on dansa d'autres quadrilles. Mais le magistrat et ses aides firent en sorte que tout rentre dans l'ordre au plus vite.

La plus grande partie de la journée, Philida tricote sur sa chaise dans la cour arrière, ni plus vite ni plus lentement que d'habitude. La seule différence par rapport aux autres jours, c'est qu'elle est chaussée. De temps à autre, elle jette un coup d'œil alentour, avec un petit air coupable. Comme si elle doutait de ce

qu’elle allait voir. Le jour demeure bleu, d’un bleu soutenu, parfaitement serein, et vide après que le vent a tout chassé. Et drôlement chaud, à telle enseigne que le bleu commence à fondre, flasque et épuisé.

Et puis, au beau milieu de ce bleu, quelque chose se libère au tréfonds de Philida. Soudain, on dirait que toute la vacuité de cette journée change de cap. Maintenant, elle sait ce que c’est : jusqu’alors, c’était comme l’une de ces occasions où, autrefois, Frans et elle se retrouvaient seuls dans le taillis de bambous et où, inexplicablement, il ne se passait rien. Ils restaient simplement là, elle et lui, elle allongée dans les bras de Frans, dont elle sentait le désir grossir, ce désir qui commençait aussi à s’insinuer dans son propre corps. Mais il demeurait informe, vain. Si Frans plaçait sa main entre les cuisses de sa compagne, elle se mettait à penser au tricot qu’il lui restait à faire dans la chambre de *ouma* Nella. Ou alors elle entendait dehors l’appel du *kiewiet* mâle, et son corps se tendait en attendant la réaction de la femelle – mais il ne se passait rien. Tout, quoi que ce fût, demeurait inachevé, incomplet, inassouvi. Elle sentait la pulsion monter en elle, consciente que le même phénomène affectait Frans, or, il ne se passait toujours rien. Eh bien, cette journée bleue, c’était exactement pareil.

Jusqu’à ce que ça arrive tout seul, sans qu’elle sache comment ni pourquoi. Soudain, tandis qu’une colombe lançait son cri dehors dans les eucalyptus, Philida se redressa – et elle sut. Voilà ce que j’attendais ! Voilà ce qui doit arriver aujourd’hui ! Elle repoussa son tricot sur le banc et courut vers la cuisine. En courant, elle sentit les pensées fuser et se mettre en place dans sa tête, à l’endroit exact où elles devaient être. Puisant l’eau dans la citerne à côté du foyer, elle emplit deux seaux en bois. Puis elle traversa la cour en boitillant jusqu’à un endroit à l’ombre, juste derrière le grand néflier, où l’on était protégé, à l’abri des regards du quartier des esclaves comme de la cuisine : aujourd’hui, elle n’aurait pas supporté d’être interrompue ou même vue.

De retour dans la pièce qu’elle partage avec Delphina et les enfants, elle prend deux jouets d’en dessous le lit, pour Lena une poupée faite d’un épi de maïs, sur lequel Labyn a dessiné deux yeux ronds et une grosse bouche rouge, et, dans sa

boîte en bois, une tortue qu'il a trouvée dans le *veld*. Son garçon est encore trop jeune pour jouer avec, mais il lui sourit constamment et, parfois, il rit aux éclats quand il l'observe détaler sur ses courtes pattes de guingois. Ces jouets, elle les pose à l'ombre du néflier avant de vite retourner auprès de Delphina, qui s'est occupée des enfants entre-temps.

Lena, en jouant, a les mouvements vifs et agiles d'un bobtail, alors que Willempie sourit à travers des bulles de salive, essayant d'attraper la tortue qui court dans tous les sens. Philida attend jusqu'à ce que les deux soient assez occupés pour oublier le reste, elle prend les deux seaux et verse leur contenu, l'un après l'autre, sur ses enfants. Tous deux manquent étouffer et poussent des hurlements de sauvages, ils font un raffut tel que *juffrouw* arrive en courant de la cuisine pour voir ce qui se passe. Même le vieux Labyn accourt, une chaise pas encore terminée dans les mains. Seul *meester* de la Bat semble ne rien avoir entendu et, impassible, continue de travailler au milieu de ses papiers sur la table de la salle à manger.

Il faut un certain temps pour que le calme et l'ordre reviennent dans la maison et alentour. Alors seulement, Labyn, inquiet, demande à Philida : Peux-tu me dire, pour l'amour du ciel, à quoi tout ça rime ?

À rien, répond-elle, imperturbable. Je viens simplement de baptiser les enfants.

Quoi ? Mais, Philida, tu ne peux pas faire ça !

Si, je peux, et je viens de le faire.

Mais, pourquoi, par le saint nom d'Allah ?

Un jour comme aujourd'hui, je devais faire *quelque chose*, répond-elle posément. Il était grand temps. Ça arrivait pas tout seul, alors je devais faire quelque chose, pas vrai ? J'attendais depuis je sais pas combien de temps, et c'est le jour ou jamais pour le faire. Toi et moi, on est libres, et les enfants sont maintenant baptisés au nom d'Allah : comme ça, on peut tout recommencer. Avec des souliers aux pieds et tout le reste.

Je t'ai déjà dit qu'on ne pouvait pas être baptisé dans la foi de l'islam. L'imam n'acceptera jamais.

C’était pas un baptême pour l’islam. C’était pour nous, seulement. Personne a besoin de savoir.

Mais c’est pécher, Philida.

Voici tu parles comme le *ouman* Cornelis. Toi et moi, on sait bien que c’est pas comme ça, Labyn. On l’a fait pour louer Allah. À notre façon, toi et moi on vient de fonder une nouvelle église.

Tu sais bien que mes gens ne croient pas aux églises.

Alors construis une nouvelle mosquée. Si tu veux, on peut l’appeler la Libre Église-Mosquée de la Croix et du Croissant.

Et c’est Allah qui est en charge de tout ?

À la fois Allah et le SeigneurDieu, si tu veux, répond Philida, avec une intonation rieuse. Ses pensées fusent. Je vais même te dire : on peut ajouter Mohammed et Jésus, c’est des prophètes, tous les deux, non ? Et Aïcha et Marie ? On peut pas les laisser de côté, non ? Je vais te dire : notre lieu de prières sera le meilleur qui y a jamais eu. Il y aura de la place pour tout le monde.

Et alors, quand est-ce qu’on commence ? demande Labyn. Mais, avant qu’elle ait le temps de répondre, il change d’avis, fait non de la tête et pousse un soupir. Non, attends. Gardons ce projet secret pour l’instant. Y a des choses qui sont mieux en rêve.

Ça va aussi comme ça, acquiesce-t-elle. Regarde : le ciel est devenu si bleu, déjà. Bleu, bleu, bleu, partout où tu regardes. Le ciel d’Allah et le ciel du SeigneurDieu.

Une fois Labyn retourné à son atelier, elle songe : Donc, on est le lundi 1er décembre 1834, le jour que tout le monde rêvait. Je trouve que ça valait la peine, en fin de compte. Maintenant, je sais vraiment comment on se sent, d’être libre.

Elle sait : ça a commencé avec les enfants, avec le premier tout-petit, le jour où elle l’a tenu dans ses bras, petit comme un chat. Alors, elle avait compris. Ce qui est arrivé est arrivé et je peux rien y changer. Ça *devait* arriver. Mais jamais

jamais plus. S'il doit y avoir un autre enfant, d'autres enfants, ils restent avec moi, ils vivront. Si Frans tente quelque chose ou veut que je recommence, j'attendrai qu'il dorme et je ferai ce que je dois faire et voilà. Mais l'enfant, les enfants vivront avec moi. Quand la petite Mamie est née, tout le monde a bien vu qu'elle vivrait pas longtemps, alors y avait besoin de rien faire. Plus tard, avec Lena, les histoires de liberté sont déjà partout, et je sais que je dois attendre. Depuis le premier jour avec elle, je sais que je dois attendre, avoir espoir. Depuis ce jour-là avec elle, je vis avec l'espoir et ça nous maintient en vie. Je me prendrai plus jamais pour Allah ou le SeigneurDieu et que je peux décider seule la vie et la mort. Aujourd'hui, avec ce baptême, je peux le clamer. Ces enfants sont miens et ils vivront. Voilà la liberté, pour moi. Et pour eux. Maintenant et à jamais.

C'est seulement trois jours après qu'elle apprend la nouvelle venue du *drostdy* : tous les esclaves ont été convoqués par le commissaire, ils doivent mettre en pièces le moulin de discipline pour en faire du bois de chauffe. Rien que cela, rien de plus. Pas un mot sur le besoin de concasser les pierres. Ce châtiment-là, Ontong et les autres y sont encore soumis, mais ils n'ont plus à marcher sur le moulin de discipline.

Le lundi suivant, quand Philida retourne nettoyer le bureau du commissaire, elle dit en passant : Je voulais simplement remercier au *meester*.

Il la regarde, réprimant un froncement de sourcils, faisant mine de ne pas savoir de quoi elle parle. Mais il marmonne, comme en son for intérieur : Ce n'est rien. Rien du tout.

Philida ne peut que terminer tranquillement de faire la poussière, comme elle dit. Alors je veux remercier pour rien, *meester*. Ajoutant, comme après coup : Mais c'est un bon rien, *meester*.

Troisième partie

LE GARIEP

XXVII

Où tout se dévide puis se remet en place.

C’est ce même lundi que je pense : C’est le jour que j’ai attendu toute ma vie. Même quand j’étais petite fille, je l’ai toujours pensé. Mais ça peut pas s’arrêter là. Ça *peut* pas être que ça. Un jour, il se passera quelque chose qui changera tout. Parce que c’est impossible qu’il y a que ça. C’était pire les jours où *ounooi* Janna me chicottait, ce qui était la plupart des jours. Mais même les jours ordinaires, quand je portais les seaux de merde ou les pots de chambre pour les vider dans le grand trou à l’arrière, quand je donnais à manger à la vieille truie crasseuse dans la porcherie, ou même les bons jours où je pouvais rester assise à tricoter pendant des heures, je pensais : *Jirre*, non, ça peut pas être réduit à ça, la vie. Et puis je me disais, et l’idée me venait qu’il fait grand soleil ou que la lune est prise dans les branches d’un chêne : un jour, il y aura quelque chose d’autre, du nouveau. Un jour… un jour… un jour.

Aujourd’hui, ça doit être le jour. Parce que, si c’est pas le cas, alors je préférerais pas être ici.

Mais, bien sûr, on s’habitue, aussi. On apprend à réfléchir. C’est ça, être esclave. Juste ça, rien de plus. Ça : tout est décidé pour toi, là-bas. Tu as qu’à écouter et faire ce qu’on t’ordonne. Que c’est du tricot à défaire et à recommencer ou t’agenouiller quand un *baas* veut te chicotter. Tu dis pas non. Tu poses pas de questions. Tu fais ce qu’on t’ordonne. Mais, au fond de toi, tu penses : Bientôt, il faut qu’il vient un jour où je peux dire par moi-même, ça et ça, je le fais, ça et ça je le fais pas. Mais ce jour-là vient jamais. Jusqu’à ce lundi.

Quand les gens parcourent la rue dans tous les sens, qu'ils chantent, qu'ils dansent, qu'ils remuent la poussière, et que le ciel reste aussi bleu qu'il a toujours été. À partir de maintenant, bleu sera ma couleur. C'est quand je dis à Labyn : À partir de maintenant, tout sera différent.

Qui le dit ? qu'il demande en riant.

C'est moi qui le dis.

Tu t'y prendras comment ? Tu sais qu'on va rester esclaves pendant quatre ans encore.

Sans doute, Labyn. Mais être esclave, maintenant, ça sera différent.

Essaie et tu verras ce qui se passe.

J'essaierai et toi, tu verras ce qui se passe.

C'est quand je décide dans ma tête : Toutes ces années, c'était eux qui décidaient qu'ils avaient le droit de dire : Philida, t'es une esclave. Mais ils ont pas le droit de dire : Philida, maintenant, t'es libre. Y a que moi qui peux le dire. Et je le dis aujourd'hui : Aujourd'hui, je suis une femme libre.

Mais dire, je sais, c'est toujours plus facile que faire.

Ça commence il y a longtemps, le jour… avec KleinFrans, mais je le sais même pas moi-même. Parce que c'est le plus horrible jour de ma vie. Le jour qu'on en parle jamais. Jamais jamais. Je me rappelle le regard du bébé. Il était si petit. Comme un chaton. Il lève un peu sa tête pour me regarder. Son petit froncement de sourcils. Il sait quoi va se passer. Juste une petite résistance. Un son étouffé. Puis rien. Il devient flasque dans mes bras. Il lève sa menotte et il me touche la joue, si doucement que je la sens à peine, comme une feuille qui frémit. Il me touche comme Kleinkat parfois quand je dors et qu'elle m'effleure avec sa patte pour me réveiller : exactement pareil que KleinFrans ce jour-là. Sauf que lui veut pas me réveiller mais dire au revoir. Mais je sais : il sait ce qui se passe. Je jure qu'il sait. À ce moment-là, il sait qui je suis. Il sait que je suis sa mère. Et je fais ce que personne sur la terre du SeigneurDieu a le droit de faire.

Il y a qu'une raison pour que je le fais. C'est pour empêcher Frans de le faire. Je le fais ça pour l'empêcher, lui, de tuer notre enfant. On peut dire que je le fais pour le sauver. De l'homme que j'aime. Parce que je sais que je peux pas vivre

avec ce souvenir. Moi qui suis sa mère. Maintenant et à jamais. C'est là que le monde commence. Avec un homme et une femme. Ces deux-là, c'est tout. Et puis un enfant qu'ils font tous les deux. Et puis je le tue. Pour empêcher Frans.

Pour empêcher Frans le tuer, le noyer comme il noie les chatons et les chiots qu'on veut pas au domaine. Je décide je dois le faire moi-même et lui prendre des mains. Pour qu'il devienne pas un esclave comme sa mère. C'est tout.

Six ans, il aurait six ans aujourd'hui. Six ans, quatre mois, treize jours. C'est comme ça que j'apprends à compter, quand j'ai commencé à étudier.

Je dis à Labyn : Être libre, ça a un bon côté.

Et c'est quoi ?

Aucun *baas* peut redevenir *baas*. *Ouma* Nella me l'a dit il y a longtemps. Mais, aujourd'hui, je le *sais*, pour la première fois.

Je crois pas qu'*eux* le savent.

Ça importe point. Toi et moi, on sait, et tous ceux qui étaient esclaves comme nous, jusqu'à hier.

J'en suis pas si sûr, dit Labyn, une grosse ride de réflexion sur le front. On a pas besoin de savoir qu'on est *baas*. Il suffit de l'être.

Non, Labyn. Ça vient que si on sait. Une chose est pas cette chose-là si on la sait pas. C'est pourquoi je suis heureuse d'aujourd'hui et pourquoi ces quatre années vont tant compter.

Attention. À ces quatre années et aux années à venir ensuite. Rappelle-toi : un homme peut sauter que la longueur de ses jambes. Or ils nous les coupent.

Moi, je dis : tu oublies une chose. On peut faire *le grand saut*. Et je vais pas y aller à tâtons si je peux sauter. Souviens-toi : maintenant, je porte des souliers.

Labyn garde le silence longtemps, le regard abaissé sur ses pieds. Notre Floris s'y connaît comme cordonnier, dit-il enfin. C'est sûr.

Je regarde le travail qu'il a fait à la lueur de sa lampe à huile. Et toi, moi je le dis, tu sais fabriquer de bons cercueils.

Il sourit. C'est pour un *baas*, précise-t-il. Oublie pas, quand nous, on meurt, ils nous roulent simplement dans une vieille couverture.

Quand je meurs, un jour, moi je dis, je veux tu fabriques mon cercueil.

Inchallah.

L’après-midi de fournaise continue, le genre d’après-midi qu’il en existe qu’à Worcester : la chaleur terrassante qui assèche toute l’humidité que tu as en toi, ici, au pied des montagnes, d’où que rien peut sortir et où entre pas un souffle d’air.

Si on reste ici, on va tous brûler et mourir, Labyn.

Je parle pas tout de suite mais, après, je dis : Hum, il doit être temps partir d’ici. Cet endroit a rien à nous offrir.

Où on peut aller ?

Entre ici et le Caab, ils nous repoussent à la mer. Mais écoute ce que raconte Floris : en allant assez loin dans cette direction, on arrive au fleuve qu’on appelle Gariep. De l’autre côté du Gariep, la terre est ouverte, et tout est gratuit.

Comment on y va ?

À pied.

Tu as deux marmots, Philida.

Rien presse. On a le temps. On a tout le temps du monde.

Meester de la Bat nous laissera jamais aller.

Rien empêche de demander.

Il nous a payés cher. Et il y a pas très longtemps, en ce qui te concerne. Pour les Blancs, l’argent compte beaucoup.

Alors, on achète notre liberté.

Comment ?

Tu fais tes cercueils, je tricote.

Tu tricoteras ton passage en enfer. Et il faudrait que je continue à fabriquer des cercueils jusque après ma mort.

On peut commencer tout de suite. Ma *ouma* Nella disait toujours que, quelques gouttes de pluie à la fois, la retenue d’eau se remplit.

Il hoche la tête. Je remarque qu’il a beaucoup blanchi. Mais je veux pas abandonner. Je sais qu’en abandonnant trop tôt, la laine se défait et puis les mailles restent plus en rangées bien nettes, le tricot se relâche et fait dépenaillé.

Il dit : Vois-tu, Floris dit qu'on doit leur rendre la vie si dure qu'ils seront contents de nous relâcher, parce qu'ils seront débarrassés de nous.

Je fais non de la tête. Non, Labyn. Si tu veux mon opinion, ce sera plus dur pour les Blancs que pour nous. Nous, on se débrouille toujours, d'une manière ou d'une autre. Mais qu'est-ce qu'ils vont devenir, eux ? On est tous comme les fondations de leurs maisons, pour ainsi dire. Ils ont construit leurs vies, absolument tout, sur notre dos. Tout le pays s'est construit avec notre sueur et notre sang.

Ils ont simplement à apprendre à faire sans nous. On a tous encore bien à apprendre.

Si on essaie pas, on arrivera à rien.

Mais comment tu crois pouvoir démarrer ?

En leur parlant dans le blanc des yeux.

Comment ?

J'irai trouver le *meester* et je lui demanderai de nous relâcher, et puis on partira.

Si facile que ça ?

Je prétends pas ce sera facile. Mais on doit voir à quoi ressemble ce Gariep. On doit découvrir par nous-mêmes. La façon que Floris le raconte, je sais pas si ça va être tout bien et merveilleux. Mais si on vérifie pas vite, on sera encore ici quand on mourra.

Et tu crois pouvoir aller parler au *meester* ?

Oui.

Le lendemain après-midi, quand *meester* de la Bat rentre à la maison après son bureau, je vais à lui.

Oui, Philida, que veux-tu ?

Je lui raconte ce que Labyn et moi, on a discuté. Qu'on doit aller au Gariep vérifier à quoi l'endroit ressemble. Après, on pourra revenir et en reparler.

Ça se passe comme Labyn a pensé : ce Blanc veut rien entendre. Quand je dis qu'on a besoin d'un laissez-passer pour aller au Gariep, il me regarde comme si ça tournait pas rond dans ma tête. Mais j'insiste. Avant qu'on sait ce qui nous

attend là-bas très loin, on peut rien faire et on peut aller nulle part.

Il prend un air qu'il va vraiment chercher des noises : Et si je refuse ?

Alors, on devra simplement y aller sans laissez-passer.

Philida !

Je hausse les épaules. C'est pas comme on veut partir, *meester*. On veut rester avec la loi. Mais on doit y aller et c'est pas autrement.

Comment puis-je être sûr que vous reviendrez ?

Je donnerai ma parole au *meester*.

Tu veux que je te croie sur parole ?

Oui. Pourquoi pas ? Est-ce que j'ai déjà menti au *meester* ?

Alors, il me dit ce que Labyn avait pensé : Sais-tu combien j'ai payé pour toi et tes deux enfants ?

Oui, *meester*. Cent vingt-trois livres, deux shillings et six pence. C'est mon prix.

Il me regarde fixement en clignant les paupières. C'est exact. Je vois que tu as bien écouté pendant l'enchère.

Je réponds rien.

Supposons que tu partes et ne reviennes pas, comment vais-je récupérer ma mise, Philida ?

Je vous ai promis *mos* de revenir, *meester* de la Bat.

Nous en reparlerons, se hâte-t-il de répondre en tournant les talons pour rentrer dans la maison.

En début de soirée, on les entend se disputer, lui et son épouse, dans la cuisine. Le ton monte. Mais Labyn, Floris, Delphina et moi, on reste assis en silence sur un banc dans la cour, on écoute sans rien dire. Les enfants sont tapis par là comme des petites souris. Lena avec une poupée de son que je lui ai fabriquée. Willempie avec deux petites découpes de bois. Kleinkat aussi est avec nous, elle joue avec un criquet qu'elle a attrapé.

Je pense : tellement ordinaire, tellement comme tous les jours, notre vie entière dépend des autres. C'est justement ça que je veux plus.

Je sais toujours pas ce qui est arrivé alors. Cinq, six jours, pas une nouvelle de la grande maison. C'est pas *mos* à nous de décider, non ? Comme ça a toujours été, comme si ce lundi bleu avait pas existé. Et puis, quelque chose que personne aurait prévu. Comme quand je me démène parce que Kleinkat a défait une pelote de laine : je me bats avec la pelote pendant des heures, quelquefois toute la journée, il se passe rien et puis, soudain, je réussis à récupérer une extrémité du fil, je tire dessus, et tout se dévide et le fil se dégage entièrement. Ce qui arrive, cette fois, c'est qu'un visiteur inattendu arrive du Caab. Un jeune homme en costume de drap fin noir, un haut-de-forme sur sa tête décharnée, aussi maigre et blanc jaunâtre qu'un boyau nettoyé pour faire des saucisses, et il m'a l'air malade. Connais ni d'Ève ni d'Adam. Mais paraît qu'il s'appelle Jan Fredrik Berrangé et il est en route vers un bourg de l'intérieur, Driefontein, où il veut parler aux gens là-bas avant lui partir de l'autre côté de l'océan à faire ses études pour devenir *dominee*.

Beaucoup de discutaille d'un côté et de l'autre jusqu'à un moment de la conversation, il s'enquiert de l'esclave Philida : c'est moi, naturellement. D'abord, je veux découvrir dans quel sens le vent souffle mais je suis curieuse, aussi, alors j'approche. À ce moment-là, il sort tout un sac de choses de sa selle et me le tend. Pas vraiment un cadeau mais des objets laissés pour moi par *ouma* Nella. On pourrait me renverser avec une plume. Un gilet tricoté par elle, plus beau que je pourrais tricoter avec mes propres mains : bleu clair et jaune. Un jeu d'aiguilles en ivoire que je connais depuis que je suis petite, elle disait toujours qu'elle les avait apportées de Java, et une tabatière en bois avec un couvercle incrusté. Une cuiller à soupe bien lourde qu'elle avait trouvée sur la grève. Un rouleau d'une étoffe épaisse, rouge et blanche. Et un coffret en bambou empli à moitié de pièces : plusieurs poignées de rixdollars et sept livres en or. Et aussi une grosse bague en or que je me rappelle d'il y a très longtemps.

Je demande : Tout ça peut pas être pour moi ?

Elle n'avait personne d'autre à qui le donner, répond le maigre au teint d'intestin. François Brink nous l'a apporté quand il a appris que je montais dans l'intérieur des terres. Je crois que tu sais qu'il est fiancé à ma sœur Maria

Magdalena.

Sans en avoir l'intention, je demande : Ils vont donc tout de même se marier ?

Oui, tout de même. Mais seul le bon Dieu sait quand. Elle ne cesse de repousser la date et personne n'a la moindre idée jusqu'à quand.

Je sens un sourire tirer sur mes lèvres mais j'essaie de pas le montrer.

Je demande : Et comment vont les choses à Zandvliet ?

Il hausse les épaules, gêné. Eh bien, je suppose… Je préfère ne pas leur poser trop de questions. J'ai ouï dire que *oom* Cornelis a des douleurs à son fondement, il dit que c'est ses glandes de vieil homme, et maintenant votre grand-mère n'est plus là pour aider, bien sûr ; tante Janna prend encore un peu plus de poids tous les jours et ne parvient presque plus à se déplacer, mais ils sont tous vivants, par la grâce de Dieu.

Alors, tout est bien. J'ai hâte, maintenant, de voir les choses de *ouma* Nella qu'il m'a apportées mais je veux pas que les autres devinent mon impatience.

C'est seulement après, quand j'ai mis au lit les petits, que je compte mon argent dans le joli coffret, quantité de fois, et je convertis les livres en rixdollars. Je découvre bientôt que non, j'ai pas assez pour acheter ma liberté et sûrement pas celle de Labyn. Pas même en ajoutant la bague en or. Mais il doit y avoir plus qu'assez pour laisser à *meester* de la Bat jusqu'à mon retour du Gariep, comme gage de mon sérieux. Je pense plus qu'il peut refuser, maintenant.

À moins que… Avec les Blancs, comment savoir ?

Eh bien, sans doute, oui, répond le *meester* quand, le lendemain, je lui propose l'argent. Puis il me lance un regard intense, les yeux plissés, et demande : Et les enfants ?

Quoi, les enfants ?

Si tu laisses les enfants avec nous, nous pourrons envisager de te laisser aller.

Je sens ma mâchoire tomber. Je pense rien d'autre à dire que : *Meester* leur donnera un téton pour boire ? Il les torchera quand ils se chieront dessus ?

Il me dévisage comme si je l'ai soufflé. Philida ! Comment, pour l'amour du Ciel, peux-tu… ?

Je demandais juste, *meester*. Alors, je commence à parler plus librement, comme je vois qu'il est plus si sûr de lui.

Meester de la Bat se remet comme un coq prêt à faire cocorico.

Je vais y réfléchir, il dit très vite et se prépare à rentrer.

Enfin, je peux respirer plus librement. Parce que je comprends que c'est gagné. Il a plus dans les poumons de quoi chanter.

Donc, le lendemain matin même, Labyn et moi, on nous annonce qu'on peut se préparer à aller au Gariep. On nous donnera le laissez-passer. La seule condition, c'est qu'on doit pas traîner en route : est-ce clair ?

Très clair, merci, *meester*.

Mais, et Floris, alors ? je demande. On a besoin de lui, il y est déjà allé, il peut nous montrer le chemin. Mais, quand Labyn va lui demander, Floris refuse de nous accompagner : il veut pas retourner là-bas. Pourquoi il y retournerait ? Il y est déjà allé, il sait ce qu'il sait. C'est aux autres qui connaissent pas le chemin de décider s'ils veulent y aller ou pas. Delphina non plus veut point partir, elle a trop peur, elle préfère rester dans un endroit qu'elle connaît bien. Elle sait qu'elle sera peut-être déçue plus tard, mais, pour l'heure, elle préfère pas prendre de risque : ce pays est trop vaste et dangereux pour elle.

Labyn et moi, on va donc faire nos baluchons, juste le strict nécessaire, car la route est *blarry* longue, et on est que nous deux pour porter les enfants. *Meester* de la Bat nous a donné le laissez-passer et voilà, on part. Ce qui est fort triste, c'est qu'on doit laisser Kleinkat. Mais ça sera pas si long, je dis à *nooi* de la Bat, je reviendrai bientôt. Delphina s'occupera de la chatte, elles se connaissent, elles sont à confiance-moi. Ce qui me fait sentir mieux, c'est qu'au dernier moment, quand on met nos baluchons sur le dos pour nous mettre en route, Kleinkat surgit de nulle part et dépose une petite fleur jaune à mes pieds. Elle m'offre ainsi, tous les matins, une fleur, une brindille, un scarabée ou une souris à moitié morte qu'elle a attrapée. Mais, ce matin, ça me fait sentir une sorte de paix à l'intérieur, parce que, maintenant, je sais qu'elle comprend ce qui se passe et que tout ira bien.

Juste avant de démarrer, Floris sort de la piécette où il travaille sur une nouvelle paire de *velkskoene*, et il me propose de prendre le petit caméléon sur mon épaule.

Occupe-toi bien de lui, il dit. Il s'occupera bien de toi. Et manque pas de le ramener quand tu reviens.

Maintenant, on est prêts à partir.

Au dernier moment, on décide de passer à la prison du *drostdy* pour faire nos adieux mais, à la grille, le gardien qui nous a laissés entrer la dernière fois, il nous apprend que le vieil Ontong n'est plus des nôtres, il est mort paisiblement il y a plusieurs jours. Alors, on décide de pas demander à savoir pour Achille, c'est trop triste de voir qu'ils disparaissent de cette manière, les uns après les autres. Alors, on part. On sort du bourg, et on a la chance d'être pris par un charretier qui va au Bokkeveld chercher du blé et donc sa charrette est presque vide. En passant, on salue Galant qu'on a déjà croisé. Mais, cette fois, on s'arrête pas, on continue le long des Skurweberge jusqu'à la patte-d'oie de Houd-den-Bek. La charrette continue tout droit alors que Labyn et moi, on doit prendre à droite la direction de la ferme.

Moi, j'hésite, mais Labyn insiste : on doit y aller. Trop de fantômes dans les parages, je crois. Je m'y connais en fantômes, ceux qui hantent cet endroit, je sens, ont en eux des souvenirs trop frais de mort, et je suis pas certaine qu'on sera en sécurité. Mais, alors, je me rappelle Kleinkat et sa fleur, et ça me pousse à risquer le coup, après tout. On suit la piste étroite jusqu'à la bâtisse qui la bloque catégoriquement comme si elle voulait pas avoir affaire avec le monde. Quand on approche, une meute de chiens dans la cour se met à aboyer sauvagement. La porte arrière s'ouvre et une femme sort. Elle est trapue et elle a dans les mains un long fusil à chargement par la bouche. Elle s'est noué les cheveux en une longue tresse lâche. Elle est encore jeune mais ses cheveux sont déjà complètement gris.

On est encore loin quand elle met la crosse sur l'épaule et crie : Quiêtesvousd'oùvenezvousqu'est-cequevousvoulez ?

Ça m’agace mais Labyn me prend délicatement le bras et son geste me calme tout de suite.

Je dis : Bonjour, *juffrouw*. D’abord, je voulais dire *nooi*, mais, maintenant, je m’y refuse.

La femme répond pas. Le canon du fusil pointé sur nous.

Je crie : Nous sommes libres, *juffrouw*. Je suis Philida du Caab et voici Labyn de Batavia. On a un laissez-passer et on va au Gariep.

Le Gariep coule pas par ici.

On sait où il coule, *juffrouw*, et aussi qu’il est loin d’ici, mais on est en chemin. On est simplement venus voir si *juffrouw* avait à manger pour les enfants.

La femme paraît furieuse et apeurée, mais plus fatiguée que tout le reste. Je pense pas avoir jamais vu quelqu’un d’aussi épuisé comme elle est. Elle tortille l’épaule pour serrer le fusil sous son aisselle et répond : Je n’ai rien pour des fainéants. Quittez mes terres !

On est venus apporter des nouvelles, déclare Labyn.

Quel genre de nouvelles ? demande la femme, de l’orage dans le ton.

À propos de Ontong, répond Labyn calmement. Il est mort.

Parfait. Heureuse de l’apprendre. J’aimerais qu’ils soient tous morts.

Ai, juffrow, dit Labyn.

Vous pouvez vous foutre votre *Ai* dans le cul ! Et, soudain, ses yeux s’emplissent de larmes. C’est pas qu’elle pleure, mais plutôt les larmes coulent simplement, doucement sur ses joues creuses.

Son regard prend une expression sauvage tandis qu’elle se met à parler comme un torrent. Mon fils Nicolaas et Galant ont grandi ensemble. Ils étaient inséparables, comme deux agneaux de la même brebis, un brun et un blanc. Comment a-t-il pu faire ça ?

Je comprends pas pourquoi elle parle ainsi à une inconnue comme moi, mais Labyn pose à nouveau la main sur mon bras pour me retenir. Je suis vraiment désolé, *juffrouw,* dit Labyn, comme s’il était responsable.

Voertsek de ma ferme ! hurle-t-elle brusquement. Ou je tire.

Derrière elle, penché au-dessus de la demi-porte de la cuisine, un homme corpulent lui demande : Qu'est-ce qui se passe, Cecilia ? Qu'est-ce que cette racaille fait ici ?

Sans crier gare, elle appuie sur la gâchette. Elle vise pas au-dessus de nos têtes mais droit sur nous. Environ à dix pas de nous, un petit nuage de poussière s'envole à la surface de la terre nue.

On demande pas notre reste. Labyn me prend par l'épaule et m'emmène. La petite Lena se met à hurler comme un porcelet. Les chiens aboient comme des monstres affolés. Quand on rejoint la piste, un autre coup part mais, cette fois, touche très loin de sa cible.

J'ai envie de crier des insanités à cette femme mais Labyn me tire en avant jusqu'à qu'on est hors de sa portée.

Il marmonne à mon côté. J'essaie même pas d'écouter mais, désormais, je connais assez bien son parler pour deviner : *Allah guide le cœur de ceux qui croient en lui. Allah est omniscient.*

Ainsi donc, on quitte Houd-den-Bek. Seulement Lena continue de pleurnicher. Mais Labyn lui donne à tenir le caméléon de Floris et elle se sent mieux. Quelques petits hoquets de plus et c'est fini.

Les enfants nous ralentissent beaucoup. Mais pourquoi se presser ? On sait où on va et on sait qu'on y arrivera, même si ça prend toute notre vie. Au moins, c'est pas un moulin de discipline comme le vieil Ontong a connu. Pas à pas, jour après jour, mais on avance. De temps à autre, une charrette ou un chariot se présente. Parfois, on reste des jours sans en voir un. Un jour particulièrement chargé, on en croisera peut-être deux. Certains s'arrêtent pour nous proposer de monter, quelquefois pour juste une petite course, simplement jusqu'au prochain tournant, mais parfois pour bien plus longtemps, des jours et des jours.

Un jour, une minuscule charrette toute branlante arrive par-derrière. Elle a pas l'air de pouvoir durer longtemps avant de devoir s'écrouler. Sur la caisse à l'avant est assis un homme tout menu, tout ratatiné par l'âge, la fatigue et, qui

sait, la faim, effilé comme une mante religieuse, gris de poussière et d'années. À côté de lui : une femme maigrichonne qui porte une robe en chintz usée jusqu'à la corde.

Hokaai ! crie le petit homme à ses quatre bœufs étiques en s'arrêtant à notre hauteur. Mon frère, ma sœur, mes enfants ! appelle-t-il d'une voix comme d'une cigale minuscule. Où vous allez ?

Au Gariep. C'est encore loin ?

Pour nous, c'est loin. Pour le Seigneur, tout est près.

De même pour Allah, rétorque Labyn. Il est partout.

Je connais rien à cet Allah, dit le petit homme sur la caisse à l'avant de la charrette. Mais j'en connais un bout sur le Seigneur. Si vous voulez en savoir plus, vous pouvez tous monter sur ma charrette, alors nous pourrons parler, car le Seigneur m'a choisi pour que je répande sa parole.

Pour les enfants, on peut monter, dit Labyn à l'homme. Mais parle pas trop, parce qu'ils sont petits et se lassent vite.

Et toi ? Il se tourne vers moi. Vous, les femmes, vous savez souvent mieux prêter l'oreille.

À dire vrai, j'en ai déjà entendu plus qu'il en faut sur le Seigneur par la bouche du satané *ouman* pour qui je travaillais à la ferme Zandvliet. Je veux en apprendre plus sur toi. Je t'en prie, dis-nous qui tu es et ce que tu fais dans ce Rien-de-Nulle-Part.

L'homme bâton répond : On m'appelle Cupido Cancrelas. Je suis missionnaire du SeigneurDieu, de l'autre côté du Gariep, de l'autre côté du Kuruman, de l'autre côté de presque tout.

Et je suis Philida du Caab. Voici Labyn de Batavia, et voici mes enfants, Willempie et Lena. Nous allons au Gariep.

Je peux vous emmener dans cette direction. Pas jusqu'au bout, pourtant, car je tourne ailleurs rechercher des membres de ma congrégation qui ont disparu. Mais peut-être pour un jour et un peu plus…

Les choses tournent différemment. Car, avant qu'on roule une heure, on entend un bruit de broiement, de grincement sous la petite charrette déglinguée, et on découvre qu'une roue a cassé et est tombée. Il est plus temps de parler du SeigneurDieu et d'Allah. C'est tout aussi bien, que je songe plus tard, sinon ce nain Cupido Cancrelas nous aurait soûlés de paroles jusqu'en enfer. On a que le temps de descendre de la charrette pour que les enfants peuvent jouer avec un *toktokkie* mort à l'ombre frêle d'un épineux, alors que la femme Anna et moi, on aide les hommes à réparer la roue. Ça nous prend tout l'après-midi torride jusqu'à la tombée de la nuit, et là, on se prépare à dormir.

Jusqu'au lever du jour, et puis on se lève et on reprend la besogne, à la recherche de bois pour fabriquer des rayons et reconstituer la roue. D'un côté, ça fait du bien de voir les deux hommes travailler ensemble. Labyn, le dos endolori, car il est plus jeune, et le petit homme tout maigre avec ses quilles à la place de jambes. Il donne les rayons à Labyn, qui les fixe. Le second soir, la roue peut se remettre à branler derrière les bœufs.

D'abord, il faut l'essayer pour voir si elle fonctionne bien. Puis les deux hommes vont dans le *veld* et reviennent, quel miracle, avec un *steenbok* que le bouvier a tué avec son arc ; Anna et moi, on le dépèce, on le fait rôtir sur un feu et, plus ou moins, on arrive à tous nous rassasier. Ensuite, on dort en cercle autour du feu moribond, l'estomac plein, tournés vers le restant de flammes et de braises, jusqu'à qu'il fait à nouveau jour. Aux premières lueurs, on se lève.

Anna et moi, les femmes, on s'embrasse. Les hommes se serrent la main. L'un dit : Que Dieu vous protège. L'autre : Qu'Allah vous protège.

Puis nos chemins se séparent, sans qu'on a besoin de dire plus : Cupido et Anna sur leur charrette branlante, attelée aux bœufs si maigres que la lumière passe à travers ; et nous deux, avec les enfants, prenant la route du Gariep.

Au bout d'un moment, je me mets à rire toute seule.

Pourquoi tu ris, Philida ? demande Labyn.

Pas de raison. À cause de vous, les deux hommes.

Qu'est-ce qu'il y a de comique ?

Rien, Labyn. C’est simplement que, quand vous vous rencontrez, c’est que SeigneurDieu par-ci et Allah par-là. J’ai cru qu’on aurait droit à une sacrée conversation du début à la fin, mais, en réalité, ça a été la réparation de la roue.

Les voies d’Allah sont impénétrables.

Et je suppose que, si j’interrogeais Cupido, il répondrait : Les voies de Dieu sont impénétrables.

Avec un petit rire, il dit : Tant que la roue tourne, on ira tous où il faut qu’on aille.

Qui sait !

Et puis on repart.

Pendant notre longue marche, Labyn parle de beaucoup de choses. Parfois, je m’interroge sur ses histoires. Mais, en fin de compte, il revient toujours au Gariep, où on va.

Labyn aime répéter : On peut dire que c’est notre Terre promise. Tu te souviens qu’Allah a montré à Moïse comment parcourir le désert ? Il faut toujours continuer et jamais abandonner.

J’ai jamais pensé que ça pouvait être si *blarry* long, Labyn !

Oublie pas que Moïse et les siens ont marché pendant quarante ans ! Je te le dis, quand on sera au Gariep, et qu’on verra la Terre de Canaan, tout en aura valu la peine. Serre les dents et marche.

On avance donc. De temps à autre, on fait une longue halte : une journée entière, plusieurs jours, une semaine. La première fois, dans une ferme où quelqu’un vient juste de mourir, un enfant noyé dans une retenue d’eau, et, comme les gens découvrent ce que fait Labyn, ils lui demandent de fabriquer un cercueil. C’est arrivé plusieurs fois. Une fois, le fermier était si content du cercueil qu’il lui a demandé d’en fabriquer pour toute sa famille. C’est bien d’avoir son cercueil prêt bien avant qu’on vous mette sous terre et, jusque-là, on peut s’en servir pour remiser les raisins, les abricots secs, les pêches, le *buchu* ou même la *dagga* : une si bonne odeur pour un cercueil, ce doit être bien pour un mort d’en être enveloppé, et, si les gens paient pour les cercueils, ça nous fait toujours quelques rixdollars de plus à avoir sur nous.

Labyn dit : Arriver au Gariep, ça doit être comme être à moitié au paradis, parce que, écoute ce qu'Allah écrit dans le Coran : *Celui qui obéit à Allah et à son Prophète vivra éternellement dans des jardins arrosés par des cours d'eau abondants*. Il parle certainement du Gariep.

On continue donc. Souvent, on croirait traverser un nouveau désert, comme celui de Moïse, ou pire. On l'appelle Bushmanland, on l'appelle le Richtersveld, ce désert a beaucoup de noms. Mais quelque part, quelque part, il doit se terminer. Quelque part, tout, tout se termine.

L'avancée est pas facile. Dieu sait, Allah sait que c'est tout en montée. Même quand on croit descendre, en fait, on monte.

J'ai du mal. Les enfants ont beau être petits et maigres, avoir des jambes toutes fines, ils sont comme des pierres qui pèsent de plus en plus. Et c'est pas seulement Willempie et Lena que je dois porter. C'est aussi Mamie, mais le plus lourd, c'est KleinFrans. Il est pas seulement dans mes bras, mais au plus profond de moi.

Pas un jour, pas une heure où il est pas avec moi. Il est en moi comme le goût aigre de l'aloès dans ma bouche, dans chacune de mes respirations, que j'inspire ou que j'expire, à chaque pas, même quand je reste immobile debout ou quand je suis allongée. KleinFrans, KleinFrans, KleinFrans. Qui est sorti de mon corps et que Frans voulait le noyer. Je l'ai étouffé dans mes bras pour lui épargner une vie d'esclavage. Je pouvais rien faire d'autre. SeigneurDieu et Allah, aidez-moi à le porter. Aidez-moi à croire je pouvais rien faire d'autre. Comment est-ce que j'aurais pu laisser Frans le tuer ? Il est à moi et aussi à Frans. Mais, d'abord, il est à moi. Crois-moi, Philida, il m'a dit. Permets-moi de te coucher et faisons un enfant, je te rendrai heureuse et je t'affranchirai. Et nous porterons tous les deux des souliers, à jamais.

Il assure son coup. Alors, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

Maintenant, on sera libres de toute façon, quoi qu'il a fait ou pas, quoi qu'il a promis, même s'il a menti pour me coucher.

Je sais maintenant que je suis libre, pas parce que quelqu'un a dit que tel ou tel jour je dois être libre. Je suis libre parce que je suis libre. Parce que je prends moi-même ma liberté. Je la prends et je la choisis. C'est, je crois, une liberté comme le soleil ou la lune et tous les astres. Le soleil se lève pas parce qu'on lui dit de se lever, mais parce que se lever est dans sa nature et parce que personne lui ordonne de pas le faire. C'est ma liberté, c'est qui je suis et ce que je suis. J'ai tué mon petit Frans et je l'ai libéré. Maintenant, on est libres tous les deux.

On passera tous ensemble le Portail du paradis, lui, moi, nos enfants et tout le monde.

Frans. Frans. KleinFrans.

Ce sera notre dernière nuit sur la route. Je le sais, parce qu'on distingue déjà le vert profond des buissons et des arbres qui marquent *son* cours. Si on avait pas les enfants avec nous, je pense pas que je me serais arrêtée. Mais, maintenant qu'on est ici, je suis contente d'avoir encore droit à cette nuit-là. Dans le silence complet. On entend une multitude de voix au loin, tout le temps. Beaucoup de gens qui discutent, d'autres qui crient, qui se battent, des hurlements de femmes. C'est ça, se retrouver à nouveau parmi d'autres. J'y réfléchis et je songe : je dois reconnaître que, parfois, c'était mieux quand on était que le vieux Labyn, les enfants et moi dans le désert. Ce silence qu'on y entend. La paix de la nuit et de l'infini. Je suis contente, bien sûr, de savoir qu'on y est, que cette longue, très longue marche prend fin. Mais, peut-être aussi, j'ai peur, je sais pas ce qui va arriver dans cet endroit, si on peut parler d'endroit. Quand le vieux Labyn m'en parlait à Worcester, avant partir, c'était seulement une croix sur la carte, et ça avait l'air d'un vrai endroit qu'on pouvait atteindre où peut-être qu'on pouvait s'y reposer et séjourner, d'où qu'on pouvait repartir aussi. Mais c'est pas une carte sur quoi on marche. C'est du sable et de la terre durcie, qui brûlent les plantes de pied. On dirait que toute la contrée est collée sous nos pieds. Elle ira avec nous partout où on ira. On pourra plus jamais s'en dépêtrer, et on le voudra pas.

Je suppose que, maintenant, je dois être heureuse. C’est pas la fin qu’on attendait depuis le début ? Sauf qu’on dirait pas une fin. On dirait rien. C’est comme le jour bleu où tous les esclaves étaient libérés et le ciel restait bleu comme il est toujours.

Pourtant, c’était bien aussi, et j’étais heureuse parce que j’ai pu baptiser mes enfants. Mais maintenant ? Quelle différence ça peut faire, vraiment ?

On est ici. On a parcouru un long chemin, un chemin presque infini, et maintenant on est ici. Où est *ici* ?

Je me rappelle le voyage au Caab quand j’ai demandé à *ouma* Nella. Ouma *Nella, où est-ce que je suis pas ?*

Je suis ici ou pas ?

Je suis esclave ou pas ?

Je suis Philida ou pas ?

Ces deux petits enfants sont ici ou pas ?

KleinFrans est ici ?

Si je reste allongée, complètement immobile, et si j’essaie tout mon possible, je peux entendre, je crois, le fleuve au loin. Ce Gariep qu’on cherche depuis le départ.

Maintenant, on est ici, et je sais toujours pas où c’est, *ici*.

Allongée ici, tellement immobile dans l’infini de la nuit, soudain j’entends un bruit. Je suis même pas sûre que je l’entends, qu’il est réellement là. Mais on dirait un chat qui miaule dans le noir. Un jeune chat ou un chaton. Je sais que ça peut pas être Kleinkat mais, malgré tout, seule ici dans les ténèbres, je peux croire que c’est elle.

C’est à ce moment-là que je comprends : c’est la raison que je peux pas savoir si cet endroit est ici ou alors là, parce qu’il est nulle part. Oui c’est le Gariep, ça peut être que lui. Les gens disent que c’est le Gariep. Mais c’est pas là que je dois être : c’est pas *chez moi*.

Où c’est, chez moi ? *Ouma* Nella, où est-ce que je suis pas ? Et où est-ce que je suis ?

Je donne un coup de coude aux côtes du vieux Labyn. Car il est près de moi, comme toujours. Est-ce qu'il dort ou pas ? Je peux le toucher dans le noir, et je lui demande tout doucement, parce que, si les enfants dorment, je veux pas les réveiller.

Labyn ?

Il fait, comme je savais qu'il ferait : Oui, Philida ?

Labyn, je crois que j'entends un chat appeler.

Oui, moi aussi.

Tu crois que c'est Kleinkat ?

Je ne crois pas qu'elle aurait pu venir d'aussi loin. Mais si c'est la volonté d'Allah, alors Kleinkat est ici.

Tu comprends, alors, Labyn ?

Qu'est-ce que je dois comprendre, Philida ?

Si tu me demandes, je crois que c'est qu'elle veut qu'on rentre.

Rentrer où ?

À Worcester. Peut-être que c'est là-bas, notre chez nous, maintenant. On le sait peut-être seulement aujourd'hui parce qu'on a fait tout ce chemin jusqu'au Gariep, l'enfer et retour. C'est seulement parce qu'on vient jusqu'ici qu'on sait où on doit aller ensuite, à l'endroit où toi, moi et les enfants, on appartient.

Tu sais que c'est fort loin, Philida ?

Je connais le moindre *blarry* pas de toute la route, Labyn.

Et tu dis qu'il faut rentrer ?

Il faut rentrer, parce que, maintenant, on connaîtra l'endroit comme s'il était neuf. Notre chez-nous. Un jour, j'ai demandé à ma *ouma* Nella : *Ouma* Nella, où est-ce que je suis pas ? Ce soir, dans la nuit étoilée, je sais enfin : je suis pas d'ici. La seule façon de savoir, c'est d'avoir parcouru tout ce chemin. Le Gariep, c'est le nom de l'endroit où on découvre ce qu'on savait pas avant.

On garde le silence, Labyn et moi, pendant un bon bout de temps.

Puis je demande : Tu sais quoi, Labyn ?

Non, je sais pas, Philida. Mais tu vas me raconter et on saura tous les deux.

On *devait* venir ici, Labyn. C'était le seul moyen de savoir.

Si tu le dis.

Je le dis parce que je le sais. Je peux t'en raconter beaucoup sur le tricot. Par le passé, je détestais rattraper une maille perdue ou deux tricotées ensemble, ou une maille à l'envers tricotée trop tôt ; mais, maintenant, je sais qu'une des meilleures choses qui peut arriver, au tricot, c'est de voir qu'on s'est trompée. Quand on s'en aperçoit, on est si heureuse ! Parce qu'on peut réparer. On défait et on défait jusqu'à remonter au rang mal fait, on le récupère, on le tricote comme il faut. Et le tricot est parfait. Rien de mal, non, rien de mal à ça. On rabat, c'est fini, tout va bien. Et on peut dormir sur ses deux oreilles.

Je sais que ce Gariep nous montre comment on s'était trompés. On peut défaire les rangs fautifs, revenir, réparer. Et être réellement heureuse, Labyn. Trouver ce qui va pas et remettre les choses d'aplomb. Y a rien de mieux.

Comme je le lui dis, je suis profondément convaincue que… dans les eaux foncées du Gariep, je me purifierai. Je veux pas être plus blanche que neige, comme disait le *ouman*. J'ai la peau foncée et je veux être foncée. Comme la pierre. Comme le sol. Comme la terre. Foncée comme tout ce qui en vaut la peine. Foncée je me laverai. Je serai une nouvelle personne. À la peau foncée.

Ce fleuve, ce Gariep, d'où il vient ? On dit que, si on veut savoir d'où, on doit d'abord trouver où le ciel finit et où la terre commence. On dit qu'il vient de partout, pas d'ici ou de là ou d'ailleurs, mais de partout. On dit que c'est impossible compter les torrents, les rivières, les ruisseaux, les sources qui tous affluent vers lui, il vient vraiment de partout, il charrie toute la contrée, son sable, ses pierres, ses roches, ses falaises, ses sommets, tous ses arbres, maquis, buissons, bosquets, forêts. Le Gariep charrie tous les pieds, tous les corps, tous les gens qui sont venus ici, qui ont marché, ont été, ont vécu là, il réunit tout ce qui l'a pas été avant, il vient de tous les endroits, de tous les temps, on raconte qu'en chemin il traverse même le paradis, où Adam et Ève vivaient et s'allongeaient ensemble et où ils nageaient *kaalgat*, où Dieu, Allah ou les deux se promènent ensemble à la brise du soir et mangent les fruits et en donnent aux gens pour qu'eux aussi puissent en manger, où Adam a goûté Ève et Ève a goûté Adam, où tout le monde et toute chose est simplement un fruit qu'on mange. On

dit qu’il vient de partout, c’est toute la contrée et toute la *blarry* terre, on lui donne un nom, on l’appelle de tous les noms qui ont jamais existé dans une langue, on l’appelle Gariep, on l’appelle Orange River, on l’appelle Vaal River. Pour beaucoup, c’est le Grand Fleuve, le Fleuve Toujours, le Fleuve À jamais, le Fleuve des Hommes, le fleuve où naissent le vent et les rêves, où le soleil, la lune et les autres astres nagent tous ensemble, comme dans l’amour du SeigneurDieu et d’Allah. Pour les siècles des siècles, amen.

Ce Grand Gariep. Mon Gariep. Boire de son eau pour qu’il fait toujours partie de moi et moi de lui.

On approche, Labyn. Je sais pas vraiment de quoi, mais je sens qu’on approche. Le vieux Labyn est ici. Lena est ici. Willempie est ici. Et Mamie. Et, tout au fond de moi, KleinFrans est ici aussi. Je suis ici. Moi, Philida du Caab. Ce moi qui est libre. Le moi qui était une esclave et qui maintenant est libre, qui est une femme, qui est tout.

Moi

REMERCIEMENTS

Où un professeur émérite et vigneron, une historienne, quelques auteurs, deux cinéastes, plusieurs personnages, une dame, de nombreux amis et un chaton du nom de Glinka, sans lesquels ce livre n'aurait pu voir le jour, sont remerciés très sincèrement, et où certains critiques non spécifiés ne sont pas mentionnés.

Je dois plus à Mark Solms que je ne pourrai jamais l'exprimer. Sans lui, ce livre n'aurait pas existé. C'est Mark, détenteur de la chaire de neuropsychologie à l'université de Cape Town, maître de conférences à la St Bartholomew's and Royal London School of Medecine, directeur du Arnold Pfeffer Center for Neuro-Psychoanalysis au New York Psychoanalytic Institute et vigneron émérite du domaine de Solms Delta, anciennement Zandvliet, qui m'a parlé de l'esclave Philida. Elle fut tricoteuse au domaine de 1824 à 1832. À l'origine de ce roman fut la découverte que son maître Cornelis Brink était le frère de l'un de mes ancêtres et qu'il l'avait vendue lors d'une vente aux enchères, après que son fils, François Gerhard Jacob Brink, avait eu quatre enfants d'elle. Dans le remarquable petit musée du domaine, l'histoire de Philida fut d'abord narrée dans ses grandes lignes et je suis profondément reconnaissant à l'historienne du lieu, Tracey Randle, pour l'aide considérable et les informations qu'elle m'a fournies, au fil de nombreux mois – étirés en années –, avec une patience infinie, une énergie intarissable et un grand dévouement, tout au long de sa grossesse, quand elle portait la jeune Maya, et malgré quantité d'autres devoirs et obligations. Elle était toujours prête à répondre à des questions sur les sujets les

plus divers comme la vie de Philida ou d'autres esclaves, des Brink, des Berrangé, des La Bat et des autres familles ; la fabrication de l'encre ; le prix des vins (Mark Solms a aussi été d'un grand secours sur ce sujet) ; le prix des esclaves ; les registres sur lesquels étaient enregistrés ces derniers ; les journaux de bord ; les rapports des protecteurs des esclaves ; les voies de communication dans le Cap-Occidental au XIX[e] siècle et les différents modes de transport ; les lettres de gage ; les tenues des prisonniers ; les châtiments (dont le moulin de discipline) dans les prisons du Cap ; les taux de change entre le rixdollar et la livre sterling ; les ressources en eau à Zandvliet et ailleurs ; la compensation versée aux propriétaires d'esclaves après l'émancipation ; et bien d'autres points encore. Grâce à elle, une entreprise exigeante est devenue un projet fascinant, épanouissant et agréable.

Par l'intermédiaire de Tracey, j'ai eu accès aux recherches minutieuses de sa collègue Jackie Loos, auteur de *Echoes of Slavery* (Cape Town, David Philip, 2004). Parmi les multiples études enrichissantes sur l'esclavage au Cap, notamment dans les années juste avant et après l'émancipation, j'ai été particulièrement attiré par : *Breaking the Chains*, de Nigel Worden et Clifton Crais (Johannesburg, WUP, 1994) ; *Slavery, Emancipation and Colonial Rule*, de Wayne Dooling (Scottsville, UK-N Press, 2007) ; *Children of Bondage*, de Robert C.-H. Shell (Johannesburg, WUP, 1994). Sur le Gariep, je suis redevable à l'exaltant *Borderline*, de William Dicey (Cape Town, Kela, 2004), et, comme par le passé, à *Forgotten Frontier*, de Nigel Penn (Londres, Swallow Press, 2006).

L'utilisation de sources historiques implique, bien sûr, d'être conscient non seulement de ce qui est raconté, mais aussi de ce qui ne l'est pas. Par exemple, réagissant à la plainte de Philida auprès du protecteur des esclaves à Stellenbosch en 1832, quant à sa relation avec elle, François Brink déclare que ses propres paroles sont "aussi vraies qu'elles sont fausses". Qu'entendait-il exactement par là ? Autre exemple : dans sa déposition, Philida prétend que Frans et elle ont "fait" quatre enfants. Mais dans les registres et d'autres sources officielles ne sont cités que trois enfants. Une mère ne commettrait pas une telle erreur – surtout s'il s'agit d'un premier-né.

Souvent, quand on est confronté à ce genre d'interrogations, c'est seulement par le biais de discussions avec des amis bien informés et attentionnés que la lumière se fait. C'est pourquoi je remercie Ariel Dorfman pour nos nombreuses et inoubliables conversations, une en particulier, au cours d'une visite à Solms Delta, au cours de laquelle nombre de points furent élucidés. Elle m'a renvoyé à l'histoire du Cap, où, hélas, l'infanticide parmi les esclaves était fréquent. L'un des incidents les plus connus concerne une Khoe, Sara, qui avait tranché la gorge de ses deux enfants pour ne pas les voir retourner à leur *nooi*, Christina van der Merwe. Dans un autre cas, une mère noya ses deux jeunes enfants dans l'océan pour leur épargner l'esclavage. *Unconfessed*, d'Yvette Christiansë (New York, Other Press, 2006), est un récit poignant basé sur ce genre d'événements historiques en Afrique du Sud.

On ignore le rôle précis joué par la vieille esclave Petronella Johanna Cornelia dans la vie des Brink de Zandvliet. Sont vérifiés les faits : qu'elle fut affranchie ; qu'on lui octroya une pièce dans le *langhuis* des Brink (à la différence de tous les autres esclaves de la maisonnée) ; et qu'elle put garder ses biens lorsque ceux de la famille Brink furent vendus. Là encore, il me semble justifié de tirer les conclusions qui s'imposent à la lumière des relations entre maîtres et esclaves, telles qu'elles sont documentées dans l'histoire du Cap comme dans l'histoire de mes ancêtres.

Mes plus chaleureux remerciements vont à Jean-Marc Giri et Jean-Marc Bouzou pour une inoubliable visite, en quête des origines, aux peintures rupestres du Cederberg ; ainsi qu'à Imraan Coovadia, et, par son intermédiaire, à Saarah Jappie et Shahid Mathee, qui m'ont aidé dans mes références à l'islam et au Coran. De ce point de vue, *No God but God*, de Reza Aslan (Londres, Arrow Books, 2005), s'est révélé inestimable. Je dois aussi adresser des remerciements tout particuliers à Karen Jayes pour le touchant enthousiasme avec lequel elle a partagé sa conversion à l'islam avec Karina et moi-même.

Partout où c'était possible, je suis resté strictement fidèle aux sources disponibles. Par exemple, la vente aux enchères suite à la banqueroute de Cornelis Brink a été documentée en détail, et incorporée ici dans la mesure où

c’est une clef inestimable concernant les êtres et les us de la période au Cap. Cela va de soi, de temps à autre, j’ai pris des libertés avec les sources historiques : ainsi, la liaison mentionnée dans le roman entre le *dominee* Berrangé et une esclave a en fait été inspirée par un incident de la biographie d’un autre *dominee* très pieux. Du moment où Philida est vendue, elle disparaît quasi totalement de l’histoire écrite : je n’ai donc eu d’autre choix que de recourir à mon imagination – toujours soutenue, méticuleusement, par ce qui est documenté par les sources sur cette période au Cap. Même un épisode comme la vente d’esclaves de Worcester et le cas qui l’a précédée, concernant les tentatives du tribunal pour enquêter sur la mort du Hottentot du nom de Kees, afin d’établir le nombre de coups de fouet qu’il avait reçus avant de rendre l’âme, sont basés sur les faits, dans toute leur macabre et insupportable précision.

Des noms tels que *Caab* (au lieu de : Le Cap), *Helshoogde* (au lieu de : Helshoogte) et d’autres sont écrits ainsi dans le roman afin de se conformer aux conventions orthographiques de l’époque.

La fugace réapparition de personnages de la rébellion du Bokkeveld en 1825, sur laquelle était basé mon roman *Une chaîne de voix* (1982), ne tient pas seulement au fait qu’elle est historiquement probable ; la construction de *Philida* est un corollaire voulu de ce roman plus ancien, dans le but de souligner à la fois les similarités et les différences entre les deux. Le fait que Daniel Fredrik Berrangé, dont la fille épousa François Brink en temps voulu (après un délai qui devait être pris en compte en termes narratifs), ait été le clerc du tribunal qui a jugé les rebelles du Bokkeveld ajoutait un élément à une chaîne d’événements tous reliés entre eux.

Je n’ai pu résister à la tentation de faire réapparaître dans *Philida* Cupido Cancrelas, de *L’Insecte missionnaire* (2006). De plus d’une manière, son histoire a mené à celle-ci.

La scène du *voorhuis* chez les Berrangé, dans laquelle le jeune esclave agite un éventail pour chasser les mouches, est fondée sur une illustration de *An Account of Travels into the Interior of Southern Africa*, de John Barrow (1801-

1804). La taille exagérée du caméléon de lady Anne a suffi pour me pousser à réintégrer le fameux mythe khoe sur la mort et le caméléon.

Pour la cosmologie des Khoe et d'autres peuples anciens d'Afrique, je suis une fois de plus redevable à *The Khoisan Peoples of Southern Africa*, de I. Schapera (Londres, Routledge et Kegan Paul, 1930), et, de toute évidence, à la collection Bleek-Lloyd de l'université de Cape Town, autant qu'aux trois volumes de *Proverbes africains* (Ibadan, Bookcraft, 2008), alors qu'une grande partie des idées sur les rapports du naturel et du surnaturel dans notre existence provient des écrits de l'écrivain occitan Max Rouquette, dont le beau *Vert paradis* (Paris, Le Chemin Vert, 1980 ; Arles, Actes Sud, 2012) m'a accompagné dans de nombreux voyages, autant géographiques que mentaux.

La rédaction de ce livre est en soi l'expression d'une profonde gratitude envers Jan Rabie et Marjorie Wallace, mes amis depuis près de cinquante ans.

Comme si souvent auparavant, mon éditeur et cher ami Geoff Mulligan a joué un rôle privilégié et indispensable dans l'établissement de la version finale de *Philida*.

Cape Town, février 2012

GLOSSAIRE

aardvark : fourmilier, oryctérope du Cap
abbadoek : carré d'étoffe servant à porter un enfant dans le dos
ag : hum
ai : hé, aïe
aia : nourrice, nounou

baas (boss) : maître, patron
bakkie : bol.
beskuit : biscuit dur ou pain cuit deux fois servi au petit-déjeuner ou comme en-cas, parfois biscuit pour bébé
biltong : viande séchée
Binneland : intérieur, arrière-pays
bladdy (bloody) : satané, foutu
blarry : complètement, satané, foutu
Boesman, Bushman : Bochimans, population d'Afrique australe, du groupe Khoïsan, premiers habitants d'Afrique du Sud.
boetie : "petit frère" (ou copain)
bokmakierie : gladiateur bacbakiri, espèce de passereau
borrel : bulle, boisson gazeuse, bière
buchu : plante aromatique aux propriétés antiseptiques et diurétiques
bulsak : édredon
burgher : nom donné aux premiers colons fermiers et chrétiens

dagga : *Leonotis leonurus*, plante euphorisante employée notamment chez les Hottentots ; elle sert de remède et favorise les voyages spirituels
dassie : daman, petit mammifère
dispens : garde-manger
doek : carré de tissu, foulard
dominee : pasteur
dorp : localité, village
drostdy : résidence d'un *landdrost* (voir ce terme) – à la fois appartement, bureau et tribunal
duiker : petite antilope, cob (cobe), céphalophe
duusman : Hollandais, Blanc

eina : aïe
entjie : morceau, bout, mégot

godverdomne : juron (nom de Dieu !)
grootbaas : grand chef

hoer (hoermeid) : catin
hokaai : réduire, ralentir, holà !

ja : oui
jakopewer : oiseau aux yeux protubérants
jangroentjie : petit oiseau vert
jirre : Seigneur !
jonkmanska : petite armoire
juffrouw : mademoiselle, jeune femme

kak : merde
kaalgat : nu
karmenaadjie : présent de viande (par exemple : un gigot)
kaross : carré ou couverture en peau

kiaat : ptérocarpe
kierie : canne
kiewiet : pluvier
klaar : définitif, fini, foutu
klap : frapper, taper dans les mains
kloof : ravin, fossé
knegte : gens de maison, domestiques
kraal : enclos à bétail (ou, dans certains cas, village indigène)
kraalogie : *zosterops pallidus*, espèce de passereau à l'œil blanc
kramat (ou *mazaar*) : tombe d'un saint homme musulman

laatlam : cadet, cadette
landdrost : administrateur, collecteur d'impôts et magistrat, une sorte de préfet
langhuis : "maison longue", demeure principale
leaguer : unité de mesure = cinq cent soixante-dix-sept litres

ma : mère
maar : juste, simplement, mais
mantoor : contremaître
meebos : confiture d'abricots secs
meid (terme péjoratif) : femme noire ou de couleur
mijnheer : monsieur
minnemoer : esclave nourrice des enfants de sa patronne
moerneuker (insulte) : *motherfucker*, fils de pute
moerskont (insulte) : le con de ta mère
mos : assurément
moskonfyt : confiture, sirop de grappes mi-fermentées

naai : baiser, faire l'amour
naaimandjie (insulte) : femme de couleur
nagmaal : eucharistie, communion

nooi : maîtresse, patronne

oom : oncle, grand-père, homme âgé
oubaas, oompie, oupa : grand-père
ouboet : frère aîné
ouma, ounooi : grand-mère
ouman : vieux, vieil homme, grand-père
ouvrou : vieille femme

pa : père
pasella : cadeau, présent
poephol : anus
poes : vagin, con
poes meid (terme péjoratif) : femme de couleur

ribbok (reebok) : péléa, gazelle
riem, *riempie* : lanière de cuir

sjambok : chicotte, cravache, souvent en peau de rhinocéros ou d'hippopotame
skelm : fripouille
slamse : musulman(s)
smous : colporteur
sommer : simplement, juste
sopie : verre, goutte, apéritif
springbok : *Antidorcas marsupialis*, euchore, gazelle à poche dorsale
steenbok : *Raphicerus campestris*, petite antilope aux cornes courtes et droites
stoep : véranda

tokoloshe : diablotin
toktokkie : scarabée
trassie : stérile

veld : étendue semi-désertique et sauvage, brousse
veldkornet (ou *field cornet*) : dans la Colonie du Cap, fonctionnaire du gouvernement local, à la fois magistrat et militaire, posté au *drostdy* (voir ce terme) ; représentant du *landdrost* (voir ce terme), il était placé sous ses ordres
velkskoene : chaussures de marche, sorte de godillots
voertsek : dehors ! va-t'en !
voorhuis : pièce de devant, salon
vrouw : madame

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

Table

Le point de vue des éditeurs

André Brink

Philida

Première partie – La plainte

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

Deuxième partie – La vente aux enchères

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI
Troisième partie – Le gariep
XXVII
Remerciements
Glossaire